

D 9634

NOUVEAU COURS
D'HISTOIRE UNIVERSELLE

PAR

J. CHANTREL

TOME TROISIÈME

HISTOIRE DU MOYEN AGE

PREMIÈRE PARTIE

Depuis la mort de Théodose le grand jusqu'au commencement des Croisades

SIXIÈME ÉDITION

REVUE ET CORRIGÉE



PARIS

PUTOIS-CRETTÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR

90, RUE DE RENNES, 90



I 342

I 342



HISTOIRE
DU MOYEN AGE

PREMIÈRE PARTIE

Univ. "Petru Maior" Tg. Mureș



103809 2613

22 OCT 2019

I 342

D3538

NOUVEAU COURS
D'HISTOIRE UNIVERSELLE

PAR

J. CHANTREL

TOME TROISIÈME



HISTOIRE DU MOYEN AGE

PREMIÈRE PARTIE

Depuis la mort de Théodose le Grand jusqu'au commencement
des Croisades

SIXIÈME ÉDITION
REVUE ET CORRIGÉE



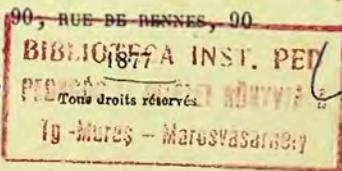
Putois-crette

Tout exemplaire non revêtu de la griffe de l'éditeur sera réputé contrefait.

Typographie Firmin-Didot. — Mesnil (Eure).

PARIS

PUTOIS-CRETTÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR



39-238

476

ISTORIA UNIVERSALE

PRÉFACE.



Nous avons consacré les deux premiers volumes de notre *Cours d'histoire universelle* aux temps qui précèdent la naissance du Sauveur et à l'Histoire de l'empire romain jusqu'à la mort de Théodose le Grand, c'est-à-dire à ce qu'on appelle ordinairement l'Histoire ancienne et l'Histoire romaine; les deux suivants seront consacrés à l'Histoire du moyen âge, à partir de la mort de Théodose le Grand, date où commencent les grandes invasions des Barbares, et se termineront à la prise de Constantinople, au milieu du quinzième siècle, où l'on fait commencer habituellement l'Histoire moderne proprement dite: c'est un espace d'un peu plus de mille ans. A mesure que les événements se rapprochent de nous, il importe de les connaître avec plus de détails; il faut par conséquent leur réserver une plus grande place. Toutefois, comme l'étude de l'Histoire doit nécessairement comprendre, dans notre pays et pour des élèves chrétiens, une étude spéciale de l'Histoire sainte, de l'Histoire de l'Église et de l'Histoire de France, nous avons pensé qu'il n'y aurait pas d'inconvénient à passer plus légèrement sur les faits qui concernent plus particulièrement la Religion ou la France; c'est ce que nous avons déjà fait dans l'Histoire ancienne pour l'Histoire sainte; c'est ce que nous ferons dans les volumes sui-

vants pour l'Église et pour la France. Nous en dirons cependant assez pour qu'il n'y ait aucune lacune dans l'enseignement, et pour que l'intelligence des faits reste toujours facile; mais nous insisterons davantage sur le reste. L'histoire du moyen âge et des temps modernes serait incompréhensible sans l'histoire de l'Église et sans l'histoire de France; nous ne pouvions nous dispenser de leur donner une place importante dans notre cours, tout en nous réservant d'y revenir d'une manière plus complète dans des ouvrages particuliers.

L'enseignement de l'histoire ancienne offre moins de difficultés que celui de l'histoire du moyen âge et de l'histoire moderne; il y a moins de divergences d'opinions sur les faits, et presque tous les historiens modernes sont d'accord dans les jugements qu'ils en portent, comme ils s'accordent sur les grandes divisions que nous avons suivies nous-même. On nous a d'ailleurs su gré d'insister plus qu'on ne le fait généralement sur l'action de la Providence dans les révolutions des empires, et de n'avoir pas négligé d'apprécier à leur juste valeur les vertus des peuples païens et les actes des héros de l'antiquité. Nous l'avons fait sans parti pris de dénigrement: le paganisme a montré de beaux caractères; on a vu briller des vertus naturelles au sein de ces ténèbres qui allaient toujours s'épaississant à mesure que la civilisation matérielle faisait des progrès; mais il faut bien convenir que les beaux caractères ont été fort rares chez les païens, et que les vertus naturelles se trouvaient souvent jointes à bien des vices chez les sages

les plus vantés. On peut dire que les siècles même les moins favorisés du christianisme présentent à eux seuls plus de vertus et plus de beaux caractères, plus de véritables grands hommes, en un mot, que tous les siècles réunis du paganisme, et nous devons le faire remarquer, pour préserver la jeunesse de cet engouement de convention qui a déjà eu tant de funestes conséquences pour les sociétés modernes.

On nous a su gré aussi d'avoir, autant que le comportait le cadre restreint d'un cours destiné aux classes, introduit dans notre ouvrage les résultats des plus récentes études historiques et des découvertes archéologiques faites de nos jours. Il existe une histoire ancienne de convention, faite d'après les auteurs grecs et latins, et qui ne ressemble pas toujours à la véritable histoire. Les découvertes faites de nos jours en Égypte, à Ninive, à Babylone, à Carthage, etc., les travaux de l'érudition moderne, la comparaison des récits profanes avec les récits sacrés, la connaissance des annales et des traditions des peuples orientaux, ont donné à l'histoire ancienne une physionomie différente de celle qu'elle avait encore au siècle dernier: nous ne pouvions entrer dans tous les détails, nous ne pouvions surtout fournir les preuves, qui seraient déplacées dans un ouvrage de pur enseignement classique, mais nous avons jugé qu'il était bon d'indiquer les points capitaux, d'inspirer aux élèves le désir d'en savoir davantage, et de les intéresser à ces faits passés depuis longtemps, en leur montrant qu'ils sont encore l'objet des préoccupations des savants, et nous sommes

heureux de voir que notre pensée a été comprise et approuvée. Il y a moins de choses neuves à dire en ce genre pour les temps modernes ; il y en a cependant encore, et nous ne négligerons pas de les dire lorsque nous en aurons l'occasion.

Ce n'est pas là que se présentent les difficultés pour l'historien des temps modernes ; ce n'est pas non plus dans la multiplicité des peuples et des événements qui paraissent sur la scène : elles sont dans les divisions religieuses qui affligent le christianisme, et dans les divisions politiques qui déchirent les sociétés contemporaines. Ici, nous le dirons franchement et hautement, nous ne croyons pas que l'impartialité historique consiste dans une indifférence absolue. On ne doit pas sans doute défigurer l'histoire pour la faire servir au triomphe d'une opinion, mais on ne doit pas non plus, dans un ouvrage d'enseignement, moins encore que dans tout autre, s'en tenir au récit sec des faits, à une sèche énumération de noms propres et de dates. L'historien doit dire fermement ce qu'il croit être la vérité, et juger les hommes et les faits d'après les règles de ce qu'il tient être la vérité et la justice.

Il y a, sous ce rapport, dans les ouvrages d'enseignement répandus parmi nous, trois écoles différentes, si l'on nous permet d'employer ces mots. Personne n'est ouvertement hostile à la religion et à l'Église catholique en particulier, cela serait impossible, parce que l'opinion publique et l'autorité repousseraient des classes des livres qui auraient ce caractère ; cependant beaucoup d'auteurs groupent les faits d'une telle fa-

çon, sèment dans leurs récits de telles réflexions, que l'élève est amené à regarder l'Église catholique et le christianisme comme une religion plus pure, sans doute, que le paganisme, mais qui n'est après tout qu'une forme de religion plus avancée, sans qu'elle soit le dernier terme du progrès de l'homme dans ses rapports avec Dieu. Le christianisme, dans leurs ouvrages, obtient beaucoup de respects extérieurs, mais aucun véritable hommage, et l'Église catholique, qu'on se garde de combattre directement, est attaquée dans les papes, dans les évêques, dans le clergé, d'une façon qui ne peut inspirer pour elle aucune estime. Nous regardons l'école à laquelle appartiennent ces auteurs comme une école ennemie ; ce ne peut être que par inadvertance que les ouvrages qu'elle produit entrent dans les maisons d'éducation chrétienne.

Il existe une autre école qui est loin d'être hostile à la religion, qui l'aime, au contraire, et qui la professe ; mais elle se croit tenue à des ménagements, elle laisse subsister des préjugés, elle commet des omissions qui enlèvent à l'enseignement chrétien sa vigueur et son efficacité. On croit devoir justifier l'Église dans des circonstances où elle mérite d'être glorifiée ; on cherche à atténuer la portée de faits qui paraissent à sa charge, et qui, présentés dans leur vrai jour, n'offriraient aucune difficulté ; on conserve encore certains préjugés d'un autre siècle sur des institutions qui ne méritent que des éloges, puisqu'elles ont reçu l'approbation des Souverains Pontifes ; enfin, l'on croit devoir glisser légèrement sur d'autres faits dans la crainte d'un scandale qui n'existe

pas, ou bien on laisse trop ignorer l'histoire des faits religieux et les noms de ces grands hommes du christianisme que l'on nomme les *saints*, ou bien encore on se laisse aller à des explications naturelles de faits qui ne trouvent leur véritable explication que dans l'ordre surnaturel. L'école dont nous parlons est remplie de bonnes intentions, mais nous croyons qu'elle n'atteint pas le but qu'elle se propose, par trop de timidité, et quelquefois par trop peu de fermeté dans les vrais principes catholiques.

Nous avons cherché à nous placer sur un terrain plus solide, avec les historiens que nous classons, dans la troisième école. Franchement catholique, et convaincus que l'assistance divine ne manque jamais à l'Église, que c'est l'Église qui est l'objet principal de la Providence divine, nous faisons des jugements et des doctrines de l'Église la règle de nos jugements et de nos doctrines, et, quand c'est elle qui agit ou qui prononce, nous savons qu'il n'y a rien que de juste et de bon. Dans un ouvrage consacré à l'enseignement élémentaire de l'histoire, nous nous abstentions sans doute de dissertations à ce sujet, mais c'est là le fil qui nous dirige, la lumière qui nous éclaire : le bien vient de Dieu, les abus viennent de l'homme ; nous ne craignons pas de voir des défauts, même des crimes dans les hommes chargés d'enseigner la vérité ; mais nous savons que ces défauts et ces crimes ne retombent pas sur la doctrine, et l'histoire sérieusement étudiée nous a d'ailleurs montré que le mal a été bien exagéré dans des intentions qu'il est facile de deviner.

En parlant des divisions qui affligent le christianisme et déchirent les sociétés contemporaines, nous avons nommé la politique. Loin de nous la pensée d'introduire dans l'enseignement des questions irritantes à propos des faits contemporains, ou même de faits plus anciens qui forment encore aujourd'hui la matière de vives discussions. Nous nous attachons au simple récit des faits, nous nous efforçons de montrer l'action de la Providence dans toute la suite de l'histoire, nous flétrissons ce que l'Évangile flétrit, nous louons ce qu'il loue ; nous n'avons pas à prendre parti pour telle ou telle opinion politique dans laquelle la religion n'est pas engagée. L'histoire présentée dans toute sa vérité est un grave enseignement qui n'a pas besoin de chercher son intérêt dans des allusions ou des applications contemporaines. Nous avons la confiance qu'on ne trouvera rien dans notre cours qui ressente le parti pris, ni qui annonce des préoccupations étrangères à la bonne éducation de la jeunesse.

Nous faisons connaître, dans notre Introduction, la raison des divisions que nous avons adoptées pour l'histoire du moyen âge. Nous avons continué d'appeler l'attention des élèves sur les noms des chefs d'État et des personnages les plus remarquables en écrivant leurs noms avec des majuscules ou des initiales, la première fois qu'ils se rencontrent ; nous avons multiplié les titres des subdivisions dans chacun des paragraphes ; nous donnons d'ailleurs des tables très-détaillées qui peuvent servir à la fois de questionnaires, de résumés et de *memento*. Enfin, dans

nos dernières éditions, nous avons tenu compte, autant que possible, des observations qui nous ont été faites; nous avons corrigé quelques inexactitudes, réparé quelques omissions, et développé plus complètement les faits relatifs à l'histoire de France.

HISTOIRE DU MOYEN AGE.

INTRODUCTION.

On a vu que l'histoire universelle se divise naturellement en deux grandes parties : l'histoire ancienne et l'histoire moderne ; la première comprenant les temps qui se sont écoulés depuis la création du monde jusqu'à la venue de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; la seconde, les temps écoulés depuis cette dernière époque jusqu'à nos jours. L'attente du Rédempteur, les conséquences de sa venue sont les deux divisions fondamentales de l'histoire. Dans la première, on a étudié la préparation de ce grand événement qui domine tous les autres, et l'on a vu la formation successive des quatre grands empires qui devaient précéder celui de Jésus-Christ, ou l'Église, savoir les empires des Assyriens, des Perses, des Grecs et des Romains ; dans la seconde on doit voir l'action exercée sur le monde par ce cinquième empire qui doit durer jusqu'à la fin des siècles. Le Calvaire forme donc le point culminant de l'histoire ; c'est du haut du Calvaire qu'on doit considérer, pour les bien comprendre, toutes les révolutions qui ont agité l'humanité.

Or, depuis Jésus-Christ jusqu'à nos jours, l'histoire peut se diviser en trois grandes périodes qui représentent les trois principales phases du christianisme : l'établissement de l'Église, son règne reconnu, son règne contesté. La première période correspond à ce qui forme

ordinairement la fin de l'histoire ancienne : c'est la lutte de l'Église contre le paganisme et pour le triomphe de la divinité de Jésus-Christ; cette période se termine à la mort de Théodose le Grand en 395; elle peut se prolonger jusqu'à la chute de l'empire d'Occident, en 476. La seconde période correspond à ce que l'on appelle le moyen âge; elle s'étend depuis la mort de Théodose le Grand ou depuis la chute de l'empire d'Occident jusqu'à la prise de Constantinople, en 1453. La troisième prend le nom d'histoire moderne proprement dite.

Le moyen âge comprend à son tour quatre périodes distinctes : les invasions, le renouvellement de l'empire romain avec Charlemagne, le règne de l'Église depuis saint Grégoire VII jusqu'à Boniface VIII, et la décadence. L'Église, qui a lutté, pendant les premiers siècles, contre le paganisme et l'hérésie, a successivement, pendant le moyen âge, à vaincre les Barbares, les prétentions du pouvoir temporel, le mahométisme et le relâchement de la foi; l'établissement des premiers royaumes chrétiens, la lutte du sacerdoce et de l'empire, les croisades, les nouveaux empiètements du pouvoir temporel sur le pouvoir spirituel sont les grands événements de ces quatre périodes.

A côté de ces grandes divisions, il en est d'autres moins exactes, mais qui sont habituellement adoptées, et qui sont très-utiles au point de vue chronologique. A partir de l'ère chrétienne, on groupe volontiers les faits par périodes séculaires, et l'on assigne un caractère particulier à chaque siècle. Il est évident qu'une période historique ne commence pas exactement avec la première année d'un siècle, pour se terminer avec la dernière; mais il est clair aussi que chaque siècle reçoit une physionomie particulière des principaux événements qui s'y sont accomplis, et que souvent même il

peut être désigné par un nom propre, celui de l'homme qui a eu le plus d'influence sur les événements contemporains. Ainsi le premier siècle, selon que l'on s'attache plus particulièrement à l'histoire de l'Église ou à l'histoire profane, est le siècle des Apôtres ou celui des Césars, c'est le siècle d'Auguste qui représente la fondation de l'empire romain; le deuxième siècle est celui des Antonins; le troisième celui du despotisme militaire; le quatrième celui du triomphe de l'Église ou de Constantin. Les Invasions des Barbares remplissent le cinquième siècle; l'empire grec avec Justinien attire plus spécialement l'attention au sixième; Mahomet et les Arabes paraissent au septième; les trois premiers Carlovingiens; Charles-Martel, Pépin et Charlemagne remplissent le huitième, et Charlemagne domine encore le neuvième par sa puissance, par ses premiers successeurs et par l'influence de ses institutions; le dixième est le siècle des Otton d'Allemagne; le onzième celui de la lutte du sacerdoce et de l'empire, représentée par le grand nom de saint Grégoire VII. Au douzième siècle appartiennent les grandes croisades, commencées à la fin du onzième, et brille le nom de saint Bernard; le treizième siècle est le siècle de saint Louis, dont le nom seul rappelle les croisades, le merveilleux règne de l'Église et l'épanouissement de la royauté chrétienne. Le quatorzième siècle, inauguré par Philippe le Bel, est celui de la captivité des papes à Avignon, et du commencement de la renaissance des lettres païennes; le quinzième peut être désigné par le nom de Mahomet II, qui marque la fin de l'empire d'Orient et les derniers progrès de l'islamisme en Europe; c'est aussi le siècle des grandes découvertes géographiques et de l'érudition.

Les quatre premiers siècles, qui s'écoulaient de la mort d'Auguste, en 14, à celle de Théodose le Grand, en 395,

forment la dernière période de l'histoire ancienne, et la période impériale de l'histoire romaine, qui a déjà été étudiée; les quatre siècles suivants, de la mort de Théodose au rétablissement de l'empire romain ou plutôt du saint empire romain, qu'on appelle aussi l'empire germano-chrétien, et à la mort de Charlemagne, en 814, forment la première période du moyen âge. Les trois dernières périodes du moyen âge sont plus courtes, mais à mesure que les événements se rapprochent de notre époque, il importe de les connaître avec plus de détails. La deuxième période du moyen âge comprend le neuvième, le dixième et le onzième siècle; la troisième période, le douzième et le treizième siècle; la quatrième ne comprend qu'un siècle et demi, de la mort de Boniface VIII, en 1303, à la prise de Constantinople, en 1453.

Avec l'avènement de Jésus-Christ sur la terre commence l'un des plus merveilleux spectacles qu'il soit donné à l'homme de contempler : aux luttes presque purement matérielles du monde antique succèdent les grandes luttes morales et la guerre de l'esprit contre la matière, guerre qui correspond à la lutte entre l'Orient et l'Occident : l'Orient, qui représente la sensualité et l'immobilité, parce qu'il n'a pas la vérité; l'Occident, qui représente le progrès et la vie, parce qu'il est en possession de cette vérité. Déjà l'Orient avait été une première fois vaincu par l'Occident, à l'époque d'Alexandre, mais, comme l'a remarqué un profond penseur contemporain (1), une victoire définitive ne pouvait être le résultat que d'une civilisation complète, et la civilisation grecque ne l'était pas. Cependant les conquêtes d'Alexandre ne furent pas stériles; elles brisèrent la force de l'Orient, en brisant son unité matérielle,

(1) Donoso Cortès, *Question d'Orient*.

et les Grecs laissèrent partout la semence de leurs idées. La civilisation romaine était plus avancée que celle des Grecs : elle avait une organisation politique plus robuste, une organisation sociale plus puissante, une unité territoriale plus grande, des lois plus sages, des hommes d'État plus prévoyants et plus prudents. Les Grecs étaient plus cultivés, plus brillants, mais les Romains étaient réellement plus civilisés, et cela explique pourquoi leur conquête de l'Orient fut plus solide, quoique non définitive encore. Lorsque Rome fut maîtresse de la terre, elle ne put soutenir le poids d'un tel fardeau. Ses croyances religieuses se corrompirent comme ses idées et ses mœurs, et on la vit accueillir avec des fêtes et des honneurs divins les dieux inconnus des autres nations; ses temples, jusque-là consacrés aux dieux sévères de l'Etrurie, devinrent d'immenses panthéons. Avec ses idées, ses mœurs, sa religion, elle perdit aussi les magnifiques institutions qui en étaient l'expression et le résultat, et elle fut obligée de chercher dans le despotisme d'un seul un refuge contre l'anarchie. Ainsi s'établit l'empire, qui est la période de la décadence de Rome. Cette décadence fut d'abord peu sensible, puis elle se précipita; Rome partagea son empire en deux pour mieux le défendre, mais cela ne lui servit de rien, et elle ne put garder ses frontières. « Dieu, dit l'écrivain qu'on vient de citer, déchaîna contre elle les flots de sa colère, et confia le ministère de sa vengeance à des peuples sans nom, partis du pôle pour laver dans des torrents de sang les immondices de cette ville de prostitution, devenue le cloaque du monde. »

Mais alors paraissait la société qui sera seule capable de soumettre le monde tout entier, parce qu'elle possède une civilisation complète et universelle, en possession de la vérité, fondée sur la nature de l'homme. Ce

nouvel empire s'établit par la parole, et non par les armes; il n'a pas besoin de l'épée pour pénétrer dans les régions les plus reculées. Mais il obéit lui-même à la loi qui préside au développement de tous les événements historiques; il grandit lentement. Le christianisme devait pulvériser les civilisations antiques, modifier l'organisation des sociétés, donner une nouvelle direction aux idées, changer la constitution de l'État et de la famille, en proclamant la dignité de l'esclave et de la femme, et en détruisant les barrières élevées par la main des hommes entre les races humaines; mais tout cela devait se réaliser sans bouleversements et sans révolutions soudaines, c'est-à-dire en suivant la marche lente des temps. Le christianisme commença donc par la prédication; puis il renversa par la discussion l'ancienne civilisation; les docteurs succédèrent aux apôtres. Une fois reconnu comme doctrine de vérité et vainqueur du paganisme, le christianisme se constitua en pouvoir politique, religieux et social, afin de remplacer les pouvoirs engloutis dans le naufrage de la civilisation antique et de Rome. Alors parurent les grands papes, qui rétablirent la notion vraie de l'autorité publique dans le monde, et les sociétés humaines commencèrent à acquérir une certaine unité et une certaine consistance.

L'Occident s'était montré fidèle à la vérité; l'Orient se laissa aller à l'erreur: Dieu envoya le châtiment. Mahomet fit une religion de toutes les erreurs, et surtout du fatalisme, qui se trouve au fond de toutes les croyances de l'Orient, et une nouvelle lutte recommença. L'Orient coupable succomba, et formant un nouvel empire ennemi de la vérité, il menaçait l'Occident d'une ruine semblable à la sienne. Mais là se trouvait la vie avec la vérité. Le Capitole, siège des successeurs de

saint Pierre, était désormais en possession de l'éternité de sa seconde vie. « Le monde écoutait respectueusement ses oracles, et Rome était la source du pouvoir de la légitimité et du droit. Telle fut la puissance de cette unité religieuse de l'Occident, qu'elle engendra le mouvement humain le plus étonnant dont l'histoire ait conservé le souvenir: voilà que les châteaux sont silencieux, abandonnés par leurs seigneurs féodaux; les trônes vides, abandonnés par les rois; les cités désertes et muettes, abandonnées par les peuples. Où vont ces barons, ces rois, ces multitudes? Ils vont, la croix sur la poitrine, la foi dans le cœur, l'épée à la main, conquérir un tombeau, et mourir après avoir répandu sur ce tombeau des larmes avec des prières (1). » La conquête de ce tombeau était le triomphe de la civilisation chrétienne sur la civilisation orientale, de l'esprit sur la matière, et c'est ainsi que s'étend l'Église, qui est l'empire de Jésus-Christ. Elle a vaincu le paganisme, vaincu l'hérésie, vaincu les Barbares, vaincu les prétentions impériales qui voulaient rétablir le despotisme païen, vaincu l'islamisme, qui voulait rétablir la domination de la chair sur l'esprit; elle vaincra de même toutes les réactions de l'antique civilisation contre la civilisation chrétienne, et finira par soumettre tous les peuples à la vérité. L'accomplissement de cette conquête universelle paraît lent; il y a des époques où il semble que le christianisme recule, mais Dieu a pour lui le temps, et il sait renverser, quand l'heure est venue, les obstacles qui semblaient les plus insurmontables.

(1) Donoso Cortès.

PREMIÈRE PÉRIODE.

LES BARBARES.

A partir de la mort de Théodose le Grand, ce sont les Barbares qui occupent le premier rang dans l'histoire ; l'empire romain se disloque, et de nouveaux peuples apparaissent sur la scène, d'abord pour détruire, puis pour fonder. L'empire d'Occident est attaqué le premier et succombe ; l'empire d'Orient résiste avec plus de succès, mais il est entamé, et au moment où les invasions finissent à l'Occident, apparaît une nouvelle barbarie, celle des sectateurs de Mahomet, qui finit par le faire succomber à son tour, après avoir un instant effrayé l'Europe et suscité le magnifique mouvement des Croisades. La première période du moyen âge voit s'accomplir la destruction de l'empire romain d'Occident, l'établissement des royaumes chrétiens après la conversion des Barbares, les premiers progrès de l'islamisme et l'établissement d'un empire chrétien destiné à protéger l'Église et à relier en un corps puissant l'Europe chrétienne, formée des États fondés par les Barbares. Les quatre siècles de sa durée ont chacun leur caractère particulier : le cinquième siècle est le siècle des invasions et de la destruction de l'empire d'Occident ; la sixième, époque de gloire pour l'empire d'Orient, voit s'affermir les principaux royaumes barbares ; le septième est le siècle de Mahomet, dont les successeurs fondent en quelques années un empire formidable, celui des Arabes mahométans. Le huitième assiste aux premières défaites des Arabes et à la dislocation de leur empire, pendant que le nouvel empire chrétien se forme sous les Carolingiens. Les noms de saint Léon le Grand, de Justinien, de Maho-

met et de Charlemagne rappellent les principales phases historiques de ces quatre siècles, dont l'histoire sera faite en autant de chapitres, qu'il convient de faire précéder par un chapitre préliminaire sur le monde barbare à la fin du quatrième siècle.

CHAPITRE PREMIER.

LE MONDE BARBARE.

Trois divisions : les Barbares et particulièrement les Germains ; Mœurs, coutumes et religion des Germains ; Histoire des Germains jusqu'aux grandes invasions.

§ 1^{er}. — *Les Barbares et particulièrement les Germains.*

Les Romains appelaient Barbares tous les peuples situés hors de l'empire : à l'Orient étaient les Perses et les Arabes ; au sud, les Maures ; au nord, les Germains et les Sarmates, qu'on désigna plus tard sous le nom de Slaves. Ce sont les Barbares d'Europe qui détruisirent l'empire d'Occident. Quatre grandes races avaient peuplé l'Europe : les *Pélasges* au sud, les *Celtes* à l'Ouest, les *Germains* au centre, et les *Slaves* à l'est. On a vu, dans l'histoire de la Grèce et dans l'histoire romaine, l'histoire des Pélasges et des principaux peuples Celtes, ainsi que celle des Ibères, qui forment une race à part, mais dont l'histoire se confond avec celle des Celtes et des Pélasges. Les Ibères et les Pélasges avaient été tous englobés dans l'empire romain ; presque tous les Celtes avaient subi le même sort, à l'exception de ceux qui habitaient l'Irlande et le nord de l'Écosse ; les Germains et les

Slaves, souvent vaincus, n'avaient pu être soumis, et devaient à leur tour renverser leurs vainqueurs.

Les Slaves.

Les Slaves forment une partie des anciens peuples désignés sous le nom de Sarmates par les Grecs et par les Romains. Leur langue, qui appartient à la famille indo-européenne, fait penser qu'ils sont d'origine japhétique; leurs institutions, leurs mœurs et leur religion prouvent une origine asiatique. Leur nom, qui ne se rencontre pas dans les historiens avant le quatrième siècle de l'ère chrétienne, dérive de *slava*, gloire, ou de *slovo*, parole; eux-mêmes désignaient sous le nom de *Niemzen* ou muets les peuples germaniques, parce qu'ils ne comprenaient pas leur langue (1). Ils peuplèrent très-anciennement les vastes contrées qui s'étendent des monts Ourals à la Vistule, et de la mer Noire, du Caucase et de la mer Caspienne à la mer Blanche et à la Baltique; ils touchaient donc aux peuples germaniques sur les rives de la Vistule et sur les côtes de la mer Baltique. Ils se divisaient en trois grandes fractions: les *Wendes* ou *Vé-nètes* au nord, les *Antes* au centre, souvent confondus avec les *Wendes* par les historiens grecs, et les *Slavines* au sud. Les *Wendes* finirent par s'étendre de la mer Baltique jusqu'aux Alpes illyriennes et carniques; ils comprenaient, outre les *Wendes* proprement dits, les *Vindiles*, qui restèrent dans la Prusse actuelle; les *Vandales*, que l'on range plus communément parmi les peuples germaniques; les *Obotrites*, les *Leckes*, les *Tchèques*, les *Slovaques*, etc.

Les différentes tribus slaves vivaient indépendantes

(1) L'état misérable auquel furent réduites plusieurs tribus slaves fit donner plus tard le nom d'*esclaves* aux hommes réduits en servitude.

les unes des autres; celles qui avoisinaient les Germains soutinrent des guerres fréquentes contre eux dès les temps les plus reculés, et elles s'avancèrent dans les contrées que ceux-ci abandonnaient pour pénétrer plus à l'ouest et au sud. Ainsi, dès le premier siècle de l'ère chrétienne, il y avait des Slaves fixés dans les contrées situées entre la Vistule et l'Oder, que les Marcomans et les Quades avaient quittées pour s'établir dans la Bohême et la Moravie. Les conquêtes de Trajan au deuxième siècle mirent les Slaves en contact avec les Romains.

Les institutions des Slaves avaient un caractère patriarcal qu'elles ont en partie conservé jusqu'à nos jours. Chaque tribu était gouvernée par les Anciens (*Starosty*); les prêtres avaient une grande influence dans les affaires. Une noblesse héréditaire se forma peu à peu des grands propriétaires (*lecky*), et c'est dans son sein que l'on choisit les rois (*knèzes*), qui exerçaient le pouvoir conjointement avec elle. Ces rois n'étaient guère que des chefs de tribus; en temps de guerre on choisissait un chef temporaire sous le nom de *woivode*, chef de guerre. La religion, qui ne reconnaissait d'abord qu'un seul dieu, dégénéra en un polythéisme qui divinisa la nature et constituait une véritable idolâtrie. Les Slaves reconnurent cependant toujours un dieu suprême, *Bog*, créateur du monde et source de la lumière; les divinités inférieures, *diasis*, étaient divisées en bonnes et mauvaises; les divinités grecques, romaines et germaniques finirent par pénétrer chez eux, et ils eurent une *Cérés*, *Ziwa*, un dieu de la guerre *Thor*, *Zwantovit*, etc. Peuple essentiellement agricole et sédentaire, de mœurs simples et douces, mais légers et inconstants, les Slaves se laissèrent souvent dominer par leurs voisins; ils ne faisaient pas des esclaves de leurs prisonniers de guerre, mais eux-mêmes n'étaient que trop souvent réduits en esclavage. On ne

connatt pas leur écriture primitive ; ils adoptèrent plus tard, au neuvième siècle, l'alphabet grec, qu'ils reçurent de saint Cyrille, l'apôtre des Moraves et des Slaves.

Les Germains.

On pense que les Slaves descendent de Japhet par Riphath, troisième fils de Gomer, et les Germains, du même patriarche par Thogorma, autre fils de Gomer. Leur race s'étendit dans tous les pays compris entre le Rhin, le Danube, le Volga et la mer du Nord, mais plus particulièrement dans cette vaste contrée qui reçut d'eux le nom de *Germanie*, et qui forme aujourd'hui ce que l'on appelle l'Allemagne.

La Germanie, du temps d'Auguste, était comprise entre le Rhin, à l'ouest, la mer Germanique et le golfe Codanus (mer Baltique), au nord, et le Danube, au sud ; la limite orientale, assez incertaine à cause des guerres continuelles entre les Germains et les Slaves, paraît avoir été la Vistule, une partie des Karpathes et la Moravie. Presque tout le pays était couvert d'immenses forêts, dont la plus célèbre, située dans le nord, est la forêt Hercynienne (*Harz-Wald*, forêt de pins), à laquelle César donne une longueur de soixante jours de marche et une largeur de neuf jours. Les principaux fleuves, outre le Rhin, le Danube et la Vistule, étaient l'Amise (Ems), la Visurgis (Weser), l'Albis (Elbe), le Viadrus ou Suebus (Oder), et parmi les affluents du Rhin, le Nicier (Necker), le Mœnus (Mein), et la Luppia (Lippe).

Du temps de Tacite, au deuxième siècle, les grandes confédérations des *Suèves*, des *Chérusque* et des *Marcomans*, contre lesquelles les Romains avaient eu à lutter, s'étaient dissoutes, et les Germains étaient partagés en trois grandes divisions plutôt géographiques que politiques : les *Istévo*n, les *Ingévons* et les *Hermions*. Les

*Istévo*n, établis entre le Rhin, le Mein, l'Yssel et le Weser, comprenaient les tribus des *Bruclères*, des *Marses*, des *Tubantes*, des *Chamaves*, des *Tenctères*, des *Usipètes*, des *Sicambres*, etc. Les *Ingévons*, établis sur le littoral de la mer du Nord, de l'embouchure du Rhin à la Baltique, se divisaient en *Frisons*, *Chauques*, *Angrivariens* et *Teutons*. Les *Hermions* comprenaient tous les autres peuples : *Cattes*, *Suèves*, *Lygiens*, *Bastarnes*, etc. Aux *Suèves* se rattachaient les *Hermundures*, les *Marcomans*, les *Quades*, les *Longobards* (Lombards), les *Angles*, les *Burgondes* (Bourguignons), les *Vandales* et les *Goths*.

Cet état de choses changea encore pendant le cours du deuxième siècle. Du milieu du troisième à la fin du quatrième, la Germanie présente quatre grandes confédérations et plusieurs peuplades isolées. Au nord se trouvait la confédération des *Saxons* (*Sachs*, courte épée), embrassant une partie des *Hermions*, entre autres les *Angles*, et des *Istévo*n, entre autres les *Frisons*. Sur la rive droite du Rhin inférieur était la confédération des *Francs*, qui comprenaient les *Istévo*n et quelques *Hermions* ; leur nom venait de la framée ou francisque, *franke*, espèce de hache qu'ils lançaient contre leurs ennemis, ou du mot *wrang*, loup, brigand, qui caractériserait les mœurs pillardes et féroces de leurs bandes ; d'autres font dériver leur nom du mot *frak* ou *frek* (*frech*), qui signifie *hardt*, ou du mot *frei*, qui signifie *libre*. Sur le Rhin supérieur était la confédération des *Alémans*, *Alamans* ou *Allemands* (*all-mann*, tous hommes, ou *allmeinde*, communauté), formée d'hommes de toutes sortes de tribus, mais surtout des tribus suéviques. La quatrième confédération, placée sur le Danube, était celle des *Goths* (*Gètes* et *Scythes*), qui comprenait les *Wisigoths* à l'ouest, les *Ostrogoths* à l'est, les *Gépides* (les traîneurs) au nord, et les *Hérules*, vaincus soumis aux

Goths. Les principales peuplades isolées étaient celles des *Marcomans* (Bohême actuelle), des *Quades* (partie de la Bohême et la Moravie actuelle), des *Longobards* (longue-lance ou longue-barbe) et des *Burgondes*, qui s'étaient avancés vers le sud-ouest. Il faut ajouter à tous ces noms celui des *Alains*, fraction des Goths qui s'allia aux Burgondes vers la fin du quatrième siècle, et dont les débris se confondirent plus tard avec les Vandales.

§ II. — Mœurs, coutumes et religion des Germains.

Vices et vertus.

Une grande taille, une force extraordinaire, des cheveux blonds, des yeux bleus, la peau blanche, formaient les caractères physiques distinctifs de la race germanique. Accoutumés dès l'enfance aux intempéries de leur climat, les Germains marchaient presque nus, n'ayant qu'un court manteau ou une peau de bête sur les épaules. Les hommes libres portaient la chevelure longue; ceux du nord la laissaient retomber en boucles sur leurs épaules, les Suèves la relevaient et la reliaient en aigrette au sommet de la tête, quelques peuplades l'ornaient de beurre. La nourriture de ces peuples était fort simple; la viande des animaux sauvages ou de leurs troupeaux, les fruits sauvages, le lait suffisaient à leur appétit; ils buvaient de l'eau, de la bière, de l'hydromel, et du vin qu'ils recevaient des colonies romaines. S'ils se contentaient de peu dans leur manger, ils ne buvaient pas avec la même retenue: l'ivrognerie était un vice fréquent chez eux, comme chez tous les peuples barbares, ainsi que la passion pour tous les jeux de hasard, l'amour des querelles, qui dégénéraient souvent en rixes sanglantes, et des haines qui se transmettaient de père en fils.

Mais ces défauts étaient compensés par des vertus que

les Romains dégénérés ne connaissaient plus: la pureté des mœurs domestiques, le courage et l'hospitalité. Les Germains n'épousaient qu'une seule femme; l'adultère était extrêmement rare parmi eux; c'était un crime de refuser sa maison à un hôte connu ou inconnu, et le courage était si commun, que les femmes elles-mêmes ne reculaient pas devant les fatigues de la guerre. L'amour de la liberté animait également les deux sexes; on vit plus d'une fois des femmes égorger leurs propres enfants et se tuer ensuite elles-mêmes pour échapper à l'esclavage.

Habitations et occupations.

Les Germains n'avaient pas de murailles pour défendre leurs villes. Les Suèves méridionale paraissent n'avoir pas connu la propriété territoriale individuelle; on distribuait tous les ans les terres entre les familles, et une partie de la population les cultivait, pendant que l'autre partait pour des expéditions lointaines. Les Germains du nord étaient plus fixes sur le sol. Chaque père de famille se bâtissait une cabane, loin de toute autre habitation, dans un champ isolé, où l'attirait le voisinage d'un bois ou d'une fontaine. Un groupe de ces habitations éparses formait une bourgade, *mark* (*vicus*), et une réunion de bourgades formait un district ou canton, *gau* (*pagus*). L'ensemble des cantons constituait le territoire de la peuplade. C'étaient principalement les femmes et les esclaves qui cultivaient les terres; les hommes se livraient à la chasse, quand la guerre ne les occupait pas. La guerre, la chasse, la culture de la terre et le soin des troupeaux formaient ainsi les sérieuses occupations des Germains; il n'y avait chez eux ni commerce, ni industrie.

État des personnes.

La population se divisait en quatre classes : les esclaves, les serfs, les hommes libres ou nobles, et les chefs. Les *esclaves* se recrutaient de deux façons : par la guerre et par le jeu. Les prisonniers de guerre formaient la classe la plus nombreuse, mais il n'était pas rare que le Germain ruiné par le jeu de dés payât sa dette de sa liberté. L'esclave était l'entière propriété de son maître, qui pouvait même le tuer impunément, mais, en général, il était traité avec assez de douceur, employé au service de la maison, à la culture des terres, à la garde des troupeaux, et il accompagnait son maître à la guerre. Les *serfs*, que Tacite compare aux affranchis des Romains, étaient des espèces de *colons* ou fermiers perpétuels attachés à la glèbe. Ils avaient un domicile propre, un foyer, une famille, mais ils payaient à leur maître une taxe annuelle en grains, viandes et vêtements. Il est probable qu'ils se formaient des anciennes populations vaincues, auxquelles on refusait les privilèges de citoyen, mais qu'on astreignait au service militaire. On les appelait *lites*, *lales*, *lides* ou *lazes*, noms qui se retrouvent dans celui de *leude*, et que l'allemand moderne a conservés sous la forme *leute*, gens. Les *hommes libres* ou *nobles*, *ethelings*, formaient la société même de la tribu ; on distinguait parmi eux les chefs de famille et les grands propriétaires, descendants des anciens chefs ou des prêtres, et qui avaient le droit de siéger dans les assemblées de la tribu, tandis que les non-propriétaires n'avaient pas ce droit. Les chefs de famille et les grands propriétaires dont on vient de parler constituaient une quatrième classe, celle des *chefs* ou *princes*, particuliers puissants auxquels s'attachaient des hommes libres moins riches, qui les assistaient dans les

guerres de la tribu. C'est parmi ces princes que l'on choisissait les magistrats.

Constitution politique

Dans l'origine, toutes les tribus étaient indépendantes les unes des autres ; plus tard, des confédérations, ou la prédominance d'une tribu sur plusieurs autres formèrent des agglomérations plus puissantes. Les intérêts généraux de la tribu ou de la confédération se traitaient dans des assemblées appelées *gaudings* (*gau*, canton, *ding* ou *thing*, assemblée). Ces assemblées se composaient des hommes libres propriétaires. Ils s'y rendaient en armes ; le choc des boucliers marquait l'assentiment, un murmure violent la désapprobation de l'assemblée. On y délibérait de la paix ou de la guerre, on y élisait les chefs et les magistrats, on y jugeait les hommes libres accusés de trahison ; c'était là aussi qu'on donnait au jeune guerrier la framée et le bouclier, cérémonie qui l'introduisait au rang des hommes faits. Les chefs de famille de chaque bourgade délibéraient sur les affaires particulières de la bourgade. Quelques peuplades avaient des rois, dont le pouvoir était limité par l'assemblée générale. Quand la guerre éclatait, on choisissait un chef d'armée, *herzog* (*dux*, duc) qui se mettait à la tête des troupes, tandis que le roi restait à la tête de la tribu.

Ordre judiciaire ; pénalité.

Les chefs de toutes les familles libres d'une bourgade formaient une communauté dont tous les membres étaient responsables les uns pour les autres. Aucun membre ne pouvait vendre ses propriétés sans le consentement des autres ; les successions sans héritier et les amendes étaient partagées entre tous. Ces petites sociétés, qui avaient commencé par la famille, s'accroissaient

par l'accession des amis et des voisins, et il se formait ainsi des espèces de petites républiques qui administraient elles-mêmes leurs intérêts particuliers. Les maîtres répondaient de leurs esclaves, chaque père de famille répondait des hôtes qu'il recevait, de sorte que la police se trouvait faite sans aucun appareil extraordinaire. A défaut de preuves suffisantes contre un accusé, les membres de la communauté témoignaient pour ou contre; personne n'était condamné sans avoir été entendu et convaincu. Lorsqu'un membre de la communauté était attaqué, ses associés prenaient fait et cause pour lui. On voit que la responsabilité mutuelle des membres de la communauté s'étendait à tout. Quant aux tribunaux, ou à ce qu'on peut appeler de ce nom, ils étaient présidés par les magistrats élus dans l'assemblée du peuple.

Les crimes commis contre toute la société, comme ceux des traîtres et des transfuges, étaient punis de mort; on pendait ou l'on submergeait les coupables. Les crimes commis contre les particuliers étaient punis d'une façon différente, selon qu'ils s'attaquaient à la propriété ou à la personne. Les attaques à la propriété étaient punies par la *compensation* (*widrigeld*, argent en retour), c'est-à-dire que le coupable était condamné à restituer ce qui avait été pris ou à indemniser pour le dommage commis. Les attaques à la personne étaient punies par ce qu'on appelait la *composition* (*werigeld*, argent de protection), c'est-à-dire que l'on fixait une amende moyennant laquelle le coupable était censé avoir réparé l'offense commise. La quotité de l'amende augmentait avec la qualité de la personne lésée. Le coupable qui ne payait pas l'amende était exclu de la société, et le lésé pouvait lui déclarer la guerre (*faida*), parce qu'il était alors considéré comme troublant la paix publique (*fréda*).

Organisation militaire.

C'est dans l'organisation militaire des Germains que l'on trouve les causes immédiates de leurs invasions et de leurs conquêtes. Tout homme libre avait chez eux le droit de porter les armes; les serfs étaient privés de ce droit. En cas de guerre, tous les hommes libres en état de porter les armes étaient soldats. On les convoquait tous dans les guerres nationales pour défendre la frontière: c'est ce qu'on appelait l'*hëriban* (*heerbann*, bande de guerre). Les femmes et les enfants suivaient l'armée sur des chariots. Les fantassins constituaient le fond de l'armée; les chefs et les principaux nobles combattaient à cheval. Peu de guerriers portaient le casque et la cuirasse; ils n'étaient protégés que par un bouclier long et étroit, en osier ou en bois. Leurs armes offensives étaient la lance, la framée, espèce de pique courte et très-acérée, une massue de pierre, la hache d'arme à deux tranchants, l'épée, le poignard, la fronde, l'arc et les flèches. Quelques peuplades avaient des armes particulières, comme la francisque des Francs, la longue lance des Lombards, le couteau ou glaive très-court des Saxons, etc. L'ordre de bataille le plus ordinaire était le coin. Avant le combat, les Germains entonnaient le chant de guerre appelé *bardit*, ou *barrit*, en tenant leurs boucliers devant leur bouche pour augmenter le bruit et effrayer l'ennemi.

A côté de l'*hëriban*, il y avait la *bande*. La bande était une espèce de communauté guerrière composée des hommes libres non propriétaires qui se mettaient au service d'un riche propriétaire pour faire la guerre sous sa conduite. Le chef ainsi choisi devenait le *herzog*. Les membres de la bande s'appelaient *compagnons* (*comites*, *graf*); c'étaient les *leudes* ou gens du chef, auquel ils ju-

raient fidélité. Les bandes ainsi organisées étaient naturellement ennemies du repos; elles cherchaient continuellement à piller et à faire la guerre au dehors; les possessions de l'empire romain excitaient surtout leur cupidité: ce sont les *bandes* guerrières qui envahirent l'empire. Quand l'invasion avait un but d'établissement et non de simple pillage, les femmes et les enfants des guerriers les accompagnaient, et le pays conquis voyait aussitôt s'établir une nouvelle population qui dominait la population vaincue et lui prenait une partie de ses terres.

Religion.

Toutes les institutions sociales des Germains étaient sanctionnées par la religion; la religion présidait à tout, aux assemblées générales, que les prêtres présidaient, et dont ils exécutaient les sentences capitales; à la guerre, puisque c'étaient aussi les prêtres qui étaient les dépositaires des enseignes militaires, et qu'ils accompagnaient l'armée avec le droit exclusif d'infliger des punitions corporelles aux guerriers; aux *ordalies* ou jugements de Dieu, qui remettaient à certaines épreuves, comme les combats singuliers, le soin de décider de l'innocence ou de la culpabilité des accusés. Les prêtres n'avaient cependant pas autant d'influence chez les Germains que les druides chez les Gaulois. Certaines prêtresses germaniques, à qui l'on attribuait le don de connaître l'avenir, jouissaient d'une grande estime parmi ces peuples. Une d'elles est restée célèbre dans l'histoire; c'est *Velléda*, de la nation des Bructères, qui fut, au temps de Vespasien, l'âme de la guerre de Civilis contre les Romains. Ces prophétesses, qui étaient vierges, s'appelaient *Atrunes* (*all*, *runen*, instruites en tout).

Les Germains n'avaient pas de temples proprement

dits, mais seulement des enceintes sacrées; ils avaient peu d'idoles, immolaient rarement des victimes humaines à leurs dieux, et suivaient une espèce de religion naturelle mêlée de quelques pratiques superstitieuses et de graves erreurs dont la déification des forces de la nature était la principale. Ils reconnaissaient un Dieu suprême (*Allvater*, père de tout) qu'ils nommaient *Teutsch* ou *Tuisko*, d'où ils prétendaient tirer leur nom de *Teutschsches* ou *Teutons*, qu'ils se donnaient à eux-mêmes. Ce Dieu suprême avait pour épouse la Terre (*Hertha* ou *Erde*), dont le culte était surtout répandu sur les côtes de la Baltique. Le fils de la Terre, *Mann*, personnification de la race humaine, était le père des Germains (*Wehr Mann*, hommes de guerre) par ses trois fils Ingévon, Istévon, Hermion, qui sont évidemment un souvenir altéré des trois fils de Noé, comme le *Mann* des Germains rappelle le *Menou* des Indiens, le *Mènes* des Égyptiens, le *Méon* des Lydiens et le *Minos* des Grecs. D'autres tribus, surtout celles des bords de la Baltique, mettaient au-dessous de *Teutsch* *Odin*, *Wodan* ou *Wodin*, qui finit par être connu de tous les Germains comme le dieu de la guerre; mais il y avait une autre dieu qui présidait aussi aux combats et qu'on nommait *Tiu* ou *Ziu*. *Thor*, *Thunor* ou *Donnar*, dieu du Tonnerre, répondait au Jupiter des Romains; *Freyr* ou *Freyja*, sa sœur, le soleil et la lune; *Fria*, ou *Fréa*, la mère des dieux et l'épouse d'Odin; etc. Au-dessous des dieux venaient les *Géants*, supérieurs aux hommes, et les *Nains*, leurs inférieurs. Les *Géants* étaient la personnification des grandes forces de la nature: on cite *Forniaer*, l'antique géant, appelé aussi *Ymir*, *Usrtoff* (matière primitive) ou *Chaos*, et ses fils *Hler* ou *Ægi*, géant de la mer, *Kari*, géant du vent, *Logi*, géant du feu; les trois *Nornes*, déesses monstrueuses supérieures aux hommes et aux dieux et repré-

sentant la fatalité comme les Parques, savoir : *Urth* ou *Wurth*, arbitre du passé, *Verthandi*, du présent, et *Skuld*, de l'avenir. Les Nains représentaient les forces inférieures de la nature, celles qui agissent au sein de la terre. Il y avait un nain établi à chaque point cardinal, c'étaient *Nordhri*, *Sudhri*, *Austri* et *Vestri*. Il y avait aussi quatre empires : celui des dieux, *Asgard* (du nom des *Ases*, autres divinités adorées par les Germains); celui des hommes, celui des géants et celui des nains; et deux royaumes extérieurs, celui de la lumière et du feu, et celui des frimas et de la glace. Les Germains croyaient à une autre vie, mais il se faisaient un paradis à leur façon, le *Walhalla*, où ils pouvaient se tailler en pièces tout le jour, et, guéris tout aussitôt, s'asseoir ensuite au banquet nocturne (1).

§ III. — Histoire des Germains jusqu'aux grandes invasions.

Temps incertains.

Les Germains se croyaient autochtones ou indigènes, mais leurs mœurs, leur langue, qui appartient comme celle des Slaves à la famille indo-européenne et qui offre, quand on l'étudie sérieusement, une étonnante ressemblance avec le sanscrit, langue savante de l'Inde, et avec le grec, tout démontre qu'ils viennent de l'Asie, comme les Pélasges, les Hellènes, les Celtes et les Slaves. On ignore à quelle époque ils se fixèrent en Germanie; quelques historiens conjecturent que ce dut être vers le temps où les Kymris pénétrèrent en Gaule, c'est-à-dire vers le septième ou le sixième siècle avant l'ère chrétienne. Ils arrivèrent par le bassin du Danube, et se

(1) V. Tacite, *de moribus Germ.*; Muller, *Hist. du Moyen Age*; Poinson, *les Origines de la Société Moderne*; Périgot, dans le *Dict. gén. de Biog. et d'histoire*.

divisèrent en trois bandes : l'une s'établit dans la partie occidentale et centrale de la Germanie, à l'est du Rhin et au nord du Danube; l'autre remonta le cours de l'Elbe et peupla les côtes de la mer du Nord, de l'embouchure du Rhin à la Baltique; la troisième suivit le cours de l'Oder, forma les peuples des bords de la Baltique et se répandit dans la Scandinavie (Suède, Norvège et Danemarck). L'émigration du Gaulois Sigovèse (vers 588 av. J.-C.), qui emmena une partie des Volces Tectosages dans la région couverte par la forêt Hercynienne, est le plus ancien fait connu de l'histoire de la Germanie. Le navigateur Pythéas, qui vivait au quatrième siècle avant l'ère chrétienne, vit les *Guttones* ou Goths établis en Scandinavie, et nomme les Teutons comme riverains de la mer Baltique. On trouve encore les Germains nommés parmi les alliés des Gaulois dont triompha le consul Marcellus en 222 av. J.-C.

Les Romains en Germanie (113 av. J.-C. à 70 après J.-C.).

Mais c'est à la grande invasion des Cimbres et des Teutons (113 av. J.-C.) que l'histoire des Germains commence à présenter des faits considérables et circonstanciés. Les Germains firent trembler Rome pendant plusieurs années, mais les victoires de Marius arrêtaient cette redoutable invasion, qui fut différée de cinq siècles. La conquête de la Gaule par César, commencée par la défaite du roi des Suèves *Arioviste*, refoula encore au delà du Rhin quelques tribus qui s'étaient établies dans le nord de ce pays. César passa deux fois le Rhin, et battit les Usipètes et les Tencières; il permit ensuite aux Tongres de venir repeupler le pays situé entre le Rhin et l'Escaut, dont il avait fait lui-même un désert en exterminant les Éburons. Cependant César ne fit aucun établissement au delà du Rhin. En 36 av. J.-C., Agrippa

transporta les Ubiens sur la rive gauche du Rhin et sur le cours supérieur de ce fleuve; Cologne devint plus tard leur capitale. D'autres peuplades s'établirent encore, avec l'agrément d'Auguste, entre le Rhin et les Vosges.

Peu après commencèrent une série de guerres qui ne furent pas toujours heureuses pour les Romains. Les Sicambres, les Usipètes et les Tenclères, irrités de l'avidité de quelques centurions romains envoyés dans leur pays par le gouverneur de la Gaule, les tuèrent, et battirent une armée romaine, à laquelle ils enlevèrent une aigle (16 av. J.-C.). Auguste chargea Drusus de venger cet affront. Drusus fit quatre campagnes. Dans la première (12 av. J.-C.), il embarqua ses troupes sur le Rhin, pénétra, le premier des Romains, dans l'Océan Germanique (mer du Nord), battit les Bructères et les Chauques, et construisit un fort à l'embouchure de l'Emis. Dans la seconde, il s'avança jusqu'au Weser, et ne s'arrêta que parce qu'il manquait de vivres. Dans la troisième il soumit les Cattes et les Sicambres, et, dans la quatrième (9 av. J.-C.), il s'avança jusqu'à l'Elbe. Le fleuve fut franchi par Domitius, son successeur, mais Tibère, envoyé après Domitius, fit de l'Elbe la limite des possessions romaines, et, pour pacifier entièrement le pays, transporta quarante mille Sicambres en deçà du Rhin. C'est alors (4 après J.-C.) que *Marbod* ou Maroboduus, roi des Marcomans, transporta son peuple des bords du Rhin et du Danube au cœur même de la Germanie, dans le pays des Boïens (Bohême), où il devint voisin des Quades. D'abord allié des Romains, que les victoires de Tibère sur les Bructères, les Chrérusques et les Longobards rendaient redoutables, Marbod songea bientôt à réunir toutes les tribus méridionales contre Rome, pendant que le Chrérusque Hermann ou ARMINIUS soulevait

les peuplades du nord, que les Romains venaient de soumettre. Varus fut vaincu et massacré avec ses trois légions (10 après J.-C.), et cette défaite rendit leur indépendance aux Germains du nord. Le désastre de Varus fut vengé par Germanicus, qui défit les tribus confédérées et vainquit Arminius lui-même à Idistavisus, sur les bords du Weser (16 après J.-C.).

Les Germains auraient pu encore résister, si la division ne s'était mise parmi eux. Marbod, d'abord allié d'Arminius, se brouilla avec lui. Les Romains profitèrent de ces divisions; Marbod, vaincu et abandonné de ses sujets, se réfugia chez les Romains, à Ravenne, où il vécut d'une pension que lui fit Tibère; Arminius, devenu odieux à ses compatriotes, dont il menaçait la liberté, périt assassiné (21). A partir de cette époque, les Romains conservèrent la supériorité; les Chrérusques étaient affaiblis; les Chauques furent vaincus par Corbulon, et il n'y eut guère, pendant longtemps, d'entreprise sérieuse que celle du Batave CIVILIS, qui, encouragé par la prêtresse Velléda, se révolta en 70, et battit les Romains dans une première rencontre, pendant que Sabinius se mettait à la tête de quelques peuplades gauloises; battu ensuite par Céréalis, Civilis se réfugia dans l'île des Bataves, et obtint l'alliance romaine.

Transformations intérieures (70-211).

Les choses restèrent dans le même état pendant près d'un siècle et demi: Trajan conquiert la Dacie en 106, les lieutenants de Marc-Aurèle repoussèrent, en 167, les Chauques, qui avaient envahi la Belgique, et Marc-Aurèle lui-même fit la guerre aux Marcomans et aux Quades. Mais, dans le même temps, d'importantes transformations s'opèrent dans la situation des tribus germaniques. La plupart des tribus que les Romains avaient

eu à combattre succombèrent sous les coups des tribus plus guerrières du centre, et il se forma des nations plus redoutables. Les principaux peuples nouveaux qui se constituèrent ainsi sont les Alamans ou Allemands, qui se rendirent maîtres des contrées situées sur les bords du Mein et du Danube; les Francs, qui firent la conquête de toute la rive droite du Rhin, jusqu'aux îles des Bataves, dont le nom disparaît presque entièrement à partir de cette époque; les Saxons, qui étendirent leur domination sur le nord de la Germanie depuis l'embouchure de l'Elbe jusqu'à la Frise; les Longobards, qui conquièrent une partie de la Germanie centrale; les Goths, qui s'étendirent de la mer Baltique jusqu'aux Carpathes, au Danube et à la mer Noire, après avoir soumis à leur empire les tribus germaniques et slaves des rives de la Vistule; enfin les Alains, fraction des Goths, qui se fixèrent à l'est, dans les contrées situées au nord du Caucase.

Les Germains sur les terres de l'empire (211-394).

La guerre recommença à l'occident et à l'orient. Les Allemands, les premiers, envahirent la Gaule et l'Italie (211), mais ils ne parvinrent pas à se fixer dans ce pays, malgré leurs fréquentes incursions. Les Francs commencèrent leurs incursions sous Gordien III (241). Aurélien, qui fut depuis empereur, les vainquit sous les murs de Mayence. A l'époque des *trente tyrans*, une bande traversa toute la Gaule, franchit les Pyrénées, ravagea l'Espagne pendant douze ans, et pénétra jusqu'en Afrique (258-270). Bientôt après, les Francs, entraînant avec eux les Burgondes, les Alamans et d'autres tribus, se jetèrent encore une fois sur la Gaule, et enlevèrent jusqu'à soixante-dix villes (273); l'empereur Probus, les vainquit et dispersa les envahisseurs dans diverses

contrées de l'empire (277). C'est alors qu'une poignée de Francs, relégués sur les bords de la mer Noire, firent l'expédition la plus hardie dont il soit parlé dans l'histoire. Montés sur quelques vaisseaux enlevés de force, ils franchirent l'Hellespont, traversèrent la mer Égée, ravagèrent les côtes de la Grèce et de l'Asie mineure, allèrent saccager Syracuse en Sicile, débarquèrent en Afrique, fondirent sur Carthage, passèrent le détroit de Gibraltar, longèrent l'Espagne et la Gaule, pillèrent les villes placées sur le bord de la mer, et regagnèrent leur pays sans presque avoir subi de perte. Un peu plus tard, les Francs parvinrent à s'établir dans les îles formées par les bouches de la Meuse et de l'Escaut (293); Constance-Chlore ne put les en déloger qu'en en transportant plusieurs milliers dans le pays des Nerviens et des Trévires. Constantin eut à combattre les Francs pendant tout son règne. L'empereur Constant, désespérant de les vaincre, résolut de s'en faire des alliés, et leur permit de s'établir entre l'Escaut et la Meuse (342).

Les Burgondes se fixèrent, vers 260, dans le midi de la Germanie, à l'est des Allemands. Les Saxons, devenus maîtres de tout le littoral de la mer du Nord, se mirent à ravager les côtes de la Gaule septentrionale et de la Grande-Bretagne, où ils laissèrent des colonies (280). Presque tous les empereurs du troisième et du quatrième siècle eurent à combattre ces Barbares et à réparer les ruines amenées par leurs incursions.

Les Barbares d'Orient se montraient cependant alors plus redoutables, surtout les Goths, dont les trois grandes fractions formaient un vaste empire. Ils avaient passé le Danube sous le règne de Caracalla (212); ils ravagèrent la Thrace et la Grèce, et battirent l'empereur Dèce à Nicopolis (251). Les côtes de la mer Noire, les îles de l'Archipel, la mer Adriatique même étaient expo-

sées à leurs ravages. Les victoires de Claude le Gothique ne les arrêtaient qu'un instant. Aurélien, désespérant de les vaincre, leur abandonna la Dacie (272). La paix régna un demi-siècle entre les Romains et les Goths (272-322). Alors se formèrent deux royaumes Goths : celui des Visigoths, en Dacie, sous la dynastie des *Balles*, et celui des Ostrogoths, sous la dynastie des *Amals*. Alliés des Romains, les Goths assujettirent à leur domination les Vandales, les Gépides, les Burgondes, les Sarmates et les Quades. Les Visigoths recommencèrent la guerre en 322. Constantin les vainquit et les rendit tributaires. Valens eut encore à les combattre avec leur roi Athanaric; il leur envoya l'évêque Ulphilas, qui en convertit une grande partie à l'arianisme (369). Quelques années après arrivèrent les Huns, qui battirent les Alains et les entraînent après eux, et qui fondirent sur les Ostrogoths, gouvernés par *Ermanarich* ou *Hermanric* (376). Ermanarich avait cent dix ans, et n'avait rien perdu de sa force et de son courage; mais il fut assassiné par deux Goths de son armée, d'autres disent qu'il se tua de désespoir. Son fils *Vitimer* périt dans une bataille. Les Visigoths, en voyant le danger s'approcher, s'étaient divisés en deux partis : ceux qui étaient païens se réfugièrent avec Athanaric dans les Carpathes; les chrétiens, sous la conduite d'Alav et de Fritigern, demandèrent des terres à Valens, qui les établit dans la Thrace (377).

On a vu précédemment (1) comment les Visigoths se révoltèrent contre Valens, qui périt dans les flammes après la bataille d'Andrinople (378), et comment Théodose parvint à pacifier cette partie de l'empire. Ceux des Ostrogoths qui avaient fui les Huns reçurent des terres

(1) Dans l'*Histoire romaine*.

dans la Phrygie et dans la Lydie; les Visigoths s'engagèrent à cultiver celles de la Thrace et à défendre les rives du Danube; quarante mille Barbares furent admis dans les troupes impériales (382), et lorsque Théodose marcha contre Arbogaste et contre Eugène, ALARIC, chef des Visigoths, l'accompagna dans son expédition, et contribua à la défaite des usurpateurs (494).

CHAPITRE II.

LES INVASIONS (395-511).

(Cinquième siècle.)

Cinq divisions : Fin de l'empire d'Occident; les Royaumes barbares; Clovis et les Francs; l'Empire d'Orient; l'Église.

§ I^{er}. — *Fin de l'empire d'Occident* (395-376):

Honorius et Arcadius.

La mort de Théodose le Grand, arrivée le 17 janvier 395, partagea définitivement l'empire en deux : les deux races grecque et latine ne s'étaient jamais complètement fondues, l'empire d'Orient devint un empire grec de langue et d'habitudes, l'empire d'Occident n'eut plus que le temps de mourir. ARCADIUS, l'aîné des deux fils de Théodose, eut l'Orient, HONORIUS l'Occident; le premier n'avait que dix-neuf ans, le second n'était que dans sa onzième année. Petit, mal fait, laid, noir et imbécile, Arcadius avait les yeux endormis comme un serpent, et le parler lent et traînant; Honorius, avec plus de grâces extérieures, n'était ni moins fainéant ni

moins incapable. Leurs tuteurs régnèrent sous leur nom : le Gaulois *Rufin* en Orient, et le Vandale *STILICON* en Occident.

Stilicon et Rufin.

Le père de *Stilicon* avait commandé les auxiliaires Germains sous *Valens*; *Stilicon* lui-même avait gagné la faveur de *Théodose* par les services qu'il lui rendit dans une ambassade dont il fut chargé auprès de *Sapor III*, et il était devenu le neveu de l'empereur en épousant sa nièce *Séréna*. Nommé général de l'infanterie et tuteur du jeune *Honorius*, il lui fit épouser sa fille, et, prétendant que *Théodose* lui avait laissé la tutelle des deux empereurs, il ne supportait qu'avec impatience l'autorité dont *Rufin* jouissait en Orient. Celui-ci n'était pas moins ambitieux, mais il employait la ruse où *Stilicon* employait la force. Il aspirait au titre de beau-père d'*Arcadius*; trompé dans ses espérances par l'eunuque *Eutrope*, qui fit épouser à *Arcadius* *Eudoxie*, fille du Franc *Bauton* (1), il déchaîna les Barbares contre l'empire, dans le dessein de profiter du désordre pour arriver lui-même au pouvoir suprême.

A son instigation secrète, *ALARIC*, chef des Visigoths, ravagea la Thrace et la Macédoine, passa les Thermopyles, dévasta l'Attique, où il n'épargna qu'Athènes, et pénétra dans le Péloponnèse, pendant que les Huns, excités aussi par *Rufin*, ravageaient les provinces orientales et pénétraient jusqu'à Antioche. *Stilicon*, qui était occupé à protéger la frontière du Rhin, accourut pour sauver l'empire d'Orient; il atteignit les Goths en Thessalie. *Rufin*, qui craignait plus son triomphe que les ravages des Barbares, fit donner l'ordre par *Arcadius* à l'armée

(1) *Bauton* avait été consul en 485.

d'Orient de revenir à Constantinople : *Stilicon* dissimula, et renvoya les Orientaux sous la conduite du Goth *Gaïnas*, qu'il avait secrètement chargé de tuer *Rufin*, ce qui fut exécuté (27 novembre 303). *Eutrope* prit la place de *Rufin*. Pendant ce temps, les Visigoths continuaient leurs ravages. *Stilicon* se tourna enfin contre eux, et enferma *Alaric* sur le mont *Pholoé*, en Arcadie. Soit imprévoyance, soit connivence, il laissa échapper les Visigoths. *Arcadius* le déclara ennemi de l'empire; *Stilicon*, pour se venger, poussa *Gaïnas* à renverser *Eutrope*, qui fut décapité quelque temps après. *Gaïnas*, devenu général des troupes de l'empire d'Orient, aspirait plus haut; il voulait s'emparer de la personne d'*Arcadius*: le complot échoua; *Arcadius* le proscrivit; *Gaïnas* périt en combattant contre les Huns. Les Visigoths, quoique épargnés par *Stilicon*, avaient été contenus; *Arcadius*, pour se débarrasser d'eux complètement, conclut la paix; *Alaric*, proclamé roi par les Visigoths, fut nommé gouverneur d'Illyrie, et chargé de faire la guerre à *Stilicon*, qu'*Arcadius* considérait comme un ennemi personnel. C'était lancer les Barbares sur l'empire d'Occident. La première grande invasion commença (402).

Invasion d'Alaric en Occident.

Alaric franchit les Alpes, passa l'*Adda* et le *Pô*, et poursuivit *Honorius* jusqu'au château d'*Asti*, mettant tout à feu et à sang sur son passage. *Stilicon* seul ne s'abandonna pas au milieu de la terreur universelle. Entraînant avec lui des *Alains* et d'autres Barbares, il défît les Visigoths à *Pollentia* et à *Vérone*, et contraignit *Alaric* de regagner presque seul l'Illyrie (403). *Honorius* célébra les victoires de son général par un pompeux triomphe, à la suite duquel il donna le dernier combat de gladiateurs à Rome. *Constantin* avait interdit ces combats,

mais les mœurs avaient été plus fortes que les lois. En cette circonstance, un moine nommé *Télémaque* sortit tout exprès de sa solitude pour mettre fin à ces jeux repoussés par l'humanité aussi bien que par la religion. Il se jeta dans le cirque au milieu des gladiateurs, et s'efforça de les séparer. Les spectateurs le massacrèrent, mais le sang du martyr porta ses fruits, et les combats de gladiateurs furent définitivement abolis. Quant à Honorius, il se hâta de transférer sa résidence de Milan, où il avait failli être surpris par Alaric, à Ravenne, derrière les marais de l'embouchure du Pô.

Invasion de Radagaïse.

Une nouvelle invasion vint bientôt l'effrayer. A la tête de deux cent mille Barbares, RADAGAÏSE, parti avec les Suèves du bord de la Baltique, pénétra en Italie, et s'avança jusqu'à Florence; c'était un second avertissement pour Rome, qui voyait l'ennemi s'avancer plus près encore qu'Alaric. Stilicon sauva l'empire à Fésules; la faim, la soif et la maladie décimèrent les restes des Germains vaincus; Radagaïse fut pris et eut la tête tranchée (405).

Grande Invasion de 406.

Les flots des Barbares, contenus d'un côté, se précipitaient de l'autre. Pendant que Stilicon battait les envahisseurs de l'Italie, les Alains, les Vandales, les Suèves et les Burgondes se jetaient sur la Gaule (31 décembre 406), qui fut ravagée du nord au midi, et dont plusieurs évêques furent mis à mort. Un autre fléau se joignit à celui-ci. La Grande-Bretagne se révolta, et donna la pourpre à un soldat nommé *Constantin*, qui défit les Barbares dans le nord de la Gaule, mais qui repoussa les troupes de Stilicon et conquit l'Espagne pour son

compte. Tout était en confusion : des Barbares attaquaient l'empire, d'autres le défendaient. Ces derniers finirent par appeler en Espagne les Suèves, les Vandales et les Alains, répandus dans la Gaule méridionale, et l'Espagne fut perdue pour l'empire, à l'exception du pays compris entre la côte de la Tarraconaise et les sources de l'Èbre, du Tage et du Duero (409). Les Suèves s'établirent dans l'ancienne Galice, les Alains dans la Lusitanie et les Vandales dans la Bétique, qui reçut d'eux plus tard le nom de Vandalousie ou Andalousie. La Grande-Bretagne se détachait en même temps de l'empire, et l'Armorique (Bretagne française) suivait cet exemple, du consentement même d'Honorius, qui allait reconnaître également le royaume des Burgondes fondé sur les bords du Rhône.

Nouvelle invasion d'Alaric.

L'ambition de Stilicon devait encore augmenter le mal. Ce ministre tout-puissant convoitait toujours l'empire d'Orient. Profitant de la mort d'Arcadius, à qui Théodose II venait de succéder à l'âge de huit ans, il s'entendit avec Alaric pour enlever l'Illyrie à l'empire grec. Ces intrigues finirent par exciter les soupçons d'Honorius, et les ennemis de Stilicon les mirent à profit. On souleva contre le *sauveur de l'empire* ses propres soldats, qui massacrèrent tous ses partisans. Stilicon se réfugia dans une église de Ravenne; on le tira par ruse de cet asile, et il eut la tête tranchée (23 août 408). Il eût fallu d'autres exploits pour défendre l'Italie. Alaric parut aussitôt pour venger Stilicon. La terreur marchait devant lui. Un pieux solitaire osa seul essayer de l'arrêter, en l'avertissant que le ciel venge les malheurs de la terre : « Mon père, dit le Barbare, ce n'est pas ma volonté qui me conduit; j'entends sans cesse à mes oreilles une

« voix qui me crie : Marche et va saccager Rome. » C'était en effet Dieu qui poussait les Barbares contre Rome et qui voulait renouveler le monde. Alaric arriva sous les murs de Rome. Le sénat, pour toute défense, fit étrangler Séréna, la nièce de Théodose et la veuve de Stilicon. Puis on implora la grâce du Barbare, qui exigea tout l'or, tout l'argent, tous les ameublements de prix de la ville, et tous les esclaves d'origine barbare : « Que comptez-vous donc laisser aux Romains ? demandèrent les députés. — La vie, » répliqua Alaric. Il se relâcha un peu de la rigueur de ses demandes, mais Rome fut en partie dépouillée. A ce prix, le vainqueur n'entra pas pour cette fois dans ses murs (408).

Prise de Rome par Alaric.

Honorius, qui était resté à Ravenne, refusa de ratifier le traité. Alaric revint sur Rome. Honorius le joua une seconde fois par de vaines promesses. Irrité de tant de tergiversations et de ces manques de foi, Alaric résolut de se venger enfin sur la capitale de l'empire. Le 21 août 410, la ville fut prise et livrée au pillage pendant trois jours. Un cri d'effroi retentit dans tout l'empire à cette nouvelle qui marquait l'accomplissement des prophéties sur la Rome païenne. Le ravage fut affreux, tel qu'on devait l'attendre de soldats païens ou ariens, à la discrétion desquels la ville était livrée. Le feu se joignit au pillage ; le fracas des maisons que dévorait l'incendie, les insultes, les cris, l'épouvante, les tortures répandaient de toutes parts une horrible confusion, et comme si le ciel se fût armé lui-même pour châtier cette superbe dominatrice des nations, un furieux orage se joignit aux ravages des Goths ; la foudre renversa plusieurs temples, et réduisit en poussière les idoles que les empereurs chrétiens avaient épargnées

pour l'ornement de la ville. Cependant la majesté de la religion chrétienne contint les Barbares, l'église de Saint-Pierre et celle de Saint-Paul furent désignées, par le vainqueur lui-même, comme des lieux de refuge. Tous les vases sacrés de l'église de Saint-Pierre, apportés à Alaric, furent renvoyés aux prêtres, et l'on vit les soldats, frappés d'admiration pour les vierges chrétiennes, les conduire eux-mêmes aux asiles marqués pour les soustraire à tous les outrages.

Alaric était le maître de l'Italie, mais sa mission de châtiement était remplie ; il mourut quelques mois après le sac de Rome, à Cosenza, dans la Calabre, au moment où il se disposait à soumettre la Sicile et à passer en Afrique. Les Visigoths lui creusèrent une tombe dans le lit d'une rivière dont ils détournèrent les eaux ; on combla ensuite la fosse, on rendit à la rivière son cours naturel, et, pour que le secret fût mieux gardé, l'on égorga les prisonniers qui avaient été chargés du travail (411).

Les successeurs d'Alaric.

ATAULPHE, beau-frère d'Alaric, fut élu roi à sa place. Ce nouveau chef, qui voulait d'abord achever la destruction de l'empire romain, s'en déclara ensuite le protecteur, et résolut de le rétablir, mais au profit de sa nation. Il s'allia avec Honorius, dont il épousa la sœur *Placidie* (413), faite prisonnière au sac de Rome, et qu'il délivra de plusieurs compétiteurs qui avaient succédé à Constantin. Mais il se brouilla bientôt avec l'empereur, fut vaincu par l'un des généraux d'Honorius, et se retira en Espagne, où il fut assassiné par *Sigéric*, un de ses officiers (415). Sigéric se rendit si odieux en égorgeant les enfants d'Ataulphe et en maltraitant Placidie, qu'il fut assassiné au bout de sept jours, et les Visigoths élevèrent sur le pavois (bouclier) WALLIA, beau-frère d'Ataulphe,

et comme lui de la famille des Baltes. Celui-ci renouvela l'alliance avec Honorius, à qui il renvoya sa sœur, et, se mettant au service de l'empire, il écrasa les Alains d'Espagne, refoula les Vandales et les Suèves en Galice et au nord de la Lusitanie, rétablit la domination romaine, et reçut en récompense le pays situé entre les Pyrénées, la Garonne et la mer. Il fit de Toulouse la capitale de ce nouveau royaume des Visigoths, qu'on désigna aussi sous le nom de *Septimanie*, à cause des sept cités qu'il comprenait : Bordeaux, Poitiers, Saintes, Angoulême, Périgueux, Agen, Toulouse (419). THÉODORIC I^{er} succéda à Wallia. Quand Honorius mourut, quatre royaumes barbares étaient déjà fondés dans l'empire : celui des Suèves, gouverné par Hermanrich ; celui des Vandales, qui avaient pour roi Gondéric, frère de GENSÉRIC ; celui des Visigoths, et celui des Burgondes, gouvernés par Gondicaire. Il ne restait que trois diocèses intacts, ceux d'Italie, de Rome et d'Afrique (424).

Règne de Valentinien (424-455).

Honorius était mort sans laisser de postérité, Théodose II ou le Jeune aurait pu réunir encore une fois tout l'empire dans les mêmes mains, mais il fut effrayé du poids d'un tel fardeau, et céda l'empire d'Occident à VALENTINIEN III, fils de Placidie, sa tante, qui avait épousé après la mort d'Ataulphe, Constance, général d'Honorius, dont elle eut deux enfants : Valentinien, alors âgé de cinq ans, et Honoria, qui épousa plus tard le terrible ATTILA. Placidie gouverna au nom de son fils ; cette princesse se montra zélée pour l'orthodoxie ; elle éleva son fils dans de grands sentiments de respect pour la religion, mais elle eut le tort de ne pas lui donner une éducation assez virile, et ce prince, endormi dans la mollesse et la débauche, ne prit aucune part

aux événements de son règne. L'impératrice mère partagea d'abord sa confiance entre deux généraux habiles et braves, le patrice AÉTIUS, qui commandait en Gaule, et le comte BONIFACE, qui était gouverneur de l'Afrique. Aétius, qui voulait dominer seul, entreprit de perdre Boniface : il lui manda secrètement que Placidie avait juré sa perte, qu'elle était sur le point de le rappeler à la cour, et que, s'il quittait l'Afrique, sa mort était assurée. En même temps il faisait entendre à Placidie que Boniface avait le dessein de se rendre indépendant en Afrique : « Pour démasquer sa trahison, lui dit-il, vous n'avez qu'à lui envoyer l'ordre de revenir à la cour ; il n'obéira pas, et vous serez en droit de le traiter en rebelle. » Placidie crut trop facilement Aétius ; Boniface, rappelé, refusa en effet d'obéir ; on envoya contre lui des troupes qui le pressèrent vivement ; dans cette extrémité, fermant l'oreille aux sages avis de son illustre ami saint AUGUSTIN, évêque d'Hippone (Bone), il n'écoula que son désespoir, et appela à son secours les Vandales d'Espagne, dont GENSÉRIC ou Gaiseric venait d'être élu roi (429).

Les Vandales en Afrique.

Quand Boniface et Placidie reconnurent la fourberie d'Aétius, il était trop tard. Les Vandales ariens, conduits par un roi élevé dans la religion catholique, et qui avait par ambition renié le Dieu de sa mère, avaient trouvé des partisans chez les Maures, ennemis du nom romain, et chez les donatistes schismatiques ; ils s'emparèrent de toute l'Afrique, à l'exception de Cirta, d'Hippone et de Carthage. Boniface, vaincu, vint s'enfermer dans Hippone, dont les exhortations de saint Augustin encouragèrent les habitants à la résistance. Mais ce grand saint mourut pendant le siège (28 août 430) ; Hippone succomba quelque temps après ; toute l'Afrique fut

couverte de ruines, de sang et de carnage, châtement trop mérité par l'abominable corruption de cette contrée, qui avait produit d'abord tant de saints. Genséric organisa rapidement sa conquête. Valentinien avait été obligé de reconnaître le nouveau royaume (435); la prise de Carthage (439) donna à Genséric une forte position maritime, et dès l'année suivante, ses flottes étaient la terreur de la Méditerranée.

Boniface était rentré en grâce auprès de Placidie, qui lui donna la dignité de patrice (1) et la charge de maître de la milice, enlevées à Aétius. Celui-ci prit les armes; Boniface le vainquit, mais, blessé par lui dans le combat, il ne tarda pas à mourir de sa blessure (432). Aétius, d'abord exilé, fut rappelé presque aussitôt; on avait besoin de son épée.

Attila.

Les Huns, qui étaient restés paisibles pendant vingt ans (376-396) après avoir vaincu les Visigoths, se répandirent ensuite en Asie mineure et en Thrace, à l'instigation même du ministre Rufin. Au commencement du règne de Valentinien, ils avaient soutenu un usurpateur nommé Jean, qui fut vaincu au bout de quelques mois, et Aétius, pour s'en débarrasser, leur avait abandonné la possession de la Pannonie. Les Huns étendaient alors leur domination sur ces immenses contrées qui confinent d'un côté à la mer Baltique et au Pont-Euxin, et de l'autre se prolongent au delà de la mer Caspienne, dans ce qu'on appelle la grande Tartarie. Ce peuple était un objet d'effroi universel. Menant la vie nomade, campant sous des tentes, vivant presque toujours à cheval, les

(1) Le patrice était supérieur à tous les grands officiers de la couronne, et avait ses entrées libres chez l'empereur tous les jours et à toute heure.

Huns méprisaient les aises de la vie; d'une laideur hideuse, ils avaient les yeux petits et ronds, le nez écrasé, et semblaient faits pour inspirer la terreur aux peuples efféminés de l'empire. En 433, deux frères, ATTLA et Bléda, régnaient sur eux. Attila, après avoir soumis, de concert avec son frère, les Tartares d'Asie, les Slaves, la Germanie orientale, et formé un immense empire, se débarrassa de Bléda (444), et se prépara à remplir sa mission de *fléau de Dieu*, comme il s'appelait lui-même dans le sentiment qu'il avait des terribles exécutions dont Dieu le chargeait (1). Son extérieur seul inspirait l'effroi: il avait une tête difforme par sa grosseur, des yeux petits et étincelants, le nez écrasé, le teint basané et une démarche fière et menaçante.

Le siège de sa puissance était en Pannonie, non loin probablement de la ville actuelle de Bude. Il tourna d'abord ses armes contre l'empire d'Orient, et fit éprouver de sanglantes défaites aux généraux de Théodose le Jeune, qui songea à se débarrasser de lui par une trahison. Attila en fut instruit et Théodose dut se soumettre à un honteux tribut pour apaiser le roi barbare. Les ambassadeurs envoyés par Théodose à Attila le rejoignirent au lieu de sa résidence, en même temps que d'autres ambassadeurs envoyés par l'empereur d'Occident. Le palais d'Attila était un grand bâtiment en bois, ou plutôt une simple enceinte dans laquelle étaient renfermées plusieurs tentes superbes. Le roi s'y était rendu pour recevoir les ambassadeurs, et il y avait été accueilli par une troupe de jeunes filles qui chantaient dans leur langue des vers à sa louange. Les ambassadeurs, après l'audience, furent invités à un grand festin. On leur présenta

(1) Le sentiment commun est qu'Attila fit périr son frère, mais le fait paraît douteux à quelques historiens, qui se fondent sur le silence des écrivains grecs à cet égard.

d'abord à boire à la santé du prince; puis on les fit asseoir sur des sièges disposés autour de la tente. Attila était au milieu avec ses enfants et les principaux chefs autour de lui, à différentes tables qui n'avaient chacune que trois au quatre convives. On servit différents mets dans des plats d'or et d'argent. Attila seul, revêtu d'habits fort simples, ne mangea et ne but que dans des vases de bois. Après le repas, des Scythes chantèrent des vers dans lesquels on célébrait ses victoires, et un autre Scythe joua une espèce de comédie. Attila resta sérieux et immobile. Mais le plus jeune de ses fils étant entré et étant venu se placer auprès de lui, ses yeux prirent une expression plus douce et plus souriante, et il déposa un baiser sur la joue de l'enfant. Ainsi ces Barbares avaient une espèce de civilisation, ils connaissaient les magnificences du luxe; ce qui leur manquait, c'étaient les sentiments d'humanité qu'inspire le christianisme (450).

Théodose mourut quelques mois après avoir obtenu la paix d'Attila. Il eut pour successeur MARCIEN, que l'impératrice sainte *Pulchérie*, sœur de Théodose le Jeune, épousa à cause de son mérite et de ses vertus. Le nouvel empereur répondit fièrement à Attila, qui lui demandait le paiement du tribut annuel: « J'ai de l'or pour mes amis et du fer pour mes ennemis. »

Attila jura de châtier cette audace, mais il ne se trouvait pas prêt, et, d'ailleurs, des motifs puissants l'attiraient en Occident. Genséric, roi des Vandales, était en guerre avec Théodoric, roi des Visigoths; un des fils de Clodion, roi des Francs, dépouillé de la royauté par son frère MÉROVÉE, était venu implorer la protection d'Attila, et Honoria, sœur de Valentinien III, qui s'était fiancée elle-même au roi des Huns par ambition, l'appelait pour être délivrée de l'espèce de captivité dans laquelle on la retenait. Attila s'élança sur la Gaule, à la tête de cinq cent

mille combattants, Huns, Gépides, Hérules, Ostrogoths, Burgondes, Francs, Suèves, Quades, etc. Strasbourg, Tongres, Mayence, Trèves, Metz, Reims, Arras furent saccagés; Paris dut son salut aux prières de sainte *Geneviève*. Orléans résista vigoureusement, encouragé par son évêque saint *Aignan*; cette résistance donna le temps à Aétius d'arriver avec Théodoric et Mérovée, au moment où les Huns commençaient à entrer dans la ville. Repoussé d'Orléans avec perte, Attila songea à se retirer vers le Rhin. Troyes était sur son chemin; il en fit le siège. Là se trouvait un autre évêque, saint *Loup*, qui, pour sauver son peuple, se rendit avec son clergé au-devant du farouche guerrier: « Qui es-tu? demanda-t-il « d'une voix calme à Attila. — Je suis le fléau de Dieu, « répondit le roi des Huns. — Respectons donc ce qui « nous vient de Dieu, répondit l'évêque, mais si tu es « le fléau dont il veut nous châtier, songe que tu ne « dois faire que ce qui t'est permis par la main qui te « gouverne. » Troyes fut sauvée.

Quelques jours après, Aétius atteignit les Huns dans les champs Catalauniques, vastes plaines qui s'étendent entre la Seine et la Marne. L'Occident n'avait pas encore vu deux armées si nombreuses en présence. Les campagnes, hérissées de fer plus loin que la vue ne pouvait s'étendre, présentaient un spectacle terrible, qui devint affreux par la fureur des combattants. Les Visigoths, commandés par le roi Théodoric, les Burgondes, commandés par Gondicaire, les Francs saliens et les Francs ripuaires commandés par Mérovée, combattaient avec les Romains sous les ordres d'Aétius. Les Visigoths perdirent leur roi Théodoric, mais ils eurent la principale part à la victoire; THORISMOND, fils et successeur de Théodoric, fut blessé à la tête et renversé de cheval; Mérovée se distingua à la tête des Francs, et Gondicaire périt à la tête

des Burgondes. Attila, vaincu, céda aux Romains et à leurs alliés le champ de bataille jonché de cent quatre-vingt mille cadavres, et se hâta de repasser le Rhin (451).

Saint Léon le Grand arrête Attila.

L'année suivante le vit reparaitre, mais cette fois en Italie. Le printemps de cette année fut extraordinairement doux, et permit aux armées de se mettre de bonne heure en campagne. Attila et ses bandes, déjà fatiguées du repos de l'hiver, avides de vengeance et de pillage, et renforcées des innombrables tribus que le nord versait continuellement sur le midi, reprirent aussitôt leurs courses, franchirent les Alpes Juliennes, et vinrent mettre le siège devant Aquilée. La place était forte et bien défendue, et Attila désespérait déjà de s'en rendre maître, lorsqu'il aperçut des cigognes s'envoler du haut d'une des tours qui protégeaient les remparts, et porter au loin leurs petits qu'elles avaient enlevés de leur nid. Il vit ou feignit de voir dans ce fait un présage de la chute d'Aquilée; il fit donner un nouvel assaut, la ville fut prise et convertie en un monceau de ruines. Les habitants de la Vénétie, épouvantés du sort d'Aquilée, se réfugièrent dans les îles à moitié inondées qui embarrassent les bouches de l'Adige, du Pô, de la Brenta et du Tagliamento, et c'est ainsi que furent fondées Grado, Torcello, Chioggia et surtout Venise, qui devait s'élever plus tard à un si haut degré de puissance et de prospérité. Milan, Pavie, Vérone, toutes les villes de la Haute-Italie tombèrent au pouvoir des Huns. L'empereur Valentinien, épouvanté, se réfugia à Rome, auprès du pape saint LÉON LE GRAND; les évêques et les papes se trouvaient les seuls défenseurs des peuples dans ces malheureuses circonstances. Attila avait établi son camp sur les rives du Pô; de là, il se dis-

posait à envahir l'Italie centrale et à s'emparer de Rome. L'empereur, le sénat et le peuple, désespérés, se tournèrent vers le pape, et Léon accepta la dangereuse mission de se présenter devant le *fléau de Dieu*. Le 11 juin 452, le pape, accompagné de plusieurs illustres et saints personnages, se mit en route pour aller trouver Attila. Il le rencontra sur le bord du Mincio, non loin de l'endroit même où on trouve actuellement la petite ville de Peschiera. Avant de pénétrer auprès du roi barbare, il revêtit ses ornements pontificaux, et, suivi de ses prêtres et de ses diacres, il aborda Attila. On ne sait pas au juste ce qui se passa dans cette mémorable entrevue, mais ce qui est certain, c'est qu'Attila changea tout à coup de résolution; il se contenta d'exiger un tribut annuel, et quitta l'Italie. La tradition rapporte que lorsque saint Léon eut quitté Attila, les Barbares demandèrent à leur chef pourquoi il avait montré tant de respect au pape, au point de lui obéir en tout ce qu'il lui avait commandé. Attila répondit : « C'en est point la personne de celui qui est venu me trouver qui m'a inspiré une crainte si respectueuse, mais j'ai vu auprès de ce pontife un autre personnage d'une figure beaucoup plus auguste, vénérable par ses cheveux blancs, qui se tenait debout, en habits sacerdotaux, une épée nue à la main, me menaçant avec un air et un geste terrible, si je n'exécutais pas fidèlement tout ce qui m'était demandé par l'envoyé. » Ce personnage était l'apôtre saint Pierre (452). Attila mourut l'année suivante, d'un excès de débauche, au milieu du festin qu'il célébrait pour un nouveau mariage. Sa mort délivra l'Italie d'une grande crainte; elle fut le signe de la chute de son immense empire. Les Barbares qu'il avait soumis se révoltèrent contre ses fils. Les Gépides s'emparèrent des lieux qu'occupaient les Huns, et dominèrent dans la Dacie; un des fils d'Attila ramena quelques bandes

en Asie; d'autres Huns s'établirent dans le pays qui fut plus tard la Hongrie.

Invasion de Genséric.

Les Romains ne s'étaient pas longtemps montrés reconnaissants de leur miraculeuse délivrance, et Valentinien, qui n'avait plus sa mère Flacidie pour le retenir, se plongeait de plus en plus dans la débauche. Il outragea la femme d'un de ses principaux officiers, nommé MAXIME. Celui-ci, pour se venger, persuada à l'empereur qu'Aétius aspirait à l'empire. Là-dessus, le vainqueur d'Attila fut mandé au palais; il y entra seul et sans défiance; Valentinien, sans lui demander aucune explication, tira son épée et le tua (454). Mais, quelques mois après, deux Barbares attachés à Aétius, et poussés par Maxime, assassinèrent Valentinien au milieu même de Rome (455). Maxime fut proclamé empereur. Il força l'impératrice Eudoxie, veuve de Valentinien, à l'épouser. Celle-ci se vengea en appelant Genséric, qui se hâta de répondre à son appel. Le 12 juin 455, il débarqua dans le port d'Ostie. Les Romains ne songèrent pas même à se défendre: l'empereur, le sénat, les fonctionnaires publics cherchèrent leur salut dans la fuite. Le peuple furieux d'un tel abandon, massacra Maxime avec son enfant, au moment où il s'échappait de la ville; mais tout son courage s'épuisa dans cet acte de vengeance. Trois jours après, Genséric était aux portes de Rome, et s'étonnait lui-même de ne voir aucun préparatif de défense. Le pape seul s'occupa de sauver encore une fois ce peuple ingrat et lâche. Revêtu des ornements pontificaux, suivi de son clergé et des notables de la ville, il se rendit à la rencontre de Genséric. Dieu ne permit pas que son serviteur obtint le salut complet de la ville, Rome méritait d'être châtiée, l'intercession de saint Léon ser-

vit seulement à sauver la vie des habitants et à préserver la ville de l'incendie; mais Genséric réserva à ses soldats le pouvoir de piller toutes les richesses publiques et particulières. Le Barbare tint parole: le sang ne coula pas, l'incendie n'exerça pas ses ravages, mais pendant quatorze jours, du 15 au 29 juin, les Vandales, avec leurs alliés les Alains et les Maures, dépouillèrent les églises, les palais, les maisons de tous les trésors qu'il leur fut possible d'enlever, et les entassèrent sur leurs vaisseaux. Quand ils ne trouvèrent plus rien à piller, ils enchaînèrent les citoyens, dans l'espoir d'obtenir une rançon de leurs parents ou amis. Soixante mille captifs furent ainsi conduits à Carthage; Eudoxie et ses deux filles furent menées également en captivité (455). Les Vandales dominèrent alors dans la Méditerranée. La Mauritanie et la Numidie furent entièrement soumises en 456; la Sardaigne tomba en leur pouvoir en 471, et la Sicile, quelques années plus tard.

Les derniers empereurs d'Occident (455-476).

À partir de la mort de Maxime, les empereurs se succédèrent rapidement, et le pouvoir réel fut exercé par le comte RICIMER, Suève de naissance, âme forte et vigoureuse, également capable d'actions héroïques et de grands forfaits, intrépide dans les périls, fécond en ressources, mais sans foi et n'écoulant d'autre loi que son ambition.

THÉODORIC II, devenu roi des Visigoths (453-466) par l'assassinat de son frère Thorismond, et qui se regardait comme le lieutenant de l'empereur, offrit la pourpre, après la mort de Maxime, au sénateur arverne AVITUS, beau-père de saint Sidoine Apollinaire, et qui avait le titre de préfet des Gaules. Le sénat romain reconnut le nouvel empereur, qui abandonna l'Espagne à Théodoric.

Ricimer, qui venait de se distinguer contre les Vandales, en Corse, ne put longtemps supporter Avitus; il le battit près de Plaisance, et le fit sacrer évêque de cette ville. Mais Avitus, ne se trouvant pas en sûreté dans sa ville épiscopale, voulut se retirer en Gaule. Il périt en chemin, on ne sait où ni de quelle mort (456).

Ricimer gouverna quelque temps seul au nom de Marcien et de Léon I^{er}, empereurs d'Orient (456-457); puis il nomma empereur, du consentement de Léon, Majorien, qui était vraiment digne de cet honneur. Majorien s'occupa sérieusement du bien de ses peuples, et, après avoir rétabli l'ordre à l'intérieur, résolut d'arrêter les incursions des Vandales en allant les attaquer en Afrique même. Déjà sa flotte était prête; Genséric, aidé de quelques traîtres, la surprit et l'incendia (460). Forcé de regagner l'Italie, Majorien fut déposé à Tortone, à la suite d'une sédition, et Ricimer le fit assassiner (461).

Sévère (Libius Severus) fut proclamé par les légions d'Illyrie et agréé par Ricimer, qui gouverna sous son nom (461-465), sans pouvoir le faire reconnaître par l'empereur d'Orient. Quand Sévère mourut, on soupçonna Ricimer de l'avoir empoisonné. Près de deux ans d'interrègne suivirent cette mort. L'empereur Léon envoya enfin, pour gouverner l'Occident, Anthémius (Procope), qui fut reçu à Rome aux acclamations du sénat et du peuple, et qui, en donnant sa fille à Ricimer, fit espérer de longues années de paix et d'union. Mais la concorde ne dura guère entre le beau-père et le gendre; ni les ravages des Vandales, ni les progrès des Visigoths dans la Gaule, sous leur roi Euric ou Evaric, qui avait succédé à son frère Théodoric II après l'avoir assassiné, ne purent ramener l'union entre Ricimer et Anthémius. L'empereur Léon envoya Olybrius,

gendre de Valentinien III, pour négocier la paix; Ricimer proclama auguste l'envoyé impérial, et Anthémius fut massacré. La mort de Ricimer, arrivée au bout de trois mois, délivra Olybrius d'un redoutable protecteur (472).

Olybrius suivit de près Ricimer dans la tombe. Le Burgonde GONDEBAUD, que Ricimer avait fait nommer patrice, fit proclamer à sa place GLYCÉRIUS, soldat obscur, qui se laissa surprendre dans Rome par JULIUS NÉPOS, que Léon avait proclamé à Ravenne; Glycérius accepta l'évêché de Salone en échange de la couronne impériale (474). Le nouvel empereur ne fut pas plus puissant que ses prédécesseurs. Il céda l'Auvergne à Euric, puis, assiégé dans Ravenne par le patrice Oreste, ancien officier d'Attila, qui était devenu le chef des Barbares fédérés au service de l'empire, il s'enfuit en Dalmatie, où il conserva le pouvoir souverain pendant cinq ans, au bout desquels il fut assassiné à l'instigation de son ancien compétiteur Glycérius.

Fin de l'empire d'Occident (476).

Oreste donna la pourpre à son propre fils ROMULUS Augustus, que les Romains appelèrent AUGUSTULE, à cause de son extrême jeunesse (475). Il ne fallait plus qu'un souffle pour renverser cet empire expirant. Le fils d'un ancien ministre d'Attila, nommé ODOACRE, qui s'était fait admettre dans la garde impériale à Ravenne, devint chef des Hérules à la solde de l'empire. A son instigation, les Barbares fédérés exigèrent qu'Oreste leur donnât le tiers des terres d'Italie; sur le refus d'Oreste, ils le massacrèrent, et proclamèrent Odoacre leur roi. Odoacre s'empara sans peine de Ravenne et de Rome; il laissa la vie à Augustule, qui vécut dans une retraite honorable près de Rome, distribua à ses compagnons

le tiers des terres d'Italie, respecta les lois, les mœurs et les usages de ses sujets, rétablit le consulat, se fit nommer patrice par l'empereur d'Orient, écarta de ses frontières les Barbares de la Gaule et de la Germanie et soumit la Dalmatie. La chute de l'empire fut insensible : les mêmes formes du gouvernement subsistaient pour les sujets romains; on gouvernait au nom de l'empereur; les Barbares n'étaient pas des conquérants, mais des administrateurs étrangers, et la majesté de l'empire conservait encore son prestige (476). Il y avait 507 ans que la bataille d'Actium s'était livrée, et 1229 ans que Rome était fondée, lorsque l'empire d'Occident cessa d'exister.

§ II. — Les Royaumes barbares.

Situation générale.

Les bouleversements qui détruisirent l'empire romain se faisaient sentir jusqu'aux extrémités du monde. Les Tartares, peuples nomades de l'Asie centrale, envahissaient la Chine et commençaient à inquiéter l'Inde et la Perse; tout le monde germanique était en révolution, à l'exception des pays Scandinaves, qui prirent d'abord peu de part au mouvement. Lorsque l'empire succomba, en 476, les Huns étaient refoulés le long de la mer Noire, dans le sud de la Russie actuelle. Au nord de la Germanie se trouvaient les Frisons, les Angles, les Jutes et surtout les Saxons, peuple alors dominant dans cette région. Les Thuringiens avaient fondé, vers 426, un royaume puissant au centre de la Germanie, au sud des Saxons, dans l'ancien pays des Cattes et des Hermundures. Les Longobards abandonnaient ces pays pour s'établir sur les bords du Danube, à l'ouest des Gépides fixés dans la Dacie. Les Ostrogoths occupaient encore la

Pannonie. Dans l'intérieur même de l'ancien empire, tout avait complètement changé de face depuis la mort de Théodose le Grand : l'Italie était aux Hérules d'Odoacre, qui exerçait l'autorité impériale sans même avoir le titre de roi; l'Afrique appartenait aux Vandales; l'Espagne était divisée entre les Suèves, qui occupaient la Galice et le nord de la Lusitanie, et les Visigoths, qui occupaient tout le reste avec le sud-ouest de la Gaule. La Gaule, outre les Visigoths, avait au sud-est, jusqu'aux Vosges, le royaume des Burgondes; au nord, les Francs divisés en *Ripuaires* ou riverains du Rhin, et *Saliens* établis sur les bords de l'Yssel (*Isala* ou *Sala*); à l'ouest, les Armoricaux indépendants, et, au centre, entre la Seine, l'Oise et la Loire, un reste de domination romaine sous le gouvernement du patrice SYAGRIUS.

Royaume des Vandales.

Le royaume des Vandales, fondé en 429 par Genséric, avait pour capitale Carthage. Les Vandales étaient ariens ou païens; ils se firent surtout connaître par leurs déprédations et les ruines qu'ils accumulaient partout sur leur passage, ce qui leur mérita le triste honneur de donner leur nom à tous ceux dont l'ignorance ou l'aveuglement détruit les chefs-d'œuvre de l'art ou ne les comprend pas. Les catholiques furent violemment persécutés. Après avoir châtié la corruption romaine, les Vandales se laissèrent séduire à leur tour, et tombèrent en décadence. Genséric, en ordonnant qu'on mit toujours sur le trône celui de ses descendants qui serait le plus âgé, sans égard à la primogéniture, laissa une cause de troubles et de scènes tragiques qui accélérèrent la chute de son royaume. Ses successeurs furent son fils HUNÉRIC (477-486), qui persécuta violemment les catholiques, afin de les forcer à embrasser l'arianisme et qui mourut rongé

par les vers; **GONTHAMOND**, neveu du précédent, qui perdit la Sicile et qui laissa respirer les catholiques (486-497); **THRASAMOND** (497-524), frère de Gonthamond, espèce de Julien l'Apostat, qui les attaquait par les railleries, le mépris et l'outrage, sans s'interdire pour cela les moyens violents; **HLDÉRIC**, fils de Hunéric, qui avait vécu trente-huit ans à la cour de Constantinople, qui fit cesser les persécutions et qui fut renversé par le parti arien; enfin **GÉLIMER** (531-534), chef de ce parti, et avec qui finit le royaume des Vandales, comme on le verra plus loin.

Royaume des Suèves.

Le royaume des Suèves avait été fondé en 411 par Hermanric ou Herméric. Les deux premiers successeurs de Hermanric, *Réchila* et *Réchiaire* (438-455), l'élevèrent un moment à un haut degré de puissance, et il se fut probablement étendu sur toute l'Espagne, si les Visigoths ne l'avaient arrêté dans son essor. Après ces deux rois, la puissance des Suèves déclina. Ils avaient embrassé le catholicisme en 448; mais le roi *Remismond*, ayant épousé la fille du roi visigoth Théodoric II, qui était arien, quitta la vraie foi pour l'arianisme, et ses sujets suivirent son exemple. Ils restèrent pendant près d'un siècle dans l'hérésie, jusqu'à l'arrivée de saint Martin de Dume, qui était de Pannonie comme saint Martin de Tours, et qui les ramena dans le sein de l'Église avec leur roi *Théodemir*, en 558. Vingt-sept ans plus tard (585), le royaume des Suèves fut incorporé par Léovigild dans la monarchie des Visigoths.

Royaume des Visigoths.

Le royaume des Visigoths commença avec Alaric, en 396. On a vu comment il s'établit au nord de l'Espagne

et au sud de la Gaule sous les rois Ataulphe (411-415), Sigéric (415), Wallia (415-418), Théodoric I^{er} (419-451), Thorismond (451-453), Théodoric II (453-466) et Euric (466-484). La puissance de ce dernier, qui avait étendu sa domination sur Arles et Marseille, était si grande, qu'après la chute de l'empire d'Occident, il vit son amitié recherchée par tous les peuples germaniques; mais il était arien et persécuta les catholiques gallo-romains, qui formaient la population de son royaume. Il y eut même des évêques mis à mort. Le mécontentement était tel, qu'il fallut toute son énergie et toute sa puissance pour le contenir. Son fils et successeur **ALARIC II** (484-507), plus tolérant d'abord, voulut ensuite l'imiter; mais Clovis régnait alors sur les Francs et Clovis était catholique; Alaric périt à la bataille de Vouglé ou Vouillé, et les Visigoths perdirent toutes leurs possessions de la Gaule, à l'exception de la Septimanie, qui leur resta, grâce à l'intervention de Théodoric le Grand, roi des Ostrogoths et beau-père d'Alaric; celui-ci gouverna le royaume des Visigoths au nom de son petit-fils **AMALRIC**, fils d'Alaric II.

Royaume des Ostrogoths; Théodoric.

Les Ostrogoths établis, du temps de Constantin, dans les plaines qui séparent le Tanaïs (Don) du Borysthène (Dniéper), étaient d'abord subordonnés aux Visigoths; sous **HERMANRIC** (332-372), ils étendirent leur domination sur les peuplades environnantes, et devinrent plus puissants que les Visigoths; mais l'arrivée des Huns détruisit leur puissance. Ils s'affranchirent du joug des Huns après la mort d'Attila, sous la conduite de trois frères, *Valamir*, *Vidimir* et *Théodemir*, qui appartenaient à l'ancienne dynastie des Amales. **THÉODORIC**, fils de Théodemir, fut élevé comme otage à la cour impériale de Constantinople, à la suite d'un traité de paix conclu avec

Léon I^{er} (463). La mort de son père et de ses deux oncles le rendit seul roi des Ostrogoths (475). Ayant eu occasion de défendre l'empereur ZÉNON contre son compétiteur, il reçut en récompense les titres de patrice et de consul avec les honneurs du triomphe. Mais il ne tarda pas à se brouiller avec l'empereur : la ruine de Larisse et le ravage de l'Épire contraignirent Zénon à lui céder une partie de la Dacie et de la Mésie (484). Il établit dès lors sa résidence à Andrinople; mais les Goths s'indignèrent de voir leur roi s'amollir dans les délices de la cité grecque. Les murmures de ses sujets et les excitations d'un prince vaincu par Odoacre allumèrent son ambition, qui n'avait sans doute pas besoin de cet aiguillon. Il vint jusque sous les murs de Constantinople avec une nombreuse armée de Goths, demandant à marcher en Italie contre l'*usurpateur* Odoacre, et à gouverner au nom de l'empereur l'Italie affranchie. Zénon aurait bien voulu temporiser, mais pour éloigner le danger qui menaçait sa capitale, il consentit aux propositions de Théodoric, et lui donna même l'investiture de sa future conquête (488).

Deux cent mille guerriers suivirent Théodoric à la conquête de l'Italie. Le roi des Ostrogoths vainquit les Gépides, les Sarmates et les Bulgares (1) qu'Odoacre lui opposait; il battit ensuite Odoacre lui-même et les Hérules sur les bords de l'Isonzo. Vainqueur une deuxième fois à Vérone, puis sur les bords de l'Adda, il enferma Odoacre dans Ravenne. Odoacre céda, après avoir soutenu un siège de trois ans, à la condition de partager la souveraineté avec Théodoric (493). Mais le partage pesa bientôt au vainqueur, et, sous le prétexte d'une conspiration, vraie

(1) Les Bulgares apparaissent pour la première fois dans l'histoire en 475; ils habitaient les rives du Volga; un grand nombre s'étaient mis au service d'Odoacre.

ou fausse, Théodoric tua Odoacre de sa propre main dans un banquet auquel il l'avait traitreusement invité. Devenu seul maître, Théodoric mérita le nom de Grand qui lui a été donné par la postérité. Il possédait, outre l'Italie, l'Illyrie, la Pannonie, le Norique et la Rhétie; il se fit céder la Sicile par Thrasamond, roi des Vandales, protégea le roi des Burgondes, Gondebaud, contre les Francs (501), et après une victoire de ses troupes contre le fils aîné de Clovis, à Arles (508), il garda la seconde Narbonnaise. La tutelle du jeune Amalric, roi des Visigoths, réunit effectivement dans sa main les deux grandes fractions de l'empire des Goths; il était ainsi maître de toutes les côtes de la Méditerranée en Italie, en Gaule et en Espagne. Les Bavares lui payaient tribut, les Allemands invoquèrent son secours contre Clovis, et des alliances de famille l'unirent à presque tous les rois barbares, même à Clovis, dont il épousa la sœur. Il était sans contredit le plus puissant roi des Barbares; Clovis seul, le roi des Francs, pouvait prétendre lui résister.

En prenant possession de ses nouveaux États, Théodoric avait dit : « Que d'autres pillent ou détruisent les villes dont ils se sont rendus maîtres; pour nous, notre intention est de traiter les vaincus de manière qu'ils regrettent de n'avoir pas été vaincus plus tôt. » Les faits répondirent à ces belles paroles. Il fallait des terres aux nouveaux venus; chaque cité abandonna le tiers de son territoire pour être distribué aux Goths, mais ce prélèvement une fois fait, une loi commune fut établie pour les deux peuples, sauf quelques coutumes particulières que les Goths conservèrent. Théodoric réserva aux Goths le métier des armes et les emplois militaires, les emplois civils devinrent le partage des Romains. Le sénat de Rome garda ses vieilles formes, et Théodoric le consultait; les villes gardèrent leur constitution municipale.

mais les décurions furent nommés par le roi. L'Italie retrouva une prospérité qu'elle ne connaissait plus. Les édifices publics, aqueducs, théâtres, bains furent réparés, des palais et des églises bâtis, les routes entretenues. Les terres incultes furent défrichées, des compagnies se formèrent pour dessécher les marais Pontins et ceux de Spolète, et l'Italie se suffit à elle-même, sans avoir besoin de recourir à la Gaule ou à l'Afrique. La population s'accrut considérablement. Théodoric, qui ne savait pas écrire, attira autour de lui les plus beaux génies littéraires de ce temps, *Cassiodore*, dont il fit son principal ministre, *Boèce*, *Symmaque*, saint *Ennodius*, évêque de Pavie, etc. Quoique arien, il respecta les catholiques, et confirma les immunités de l'Église. Mais la fin de son règne fut malheureusement attristée par des menaces de persécutions en représailles de celles que l'empereur d'Orient exerçait contre les ariens. Accablé de malheurs domestiques, excité par les ariens, il devint soupçonneux et cruel, s'éloigna des Romains pour revenir aux Barbares, et crut trop facilement à la complicité de *Boèce* et de *Symmaque* dans un complot contre son pouvoir. *Boèce* innocent niait le crime qu'on lui imputait; on voulut lui arracher par la torture l'aveu de son crime; on lui fit sortir les yeux de la tête au moyen d'un treuil et d'une corde, on l'étendit ensuite sur une poutre, où deux bourreaux le frappèrent à coups de bâton de la tête aux pieds, et comme il vivait encore, on l'acheva par la hache. Son beau-père *Symmaque*, aussi innocent que lui, fut décapité à Ravenne (525), et le pape Jean, que *Théodoric* avait lui-même envoyé en ambassade à Constantinople, fut mis en prison (526). Cette conduite aliéna les catholiques, empêcha la fusion des deux peuples et détruisit l'œuvre de *Théodoric*. Le roi des Goths reconnut trop tard son erreur. Deux mois après la mort de

Symmaque, il arriva qu'on lui servit une énorme tête de poisson. A cette vue, un frisson le saisit; il se lève et se retire chez lui : il a vu devant lui, dit-il, la tête de *Symmaque*, son visage irrité, ses yeux menaçants, ses dents prêtes à le dévorer. Il succomba au bout de trois jours à ses terreurs et à ses remords, après avoir recommandé à ses officiers réunis autour de son lit d'aimer le sénat et le peuple romain, et de se ménager l'amitié de l'empereur d'Orient (526).

Les Anglo-Saxons.

La Grande-Bretagne n'était pas restée à l'abri de l'invasion. Elle avait conservé, sous la domination romaine, trois populations distinctes : les *Calédoniens* (Pictes et Scots) au nord, dans l'Écosse actuelle, restés indépendants; à l'est et au sud, les *Logriens*, qui avaient subi l'influence de la civilisation romaine; à l'ouest, les *Cambriens* ou Gallois, indomptables dans leurs montagnes. Les légions romaines ayant quitté la Grande-Bretagne en 411, les *Calédoniens* descendirent du nord dans le sud. Les *Logriens*, peu habitués à manier les armes, appelèrent à leur secours les Saxons, qui ravageaient les côtes depuis plusieurs années. Le roi breton *VORTIGERN* prit ainsi à son service deux frères, *HENGIST* et *HORSA*, qui battirent en effet les *Calédoniens*, mais la tribu des *Jutes* se rendit indépendante dans le pays qu'on lui avait donné entre la Tamise et la Manche et *Hengist* prit la titre de roi de Kent (455). Le succès encouragea d'autres envahisseurs; un second royaume, celui de *Sussex* (Saxons du sud) fut fondé par *Aëlla* (491); puis un troisième, celui de *Wessex* (Saxons de l'ouest), par *Cerdic* (516); puis un quatrième, celui d'*Essex* (Saxons de l'est), qui eut pour capitale *Lon-din*, ou Londres (la ville aux vaisseaux). Les Saxons étaient païens. *ARTHUR*

ou ARTUS, chef des Bretons, lutta contre les Saxons, qu'il vainquit en diverses rencontres, et rétablit le christianisme, que les envahisseurs avaient proscrit. Mais ses exploits ne purent assurer l'indépendance des Bretons. Il mourut vers 542. Aussitôt après sa mort commença l'invasion des Angles, qui, sous la conduite d'*Idda*, *Offa* et *Cida* fondèrent les royaumes de Northumberland (au nord de l'Humber, 547,) d'Est-Anglie (571) et de Mercie (584). Il y eut ainsi sept royaumes barbares établis dans le pays qui prit des Angles le nom d'Angleterre : c'est ce qu'on appelle l'*heptarchie anglo-saxonne*. Les anciens Bretons émigrèrent en partie dans le pays de Galles qui a conservé jusqu'à nos jours une population celtique, et dans l'Armorique, qui prit le nom de petite Bretagne; les Germains remplacèrent les Bretons; les Saxons ont ainsi formé le fond de la population anglaise. Mais deux grandes fractions des îles Britanniques restèrent à l'abri de l'invasion : l'Irlande et l'Écosse, où la population celtique se maintint à peu près sans mélange.

Royaume des Burgondes.

Les Burgondes ou Bourguignons avaient passé le Rhin et pénétré dans le pays qui porte actuellement le nom d'Alsace, en 406, en même temps que les Alains, les Vandales et les Suèves. Constance, général d'Honorius, leur céda les contrées situées entre la Saône et le Jura, où leur chef GONDICAIRE ou GONDIQC (1) fonda un royaume dont Besançon fut la capitale (414). Les Burgondes trouvèrent des sympathies dans les populations, à cause de leur douceur et des ménagements dont ils usèrent envers les vaincus. Gondicaire eut à combattre Aélius, qui le

(1) Quelques historiens font deux personnages de Gondicaire et de Gondioc; Gondicaire aurait été Burgonde; Gondioc, issu de la famille royale des Visigoths, aurait pris le premier le titre de roi.

vainquit; il périt dans la bataille des champs Catalauniques (451). GONDIQC ou GONDEUC, son successeur, s'allia avec les Romains, obtint le titre de patrice, et épousa la sœur de Ricimer. Il distribua à ses compagnons les deux tiers des terres conquises et des esclaves des anciens habitants; son royaume s'étendit sur la Savoie et sur la partie occidentale de la Suisse actuelle; mais il embrassa l'arianisme avec la plus grande partie de son peuple, et prépara ainsi la décadence des Bourguignons, non moins qu'en partageant son royaume entre ses quatre fils *Chilpéric*, *Gondemar*, GONDEBAUD et *Godegisèle*, qui prirent pour résidence Lyon, Vienne, Besançon et Genève (472). Chilpéric et Gondemar s'unirent contre Gondebaud, qui les surprit dans Vienne, les fit mettre à mort et s'empara de leurs États : Gondebaud maria sa nièce CLOTILDE, fille de Chilpéric, qui était restée catholique, à Clovis, et promulgua un recueil de lois connu sous le nom de *loi Gombette* (502). Son alliance avec Clovis ne dura guère; trahi dans sa querelle avec ce roi par son frère Godegisèle, il se défit de celui-ci, et ne fut pas moins forcé de payer un tribut annuel au roi des Francs (500). SIGISMOND, son fils, héritier de toute la monarchie (516-524), revint à la foi catholique; vaincu par les fils de Clovis, il mourut prisonnier, et son fils GONDEMAR II, après quelques victoires sur les Francs, succomba à son tour à Autun (534); avec lui finit l'indépendance du royaume des Burgondes.

§ III. — Clovis et les Francs.

Premiers rois des Francs.

Les Francs étaient établis dans l'empire depuis le milieu du quatrième siècle, mais ils restaient nominale-ment sous la domination des Romains, pour qui ils dé-

fendaient la frontière du Rhin contre les autres Barbares. Ils formaient deux grandes fractions : les Francs Ripuaires et les Francs Saliens. On cite, en 420, un de leurs rois, PHARAMOND, dont l'existence est fort incertaine. Sous CLODION le Chevelu (428-447), les Francs Saliens s'avancèrent jusqu'à la Somme. Ils firent de nouveaux progrès sous MÉROVÉE, qui donna son nom à la dynastie des *Mérovingiens*, et qui se trouva à la bataille des champs Catalauniques (447-458). CHILDÉRIC, fils de Mérovée (458-481), se vit expulsé d'abord par les Francs, qui prirent pour chef *Égidius* ou *Gilles*, comte romain, père de Syagrius, et remonta plus tard sur le trône.

Avènement de Clovis (481).

A la mort de Childéric, les Francs élevèrent sur le trône son jeune fils CLOVIS (Chlodowig ou Clodwig), qui fut le vrai fondateur de la monarchie franque. Cinq peuples différents occupaient alors la Gaule : les Romains au centre, les Bretons ou Armoriciens à l'ouest, les Alamans ou Allemands au nord-ouest, les Burgondes à l'est, et les Visigoths au sud. Les Burgondes et les Visigoths étaient ariens, les Bretons et les Romains catholiques ; les Allemands étaient païens comme les Francs. On a vu quelle était la situation des Burgondes et des Visigoths ; les Romains, ou plutôt ceux qui portaient encore ce nom, n'étaient que les anciens Gaulois qui n'avaient ni proclamé leur indépendance, comme les Bretons, ni reconnu la domination de quelque roi barbare ; ils étaient gouvernés par Syagrius, fils d'Égidius, au nom d'un empire qui n'existait plus depuis cinq ans.

Bataille de Soissons.

Clovis n'avait que quinze ans lorsqu'il monta sur le trône. Au bout de cinq ans (486), nommé *maître de la*

milice romaine dans les Gaules, par l'empereur Zénon, il jugea que l'occasion était venue d'agrandir ses États. En vertu de son titre, il exigea l'obéissance des Romains. Syagrius refusa de descendre au second rang. Le jeune roi n'hésita pas. Sûr de la faveur des populations, fort de l'amitié de saint Remi, évêque de Reims, qui présentait en lui un futur défenseur de l'Église, aidé enfin des Francs de Ragnacaire, chef qui résidait à Cambrai, il part de Tournai avec cinq à six mille combattants, et arrive près de Soissons, où Syagrius avait eu à peine le temps de rassembler ses troupes. Clovis, à qui il importait de combattre, envoya le défier ; et le Romain, soit par un reste de la fierté naturelle à sa nation, soit par l'impuissance où il était de soutenir un siège, accepta un défi de l'issue duquel allait dépendre la destinée des Gaules. Les armées ne furent pas plus tôt en présence, que Clovis, l'épée et la hache à la main, s'élança sur les ennemis, les poussa, et du premier choc les mit en désordre. On en fit un si grand carnage, que Syagrius, resté presque seul, et désespérant de défendre Soissons, courut jusqu'à Toulouse se réfugier entre les bras d'Alaric, roi des Visigoths. Soissons ouvrit ses portes aux Français, et Clovis profita de ses avantages pour soumettre beaucoup d'autres places qui, manquant ou de munitions, ou de soldats, ne se crurent pas en état de tenir contre le vainqueur ; de sorte qu'en moins d'un an il se vit maître de tout ce qu'avaient possédé les Romains entre le Rhin et la Loire. Cependant, ne jugeant pas leur désastre assez complet, tant qu'il leur resterait un chef capable de les rallier, et peut-être de liguier contre lui les princes voisins, il envoya redemander Syagrius à Alaric, le menaçant de porter chez lui ses armes, en cas de refus. Le roi des Visigoths fut piqué de la fierté de Clovis ; mais craignant d'attirer sur ses États une guerre à laquelle il n'était pas

préparé, il livra Syagrius au prince franc, qui « le fit en secret frapper du glaive, » dit saint Grégoire de Tours (486). Avec Syagrius disparurent les derniers restes de la domination romaine dans la Gaule.

Baptême de Clovis.

Clovis, suivant l'exemple des Burgondes, divisa les terres en trois parts : les vainqueurs en prirent deux, et laissèrent la troisième aux vaincus. Le roi franc s'attachait surtout à mériter la bienveillance des évêques ; il savait que par eux il obtiendrait le respect des peuples. C'est pour cela qu'il fit restituer à l'église de Reims un vase précieux, en tuant devant toute son armée le soldat qui refusait de le rendre. Un autre événement lui gagna les Gaulois : ce fut son mariage avec Clotilde, nièce du roi des Bourguignons Gondebaud, et qui était catholique, quoique élevée dans une cour arienne (491). Clotilde ne songea plus dès lors qu'à gagner son mari à sa foi. Vainqueur des Allemands dans une bataille que l'opinion commune place à Tolbiac (1), Clovis, qui devait sa victoire à l'invocation du dieu de Clotilde, se fit baptiser à Reims par saint Remi, le jour de Noël 496. Plus de trois mille soldats francs furent baptisés avec lui. Quelques guerriers l'abandonnèrent et se rendirent auprès de Ragnacaire ; mais la plupart même de ceux qui restèrent païens d'abord demeurèrent avec lui. Les Armoricaains, qu'il n'avait pu soumettre jusqu'alors, acceptèrent sa domination ; le baptême de Clovis lui donna bientôt toute la Gaule. Les rois des Burgondes et des Visigoths étaient ariens ; les populations gauloises étaient catholiques ; Clovis eut pour lui les populations. Le pape Anastase

(1) Auj. Zulpich, à huit lieues de Cologne. Une étude de M. Ravenez semble prouver que la fameuse bataille fut livrée à Strasbourg. Voir notre *Histoire de France*.

l'envoya féliciter ; saint Avit, qui vivait sous la domination burgonde, le félicita ; tout le monde sentait qu'une nouvelle nation venait de naître, et qu'elle était appelée à défendre la foi catholique et l'Église. Fille aînée de l'Église catholique, puisqu'elle était la première nation barbare soumise à la vraie foi, la France devint le bras de Dieu pour le gouvernement de la chrétienté qui se formait, et qu'un autre roi franc, Charlemagne, devait achever de constituer.

Guerre contre les Bourguignons.

Cependant le roi des Burgondes, Gondebaud, qui n'avait donné sa nièce Clotilde qu'à regret, et qui avait même tenté de l'arrêter en chemin, lorsqu'elle se rendit auprès de Clovis, continuait de donner au roi franc de justes sujets de mécontentement. Son frère Godegisèle, qui avait aussi à se plaindre de lui, s'entendit secrètement avec Clovis, qui se mit aussitôt en campagne. Gondebaud, vaincu (500), promit de se faire catholique et de livrer Vienne et Genève à Godegisèle ; mais les Francs ne furent pas plus tôt éloignés, que Gondebaud assiégea son frère dans Vienne et le fit périr. Il y avait cinq mille guerriers francs dans Vienne ; Gondebaud leur laissa la vie sauve, mais il les livra au roi des Visigoths qui commit l'imprudence de les accepter. Clovis reparut bientôt ; Gondebaud fut encore une fois vaincu et obligé de subir les conditions du vainqueur (501). A partir de ce moment, il se montra en effet plus doux à l'égard des catholiques, et permit à son fils Sigismond d'embrasser la vraie foi.

Guerre contre les Visigoths.

Clovis n'avait pas oublié l'asile momentané donné à Syagrius par Alaric ; l'accord de ce roi avec Gondebaud renouvela le souvenir de ce vieux grief ; d'ailleurs, fort

de l'appui de Théodoric, roi des Ostrogoths, Alaric ne ménageait plus les catholiques, comme il l'avait fait au commencement de son règne : le roi des Francs résolut de combattre le roi arien. Alaric fit d'abord tous ses efforts pour éviter une rencontre; mais, poussé par ses propres guerriers qui voyaient leurs terres livrées au pillage, il accepta la bataille dans les plaines de Vouillé ou Vouglé, près de Poitiers. Les braves Visigoths, qui avaient forcé leur prince à combattre, soutinrent à peine les premiers efforts des Francs; et déjà ils lâchaient pied, lorsqu'un incident suspendit pour quelques moments la déroute. Les deux rois s'étant rencontrés dans la mêlée, se reconnurent, et sans hésiter s'avancèrent l'un contre l'autre au milieu du champ de bataille. Ils se choquèrent plusieurs fois; à la fin Clovis, plus fort ou plus adroit, désarçonna son ennemi, le renversa de cheval et lui porta un coup dont il expira sur-le-champ. Cette mort acheva la déroute des Visigoths (507). Clovis, à qui ses victoires n'avaient jamais été inutiles, poussa ses conquêtes jusqu'à Bordeaux et Toulouse, et réduisit sous sa domination presque tout le pays qu'avaient occupé les Visigoths. Il aurait porté plus loin ses armes, si Théodoric ne l'eût arrêté, en battant son fils aîné Thierry sous les murs d'Arles, dont il avait formé le siège (508). Ce fut le seul échec qu'essuya Clovis dans tout le cours de son règne, et il n'en poursuivit pas avec moins d'ardeur ses projets d'agrandissement.

Mort de Clovis.

Les États francs s'étendaient alors depuis le Weser jusqu'à la Garonne et au delà. Soissons, qui en avait été jusque-là la capitale, se trouva trop au nord, et Clovis choisit l'ancienne Lutèce, Paris, pour sa résidence habituelle. A la même époque (508), l'empereur d'Orient

Anastase lui envoya des ambassadeurs qui le saluèrent du titre d'*Auguste*, et lui offrirent les ornements consulaires avec la dignité de patrice : les conquêtes de Clovis étaient ainsi reconnues comme légitimes par l'autorité impériale, que les populations n'avaient pas cessé de respecter. Anastase avait joint à ses présents une couronne d'or : Clovis donna cette couronne au pape Symmaque, et ce fut la première des trois couronnes de la tiare pontificale. Dès ce moment, la France préparait la royauté temporelle des Souverains-Pontifes. Il est déplorable que Clovis ait souillé les dernières années de son règne en se débarrassant, par le meurtre et par la perfidie, des petits rois Francs, pour la plupart ses parents, qui régnaient sur les Francs Ripuaires à Tournai, à Cambrai et au Mans. A sa mort, son royaume fut partagé entre ses quatre fils : THIERRY, qui régna à Metz, CHILDEBERT, à Paris, CLodomir, à Orléans, et CLOTAIRE, à Soissons (511).

Conquérant, législateur, politique adroit, mais ambitieux, souvent perfide, quelquefois cruel, Clovis présente un singulier mélange des qualités et des défauts d'un roi barbare, qualités rehaussées par le christianisme, défauts que la loi de l'Évangile ne put faire entièrement disparaître. Il eut au moins le mérite de comprendre la situation que lui faisaient les événements; il mit habilement à profit les dispositions des populations; il fit tourner à son avantage les fautes de ses ennemis, et mérita le surnom de Grand par les grandes choses qu'il accomplit, par la grande œuvre qu'il constitua. Ce n'est pas un mince honneur d'avoir fondé le royaume de France.

§ IV. — *L'empire d'Orient* (395-518).

Le Bas-Empire.

Pendant que l'empire d'Occident succombait, l'empire d'Orient se soutenait, sans gloire, il est vrai, mais avec un certain succès. La constitution de cet empire continua d'être celle que Constantin avait donnée à l'empire romain; le génie grec s'en accommoda volontiers, parce qu'il n'avait plus guère conservé d'activité que pour les disputes théologiques, qui ne le conduisirent que trop souvent à l'hérésie, et qui furent une des causes principales de la décadence de cet empire, qu'on appelle quelquefois *l'empire grec*, et que l'histoire n'a que trop bien désigné en lui donnant le nom de *Bas-Empire*. Les Grecs eurent, au cinquième siècle, deux sortes d'ennemis à combattre : les Barbares au nord, et les Perses à l'est; ils retrouvèrent d'autres Barbares au midi dans les Vandales d'Afrique. On a vu les principaux événements politiques qui les intéressent dans l'histoire de l'empire d'Occident; il suffira d'ajouter ici quelques détails.

Règne d'Arcadius (395-408).

ARCADIUS, fils de Théodose le Grand, dominé successivement par Rufin, par Eutrope et par l'impératrice Eudoxie, sembla n'avoir d'énergie que pour pousser les Visigoths et Alaric sur l'empire d'Occident, et pour exiler saint JEAN CHRYSOSTOME, patriarche de Constantinople, qui s'était élevé avec force contre la corruption de la cour. Il mourut à l'âge de trente-et-un ans, aussi méprisé que détesté.

Règne de Théodose le Jeune (408-450).

THÉODOSE II, dit le Jeune, monté sur le trône de son père à l'âge de sept ans, eut le bonheur d'être remplacé, pendant sa minorité, par le sage *Anthémios*, père de celui qui fut plus tard empereur d'Orient, et par sa sœur PULCHÉRIE, que l'Église honore comme une sainte. Il fallut cependant acheter la paix des Huns, moyennant un tribut annuel, et Pulchérie n'eut pas assez d'influence sur son frère pour l'empêcher de protéger d'abord l'hérésiarque *Nestorius*, puis les erreurs des *monophysites* ou *eutychéens*, qui ne reconnaissaient en Jésus-Christ qu'une seule nature.

Mais Théodose soutint des guerres heureuses contre les Perses. Sapor II ou Schahpour était mort après un règne de soixante-dix ans (310-380), pendant lequel il avait violemment persécuté les chrétiens. ARTAXERXÈS II ou Ardschir le Bienfaisant (381-384), SAPOR III le Batailleur (384-389), et VARANE III (389-399) continuèrent la politique persécutrice de Sapor II. YEZDEGERD I^{er} (399-420), qui avait d'abord fait cesser la persécution, la renouvela en se voyant l'objet de la haine des Mages; la persécution dura jusqu'à la défaite de son successeur (422) VARANE IV (420-440), qui fut contraint d'accorder aux chrétiens la liberté religieuse. La réunion de l'Arménie occidentale à l'empire fut un autre fruit des victoires de Théodose.

On doit à Théodose le Jeune la promulgation du premier code officiel de lois que l'on connaisse; il est désigné sous le nom de *Code théodosien* (438). Rédigé par le jurisconsulte *Antiochus*, il jouit bientôt d'une grande popularité, surtout chez les Goths d'Italie et d'Espagne, qui en adoptèrent presque toutes les dispositions.

Pulchérie et Marcien (450-457).

PULCHÉRIE ET MARCIEN rétablirent la paix dans l'Église, se firent respecter des Barbares, et permirent aux Ostrogoths de s'établir dans la Pannonie, aux Gépides d'occuper la Dacie. Ils moururent sans enfants. *Aspar*, Alain de naissance, arien de religion, qui était patrice et maître de la milice, fit élire par le sénat LÉON I^{er}, dit le Thrace, l'Ancien ou le Grand, né en Thrace, et ancien intendant de ses domaines.

Règne de Léon I^{er} (457-474).

LÉON I^{er} ne répondit pas aux espérances d'Aspar, qui comptait gouverner sous son nom; il se débarrassa à la fin de son exigeant ministre, en s'appuyant sur ZÉNON, chef de bandits né en Isaurie, dont il fit son gendre, et sur *Basilisque*, frère de l'impératrice Vérine. Pendant ce règne, l'orthodoxie fut vigoureusement soutenue; Léon exclut des charges publiques quiconque ne faisait pas profession de la foi orthodoxe. C'est à la cour de Léon que fut élevé Théodoric le Grand; ce fut aussi Léon qui donna à l'empire d'Occident les deux empereurs Anihémus et Julius Népos. Il échoua dans une expédition contre les Vandales, et obtint d'eux seulement la liberté d'Eudoxie, veuve de Valentinien III.

Léon le Jeune et Zénon (474-491).

LÉON II le Jeune (474), fils de Zénon, et désigné comme l'héritier de Léon I^{er}, son grand-père, mourut au bout de quelques mois, et ZÉNON l'Isaurien (474-491) monta sur le trône à sa place. Il eut d'abord à lutter contre Basilisque, qui prit aussi le titre d'empereur, et le chassa de Constantinople; vainqueur, il rencontra d'autres compétiteurs contre lesquels il fut aidé par

Théodoric, qui réclama l'Italie pour salaire (488). A ces troubles politiques, il eut le malheur d'en ajouter lui-même de religieux, en publiant l'*hénotique* ou édit d'union, dans lequel il se déclarait pour les monophysites. Le pape saint Félix condamna l'hénotique; Zénon résista, et un premier schisme, qui dura trente-sept ans (484-519), fut le fruit de cette résistance. Zénon mourut détesté, au milieu des troubles excités par ses prétentions théologiques.

Règne d'Anastase I^{er} (491-518).

ANASTASE I^{er}, né à Dyrrachium, d'une famille obscure, et qui avait été l'un des officiers chargés de faire observer le silence dans le palais, ce qui le fit surnommer le *Silentiaire*, fut ensuite élevé au trône par la faveur de la femme de Zénon, qu'il épousa. Il était âgé de soixante et un ans, et s'était plus occupé de questions ecclésiastiques que de questions de gouvernement. Il favorisa le schisme et l'hérésie, comme son prédécesseur. Son zèle pour la doctrine d'Eutychès, ses persécutions contre les catholiques, et son goût pour la faction des *Bleus*, cochers adversaires des *Verts* dans les courses du Cirque, suscitèrent des révoltes sanglantes dans Constantinople et des troubles dans les provinces; il périt 3,000 personnes dans une seule émeute. La guerre étrangère augmenta les calamités: les Bulgares ravagèrent les provinces septentrionales, Théodoric le Grand battit les troupes d'Anastase, et les Perses le contraignirent à acheter la paix. Pour protéger Constantinople contre les incursions des Bulgares, il fit construire, en 507, le *long mur*, qui allait d'une mer à l'autre sur une longueur de près de dix-huit lieues.

La Perse et l'Arménie.

YEZDEGERD II (440-458), successeur de Varane V, avait renouvelé les persécutions contre les chrétiens, et les avait étendues à la partie de l'Arménie soumise aux Perses. L'Arménie, qui était chrétienne (1), penchait naturellement vers les Romains, et elle était le champ de bataille habituel des deux empires; les Perses détestaient les Arméniens comme chrétiens et comme partisans secrets des Romains. Un nestorien, nommé Barsumas, qui était parvenu, à force d'intrigues, à se faire élire évêque de Nisibe, conseilla au roi PÉROSÈS ou FINOUZ, successeur d'Yezdegerd (458-482), un moyen plus sûr d'anéantir le christianisme en Arménie; c'était celui de contraindre les fidèles, non plus à embrasser la religion de Zoroastre, mais la doctrine de Nestorius. Le métropolitain de Séleucie excommunia Barsumas; PÉROSÈS fit suspendre le métropolitain à un poteau, par le doigt annulaire, et ordonna de le frapper jusqu'à la mort. Le patriarche d'Arménie, nommé Christophore, ne s'effraya pas de ce traitement; il écrivit à tous les fidèles pour les prémunir contre l'hérésie, et il le fit avec un tel succès que Barsumas, désespérant de pervertir les Arméniens par ses prédications, demanda le secours d'une armée persane comme un moyen plus puissant de persuasion. Alors l'Arménie tout entière se souleva pour conserver sa foi. *Vahou*, *Vahan* ou *Vartan*, descendant d'une famille impériale de Chine réfugiée en ce pays, devint le chef de l'armée catholique; il soutint les efforts de toute la puissance persane jusqu'à la mort de PÉROSÈS, en 482, et remporta d'éclatantes victoires. Ses triomphes continuèrent

(1) La conversion de l'Arménie date du commencement du quatrième siècle et du règne de Tiridate.

rent sous les successeurs de PÉROSÈS, BALACÈS et COBAD, qui finirent par reconnaître à l'Arménie le droit de rester catholique. Tous les temples païens furent détruits, et le nestorianisme vaincu. *Vahou*, nommé gouverneur général de l'Arménie, rentra à Dovin, qui en était la capitale, au milieu d'un immense concours de peuple. L'indépendance religieuse de l'Arménie consolait l'Église du triste état du christianisme dans l'empire d'Orient.

§ IV. — L'Église.

Progrès du christianisme.

L'Église, qui assistait à la chute du monde ancien, s'accroissait chaque jour, malgré les obstacles suscités par la corruption, par l'hérésie et par les ravages des Barbares. L'empire romain, dont la mission était de préparer les voies matérielles à la prédication de l'Évangile, venait de disparaître pour faire place à l'empire de Jésus-Christ; il cessait d'exister au moment où il n'avait plus de raison d'être, et où la mesure de ses iniquités était comble. Si la partie orientale de cet empire conserva encore un peu de vie, le châtement n'en fut plus tard que plus terrible. Des nations jeunes et vigoureuses remplacèrent la société romaine décrépite; la société grecque, perdue par la mollesse, par l'hérésie et par le schisme, n'a pas cessé depuis des siècles d'être soumise au joug des plus cruels ennemis du nom chrétien. Le monde occidental a été régénéré et sauvé, parce qu'il est resté fidèle à l'Église; le monde oriental attend encore un libérateur qu'il ne trouvera sans doute pas avant son retour à l'unité.

Les hérésies.

Une grande hérésie, l'arianisme, qui niait la divinité de Jésus-Christ, avait paru au quatrième siècle. Protégée par plusieurs empereurs, elle fit de grands progrès, mais elle était en décadence dès le commencement du cinquième siècle, et elle aurait dès lors perdu toute influence, si elle n'avait gagné les principaux peuples barbares qui envahirent l'empire : les Vandales, les Goths et les Bourguignons. *Macédonius*, patriarche de Constantinople, s'attaqua, vers le milieu du quatrième siècle, à la divinité du Saint-Esprit; le concile œcuménique de Constantinople, en 381, en fit justice. Mais l'hérésie des Macédoniens était à peine étouffée, qu'un moine nommé PÉLAGE répandit de nouvelles erreurs sur la grâce, sur le libre arbitre et sur le péché originel : saint Augustin combattit vivement cette hérésie anathématisée par les conciles, au commencement du cinquième siècle. Nestorius, patriarche de Constantinople, vint à son tour, et attaqua le mystère de l'Incarnation, en refusant à la sainte Vierge le titre de Mère de Dieu; le concile d'Éphèse, en 431, condamna cette impiété, qui avait soulevé l'indignation du monde catholique; mais le supérieur d'un monastère de Constantinople, EUTYCHÈS, qui l'avait combattue, tomba dans une autre erreur en enseignant qu'il n'y a en Jésus-Christ qu'une seule nature, ce qui fit donner à ses sectateurs le nom de *monophysites* (1). Le concile œcuménique de Chalcédoine (451) rétablit encore la vérité sur ce point de la doctrine catholique.

(1) *Monos*, seul, *physis*, nature, en grec.

Conciles et docteurs.

L'Église opposait à l'hérésie ses conciles et ses docteurs; elle opposa à la corruption des mœurs des armées de saints, comme les saints solitaires de l'Égypte, comme les saints évêques qui illustraient alors la plupart des sièges épiscopaux. Les noms des Augustin, des Jérôme, des Hilaire de Poitiers, des Chrysostome, des Cyrille d'Alexandrie, des Siméon le Stylite, des Nil, des Benoît, le père des Bénédictins, et de milliers d'autres saints, docteurs et solitaires forment une magnifique couronne autour du nom de l'un des plus grands hommes qui se soient assis sur le siège de saint Pierre, saint Léon le Grand, qui combattit avec un égal courage la corruption des mœurs, les Barbares et l'hérésie. A la fin du cinquième siècle, on pouvait croire que tout était perdu : les chrétiens étaient persécutés en Perse, l'empire d'Orient était en proie au schisme et à l'hérésie, les Ostrogoths et les Visigoths, qui tenaient l'Italie, l'Espagne et une partie de la Gaule, étaient ariens, comme les Vandales en Afrique, et les Francs étaient païens. Humainement, l'Église catholique était perdue, et cependant c'est alors qu'elle parut plus grande que jamais. Saint Patrice évangélisa l'Irlande, les Francs se convertirent avec Clovis, le schisme cessa en Orient, les Visigoths se firent catholiques, les Arméniens catholiques conquirent sur les Perses la liberté de leur religion, les Ostrogoths et les Vandales furent renversés; tous les peuples reconnaissaient que l'Église était seule capable de les sauver, et qu'en luttant pour maintenir la vraie foi, elle avait en effet sauvé la civilisation. Les papes étaient à la tête de ce beau mouvement, et leur autorité, même temporelle, grandissait chaque jour : ils s'étaient trouvés les seuls protecteurs de Rome, aban-

donnée par les empereurs; les peuples s'accoutumaient à recourir à eux dans leurs dangers et dans leurs calamités; Dieu préparait visiblement cette royauté temporelle des Vicaires de Jésus-Christ, qui est la sauvegarde de leur souveraineté spirituelle.

CHAPITRE III.

SUPRÉMATIE DE L'EMPIRE GREC (512-622)

(Sixième siècle).

Quatre grands noms rappellent les principaux événements du sixième siècle : ceux de Clovis et de Théodoric le Grand au commencement indiquent les progrès faits par les royautés barbares; celui de Justinien vers le milieu représente la réaction de l'empire d'Orient sur l'Occident, qui donna une dernière fois la suprématie politique à cet empire; et, à la fin, celui de saint Grégoire le Grand résume l'action de l'Église et de la papauté. Ce chapitre formera quatre divisions : les Royaumes barbares, le Royaume des Francs, l'Empire grec, et l'Église depuis la mort de Clovis jusqu'à l'apparition du mahométisme.

§ I^{er}. — Les royaumes barbares.

Le sixième siècle vit se terminer la première grande invasion des Barbares, et tomber ceux des nouveaux royaumes qui étaient hostiles à l'Église, pendant que les autres grandissaient chaque jour. Les Hérules disparurent entièrement; vaincus déjà par les Ostrogoths, qui les avaient remplacés en Italie, ils reçurent de nouveaux coups des Lombards; une partie se confondit avec

les Gépides, une autre reçut de l'empereur Anastase des terres en Illyrie, le reste retourna en Scandinavie. Les Gépides eux-mêmes, vaincus successivement par Théodoric le Grand et par les Lombards (566), finirent par se confondre avec ces derniers. On verra plus loin le royaume des Vandales reconquis par Justinien; on a déjà indiqué la chute du royaume des Suèves, qui fut réuni à celui des Visigoths, convertis au catholicisme (585); le royaume des Burgondes avait aussi cessé d'exister.

Les Anglo-Saxons.

L'invasion des Anglo-Saxons dans la Grande-Bretagne bouleversa l'île entière et la replongea dans la barbarie d'où les Romains et le christianisme l'avaient tirée. Les sept royaumes de Kent, Sussex, Wessex, Essex, Northumbrie ou Northumberland (quelquefois divisé en Bernicie et Deira), Est-Anglie et Mercie, étaient presque toujours en guerre les uns contre les autres, excepté lorsqu'ils reconnaissaient, pour résister aux Pictes et à de nouveaux envahisseurs, un souverain suprême sous le nom de *Bretwalda*, ou chef du pays. Les Bretons restés dans les limites de ces royaumes, étaient esclaves; il ne restait de Bretons indépendants que dans le pays de Galles, qui ne put être soumis qu'au treizième siècle par les rois normands. L'Église vint sauver les malheureux Bretons en convertissant leurs vainqueurs, et prépara à ceux-ci, en les civilisant, plusieurs siècles de puissance et de gloire. Saint GRÉGOIRE LE GRAND, n'étant encore que moine dans un couvent de Rome, avait été frappé de la beauté de quelques jeunes Angles exposés sur le marché aux esclaves : « Ce ne sont pas des Angles, mais des « anges, *non Angli sed angeli*, » dit-il en faisant un jeu de mots que notre langue ne rend qu'imparfaitement,

et il voulait partir pour prêcher l'Évangile à ce peuple. On le retint alors, mais dès qu'il fut devenu pape, il se rappela ses *anges* et leur envoya saint *Augustin* ou *Austin*, avec quarante moines (597). Le roi de Kent, *ETHELBERT* (560-616), était alors *bretwalda*, et venait d'épouser la fille du roi franc *Caribert*. Cette circonstance favorisa la prédication des missionnaires; *Éthelbert* ne tarda pas à demander le baptême, et le jour de Noël 598 *Austin* baptisa plus de dix mille Angles. Les missionnaires trouvèrent plus d'obstacles chez les Anglo-Saxons païens. La discipline s'était relâchée parmi les Bretons, et le pélagianisme avait fait, dans cette malheureuse Église, de grands ravages; ce n'est que plus d'un siècle après que les Bretons consentirent à se réunir aux apôtres venus de Rome pour ne former qu'une seule Église soumise à la même foi et à la même discipline. La conversion des Anglo-Saxons fut suivie de l'adoucissement des mœurs et d'un magnifique mouvement littéraire, qui engagea plus tard *Charlemagne* à faire venir d'Angleterre les instruments de la régénération intellectuelle de son empire.

Royaume des Visigoths.

La mort d'*Alaric II* avait laissé la tutelle de son fils *AMALRIC* (511-531) à *Théodoric le Grand*. *Amalric* épousa une fille de *Clovis*, mais il la maltraita parce qu'elle était catholique. *Childebert*, frère de la princesse, marcha contre *Amalric*, qui fut défait et périt dans la fuite. Avec lui finit la dynastie des *Baltes*; jusque-là les *Visigoths* choisissaient toujours leurs rois dans cette puissante famille; après la mort d'*Amalric*, la royauté devint tout à fait élective. *THEUDÈS*, général *Ostrogoth*, qui avait gouverné le royaume pendant la minorité du roi précédent, fut élu (531-548). Quoique arien, il protégea les catholiques, et il acheva de gagner les Espagnols en

épousant une Espagnole et en transférant sa capitale de *Narbonne* à *Barcelone*. Il soutint avec des succès divers une guerre contre les rois francs *Childebert* et *Clotaire*, et ne put reprendre à l'empereur *Justinien* la ville de *Ceuta*, qu'il avait négligé de défendre. Vaincu dans une sortie faite par les Grecs, il ne ramena en Espagne les débris de son armée que pour tomber sous le poignard d'un mendiant, qui était insensé ou qui feignait de l'être.

THEUDISCLUS ou *THÉCDISÈLE*, élu après lui, se fit détester par ses violences et par le dérèglement de sa vie. Il ne régna que quelques mois (548) et fut assassiné. Les assassins prirent pour roi *AGILA*, qui fut repoussé de *Cordoue*, et qui eut pour compétiteur au trône *ATHANAGILD*, que protégeait l'empereur *Justinien*. La guerre civile valut aux Grecs la *Bétique*, qu'ils conservèrent pendant quatre-vingts ans. *Athanagild* régna d'ailleurs avec sagesse; il protégea les catholiques, maria sa fille *Brunehaut* à *Sigebert*, roi d'*Austrasie*, et sa fille *Galsuinte* à *Chilpéric*, roi de *Neustrie*, et mourut regretté, à *Tolède* (567).

LIUYA (*Lève*, le lion) et bientôt après son frère *LÉOVIGILD* (567-586), portèrent la monarchie visigothe à un haut degré de splendeur. *Léovigild* combattit heureusement les Grecs de la *Bétique*, les *Cantabres* du nord, qui refusaient de reconnaître son autorité, et profita des discordes qui déchiraient le royaume des *Suèves* pour le soumettre à sa couronne (585). En même temps il maintenait vigoureusement l'ordre à l'intérieur et contenait les petits tyrans qui régnaient dans leurs châteaux aux dépens des paysans. Mais un de ses fils, *Herménégilde*, s'étant converti au catholicisme après avoir épousé *Ingonde*, fille de *Brunehaut*, *Léovigild* se mit à persécuter les catholiques; il interdit les conciles, et sépara les évêques de leur troupeau. *Herménégilde*, qui avait le titre

de roi et qui régnait à Séville, vit son père prêt à le détrôner; il défendit ses droits contre lui, fut vaincu et pris (583); sur son refus de revenir à l'arianisme, son père le fit décapiter à Tarragone (584).

RÉCARÈDE LE CATHOLIQUE (*Richaredus*, Richard), frère de saint Herménégilde, adopta heureusement une politique différente de celle de son père (586-601). Dès son avènement, il se déclara catholique; il travailla ensuite avec succès à la conversion de son peuple, réprima les séditions que ce changement de religion avait faits, repoussa les Francs qui menaçaient la Septimanie, et mourut plein de gloire, à Tolède, dont il avait fait la capitale de son royaume. Il y avait une nation catholique de plus; les Visigoths se fondirent dès lors avec le reste de la population, et c'est ainsi que se forma le peuple espagnol, qui demeura toujours si fortement attaché au catholicisme.

Royaume des Ostrogoths.

Les Ostrogoths, restés ariens, furent moins heureux que les Visigoths. La mort de Théodoric le Grand (526) fut le signal de leur décadence. Les Visigoths cessèrent de former une seule monarchie avec eux, les Burgondes secouèrent le joug, et les Francs s'emparèrent des possessions que les Ostrogoths avaient en Germanie. AMALASONTE, fille de Théodoric, fut d'abord régente au nom de son fils ATHALARIC, qui mourut par suite de son intempérance (534). Elle s'associa alors son cousin THÉODAT, qui la fit assassiner (535). Amalasonte, qui avait pour ministre Cassiodore, avait régné avec quelque gloire, et les catholiques n'avaient pas eu à se plaindre d'elle. L'empereur Justinien se porta comme le vengeur du crime de Théodat, et lui déclara une *guerre inexorable*. Théodat, plongé dans les plaisirs, laissa prendre

la Sicile et le midi de l'Italie, offrit les conditions de paix les plus humiliantes, et fut déposé par son armée, qui élut VITIGÈS à sa place (536). Vitigès, vaincu par Bélisaire, fut envoyé à Constantinople, où Justinien le traita avec égard (539). ILDIBALD, qui lui succéda, puis ÉRARIC, ne firent guère que passer sur le trône, et TOTILA (541-552), malgré son courage et ses succès, ne put relever le royaume. TÉLIAS (552-553), aussi brave que lui, fut vaincu par Narsès, et avec lui finit le royaume des Ostrogoths.

Royaume des Lombards.

L'Italie, encore une fois réunie sous une seule domination, ne tarda pas à souffrir de nouveaux ravages et d'une nouvelle conquête, qui devait laisser des traces plus durables. Les Longobards ou Lombards, qui s'étaient établis en Dacie, au nord-ouest des Gépides et des Hérules, avaient d'abord été subjugués par ces derniers. Sous leur roi TATO (493-526) ils reconquirent leur indépendance, et détruisirent le royaume des Hérules. AUDOIN (526-561), fils et successeur de Tato, combattit les Gépides, fit alliance avec l'empire grec, et prit part à la guerre contre les Ostrogoths. Vers la fin de son règne, les *Avares*, peuple d'origine tartare, vaincus par les Chinois, arrivèrent en Europe, et s'établirent dans la Dacie sous la conduite d'un de leurs chefs ou khans, nommé BAÏAN (558). Les Avares et les Lombards s'unirent contre les Gépides, dont le royaume fut détruit, malgré la valeur de leur roi *Cunimond*. ALBOIN (561-573), fils et successeur d'Audoin, tua de sa propre main Cunimond dans un combat, puis, selon la coutume des Barbares, fit faire une coupe de son crâne pour y boire dans les festins solennels, et il força *Rosamonde*, fille du roi vaincu, à l'épouser (567). Les Avares

étendirent leur empire depuis le Don jusqu'à la Bohême; les Lombards, bornés de ce côté, et appelés par Narsès, qui leur montrait l'Italie pour se venger d'une disgrâce, se précipitèrent sur le pays qui devait recevoir d'eux son nom, la Lombardie (568). Alboin traversa en courant l'Italie septentrionale, l'Émilie, la Toscane, l'Ombrie, le Picénum, et pénétra jusque sur les frontières de la Campanie. Il avait épargné Rome, et pris Milan après un siège très-court; Pavie résista trois ans, et Alboin, furieux, avait juré de n'épargner ni le sexe ni l'âge; mais, vainqueur, il s'adoucit tout à coup, et fit de Pavie la capitale de son royaume (573), qu'il partagea en trente-six duchés, dont les plus importants furent ceux de Frioul, de Spolète et de Bénévent. Au comble de la gloire, il pouvait régner encore longtemps; mais, dans un festin où il avait bu trop largement, il voulut forcer Rosamonde à boire dans le crâne de son père; celle-ci jura de se venger, et le fit assassiner quelque temps après.

Les règnes suivants ne furent plus qu'une suite d'assassinats, d'empoisonnements, de guerres civiles et de guerres contre les Grecs. Grâce aux divisions des Lombards, les Grecs purent conserver le centre et le midi de l'Italie; mais les Barbares s'établirent fortement dans le nord, où ils firent encore une fois triompher avec eux l'arianisme. CLEPH, qui fut élu roi à la mort d'Alboin, ne régna pas deux ans; à sa mort, il y eut un interrègne de dix ans (575-585), pendant lesquels les ducs se livrèrent à la plus effroyable tyrannie. La crainte des Francs et des Grecs fit rétablir la monarchie; AUTHARIS, fils de Cleph, fut élu roi (585-591) et chercha un appui chez les Bavares, en épousant la fille de leur duc, *Théodelinde*, qui était catholique. Cette princesse ne réussit pas à convertir Autharis, mais elle fut plus heureuse au-

près d'AGILULF, son second mari (590-615), qui se convertit. Agilulf prit quelques villes aux Grecs, dompta l'aristocratie lombarde, et arrêta les armes des Francs en faisant épouser à son fils une fille de Théodebert II. La conversion des Lombards au catholicisme amena la fusion entre les conquérants et les anciens habitants du pays; elle valut au royaume fondé par Alboin une existence de deux siècles.

§ II. — Royaume des Francs (511-628).

Les fils de Clovis (511-601).

La monarchie barbare la plus puissante, malgré ses divisions, était désormais celle des Francs. Les quatre fils de Clovis (511-561), THIERRY I^{er} (Théodoric), CLOTAIRE, CHILDEBERT et CLODOMIR, possédaient toute la Gaule à l'exception de la Bretagne, restée indépendante, de la Septimanie, possédée par les Visigoths, et du royaume des Bourguignons. Childebert, Clotaire et Clodomir firent chez les Burgondes une expédition, dans laquelle périt Clodomir (523), dont Childebert et Clotaire se partagèrent les États, après avoir massacré ses enfants; le jeune Clodoald, devenu plus tard saint CLODD, échappa seul au massacre, et se retira dans un monastère. Dix ans après, Childebert et Clotaire attaquèrent de nouveau les Burgondes, et détruisirent leur royaume (534), pendant que Thierry soumettait la Thuringe et étendait son empire jusqu'aux frontières de la Bohême (530). A la mort de Thierry, son fils Théodebert I^{er} lui succéda (534-548); le nouveau roi fit la guerre aux Ostrogoths d'Italie. A la mort de THÉODEBALD (548-555), fils de Théodebert, et de Childebert I^{er} (558), qui ne laissèrent pas d'enfants mâles, la monarchie franque se trouva réunie dans les mains de Clotaire, qui eut à ré-

primer une révolte de son fils *Chramne*, soutenu par les Bretons; il soumit les Bavares et les Allemands et imposa un tribut aux Saxons. Clotaire était le plus puissant prince de son temps : « Ah ! s'écria-t-il sur son lit « de mort, que pensez-vous que soit ce Roi du ciel qui « fait mourir ainsi de si puissants rois de la terre ! » Il expira, l'âme bourrelée des remords de ses crimes passés et tourmentée du souvenir de la mort de son fils Chramne, qu'il avait fait étrangler et brûler dans une chaumière avec sa femme et ses filles (561).

Les fils de Clotaire (561-593).

L'empire des Francs fut de nouveau partagé entre les quatre fils de Clotaire : CARIBERT régna à Paris (561-567), GONTRAN à Orléans et en Bourgogne (561-593), CHILPÉRIC I^{er} à Soissons, capitale de ce que l'on commençait à appeler la *Neustrie*, ou pays de l'ouest (561-584), et SIGEBERT à Metz, en *Austrasie*, ou pays de l'est (561-575). Dès lors commençait à se faire sentir l'opposition entre l'occident et l'orient de la Gaule; l'occident, avec les deux royaumes de Paris et de Soissons, qui constituèrent la Neustrie, avait adopté plus facilement la civilisation romaine; l'Austrasie conservait plus fidèlement les mœurs rudes et barbares de la Germanie; les Francs-Neustriens étaient les anciens Saliens, les Austrasiens étaient des Ripuaires. La seconde moitié du sixième siècle fut ensanglantée par les discordes nées de ces antipathies entre les deux principales tribus franques. Caribert mourut sans postérité; ses États furent partagés entre ses trois frères.

La rivalité de deux femmes mit alors aux prises l'Austrasie et la Neustrie. Sigebert avait épousé BRUNEHAUT, fille d'Athanagild, roi des Visigoths; Chilpéric épousa ensuite *Galsuinte*, sœur de Brunehaut, mais il s'en dégoûta

bientôt, à cause de l'empire que prit sur lui une femme de naissance obscure, nommée FRÉDÉGONDE. Galsuinte fut assassinée, et Brunehaut jura de venger sa sœur. La guerre éclata entre les deux royaumes de Neustrie et d'Austrasie. Sigebert finit par l'emporter, et il allait se faire proclamer roi des Neustriens, quand deux serviteurs de Frédégonde le frappèrent à la fois dans les deux flancs avec des couteaux empoisonnés (575). CHILDEBERT II, fils de Sigebert, n'avait que cinq ans; les Austrasiens lui choisirent pour tuteur un des principaux *leudes* ou seigneurs, qui prit le titre d'intendant de la maison du roi, *major domus*, majordome ou *maire du palais*. Brunehaut, qui avait été faite prisonnière par Chilpéric, fut mise en liberté sur la demande des Austrasiens. Les crimes se multiplièrent à la cour de Chilpéric. Frédégonde poussa le roi à faire périr les enfants qu'il avait eus d'un premier lit, afin d'assurer la couronne à son propre fils CLOTAIRE II; craignant encore de ne pas réussir, elle fit assassiner Chilpéric lui-même (584). Une révolte excitée dans le midi et soutenue par les leudes burgondes et austrasiens, amena alors un traité entre Gontran et Childebert, à Andelot (587). Ce traité donnait à Childebert la succession de Gontran, dans le cas où celui-ci mourrait sans enfants mâles, ce qui arriva; mais il est surtout important par le premier pas qu'il fit faire au système politique connu sous le nom de *féodalité*. Autrefois, le chef barbare donnait à ses fidèles ou leudes une framée et un cheval; une fois établis dans les terres de l'empire, les rois leur donnèrent des terres avec *benefices* (*beneficia*, bienfaits) ou *fiefs* (*fee-od*, propriété, récompense). Les bénéfices se distinguaient des terres données en toute propriété, *alleux* (*all-od*, toute propriété), en ce qu'ils n'étaient donnés que temporairement. Les rois prétendaient les reprendre à la mort

du *bénéficiaire*, et même pendant sa vie, quand ils en étaient mécontents, afin de pouvoir les donner à un autre; les bénéficiaires, au contraire, faisaient tous leurs efforts pour les rendre viagers et même héréditaires. La lutte dura trois siècles, et les bénéficiaires l'emportèrent; le traité d'Andelot fut un premier triomphe pour eux, parce qu'il établit que les bénéfices ne pouvaient être repris qu'après la mort du bénéficiaire.

La mort de Gontran (593) donna la Bourgogne à Childebart. A la mort de Childebart (595), ses deux fils se partagèrent son royaume: THÉODEBERT II eut l'Austrasie (595-612), et THIERRY II la Bourgogne (595-613), mais c'était Brunehaut qui régnait véritablement sous le nom de ses petits-fils; Frédégonde avait régné en Neustrie jusqu'à sa mort sous le nom de son fils Clotaire II (597). Brunehaut, amie de la civilisation romaine, protégeait les arts, faisait construire des routes (*chaussées Brunehaut*), bâtissait des monastères et favorisait les prédications des missionnaires; mais elle avait contre elle les leudes, dont elle voulait réprimer la puissance, et une partie du clergé, qu'elle prétendait réformer. Les leudes se trouvaient du côté de Clotaire; Brunehaut fut abandonnée par son armée sur les bords de l'Aisne, et Clotaire II vengea sa mère en faisant attacher la vieille reine à la queue d'un cheval indompté (613). Théodebert II avait été mis à mort par son frère Thierry II à la suite d'une guerre; Thierry II périt lui-même empoisonné, à ce que l'on croit, et Clotaire II réunit sous son autorité tout l'empire des Francs (613-628).

Clotaire II, seul roi (613-628).

Ainsi son autorité n'était plus celle de Clovis. Au Champ de Mars de Paris, en 614, il fut obligé de consacrer les privilèges des leudes et l'inamovibilité de la

charge de *maire du palais*. L'année suivante, il y eut sous le nom de *concile de Paris* une autre assemblée à laquelle prirent part soixante-dix-neuf évêques parmi un grand nombre de laïques. La *constitution perpétuelle* rendue par cette assemblée assura la victoire de l'aristocratie sur le pouvoir royal; la décadence des Mérovingiens commençait. La *constitution* contenait d'ailleurs d'excellentes dispositions. Elle établissait la peine de mort contre quiconque troublerait la paix publique, et assurait la liberté des élections épiscopales. La barbarie franque cédait peu à peu devant la civilisation chrétienne, et l'ascendant que prenaient les évêques tournait au profit des peuples. Clotaire, pieux et charitable, eut le bon esprit d'accepter cette transformation de l'autorité royale, qui fit du règne de son fils Dagobert l'époque la plus brillante de la dynastie mérovingienne.

§ III. — L'empire grec (518-610).

Après la mort d'Anastase (518), l'empire grec reprit tout à coup une vigueur qui lui permit de réagir contre les Barbares, de mettre fin à deux de leurs royaumes, celui des Vandales et celui des Ostrogoths, et de contenir ceux qui le menaçaient au nord, comme les Slaves, les Bulgares et les Avars, en même temps qu'il soutenait des guerres contre la Perse.

Justin I^{er} le Vieux (518-527).

JUSTIN I^{er}, paysan de Thrace, qui était parvenu par son courage et son adresse au rang de préfet du prétoire, prépara l'heureuse résurrection de l'empire grec. Élu empereur, grâce à l'influence des catholiques, il mérita ce choix par son zèle à restaurer la vraie foi et à rétablir l'union entre les évêques d'Orient et le saint-siège. Après

avoir ramené la tranquillité au-dedans, il garantit la sûreté des frontières en élevant des forteresses sur le Danube et sur l'Euphrate. Les Lazes, habitants de la Colchide et de l'Ibérie, ayant secoué le joug des Perses et s'étant donnés à l'empire après leur conversion au christianisme, il les protégea contre les Perses, et maintint son autorité dans leur pays. Quand il mourut, adoptant pour son successeur JUSTINIEN I^{er}, son neveu, il laissait l'empire plus florissant qu'il ne l'avait jamais été : l'agriculture, l'industrie et le commerce prospéraient ; plus de neuf cent trente-huit villes riches et peuplées, réparties dans soixante-quatre provinces, formaient une glorieuse couronne autour de Constantinople.

Justinien I^{er} (527-565).

Justinien était né en Dardanie, d'un simple cultivateur ; Justin, devenu empereur, le fit instruire, le nomma commandant des armées et le créa *nobilissime*. Doué de connaissances variées et profondes, mais manquant d'énergie dans le caractère et accessible à la flatterie, il eut le bonheur d'être servi par de grands généraux et de savants jurisconsultes, et s'il ne réussit pas dans le dessein qu'il avait conçu de reconstituer l'empire romain, il eut la gloire de l'entreprendre et de réussir assez pour faire croire un moment que la réalisation n'en était pas impossible. Son long règne se divise naturellement en deux parties : ses guerres à l'extérieur et son administration intérieure.

Première guerre contre les Perses (529-531).

Quand Justinien succéda à Justin I^{er}, la guerre contre les Perses pour la possession de la Colchide et de l'Ibérie n'était pas terminée, et le roi persan Cobad ou Cabadès avait fait subir quelques échecs aux armes de l'em-

pire (1). Justinien envoya contre lui BÉLISAIRE, le plus grand homme de guerre de cette époque, qui s'était élevé par son mérite des derniers rangs aux plus hautes dignités, et qui montra toujours, malgré les disgrâces injustes dont il fut plus d'une fois la victime, la plus grande fidélité à son prince. D'abord vainqueur des Perses, Bélisaire fut vaincu près de Callinique, en Mésopotamie, dans une bataille qu'il avait livrée malgré lui pour ne pas irriter ses soldats ; disgracié pendant quelque temps, il n'en eut pas moins l'honneur d'avoir amené le roi CHOSROËS, qui venait de succéder à Cobad, à conclure une paix qui dura neuf ans (531).

Révolte à Constantinople (532).

La disgrâce de Bélisaire ne dura pas longtemps. Justinien avait une passion désordonnée pour les combats du cirque ; l'impératrice *Théodora*, ancienne pantomime et courtisane non moins célèbre par ses débauches que par sa beauté, partageait cette passion, et elle avait fait épouser à Bélisaire une de ses favorites, *Antonine*, fille d'un conducteur de char. Les *bleus* et les *verts* étaient devenus des personnages importants dans l'empire. Mais cette faveur accordée à des cochers indisposait la population de Constantinople, déjà irritée par les exactions du jurisconsulte *Tribonien*, qui exerçait les fonctions de grand chancelier. Une querelle qui s'éleva dans ces circonstances entre les deux factions du cirque fut aussitôt partagée par le peuple, qui prit parti contre les protégés de l'empereur ; une émeute formidable éclata dans la ville au cri de *Nika* ! victoire, et elle effraya tellement

(1) Les rois perses qui se succédèrent dans le cours du sixième siècle sont Cobad (411-531), remplacé un moment par son frère Zamaspès ou Dhamasp ; CHOSROËS ou Khosrou le Grand (531-579) ; Hormisdas ou Ormuzd (579-589), et Chosroès II (589-628).

Justinien, qu'il songeait déjà à quitter sa capitale. Théodora et le patriarche de Constantinople le retinrent, et Bélisaire, se mettant à la tête de trois mille vétérans, parvint à disperser les rebelles, dont il fit un effroyable massacre; on dit qu'il périt trente mille hommes. Cette répression sanglante affermit l'autorité de Justinien et remit Bélisaire en faveur.

Guerre contre les Vandales (533).

Gélimer, arrière-petit-fils de Genséric, venait de détrôner le roi vandale Hunéric, qui était ami de Justinien, et qui s'était montré favorable aux catholiques. Justinien profita de cette occasion pour déclarer la guerre aux Vandales, et il envoya en Afrique Bélisaire, qui débarqua avec une armée de trente mille vétérans. Les anciens habitants et une partie des Vandales se déclarèrent pour les Grecs. Gélimer n'avait d'ailleurs d'autre place fortifiée que Carthage. Battu sous les murs de cette ville, il fut contraint de l'abandonner au vainqueur. Battu une seconde fois dans la plaine de Tricaméron, il se réfugia sur le mont Papuas en Numidie; forcé de se rendre, il demanda, dit-on, une lyre pour chanter ses malheurs, une éponge pour essuyer ses larmes, et un morceau de pain. Justinien le traita honorablement; il lui accorda un domaine en Galatie, où il mourut tranquille. Avec Gélimer finit la domination des Vandales en Afrique (534). « La chute de cette domination, dit un historien (1), donne lieu à cette remarque: c'est que de toutes les nations barbares qui embrassèrent l'arianisme, aucune n'a pu former de société durable: il semble que dès que cette doctrine s'introduisait chez un peuple, elle le poussait inévitablement à sa perte. Tel fut en effet le sort de toutes

(1) Am. Dupont, *Encyclopédie moderne*, art. VANDALES.

les peuplades germaniques qui l'adoptèrent: Alains, Goths, Vandales, Hérules, Bourguignons, Suèves, Lombards, tous succombèrent; une seule survécut: ce furent les Francs; ils étaient catholiques.»

La province d'Afrique fut reconstituée, Bélisaire reprit la plupart des îles de la Méditerranée, et contint les Maures. La possession de la Sicile, que réclamaient les Grecs, et le meurtre d'Amalasonte amenèrent une nouvelle guerre avec les Ostrogoths.

Première guerre d'Italie (535-539).

Bélisaire s'empara de la Sicile, pendant qu'un autre général attaquait la Dalmatie. Théodat, roi des Ostrogoths, désespérant aussitôt de résister, se montra disposé à accepter les plus humiliantes conditions pour conserver l'Italie; mais un succès que remportèrent ses troupes pendant les négociations lui inspira tout à coup une présomption qui causa sa perte. Bélisaire répondit à la rupture des négociations en s'emparant de Naples après un siège de vingt jours, et les Ostrogoths déposèrent Théodat, pour prendre à sa place le brave Vitigès (536). Celui-ci se prépara à défendre vigoureusement son royaume. Bélisaire s'était déjà rendu maître de Rome, et l'avait promptement mise en état de résister à un siège. Quand Vitigès arriva pour prendre la ville, tout était prêt. Le siège dura un an. Bélisaire, qui s'était renfermé dans Rome, déploya toutes les ressources de son génie militaire; une habile diversion le dégagea, et il reprit le cours de ses conquêtes, malgré l'intervention de Théodebert, roi d'Austrasie. Vitigès, renfermé dans Ravenne, fut obligé de se rendre. Les Goths voulaient proclamer Bélisaire roi d'Italie; ce grand homme fit semblant d'accepter, et entra solennellement dans Ravenne; puis il s'appêta à revenir avec son prisonnier à Cons-

tantinople, où la jalousie de Justinien le rappelait : « Ne voulez-vous donc point régner sur les Goths ? lui dirent ceux-ci, et ne préférez-vous pas la royauté à la servitude ? — Je suis sujet de Justinien, répondit Bélisaire, et je ne l'oublierai jamais (539). » Justinien laissa, pour gouverner l'Italie, le logothète ou intendant des finances Alexandre ; la mauvaise administration de ce gouverneur permit aux Goths de se relever.

Deuxième guerre persane (540-546).

Vitigès s'était ménagé des diversions du côté des Francs, des Bulgares et des Perses. Les Francs avaient été repoussés, ainsi que les Bulgares, qui avaient fait une invasion dans la Thrace. La diversion qui devait venir du côté de la Perse arriva trop tard. Chosroès le Grand, que ses contemporains ont nommé *Nouchirvan*, ou le Juste, voulut, avant d'agir, rétablir l'ordre dans son empire et réorganiser son armée. Il était maître d'une partie de l'Arabie et de l'Inde jusqu'au Gange. Restaurateur du culte du feu, protecteur des sciences et des arts, admiré et craint de ses sujets que sa sévère justice tenait dans le devoir, il rompit la paix, envahit la Syrie, et détruisit Antioche. Justinien avait encore une fois besoin de Bélisaire, qu'il avait disgracié après les campagnes d'Italie ; il l'envoya contre Chosroès, qui fut obligé de repasser l'Euphrate ; mais Bélisaire fut rappelé, les Perses reprirent l'avantage, Chosroès pénétra jusqu'à Édesse, et il fallut que Justinien achetât au poids de l'or un armistice de cinq ans.

Deuxième guerre d'Italie (544-549).

Pendant la guerre contre les Perses, Totila avait relevé la fortune des Goths, et repris toute l'Italie, à l'exception de Rome et de Ravenne. Justinien se hâta d'en-

voyer Bélisaire, qu'une maladie réduisit à l'inaction ; Totila en profita pour prendre Rome, et il envoya aussitôt faire des propositions de paix à Justinien : « C'est à Bélisaire de régler les affaires d'Italie, » répondit froidement l'empereur. Totila irrité rasa un tiers des murs de Rome, incendia le Capitole, et quitta la ville en ruines, traînant à sa suite les sénateurs, les citoyens, leurs femmes et leurs enfants, qu'il fit distribuer dans les forteresses de la Campanie (546). Bélisaire, guéri, rentra dans la ville quarante jours après : vingt-cinq jours lui suffirent pour la mettre en état de repousser une attaque ; il résista en effet à trois assauts que vint donner Totila avec son armée, et força le roi goth de s'éloigner. Mais Justinien, toujours facile à tromper, laissait son général réduit à ses seules forces ; Bélisaire, après des prodiges de valeur et d'habileté, fut contraint de se retirer en Sicile, d'où sa femme le fit rappeler (549). Son départ fut le signal du triomphe complet de Totila, qui reprit encore une fois Rome, dont il rappela les habitants dispersés, et rétablit les murs, les églises et les palais. Mais le sage gouvernement de Totila ne put faire oublier aux catholiques qu'il était arien ; il eut lui-même le tort de traiter avec une sévérité cruelle quelques évêques restés attachés à l'empereur, et Justinien fut poussé par le pape Vigile lui-même à faire un suprême effort en faveur de l'Italie.

Troisième guerre contre les Perses (549-562).

L'empire était cependant engagé dans une nouvelle guerre contre la Perse. Les Lazès, fatigués des exactions des gouverneurs grecs, s'étaient tournés du côté de Chosroès, qui eut le tort de ne pas respecter leur religion ; cette conduite maladroite les fit revenir aux Grecs, mais Chosroès ne voulut pas les céder ainsi, et une guerre

plus acharnée encore que les précédentes éclata. Les Grecs s'emparèrent de Pétra, et reconquirent toute la côte maritime de la Colchide. Complètement défait sur les bords du Phase, Chosroès consentit enfin à une paix où l'avantage restait à la Perse. Le roi renonçait à la suprématie sur le pays des Lazes, mais l'empereur achetait la liberté de conscience des chrétiens de la Perse moyennant un tribut annuel de trente mille pièces d'or (562). C'est pendant cette guerre, en 551, que le ver à soie fut introduit en Europe. Des moines persans, établis en Chine, cachèrent dans une canne des œufs du précieux insecte, et les introduisirent ainsi clandestinement dans l'Empire; on parvint à élever les vers, et le mûrier blanc se propagea dès lors si bien dans le Péloponnèse que cette presqu'île ne tarda pas à en prendre son nom actuel de *Morée*. La Perse, qui avait jusque-là le monopole du commerce de la soie avec l'Empire, fut privée de cette source de richesses.

Troisième guerre d'Italie (552-564).

C'est aussi pendant la troisième guerre de Perse que la troisième guerre d'Italie fut glorieusement conduite et achevée par l'eunuque NARSÈS, favori de Justinien, qui justifia sa faveur par les plus grands services. Narsès était originaire de la Perse. Employé obscur du palais impérial, il s'éleva par son adresse à la dignité de grand chambellan et de grand logothète. C'était un homme de petite taille et d'un extérieur grêle et chétif. Profond dans ses vues, sûr dans ses jugements, habile et éloquent sans aucune teinture des lettres, actif sans inquiétude, courageux sans témérité, il réunissait aux qualités de l'homme d'État celles d'un capitaine consommé (1).

(1) Poinssignon, *les Origines de la société moderne*.

Il avait déjà été envoyé en Italie pour observer Bélisaire, sous prétexte de commander un corps de troupes contre les Goths, et il s'était fait regarder comme seul capable de le remplacer. Justinien le chargea de renverser Totila. Narsès, plus heureux que Bélisaire, eut à sa disposition le trésor, les troupes et toutes les munitions de l'Empire, et il sut créer la plus belle armée que l'Orient eût mise depuis longtemps sur pied. Le succès répondit aux espérances qu'il avait fait concevoir. Il rencontra Totila près de Ravenne et de Nocéra, à Tagine (auj. Lentagio). Totila, vaincu pour la première fois, s'enfuit avec quelques cavaliers, et reçut un coup mortel dans sa fuite: Téias, qui lui succéda, ne fut pas plus heureux; il succomba, après des prodiges de valeur, au pied du Vésuve (553). Narsès battit ensuite un corps de Francs auxiliaires des Goths, puis les deux ducs Leutharis et Bucelin, venus au secours de Téias. Les derniers débris des Ostrogoths furent vaincus et dispersés, et leur royaume cessa d'exister (554).

Narsès rétablit l'ordre partout, et fut reçu en libérateur parmi les populations italiennes, qu'il administra pendant treize ans en qualité d'*exarque* ou lieutenant de l'empereur (554-567). Sa rigueur et sa cupidité finirent par indigner le sénat romain, qui sollicita son rappel. Justinien II lui donna l'ordre de faire passer à Constantinople tout le produit des impôts d'Italie. Narsès osa représenter qu'il était bon d'en garder une partie pour l'Italie, afin de s'en servir pour repousser les Barbares. On prit cette réponse pour un refus d'obéir, et l'impératrice Sophie ne craignit pas d'outrager le conquérant de l'Italie en lui écrivant: « Revenez, j'ai à vous confier la surveillance de mes femmes. — Va dire à ta maîtresse, » dit Narsès indigné à l'envoyé qui lui avait remis ce message, que je vais lui nouer une trame qu'elle ne

« parviendra pas à débrouiller. » Cette terrible trame, c'était l'invasion des Lombards; mais s'il est vrai que Narsès ait appelé, comme on le croit généralement, ces Barbares en Italie, il se vengeait d'un outrage par un crime, et ternissait la gloire de ses anciens services (567).

L'année même où l'Italie fut reconquise (554), Justinien, maître de la Sardaigne, de la Corse et des Baléares, intervint dans la querelle élevée entre Athanagild et Agila pour la succession au trône des Visigoths; cette intervention valut à l'empire la possession de la Bétique et d'une partie de la Lusitanie.

Les Barbares d'Orient.

Les conquêtes de Justinien étaient brillantes et glorieuses, mais en étendant un empire qui avait perdu sa vigueur première, elles l'affaiblissaient. Pendant qu'on y occupait les armées, dit Montesquieu, de nouveaux peuples passèrent le Danube et désolèrent l'Égypte, la Macédoine et la Grèce. Les Slaves et les Bulgares ravageaient les plus belles provinces, et les *Ogors* (Ougours, Ounnougours, Ougours), tribu des Huns, commençaient à se montrer sous le nom d'Abares, qui était en réalité le nom d'un peuple qui les avait vaincus. L'histoire de ces diverses tribus est assez confuse. Ce qui est certain, c'est que pendant qu'une partie d'entre elles demandait à Justinien des terres qu'il n'osait leur refuser, une autre tribu, celle des *Huns Coutourgures*, conduite par *Zabergan* ou *Zamer-Khan*, traversa le Danube, qui était gelé (558), ravagea la Macédoine et la Thrace, franchit le long mur d'Anastase par les brèches que venait d'y faire un tremblement de terre, et vint menacer Constantinople. Justinien, effrayé, se hâta de faire transporter au delà du Bosphore les vases sacrés des églises situées en dehors des murs, et se souvint de Bélisaire. Le vieux

général arma tous les citoyens courageux et trois cents des vétérans qu'il avait autrefois menés à la victoire, et il repoussa les Barbares qui ne purent tenir devant lui. Ce fut son dernier exploit; disgracié encore une fois par les intrigues de sa femme Antonine, dont il avait châtié les débordements, il fut mis en prison et vit ses biens confisqués sous prétexte d'une conspiration contre la vie de l'empereur. Justinien reconnut son innocence et le rétablit dans sa fortune, mais il mourut huit mois après (565), et le prince ingrat qui l'avait si mal récompensé de ses services le suivit dans la tombe (1).

Administration de Justinien.

La vraie gloire du règne de Justinien est dans son administration intérieure. Il construisit de nombreux aqueducs, bâtit à Constantinople vingt-cinq églises, parmi lesquelles Sainte-Sophie, dédiée à la Sagesse éternelle (*Sophia*), et il multiplia les marques de sa munificence impériale dans toutes les provinces de l'empire. Les travaux législatifs entrepris par ses ordres le recommandent encore plus. La législation romaine se composait, sous la république, des lois des Douze-Tables, des sénatus-consultes, des plébiscites et des édits des préteurs. Adrien avait fait faire une révision générale de toutes ces lois et promulgué une espèce de code sous le nom d'*Édit perpétuel* (130). Théodose II fit compiler un nouveau code qui reçut son nom (438), mais il régnait encore une confusion que Justinien voulut faire cesser. Par ses ordres, *Tribonien*, aidé de neuf autres jurisconsultes, publia en douze livres le corps entier des lois romaines sous le nom de

(1) Un roman célèbre, qui ne s'appuie que sur un mot d'un écrivain du douzième siècle, Tzetzes, a accrédité l'erreur que Bélisaire aveugle avait été réduit à mendier son pain dans sa vieillesse; c'est là une invention romanesque que l'histoire repousse.

Code (528). Vinrent ensuite les *Institutes* (Instituta), qui renferment en quatre livres les principes élémentaires du code complet (533); les *Pandectes* ou *Digeste*, contenant en cinquante livres les décisions de plus de deux mille traités de jurisprudence et le résumé de plus de trois millions de sentences (534); enfin les *Novelles* (*Novellæ*, nouvelles lois) ou *Authentiques*, qui sont le recueil des lois rendues par Justinien depuis la publication des *Pandectes* (565). Ces quatre collections forment ce qu'on appelle le *Corps de droit romain* (corpus juris); elles ont eu une grande influence, quelquefois bonne, souvent funeste, sur les législations des diverses nations modernes. La législation du *Corps de droit* est généralement humaine et équitable, elle établit l'égalité de tous devant la loi, et elle punit des délits, comme la débauche, que ne punissait pas la loi païenne; mais elle donne trop au prince, qu'elle place au-dessus de la loi, et ce vice est devenu dans la suite une source de bien des luttes contre l'Église. Le christianisme faisait sentir son influence dans quelques parties, mais l'autocratie était fortifiée, et il n'y avait rien qui fût capable de régénérer une société en décadence. La législation établie en Occident par les conciles et par ce qu'on appelle le *droit canonique* était bien plus pénétrée de l'esprit chrétien; elle constitua des nations vigoureuses qui ont vécu jusqu'à nous.

Justin II le Jeune (565-578).

Les conquêtes de Justinien semblaient avoir restauré l'ancien empire romain; elles avaient au moins rétabli la domination impériale sur presque toutes les côtes de la Méditerranée; mais elles ne subsistèrent pas longtemps. JUSTIN II le Jeune, neveu et successeur de Justinien, était bon, mais faible et de mœurs dissolues. Il perdit l'Italie, que Narsès destitué livrait aux Lombards

(568); il ne put résister à Baïan, khan des Avars, qui lui imposa un tribut (573), l'année même où Chosroès envahissait les provinces orientales de l'empire. Justin eut alors la magnanimité d'associer au trône TIBÈRE (Tibère Constantin), capitaine de ses gardes, qui justifia son choix par sa reconnaissance et par ses victoires sur les Perses.

Tibère (578-582).

Tibère, qu'on a nommé le Titus du Bas-Empire, commença par mettre hors d'état de lui nuire l'impératrice Sophie, qui conspirait contre lui. Il envoya ensuite contre les Perses Justinien, qui défit complètement le vieux Chosroès, réduit à publier la défense faite à tout roi de Perse de jamais marcher en personne contre les Romains (578). Chosroès mourut quelque temps après à Ctésiphon (579), au moment où il allait conclure la paix. Hormisdas, son fils et son successeur, prince injuste et cruel, rompit les négociations; mais MAURICE, gendre de Tibère, le contraignit à les reprendre en le battant à Callinique et à Constantine. Tibère désigna Maurice pour son successeur, et mourut après un règne trop court pour le bonheur de ses sujets.

Maurice (582-602).

Le règne de Maurice continua d'abord heureusement celui de Tibère. Hormisdas avait livré une partie de ses provinces orientales, le Khorasân et la Bactriane, pour obtenir le secours des *Turcs* (1) contre les Grecs; ceux-

(1) On pense que ce peuple, qui commence à paraître dans l'histoire, était de race scythique, et que peut-être il descendait des anciens Massagètes. Les Turcs séjournèrent longtemps près de l'Altaï : les *Outgours*, dont on a parlé plus haut et qui jouent un grand rôle dans l'histoire de la Chine, les *Uzbeks* du Turkestan actuel, les *Kirghiz*, les *Nogais*

ci se tournèrent contre lui. Les Grecs poussèrent vivement la guerre de leur côté; Hormisdas, vaincu, fut détrôné et remplacé par son fils CHOSROËS II, qui implora le secours de Maurice pour se débarrasser d'un compétiteur. L'empereur devenait ainsi le protecteur du roi des Perses (593). Il était moins heureux en Occident. Le khan BAÏAN s'était emparé, dès le règne de Tibère, de Sirmium, dernière place qui restât aux Romains en Pannonie; Maurice, tranquille du côté de la Perse, envoya contre lui *Priscus*, qui défit les Barbares en cinq rencontres; mais *Priscus* fut rappelé; BAÏAN reprit l'offensive, et Maurice eut le malheur d'irriter son armée en voulant y rétablir la discipline. L'armée le déclara indigne du trône et se mit en marche pour Constantinople sous la conduite d'un simple centurion nommé PHOCAS, qui avait vécu jusque-là dans une telle obscurité, que l'empereur ignorait son nom et son caractère : « Hélas ! s'écria-t-il « en apprenant que le centurion se montrait timide dans « le danger, s'il est lâche, il sera sûrement un assassin. » Il ne se trompait pas. Phocas, acclamé par le peuple de Constantinople, envoya ses satellites arracher Maurice du sanctuaire où il s'était réfugié, et le fit égorger avec ses cinq fils. L'épouse de Maurice, ses trois filles et une foule d'autres personnages subirent peu après le même sort (602).

Phocas (602-610).

Phocas ne voyait dans l'empire qu'une riche proie pour satisfaire ses passions. Il ne songeait qu'à se livrer à de honteuses orgies, et aurait bien voulu demeurer en paix avec les ennemis du dehors. Mais Chosrosès II, prenant de l'empire russe, les *Turcomans* qui ont envahi la Perse, les *Osmanlis* qui se sont emparés de Constantinople, appartiennent tous à la même race.

les armes sous prétexte de venger Maurice, son bienfaiteur, poussa ses armées jusqu'au Pont. En même temps les conspirations se multiplièrent; Phocas les étouffa dans le sang. Enfin il fut livré à HÉRACLIUS, fils de l'exarque d'Afrique, qui avait forcé par mer l'entrée de Constantinople, et qui le fit décapiter (610).

§ IV. — L'Église au sixième siècle.

Les hérésies.

L'Église continuait au milieu des guerres sa triple lutte contre le paganisme, contre l'hérésie, et contre la corruption et l'ignorance. Elle multipliait les missions chez les peuples demeurés païens. Les missionnaires envoyés en Perse réussirent peu, mais ceux qui pénétrèrent en Germanie eurent plus de succès, quoique le temps de la conversion générale des peuples de cette contrée ne fut pas encore venu. Les Anglo-Saxons se convertirent dans la Grande-Bretagne, et les restes du paganisme disparurent presque de tous les pays depuis longtemps chrétiens. Les anciennes hérésies disparaissaient aussi : les Visigoths, les Bourguignons et les Lombards embrassèrent le catholicisme; l'eutychiisme s'affaiblit dans l'empire grec pendant que le nestorianisme reculait de plus en plus vers l'Orient. Mais de nouvelles erreurs sortaient toujours de l'esprit subtil et disputeur des Grecs. Sous le règne de Justinien, une grave discussion troubla la paix de l'Église. On avait fait, en trois chapitres, des extraits favorables au nestorianisme dans les écrits de Diodore de Tarse, de Théodore de Mopsueste et d'Ibas d'Édesse; les *Trois Chapitres* furent condamnés par le concile de Constantinople, en 553, et il s'ensuivit une espèce de schisme en Occident, en même temps que les prétentions théologi-

ques de Justinien donnaient de graves occupations aux papes.

Les saints.

Mais, à côté des erreurs et des discussions stériles, les saints se multipliaient; le sixième siècle est le siècle de saint *Avit* de Vienne, de saint *Césaire* d'Arles, de sainte *Clotilde*, reine de France, de saint *Cloud*, de saint *Germain* de Paris, de la sainte reine *Radegonde*, de saint *Prétextat* de Rouen, et surtout de saint *Benoît* (mort en 543), le législateur des moines en Occident, et de saint *Grégoire le Grand*, pape de 590 à 604.

Les papes; Saint Grégoire le Grand.

L'action de la papauté sur la société devenait de plus en plus sensible et bienfaisante. Jusqu'à Constantin, la société chrétienne, qui n'était pas légalement reconnue, travaillait seulement à s'établir. Les papes, représentants et chefs de cette société, eurent ensuite à lutter pour leur indépendance spirituelle contre les prétentions des empereurs chrétiens. Pendant l'invasion des Barbares, ils s'appliquèrent spécialement à adoucir les ravages et à protéger les populations catholiques vaincues contre les vainqueurs hérétiques ou païens. Lorsque l'invasion fut finie, ils travaillèrent à la régénération sociale; cette grande œuvre commence avec saint Grégoire le Grand. Ce grand pape, issu d'une ancienne famille patricienne de Rome, avait été préfet de cette ville sous Justin II. Il renonça bientôt aux honneurs du monde pour se retirer dans un couvent. Envoyé comme légat à Constantinople auprès de Tibère et de Maurice, il sut se concilier l'affection de ces princes, malgré sa fermeté à soutenir les droits de l'Église contre les empiètements du pouvoir impérial. Lorsqu'il fut élu sou-

verain-pontife, il s'enfuit dans les Apennins pour éviter la charge redoutable qu'on voulait lui imposer, mais il fut découvert dans sa retraite et ramené à Rome. Les circonstances étaient difficiles. La cour de Constantinople soutenait des prétentions incompatibles avec l'indépendance spirituelle de l'Église, il les combattit avec vigueur; la simonie désolait le clergé franc, il la fit disparaître presque complètement; les Lombards ariens possédaient une grande partie de l'Italie, il commença leur conversion; la peste ravageait Rome et avait fait périr son prédécesseur Pélage II, il pourvut aux besoins les plus pressants, fit bâtir des maisons de refuge pour les orphelins et pour les pauvres, et s'occupa avec tant de zèle de l'éducation de la jeunesse qu'il mérita le beau titre de patron des jeunes gens et des écoles.

Ses soins s'étendaient à tout: pendant qu'il envoyait saint Augustin chez les Anglo-Saxons, il extirpait les derniers restes des donatistes en Afrique, et il réformait le chant ecclésiastique qui a pris de lui le nom de *chant grégorien*; il entretenait une correspondance active avec tous les princes de la chrétienté; il écrivait des ouvrages théologiques, des commentaires sur l'Écriture sainte, il prononçait des homélies; prince et pontife, il étendait sa sollicitude aux besoins temporels comme aux besoins spirituels des peuples, et, au milieu de la reconnaissance universelle, tandis que le patriarche de Constantinople, Jean le Jeûneur, prenait le titre fastueux de patriarche *œcuménique* ou universel, il s'appelait modestement *servus servorum Dei*, serviteur des serviteurs de Dieu.

CHAPITRE IV.

L'ISLAMISME (622-715).

(Septième siècle.)

Les grands événements de l'histoire accomplis depuis 622, date de la fondation de l'islamisme, jusqu'en 715, date de l'avènement, comme duc des Francs, de Charles-Martel, qui devait le premier mettre un terme aux accroissements de l'empire arabe, seront rangés sous quatre divisions : le Monde occidental en dehors des Francs, le Royaume des Francs, l'Empire grec, et le Mahométisme ou Islamisme.

§ 1^{er}. — *Le monde occidental au septième siècle.*

Les Anglo-Saxons.

Les Anglo-Saxons en Angleterre, les Francs en Gaule et dans une partie de la Germanie, les Visigoths en Espagne et les Lombards en Italie formaient les seuls États chrétiens de l'Occident au commencement du septième siècle ; la Germanie était encore à moitié barbare et païenne. Pendant le cours du siècle, la conversion des Anglo-Saxons s'acheva : c'est là l'événement capital de cette époque pour l'Angleterre. A côté des merveilleux progrès du christianisme et de la fondation des monastères, l'histoire n'a à signaler que des guerres entre les divers états de l'Heptarchie, des crimes et des violences que le christianisme ne pouvait pas encore empêcher.

Royaume des Lombards.

Le royaume des Lombards, devenu catholique depuis Agilulf, eut une existence assez obscure pendant le septième siècle, à cause des divisions intestines qui l'agitèrent. La reine Théodelinde, qui avait contribué, de concert avec Saint Grégoire le Grand, à la conversion des Lombards, fut régente pour son fils mineur ADALOALD (615-625), qui fut déposé et mis à mort, après la mort de sa mère. Les ducs choisirent pour roi le duc de Turin ARIOVALE (625-636), qui était gendre de Théodelinde. A sa mort, les ducs abandonnèrent à la veuve d'Ariovale le choix d'un roi, et celle-ci choisit ROTHARIS (636-652), qui se déclara pour l'arianisme, et conquit la Ligurie sur les Grecs. Il ne persécuta pas les catholiques, mais il mit dans chaque ville un évêque arien à côté de l'évêque catholique. Les Lombards n'avaient pas jusque-là de lois écrites, ils se gouvernaient par leurs usages que l'anarchie et le contact des Grecs tendaient à altérer. Rotharis fit recueillir et coordonner ces usages, et en fit un édit qu'il publia la huitième année de son règne. Il travaillait en même temps à affermir l'autorité royale et à soustraire le trône à l'élection des ducs ; mais il échoua dans cette dernière œuvre. Son fils RODOALD, qui lui succéda, fut tué dans la seconde année de son règne ; c'était le dernier descendant de Théodelinde (653). La nation était si attachée au nom de cette princesse, qu'on choisit alors pour roi le fils d'un frère de Théodelinde, ARIBERT, qui appartenait à la famille des *Agilolfinges* de Bavière. Mais deux partis se formèrent parmi les ducs : le parti bavarois, qui soutenait Aribert et sa famille, et le parti italien, qui voulait un roi lombard. La division éclata à la mort d'Aribert (661), dont les deux fils GONDEBERT et PERTHARITE se disputèrent le trône. Gondebert

voulut s'appuyer sur GRIMOALD, duc de Bénévent, mais celui-ci, dont l'ambition était excitée, assassina le roi qui l'appela à son secours, et Pertharite en fut si effrayé, qu'il se réfugia chez les Avars (662). Il y eut une réconciliation, puis une rupture qui poussa Pertharite chez les Francs. L'usurpateur avait du courage et de l'habileté; il vainquit les Francs, qui voulaient rétablir Pertharite sur le trône, et battit les Grecs, à qui il ne resta plus dans l'Italie méridionale que Gaëte, Naples, Otrante et quelques autres villes. Sa conversion au catholicisme, qui entraîna celle des Lombards restés ariens jusque alors, assura l'indépendance des papes, comme son avènement avait fondé l'indépendance des ducs, ses complices. L'indépendance des ducs amena l'anarchie, qui affaiblit le royaume, et les attaques portées par les Lombards contre l'indépendance des papes en achevèrent la ruine. GARIBALD, fils de Grimoald, était encore enfant; il ne fit que paraître sur le trône (671), et fut renversé par Pertharite, qui régna heureusement pendant quinze ans (671-686), en maintenant fermement son autorité contre les prétentions des ducs. Son fils CUNIBERT (686-700), après un règne assez paisible, vit ses dernières années troublées par la guerre civile; RAGIMBERT, duc de Turin, fut un moment reconnu roi (701), puis LIUDEBERT, fils de Cunibert, et enfin ARIBERT II, fils de Ragimbert, qui fut détrôné par ANSPRAND (712), duc lombard, dont le fils LIUTPRAND ou LUITPRAND (712-744) fut reconnu par tous les partis.

Royaume des Visigoths (601-711).

Le royaume des Visigoths s'affaiblissait pendant ce temps, à cause du système de royauté élective qui dominait. LIUVA II, fils de Récarède le Catholique (601), fut renversé au bout de deux ans par WITERIC (603), qui

fut renversé à son tour par un soulèvement général, quand on vit qu'il voulait rétablir l'arianisme (610). GONDEMAR, successeur de Witeric, eut à peine le temps de donner de bonnes espérances (610-612). SISEBUT (612-620) fut plus heureux : il soumit les Astures révoltés, refoula les Vascons dans les Pyrénées, chassa les Grecs de la Bétique et de la Lusitanie, ne leur laissant que l'Algarve (1), s'empara de Tanger, de Ceuta et du pays d'alentour, et montra un grand zèle pour la foi; mais il violenta la conscience des Juifs en les contraignant à se faire baptiser, ou à quitter le royaume. RÉCARÈDE II, son fils, ne régna que quelques mois (620). Les Visigoths élurent ensuite un second fils de Récarède le Catholique, SUINTILA (620-631), qui ne démentit pas les espérances qu'on avait conçues de lui. Suintila réforma les lois, protégea le peuple contre l'oppression des grands, battit les Vascons, chassa définitivement les Grecs de la péninsule (624), mais mécontenta la nation en associant au trône son fils Ricimer; c'était vouloir rendre la royauté héréditaire. SISENAND, gouverneur de la Septimanie, profita de ce mécontentement pour renverser Suintila (631), et il demanda l'approbation du concile de Tolède pour garder le trône.

Les conciles de Tolède.

Les conciles étaient devenus les assemblées représentatives de la nation; ce sont eux qui ont véritablement fondé la nationalité espagnole, en sauvant la foi dès le quatrième et le cinquième siècle. Au sixième siècle, les évêques, que les circonstances avaient chargés à la fois des intérêts temporels et spirituels des peuples, décrétèrent, dans le concile de Tarragone (511), qu'il était

(1) Pointe méridionale du royaume actuel de Portugal.

bon que des laïques fussent associés à l'exercice de leur puissance et appelés dans les assemblées du clergé. La prospérité de la nation et la puissance des rois étaient donc l'œuvre du clergé, qui acquit une grande influence à partir du règne de Récarède le Catholique, et qui se réunissait fréquemment à Tolède pour régler les affaires de l'État, après s'être occupé des affaires de l'Église. Dans ces conciles, on réglait d'abord ce qui touchait le dogme et la discipline ecclésiastique; puis on admettait les grands officiers du palais, les ducs et les comtes des provinces, les juges et les nobles, dont le suffrage validait les délibérations sur l'état politique du royaume. C'est ainsi que les conciles, du consentement des rois et du peuple, revêtirent en Espagne un caractère éminentement politique. Le quatrième concile de Tolède, auquel Sisenand demanda son approbation, était présidé par saint ISIDORE de Séville. Il ordonna que toutes les églises des Visigoths suivraient la même liturgie, et qu'on ne contraindrait plus les Juifs à professer la foi, mais qu'on se contenterait de confier leurs enfants à des personnes pieuses pour les élever et les instruire dans les principes de la religion chrétienne. S'occupant ensuite des intérêts politiques, il décida que nul désormais ne parviendrait au trône sans le consentement des évêques et des grands de la nation, et qu'à la mort d'un roi, les uns et les autres se réuniraient pour lui donner un successeur. Telle était la constitution de la monarchie visigothe.

Fin du royaume des Visigoths.

CHINTILA (636-640), TULGA (640-641), CHINDALSUINTE (641-652), RECESWIND (652-672) continuèrent de gouverner avec l'aide des conciles, mais non sans que des troubles accompagnassent la succession de quelques-uns

d'entre eux. Chindalsuinte abolit la distinction des lois entre les divers habitants de la péninsule, et fit rédiger un code en douze livres sous le nom de *Forum judicum*; son fils Receswind supprima la défense de contracter mariage entre Goths et Romains, et la fusion des deux races fut consommée. Alors fut élu WAMBA (672-680), vieillard plein de bravoure et de sagesse, qui refusa d'abord cet honneur, mais qui s'en montra digne. Il fut le premier roi visigoth qui se fit sacrer. Il comprima des révoltes en Biscaye et en Navarre, combattit le Grec Paul, un de ses généraux, qui s'était révolté en Septimanie, et se montra plein de générosité envers les rebelles. A son retour, un seigneur ambitieux, nommé ERVIGE, lui donna un breuvage soporifique, et le fit raser et revêtir de l'habit monastique pendant son sommeil. Wamba, réveillé et instruit de ce qui s'était passé, renonça volontiers à une couronne qu'il n'avait acceptée qu'à regret, et Ervige fut reconnu roi (680-687). Ervige fit approuver pour son successeur, EGIÇA (687-701), son neveu, qui eut à réprimer plusieurs conspirations. On découvrit alors que les Juifs de l'Espagne entretenaient avec les Juifs de l'Afrique des intelligences criminelles et qu'ils se proposaient de renverser, avec un secours étranger, la domination des Visigoths. Ils furent condamnés à être privés de leurs biens, réduits en servitude et donnés aux chrétiens; cet acte de rigueur rendit la sécurité au pays.

WITIZA, fils et successeur d'Egiça (701-710), à qui son père avait laissé un royaume florissant, s'abandonna à tous les désordres, et se rendit odieux à ses sujets par ses débauches. RODERIC ou RODRIGUE, fils d'un comte de Cordoue, frère de Receswind, à qui Witiza avait fait crever les yeux, se révolta, le battit, et monta sur le trône à sa place. L'un de ses premiers actes fut de nom-

mer son cousin PÉLAGE à la dignité de *protospataire* ou commandant de la garde royale, à la place du comte JULIEN, beau-frère de Witiza. La fin de la monarchie visigothe approchait. Les Arabes étaient déjà maîtres de l'Afrique; les Juifs les appelaient en Espagne; le comte Julien, pour se venger (1), ne craignit pas de trahir son pays, et la bataille de Xérès, où succomba Rodrigue, livra l'Espagne aux infidèles (711).

§ II. — Royaume des Francs (628-715).

Dagobert I^{er} (628-638).

L'empire des Francs, réuni dans les mains de Clotaire II depuis 613, resta encore réuni sous son fils DAGOBERT I^{er}. Le règne de Dagobert fut le plus brillant de la monarchie mérovingienne. Au dehors, Dagobert arrêta les incursions des Wendes, dont un marchand franc, nommé SAMON, était devenu roi; il opposa les tribus saxonnes aux Esclavons, qui ravageaient la Thuringe, et délivra la Bavière d'une tribu de Bulgares. Au dedans, il était à peu près maître de toute la Gaule. A la mort de son frère Caribert, à qui il avait cédé l'Aquitaine, il laissa bien à ses neveux le duché de Toulouse, mais son autorité était reconnue dans tout le midi; car il reçut la soumission des Vascons ou Gascons, et le duc ou roi des Bretons, saint Judicael, devint son allié. Il avait d'habiles ministres: le bienheureux PÉPIN DE LANDEN ou le Vieux, maire d'Austrasie; saint Cunibert, évêque de Cologne; saint ARNOUL, évêque de Metz, qui avait été marié avant d'entrer dans les ordres sacrés (2); saint

(1) On a dit que Julien voulait aussi venger sa fille, que Rodrigue avait séduite, mais ce fait n'est pas certain.

(2) Pépin de Landen et Arnoul forment la tige des Carolingiens. Ansegise, fils d'Arnoul, épousa Begga, fille de Pépin; de ce mariage

OUEN (Audoenus), chancelier de Dagobert et plus tard évêque de Rouen; enfin saint ÉLOI (Eligius), orfèvre et trésorier du roi, et qui devint évêque de Noyon. Le commerce et l'industrie prospéraient, l'abbaye de Saint-Denis était bâtie, et la renommée de Dagobert était répandue dans toute l'Europe.

Clovis II et Sigebert II (638-656).

A la mort de Dagobert I^{er}, la monarchie fut partagée, selon l'usage, entre ses deux fils, CLOVIS II, qui eut la Neustrie et la Bourgogne, et SIGEBERT II, qui régna en Austrasie. Sigebert fut un saint roi, et qui eut le bonheur d'avoir pour ministres des saints comme le bienheureux Pépin de Landen; mais à la mort de Pépin, Grimoald, fils indigne d'un tel père, s'empara de presque toute l'autorité; et, quand Sigebert mourut, il chassa du trône son fils Dagobert II, qui alla se réfugier en Irlande (656). Clovis II devint ainsi seul roi; mais il mourut au bout de quelques mois, et, dès lors, la couronne ne reposa plus sur une seule tête chez les Mérovingiens (1).

Lutte entre l'Austrasie et la Neustrie.

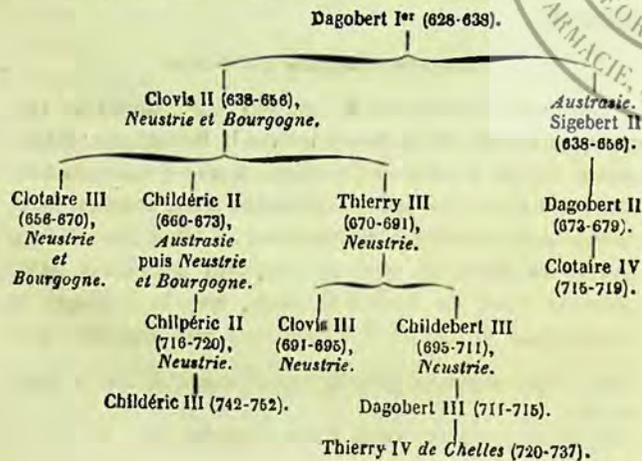
Clovis II laissait trois fils en bas âge: CLOTAIRE III, qui était l'aîné, eut la Neustrie avec la Bourgogne; l'Austrasie ne fut donnée à CHILDERIC II que quatre ans plus tard. THIERRY, encore au berceau, n'eut pendant longtemps aucune part à la couronne. C'était une atteinte portée au droit de partage introduit par Clovis, et un premier essai du droit d'élection, que la faiblesse ou l'indolence de Clovis II donna lieu aux seigneurs fran-

naquit Pépin d'Héristal, père de Charles-Martel et aïeul de Pépin le Bref.

(1) Voir à la page suivante le Tableau généalogique.

çais d'exercer à sa mort; car il avait négligé de partager ses États entre ses trois enfants, et les seigneurs jugèrent à propos de n'élire qu'un seul roi, puis deux, au lieu de trois que l'ancien usage devait naturellement placer sur le trône. Le règne de ces princes n'eut rien de recommandable que la régence de la reine Bathilde leur mère. Le gouvernement de Bathilde fut celui de la douceur, de la prudence et de la justice. Les Gaulois, encore distingués des Francs leurs vainqueurs, étaient assujettis à une forte capitation, et la misère en avait réduit un grand nombre à la dure nécessité de se vendre eux-mêmes. Bathilde, qui savait par expérience ce que la servitude a d'humiliant et de pénible, fut touchée de leur sort: elle les racheta de ses deniers, et abolit pour toujours le tribut qui les accablait. Ce fut le premier coup porté à l'esclavage en Europe, et ce coup partit de la main d'une princesse que la religion compte au nombre des saints. Mais sainte Bathilde ne put retarder qu'un moment la

TABLEAU GÉNÉALOGIQUE DES DERNIERS MÉROVINGIENS.



décadence mérovingienne; les maires du palais devinrent dès lors les mattres absolus, grâce à la jeunesse ou à la faiblesse des rois que l'histoire désigne sous le nom de *fainéants*, quoique tous n'aient pas mérité cette flétrissure. EBROÏN, maire du palais en Neustrie, saint LÉGER, évêque d'Autun, en Bourgogne et en Neustrie, recommençaient la lutte des deux tribus franques, et celle de l'aristocratie contre la royauté. Dans cette lutte, Ebroïn se servit de tous les moyens, justes ou injustes, pour conserver l'autorité; il la commença en privant sainte Bathilde de ses meilleurs conseillers et en la forçant de se retirer dans le monastère de Chelles, près de Meaux (665); saint Léger ne chercha jamais qu'à faire triompher le bon droit; il s'appuya d'abord sur l'aristocratie bourguignonne pour traverser les desseins ambitieux d'Ebroïn, qui tendait à absorber les diverses parties de la monarchie pour constituer l'unité franque à son profit!

Ebroïn savait d'ailleurs que le roi d'Austrasie, Childéric, aimait saint Léger, et que si Clotaire III mourait sans enfants, Childéric devenant roi de Neustrie, ce serait la fin de sa puissance et le renversement de ses projets. Pour prévenir sa chute, il se tourna vers le troisième fils de Clovis II, Thierry, qui n'avait pas encore de couronne, et, à la mort de Clotaire III (670), il le proclama roi sans consulter les leudes. Les seigneurs bourguignons se soulevèrent contre cette violation du droit germanique; ils reconnurent Childéric II, qui régnait déjà en Austrasie, et, de concert avec les Austrasiens, détrônèrent Thierry et chassèrent Ebroïn. Le premier fut enfermé à saint-Denis, le second dans l'abbaye de Luxeuil, et saint Léger eut l'autorité d'un maire du palais sans en avoir le titre. Le saint évêque ne parut dans toute cette révolution que pour sauver la vie à Ebroïn.

Alors reparut DAGOBERT II, le fils du saint roi Sigebert, que Grimoald avait exilé, et dont on ne parlait plus depuis longtemps en Gaule. Les Austrasiens voulaient un roi particulier; Childéric II, devenu roi de Neustrie et de Bourgogne, ne leur convenait plus; saint Léger ne pouvait leur proposer Thierry, qu'on venait de détrôner et qui était une créature d'Ébroïn; dans ces circonstances, le retour de Dagobert fut à la fois la réparation d'une longue injustice et un acte d'habile politique (673). Aussi Dagobert, qui ne songeait qu'à faire le bonheur de son peuple, encourut-il la haine d'Ébroïn, comme saint Léger, et tomba-t-il aussi victime de l'ambitieux maire du palais.

Childéric II, dirigé par les sages conseils de saint Léger, commença bien; mais bientôt, emporté par ses passions et fatigué des remontrances du saint évêque, il le relégua dans le monastère même qui servait de prison à Ébroïn. Ses emportements lui coûtèrent la vie. Il traita un jour sans ménagement un homme de qualité nommé Bodilon, qui avait osé lui faire des représentations sur un impôt arbitraire et onéreux; dans sa fureur, il le fit attacher à un poteau et battre de verges, comme les esclaves. Bodilon, outré de cet indigne traitement, s'unit à quelques leudes qui se trouvaient offensés dans la personne de l'un d'eux; les conjurés tendirent des embûches au roi dans la forêt de Livry, près de Chelles, et l'assassinèrent (6 septembre 673). Un fils de Childéric échappa à la mort, et trouva un asile à Chelles, auprès de sainte Bathilde; il reçut le nom de frère Daniel.

Les leudes donnèrent la couronne à Thierry III, troisième fils de Clovis II. Ébroïn et saint Léger sortirent alors du monastère qui leur servait de prison, mais avec des sentiments bien différents. Saint Léger rentra dans

sa ville épiscopale, et prêta serment de fidélité à Thierry III. Ébroïn ne songea qu'à recouvrer son ancienne charge de maire du palais. Quand il apprit que, par les conseils de l'évêque d'Autun, on lui avait préféré une autre personne, il devint furieux, et envoya des troupes pour s'emparer du saint prélat, qui se livra lui-même. Les bourreaux crevèrent les yeux de saint Léger et lui coupèrent la langue; on ne lui trancha la tête qu'après lui avoir fait endurer les plus longues et les plus atroces tortures (678).

Cependant Dagobert II, fidèle aux traditions du saint roi Sigebert, son père, s'entourait de saints et d'hommes dévoués aux intérêts publics. Saint Florent, saint Arbogaste, qui devinrent évêques de Strasbourg, étaient ses amis; saint WILFRID, l'apôtre des Frisons, aimait à se reposer près de lui de ses courses apostoliques; la famille de Pépin de Landen faisait oublier les fautes de Grimoald par sa fidélité et par ses vertus, et reprenait son ascendant avec PÉPIN D'HÉRISTAL, surnommé *le Gros* (1). La prospérité dont l'Austrasie jouissait sous cet excellent roi formait un trop éclatant contraste avec l'oppression sous laquelle gémissaient la Neustrie et la Bourgogne, pour qu'Ébroïn ne cherchât pas à se débarrasser de Dagobert. Un jour on apprit que le saint roi Dagobert avait été assassiné à la chasse par son propre filleul; la voix publique accusa Ébroïn (679).

Mais cet homme féroce ne jouit pas du fruit de son crime. Les Austrasiens, qui craignaient sa tyrannie, ne voulurent pas reconnaître Thierry pour roi. Usant de leur droit d'élection dans toute sa plénitude, mais toujours attentifs à ne prendre leur souverain que dans la

(1) Héristal ou Herstell était un château que possédait la famille de Pépin de Landen; c'est aujourd'hui une petite ville, près de Liège.

famille royale, ils se donnèrent au duc Pépin d'Héristal. Ébroïn, après avoir longtemps abusé de son pouvoir, et remporté une deuxième victoire sur les ducs Martin et Pépin d'Héristal, dont le premier fut massacré par ses ordres (680), éprouva le sort ordinaire des ambitieux qui foulent aux pieds tous les droits et tous les devoirs : un seigneur, nommé Hermanfroi, ayant de justes sujets de craindre sa colère, résolut de le prévenir, et l'assassina (681). Ainsi périt ce persécuteur de l'Église, digne d'être placé entre Dioclétien et Julien l'Apostat. « Il ne fut, dit un savant historien (1), ni plus habile politique que l'un, ni plus grand homme de guerre que l'autre, et il rivalisa avec tous deux de cruauté, d'astuce et d'impiété. Ses contemporains le mirent au rang des Néron et des Décius. L'histoire a été moins généreuse : persécuteur obscur et oublié, sa plus grande célébrité est d'être nommé au martyrologe, à côté des derniers proconsuls romains. » Et cela explique pourquoi une certaine école historique, ennemie de l'Église, a cherché de notre temps à réhabiliter la mémoire de ce tyran.

Thierry ne sut pas profiter d'une conjoncture si favorable à l'autorité royale; il se donna de nouveaux maîtres. Les mécontents, dont le nombre croissait de jour en jour, se retiraient en foule dans l'Austrasie. Le monarque voulut, mais trop tard, arrêter une émigration qui l'inquiétait : il déclara la guerre au duc d'Austrasie. Cette entreprise inconsidérée lui coûta cher : il fut vaincu à Testry, près de Péronne, et sa défaite, en lui laissant le titre de roi, soumit toute la Gaule à Pépin, qui eut le talent de la rendre heureuse et de s'en faire aimer (687).

(1) Dom Pitra, *Hist. de saint Léger*.

L'empire des Francs se trouvait alors partagé en trois grandes fractions : l'Austrasie, où régnait réellement Pépin d'Héristal, sous le titre de duc héréditaire; la Neustrie avec la Bourgogne, soumise au même Pépin, comme maire du palais pour ces royaumes; enfin l'Aquitaine, qui avait des ducs particuliers, issus de la race mérovingienne, alliés des autres Francs, mais à peu près indépendants.

Gouvernement de Pépin d'Héristal (687-714).

Depuis cette époque, si fatale à la première race, les princes mérovingiens ne conservèrent pas même les honneurs dus à la majesté royale. Il ne leur resta qu'une table délicate et un repos aussi conforme, dit-on, à leur nature, qu'indigne de leur naissance et de leur dignité. Ils ne parurent plus en public qu'à certains jours de l'année, dans un chariot trainé par des bœufs. Ils eurent des gardes, moins par honneur que pour veiller à ce que personne n'approchât d'eux sans la permission du maire du palais. Cette race de Mérovingiens, énermée par la volupté et par le repos, présenta d'ailleurs un effrayant tableau de la dégénération humaine. La plupart de ces princes sont vieux à trente ans, beaucoup même n'atteignent pas cet âge. Caribert II meurt à vingt-cinq ans; Sigebert II, à vingt-six; Clovis II, à vingt-sept; Childéric II, à vingt-quatre; Clotaire III, à dix-huit.

Pépin d'Héristal répara les maux de l'anarchie, reforma les lois, remit en vigueur la discipline ecclésiastique, et récomposa l'armée, qu'il aguerrit dans de lointaines expéditions. Les Saxons, les Bavarrois, les Souabes ou Suèves, les Thuringiens, les Allemands, les Frisons, qui avaient secoué le joug des Francs, furent contraints de se soumettre et d'accueillir les missionnaires qui leur étaient envoyés. Et Pépin, par le crédit

que lui donna la victoire, par la douceur et l'aménité de ses manières, par le zèle qu'il montra pour le bien de l'État et de la religion, accoutuma si bien tous les Francs à sa domination, que la mort du roi Thierry n'eut pas plus de suites que celle d'un particulier. Il fit élire successivement Clovis III, fils de Thierry (694), puis CHILDEBERT III, frère de Clovis (695), puis DAGOBERT III, fils de Childébert (711), et il continua de gouverner, ou plutôt de régner sous leur nom. Il termina sa glorieuse carrière après une administration de trente-cinq ans (679-714), laissant le pouvoir à sa veuve Plectrude, qui n'en jouit pas longtemps. Un fils naturel de Pépin, CHARLES MARTEL, allait paraître (715).

§ II. — *L'empire grec au septième siècle (610-717).*

Héraclius (610-641).

HÉRACLIUS, en détrônant Phocas, avait vengé la mort de Maurice, mais il n'avait pas désarmé Chosroès, qui avait commencé la guerre sous prétexte de venger son bienfaiteur. La Syrie et la Palestine furent conquises : aidé d'une armée de vingt-six mille Juifs, Chosroès emporta d'assaut Jérusalem, où quatre-vingt-dix mille chrétiens furent égorgés par les Juifs, et la vraie Croix fut transportée en Perse (614). Les Perses pénétrèrent ensuite en Égypte, sous la conduite de leur roi, et s'emparèrent de cette province, ainsi que de la Cyrénaïque, pendant que *Sain*, général de Chosroès, prenait l'Asie mineure, et s'établissait en Chalcédoine, où il resta dix ans campé en face de Constantinople. Pendant ce temps, les Avars, excités par les Perses, dévastaient, sous la conduite de Baïan, la Macédoine et la Thrace, et pénétraient jusque dans les faubourgs de Constantinople; ils emmenèrent au delà du Danube deux cent soixante-dix

mille captifs (619). Héraclius, effrayé, songea un moment à transporter le siège de l'empire à Carthage. Il ne restait plus à l'empire que Constantinople, quelques cantons de la Grèce, de l'Italie et de l'Afrique, et un petit nombre de villes maritimes de l'Asie. Il demanda la paix à Chosroès. Celui-ci exigea, comme condition préalable, son abjuration du christianisme, et, pour la rançon de l'empire, mille talents d'or, mille talents d'argent, mille robes de soie et mille chevaux (622).

Héraclius avait assisté jusqu'alors à la ruine de son empire sans paraître s'en émouvoir : ranimé enfin par le patriarche Sergius, par l'ardeur du peuple et par les humiliantes conditions que Chosroès mettait à la paix, il se trouva tout à coup un héros. Il achète la neutralité des Avars, bat les Perses dans une première campagne, les bat encore dans une seconde, et reconquiert dans une troisième tout ce qu'il avait perdu, après avoir détruit partout sur son passage les temples du feu que les Perses avaient élevés. Chosroès tenta un suprême effort : il mit trois armées sur pied et lança encore une fois les Avars sur Constantinople (626). La ville de Constantin se défendit avec courage : Baïan fut repoussé avec perte, et cet échec, que suivit de près la mort du khan, fut le signal de la dissolution de l'empire des Avars. Ce peuple ne se maintint plus guère que dans la Pannonie, où Charlemagne en anéantit les restes; les Slaves et les Bulgares, que les Avars avaient soumis, reprirent leur indépendance. Héraclius n'était pas moins heureux contre la Perse. Pendant que Constantinople repoussait les Avars, son frère Théodore battait une armée persane en Asie mineure; Héraclius lui-même, arrivé jusque dans la plaine de Ninive, faisait éprouver une défaite complète à Chosroès, et s'avançait jusqu'au près de Ctésiphon. Chosroès, vaincu, vit ses sujets se soulever contre lui; dix-huit de

ses enfants furent massacrés sous ses yeux, lui-même tomba sous les flèches au fond d'un cachot, et son fils Siroès, qui était d'accord avec les révoltés, monta sur le trône à sa place (628). Siroès se hâta de conclure la paix avec Héraclius. L'empereur entra à Constantinople, qu'il avait quittée depuis six ans, assis sur un char triomphal attelé de quatre éléphants et précédé de la vraie Croix, le plus glorieux trophée de ses victoires. L'année suivante (14 septembre 629), il voulut placer lui-même à Jérusalem la précieuse relique, et il la porta sur ses épaules depuis la ville jusqu'au Calvaire; l'Église célèbre encore le souvenir de cette cérémonie au jour de l'*Exaltation de la sainte Croix*.

Mais une nouvelle période de revers approchait. Mahomet venait de faire reconnaître son autorité dans toute l'Arabie; il envoya des lettres à Siroès (1) et à Héraclius pour les exhorter à embrasser l'islamisme: Siroès déchira les lettres, Héraclius remercia de l'avis, mais il ne soutint pas sa réputation. A l'activité de ses belles années avait succédé l'indolence du commencement de son règne; il voulut se mêler des questions religieuses, et publia une *Ecthèse*, ou exposition de la foi, qui favorisait le monothélisme; il revint bien sur l'*Ecthèse* lorsqu'il la vit condamnée par le pape, mais l'hérésie en avait reçu un encouragement qui lui permit de s'accroître et, pendant ce temps, les Arabes enlevèrent la Syrie à l'empire: c'était le commencement du châtement que les Grecs méritaient par leur penchant au schisme et à l'hérésie et par la corruption de leurs mœurs. Avec Héraclius s'éteignit pour ainsi dire le dernier rayon de gloire de l'empire d'Orient.

(1) D'autres disent à Chosroès.

Premiers successeurs d'Héraclius (640-668).

Héraclius avait ordonné que ses deux fils *Héraclius Constantin III* et *Héracléonas Constantin IV* lui succédassent avec une égale autorité; mais ils n'étaient pas fils de la même mère. La mère d'Héracléonas empoisonna Héraclius au bout de cent trois jours; l'armée, irritée, chassa du palais le fils et la mère; on coupa le nez à Héracléonas, et on l'envoya en exil (641). CONSTANT II, fils d'Héraclius Constantin (641-668), fut un persécuteur de l'Église. Il fit empoisonner son fils Théodose, dont il craignait la rivalité, favorisa le monothélisme, publia le *Type* ou formulaire de foi, qui n'était pas plus orthodoxe que l'*Ecthèse*, relégua dans la Chersonèse, après l'avoir accablé d'outrages à Constantinople, le pape saint Martin, qui refusait d'approuver le Type, et persécuta les catholiques. Haï pour sa cruauté et pour la lubricité de ses mœurs, justement comparé à Néron, il quitta Constantinople et se rendit à Rome, où il ne se distingua que par ses rapines (661); enfin, après avoir fatigué l'Italie de sa présence, il se rendit en Sicile, et périt à Syracuse, assassiné dans son bain. Pendant qu'il persécutait l'Église, les Arabes poursuivaient leurs succès en Afrique et s'emparaient de l'île de Rhodes. Sans les divisions qui éclatèrent parmi eux, la fin de l'empire grec fut peut-être arrivée sous ce règne honteux.

Constantin Pogonat (668-685).

CONSTANTIN V POGONAT (le Barbu), fils et successeur de Constant II, ne se montra son fils, dit un historien, qu'en tirant de sa mort une vengeance terrible. Après s'être débarrassé d'un usurpateur, il réunit toutes les forces de l'empire contre les Arabes. Sept années de suite ceux-

ci parurent devant Constantinople (669-676), qui se défendit au moyen du *feu grégeois* ou grec que *Calinique* venait d'inventer, ou au moins dont il dirigeait l'emploi. La composition du feu grégeois était, pense-t-on, à peu de chose près celle de la poudre à canon; on ne s'en servait pas pour lancer des projectiles, mais pour incendier les vaisseaux ou les ouvrages des ennemis. Les Grecs restèrent longtemps en possession du secret de sa fabrication, et ce secret leur procura plus d'une victoire. Les Arabes firent de grandes pertes, et le calife Moavia fut obligé de se soumettre à un tribut de trois mille livres d'or. Mais, pendant qu'il repoussait les Arabes, Constantin fut obligé de laisser les Bulgares s'établir entre le Danube et l'Hémos. Cet empereur protégea la religion: il rendit la paix à l'Église en faisant condamner par le sixième concile œcuménique (de Constantinople) l'hérésie des monothélites (680).

Justinien Rhinotmète (685-711).

JUSTINIEN II RHINOTMÈTE (nez coupé) ne marcha malheureusement pas sur les traces de son père (685-695). Ce fut un tyran lâche et cruel qui ne sut se défendre ni contre les ennemis du dehors, ni contre les désordres de l'intérieur. Il abandonna les Mardaïtes et les Maronites, qui défendaient l'empire contre les Arabes dans les montagnes du Liban, et il laissa prendre Carthage aux Arabes, qui se trouvèrent maîtres de presque toute l'Afrique (694). En même temps il persécutait le pape Sergius, qui refusait de sanctionner les décrets d'un synode de Constantinople, et il accablait ses sujets d'impôts. Le patrice *Léonce*, qui avait à se plaindre de lui, le détrôna (695), lui fit couper le nez, le reléqua à Cherson et régna à sa place. Léonce montra de la vigueur. Il chassa les Arabes de presque toute la province de Car-

thage, mais les Arabes reprirent l'offensive et Léonce fut renversé par une révolution militaire. On éleva sur le trône un certain *Absimare Tibère* (698), qui reléqua Léonce dans un couvent, et fit une guerre heureuse aux Arabes, en Syrie. Cependant Justinien s'était réfugié chez les *Khazares*, peuple scythique qui s'était établi dans la partie orientale de l'empire des Avars. Les secours des Khazares et des Bulgares ramenèrent Justinien sur le trône (706-711). Le premier acte de Justinien fut de faire mettre à mort Léonce et Tibère; puis il se brouilla avec les Bulgares, qui le battirent, enfin il fut encore une fois détrôné par un arménien, nommé *Bardane Filtèpe* ou *Philippique*, qui le fit massacrer. Justinien est le premier empereur qui ait fait graver l'image de Jésus-Christ sur ses monnaies. Il s'était fait ajuster un nez d'or pour remplacer celui qu'on lui avait coupé.

Avènement de la dynastie isaurienne.

Philippique ne valait pas mieux que celui qu'il remplaçait. Il protégea les monothélites, se livra à la débauche, et tomba dans le mépris de ses sujets. Un jour, un officier de l'armée d'Asie, envoyé pour délivrer l'empire du tyran, le trouva enseveli dans le sommeil de l'ivresse; il se saisit de sa personne, l'enveloppe dans un manteau, le transporte dans l'Hippodrome sans être aperçu, et lui fait crever les yeux dans un vestiaire (713). On proclama empereur, sous le nom d'ANASTASE II, Artémus, premier secrétaire d'État. Anastase protégea le catholicisme, mais il abdiqua devant une rébellion, et consentit à recevoir la prêtrise. Son successeur THÉODOSE III avait été fait empereur malgré lui (716); il ne résista pas à LÉON III L'ISAURIEN, qui prétendait venger Anastase; il entra dans les ordres sacrés, et Léon commença une nouvelle période pour le Bas-Empire par ses succès

contre les Arabes et par la protection qu'il accorda aux iconoclastes (717).

§ IV. — *Les Arabes et le Mahométisme.*

Au moment où la première invasion des peuples du nord finissait, allait commencer celle d'un peuple du midi, appelé à chasser l'empire d'Orient et à réunir l'Europe dans le sentiment d'une commune défense. Les Arabes et les Turcs, qui leur succédèrent dans la même mission, fondèrent un empire essentiellement ennemi des chrétiens; leurs succès amenèrent le magnifique mouvement des croisades, qui forme la plus brillante période de l'histoire du moyen âge.

Description de l'Arabie.

L'Arabie, qui entre d'une manière si brillante sur la scène de l'histoire au septième siècle, est une grande presqu'île de cent vingt-six mille lieues carrées; elle s'ouvre au nord sur l'Asie par de larges déserts, et se rattache, au nord-ouest, à l'Afrique par l'isthme de Suez; la mer Rouge, le détroit de Bab-el-Mandeb (Porte du deuil), la mer des Indes, le détroit d'Ormus et le golfe Persique la bornent des autres côtés, à l'ouest, au sud et à l'est. Une chaîne de montagnes parallèle aux côtes la divise en deux régions: la région du centre est une immense vallée sablonneuse, où il n'y a de possible que la vie nomade; la région maritime forme une zone humide et fertile qui a joué un grand rôle dans l'histoire de l'Arabie. Les anciens connaissaient peu l'Arabie, que ses déserts du nord protégeaient contre la conquête; ni Cyrus, ni Alexandre n'y avaient pénétré, et les Romains n'y firent que de rares expéditions, qui ne s'avancèrent jamais loin dans le pays.

Aussi la division de l'Arabie en *Arabie pétrée* (presqu'île du Sinaï), *Arabie déserte* (déserts qui s'étendent de la mer Rouge à l'Euphrate) et *Arabie heureuse* (toute la partie méridionale), n'était-elle pas connue des Arabes, qui ne comprenaient dans leur pays ni la presqu'île du Sinaï, ni les déserts de Suez à l'Euphrate, et qui divisaient en huit contrées le reste de la péninsule: 1° l'*Hedjaz* (barrière), au sud du Sinaï et le long de la mer Rouge, renfermant la Mecque et Médine; 2° l'*Yémen*, au sud de l'Hedjaz avec la ville de Moka; 3° l'*Hadramoot*, qui fait partie de l'Yémen, dont il occupe le côté oriental; 4° le *Mahra*; 5° l'*Oman*, entre le Mahra, la mer des Indes et le golfe Persique; 6° le *Bahreyn* ou *Haça* (gravier), le long du golfe Persique, depuis l'Oman jusqu'à l'Euphrate; 7° le *Nedjed*, au sud des déserts de Syrie; 8° l'*Ahkaf*, au sud du Nedjed.

Aucun grand fleuve ne baigne l'Arabie. Le climat, brûlant dans le pays plat qui avoisine la mer, est plus supportable dans le Nedjed, dont les cimes se couvrent de neige en hiver, et qui renferme quelques lacs. Dans les plaines basses règnent parfois des vents pestilentiels qui étouffent et asphyxient l'homme, s'il n'en évite l'atteinte en se couchant à plat ventre contre terre; ce fleuve, appelé *Simoun* (poison), est d'ailleurs peu fréquent; son influence s'étend principalement sur les déserts du nord. Pendant la saison des pluies, la végétation devient magnifique; elle est ensuite desséchée par la chaleur et les vents. L'Arabie produit à peu près les mêmes plantes que l'Égypte: beaucoup de plantes aromatiques et d'épices, le café, l'aloès, le baume, l'encens, etc. Les chevaux de l'Arabie sont célèbres; les chameaux sont pour les Arabes les *vaisseaux du désert*; on trouve en outre chez eux des buffles, des moutons, et d'autres animaux utiles; mais les déserts sont remplis d'animaux féroces, tigres, lions, etc., et d'insectes malfaisants.

Habitants de l'Arabie.

Les Arabes se divisaient eux-mêmes en *purs* (Aribah), et *mêlés* ou naturalisés (Mostarabes, Mozarabes). Les premiers descendaient de trois frères, fils d'Héber : *Ad*, père des Adites, qui furent détruits à cause de leur impiété; *Thomud*, père des Thomudites, détruits comme les précédents; et *Jectan* ou *Joctan*, père des Joctanides, qui devinrent très-puissants. Joctan eut deux fils : *Saba*, qui donna son nom au royaume de Saba, et *Djorham*, fondateur d'un royaume du même nom dans l'Hedjaz. Les deux fils de Saba, *Himyar* et *Cahlan*, furent pères, le dernier des Cahlanides, qui fondèrent les deux royaumes de Hira, sur les frontières de la Chaldée, et de Gassan, sur les confins de la Syrie; le premier, des Himyarites ou Homérites, qui possédaient le royaume de Saba. Les Arabes mêlés descendaient d'Abraham. On comptait parmi eux les *Ismaélites*, descendants d'ISMAËL et d'*Agar*, qui pratiquaient la circoncision, et qui se divisaient en douze tribus auxquelles l'Écriture sainte avait prêté une grande puissance; les *Madianites*, descendants d'Abraham par *Céthura*; les *Iduméens* ou *Edomites*, descendants d'ÉSAÛ ou Edom, etc.

Les Arabes étaient doués d'un esprit éminemment guerrier; ils avaient des mœurs simples, se livraient à la vie nomade, avaient un grand amour du pillage, comme les Bédouins de nos jours, et un amour de vengeance que le sang seul de l'ennemi pouvait satisfaire. L'amour des aventures et du changement n'était pas moins puissant chez eux. Doués d'une imagination vive et hardie, ils cultivèrent, dès la plus haute antiquité, la poésie et l'éloquence; ils disputaient publiquement du prix de la poésie dans les foires et les marchés. L'un des traits caractéristiques de ce peuple était, comme

de nos jours, un grand esprit d'hospitalité : les Arabes sont heureux de recevoir un étranger sous leur tente; boire l'eau du puits, toucher la corde de la tente suffit pour obtenir leur protection. Il y a chez l'Arabe un mélange intime de générosité et d'ardeur pour le pillage, d'entraînement aux aventures et d'attachement à la famille, de cruauté et d'esprit chevaleresque. Il regarde l'indépendance comme le plus grand des biens, et ne connaît pas d'autres esclaves que les prisonniers de guerre. Du reste, il n'y avait pas dans l'antiquité, plus que maintenant, de gouvernement absolu; la constitution politique était toute patriarcale; les Arabes n'admettaient, dans chaque tribu, d'autre supériorité que celle d'une famille particulière, à qui la reconnaissance, la supériorité ou la fortune avait donné le premier rang, d'autre autorité que celle du chef de cette famille, qui, sous le titre de *cheik* ou d'*émir*, exerçait en père plutôt qu'en maître les fonctions de juge pendant la paix et de capitaine pendant la guerre. C'est là ce qui constitue la noblesse chez les Arabes, et ce peuple tient tant aux avantages de la naissance, qu'il conserve avec soin la généalogie de chaque famille, même celle des chevaux, qui sont pour lui des animaux nobles par excellence.

Les Arabes avant Mahomet.

On sait peu de chose de l'histoire des Arabes jusqu'à Mahomet. Vers le temps d'Abraham, on voit la conquête de l'Égypte par les Hycos et de l'Asie par Zouac; ce premier empire arabe, qui s'est étendu jusque dans l'Inde, a laissé peu de traces. Les Himyarites paraissent ensuite avoir dominé les autres tribus. Un assez grand nombre de Juifs passèrent en Arabie à l'époque de la captivité de Babylone, et s'établirent principalement

dans les villes. A cette époque, la religion des Arabes s'était corrompue depuis longtemps. Les Ismaélites étaient d'abord restés fidèles à la croyance en un seul Dieu; ils se laissèrent peu à peu entraîner à l'idolâtrie des autres tribus, et au culte des astres ou *sabéisme*, dont le temple principal était la *Caaba*, temple carré de la Mecque fondé, selon la tradition arabe, par Abraham lui-même. Ce temple, qui existe encore de nos jours, est un simple oratoire de construction grossière, qui forme un carré de treize mètres de long sur douze de large et quinze de haut; dans l'un des angles se trouve enchâssée la fameuse *Pierre noire*, de forme à peu près ovale, que les musulmans de nos jours viennent baiser avec le plus profond respect. La Caaba était dédiée au Dieu suprême, *Allah*; les trois cent-soixante idoles rangées autour n'étaient considérées que comme des dieux subalternes et des intercesseurs auprès d'Allah.

Dans le courant du second siècle de l'ère chrétienne, la rupture d'une digue qui servait à retenir et à distribuer les eaux des torrents, amena une grande inondation qui dispersa les Himyarites dans toute l'Arabie. Les tribus émigrées fondèrent entre autres le royaume de Hira, près de la Chaldée, et celui de Gassan, en Syrie; ces royaumes se convertirent au christianisme et se soumirent aux Grecs; d'autres émigrés, les *Khozaites*, prirent part à la guerre que se livraient les Djorhamites et les Ismaélites pour la possession de la Mecque et de la Caaba; ils conquièrent l'Hedjaz, s'emparèrent de la Mecque, et établirent l'idolâtrie dans la Caaba (vers 210). Les Khozaites se transmirent le pouvoir de père en fils, jusqu'à l'époque où la tribu des *Khoréischites*, l'une des plus puissantes des Ismaélites, qui était avant eux préposée à la garde de la Caaba, vint à bout de les expulser de la Mecque (464). Le chef des koréischites

était *Kosaï*, qui devint ainsi le premier intendant ou pontife. Son petit-fils, *Amrou*, surnommé *Haschem* (qui rompt le pain), à cause de sa grande libéralité dans un temps de famine, fut père d'Abd-el-Mottalib, père d'Abdallah, de qui naquit MAHOMET ou Mohammed (le glorifié), en 570.

Quatre religions existaient alors en Arabie. Le christianisme y avait été apporté, au quatrième siècle, chez les Homérites par l'arien Théophile; le judaïsme, introduit par les Juifs du temps de Nabuchodonosor, et par ceux qui se réfugièrent en Arabie après la prise de Jérusalem par Titus, et plus tard après la défaite de Zénobie, était surtout répandu à Médine, dans l'Yémen et dans les villes maritimes. Le sabéisme, dont le centre était la Mecque, dominait encore chez les Arabes: les idoles étaient multipliées, il y avait un dieu tutélaire pour chaque famille, et l'on allait jusqu'à immoler des enfants à ces divinités cruelles. Le magisme, apporté par les mages de la Perse, avait de rares prosélytes, mais le culte du feu s'était mêlé au sabéisme, et les deux religions s'étaient confondues.

Le faux prophète Mahomet (570-632).

Mahomet naquit à la Mecque. Orphelin dès l'âge de cinq ans, il eut pour tuteur son grand-père Abd-el-Mottalib, qui le recommanda à *Abou-Taleb*, son fils et successeur dans le pontificat de la Mecque. Mahomet n'avait alors pour toute fortune que cinq chameaux et une esclave éthiopienne. Abou-Taleb, qui faisait le commerce avec la Syrie, conduisit son neveu dans ce pays, et lui fournit l'occasion d'entrer en rapport avec un moine nestorien, qui lui fit connaître les saintes Écritures, et lui apprit ainsi que l'idolâtrie n'était pas la religion d'Abraham et d'Ismael. Plus tard, la probité, l'esprit et.

la bonne mine de Mahomet déterminèrent une riche veuve, nommée *Khadidja*, à l'épouser, et il put dès lors se livrer à ses méditations et à ses projets de réforme religieuse. A l'âge de quarante ans, il renonça au commerce, et se consacra entièrement à la mission qu'il s'était donnée d'extirper l'idolâtrie et de rétablir le culte d'un seul Dieu. Sortant de sa solitude du mont Hérat, près de la Mecque, où il avait l'habitude de se retirer tous les ans pendant plusieurs mois, il annonça à *Khadidja* qu'il avait vu l'ange Gabriel, qui l'avait appelé *prophète de Dieu*. *Khadidja* crut volontiers à une mission qui ne pouvait que l'honorer. Mahomet tint cette mission secrète pendant trois ans encore; au bout de ce temps, il n'avait que treize disciples, parmi lesquels *ALI*, son cousin, fils d'*Abou-Taleb*, *Zéide* (1), son esclave dévoué, *ABOU-BEKK*, vieillard respecté qui lui donna sa fille *Aïcha* en mariage, et *OTHEMAN*, qui devait devenir l'un de ses successeurs.

Mahomet se déclara publiquement la quatrième année. On le reçut avec des plaisanteries, et les Koréischites, craignant de perdre l'influence dont ils jouissaient, si le culte idolâtrique qu'il voulait abolir succombait, finirent par le persécuter. Il se retira une première fois à *Yatreb*, où il perdit *Khadidja* (620, *année du deuil*). *Yatreb* se convertit à la voix de Mahomet, et devint la ville du prophète, *Médinat-al-Nabi*, Médine. Mahomet revint ensuite à la Mecque, mais *Abou-Sophian*, chef de la famille des *Ommiades*, poussa les Koréischites à le tuer. Mahomet, averti à temps, s'enfuit à Médine (vendredi 16 juillet 722). De cette fuite (*hégire*), date l'ère des Mahométans. La guerre éclata entre Médine et la Mecque, à la voix de Mahomet, qui prêcha la *guerre sainte*

(1) Le nom de *séide* vient du nom de cet esclave.

contre les idolâtres, parmi lesquels il comprenait les Juifs et les chrétiens. Avec trois cent seize *musulmans* (1), il battit *Abou-Sophian* au puits de *Bedr* (624); battu l'année suivante près du mont *Ohod*, il ranima ses fidèles par les révélations nouvelles qu'il prétendait avoir, et triompha dans une nouvelle guerre connue dans les annales des Arabes sous le nom de *guerre des Nations* ou *du Fossé*, parce que plusieurs tribus s'étaient réunies contre Médine, qu'il avait fait entourer d'un large fossé (627). Les Juifs, qui n'avaient pas été étrangers à la guerre contre Mahomet, éprouvèrent la vengeance du prophète; ils se vengèrent à leur tour en envoyant à leur ennemi une brebis empoisonnée qui amena sa mort trois ans plus tard. Enfin la Mecque fut prise (630), et Mahomet détruisit toutes les idoles en disant: « La vérité est arrivée, que le mensonge disparaisse. » Dès ce moment, l'Arabie presque entière reconnut l'autorité et adopta la religion du prophète. C'est alors qu'il écrivit au roi de Perse et à l'empereur grec, mais sans succès. Il allait entreprendre contre eux la guerre sainte, lorsqu'il mourut, après avoir déshonoré ses dernières années par des fourberies, des cruautés et un dérèglement de mœurs qui suffraient à prouver qu'il n'était qu'un imposteur (8 juin 632).

Le Mahométisme.

La religion de Mahomet, qu'on désigne sous le nom de *mahométisme* ou d'*islamisme*, est tout entière contenue

(1) Mahomet donna à sa religion le nom d'*Islam*, qui indique une *résignation entière à la volonté de Dieu*; les sectateurs de l'*Islam* prirent de là le nom de *moustim* ou *moslem*, qui signifie *livré à Dieu*, et qui est devenu en français le mot *musulman*. Les musulmans s'appellent aussi les *croyants*, *moumenin*.

dans le *Coran* (*al-Corân*, le livre), qui se compose de tous les versets et chapitres tombés, selon l'occasion, de la bouche du Prophète, qui ne savait pas écrire : ces chapitres furent réunis une première fois par les ordres d'Abou-Bekr, et une seconde fois par ceux d'Othman. Le *Coran* est divisé en trente sections ou cahiers, en cent quatorze *sourates* ou chapitres, et seize cent soixante-six versets. Les dogmes fondamentaux de l'islamisme sont la croyance à l'unité de Dieu (sans trinité de personnes), la croyance aux anges, au jugement, à une autre vie et à la prédestination divine pour le bien comme pour le mal, c'est-à-dire au fatalisme. Mahomet se donna comme le dernier des prophètes; avant lui étaient venus Adam, Noé, Abraham, Moïse et Jésus. Les peines et les récompenses de la vie future sont toutes matérielles, et le bonheur du paradis ne consiste que dans les plaisirs des sens. D'ailleurs l'enfer, qui est éternel pour ceux qui ne sont pas musulmans, ne l'est pas pour les croyants de l'Islam; pour eux il n'est que temporaire, et le paradis doit y succéder après un plus ou moins long temps d'expiation. Il n'est pas nécessaire de dire combien peu une telle croyance est capable de retenir les méchants.

Le culte extérieur se compose de cinq pratiques fondamentales : la profession de foi, la prière, l'aumône, le jeûne et le pèlerinage. La profession de foi consiste dans cette formule : « Dieu est Dieu et Mahomet est son prophète. » On doit faire cinq prières par jour, au soleil levant, à midi, avant et après le coucher du soleil, à la première veille de la nuit; et il convient de s'y préparer par des ablutions que l'on fait, soit avec de l'eau, soit avec le sable du désert. L'aumône est fortement recommandée par le *Coran*; les musulmans se regardent comme obligés de donner aux pauvres la dîme de leurs

biens, « mais, dit un historien (1), cette charité est une obligation, non un sentiment; c'est un calcul pour son salut, dont on s'acquitte scrupuleusement d'une main, tandis que de l'autre on frappe son esclave, on trompe l'acheteur et on égorge son rival. » Le jeûne n'est pas moins obligatoire : tout un mois, celui de *ramadhan*, y est consacré. Pendant ce mois on ne peut manger depuis le lever du soleil jusqu'au coucher; mais on élude la sévérité du jeûne en dormant tout le jour et en tenant table pendant toute la nuit. Enfin, tous les hommes et même les femmes doivent faire une fois dans leur vie le pèlerinage de la Mecque. Mais le moyen le plus sûr d'arriver au paradis est de prendre part à la *guerre sainte*. Le *coran* ne la déclare pas précisément contre les Juifs et les chrétiens; il suffit de ne point s'allier avec eux par le sang, et l'on ne doit les combattre que s'ils provoquent; quant aux autres, c'est le devoir de tous les musulmans de les attaquer, de les poursuivre et de les tuer s'ils n'embrassent pas la religion du Prophète. Mahomet fit quelques autres prescriptions plus hygiéniques que religieuses. Il défendit la chair de porc, le vin, le jeu et la musique.

L'islamisme n'a point de sacerdoce proprement dit; il s'établit seulement peu à peu un corps spécial d'hommes chargés, sous le nom d'*imans*, du service des temples ou *mosquées*. Les imans se divisent en cinq classes : les *scheïkes* ou prédicateurs; les *khatibs*, qui font la prière du vendredi, jour qui remplace le dimanche chez les musulmans; les *imans* proprement dits, qui récitent les cinq prières quotidiennes; les *muezzins*, qui crient du haut des minarets les heures de la prière, et les *kayînes*, qui sont les portiers et les serviteurs des mosquées.

(1) Cantù, *Hist. universelle*.

La morale du Coran est celle des dix commandements de Dieu, mais elle n'atteint, chez les musulmans, que les actes extérieurs et non les pensées du cœur. Le célibat des vierges est proscrit, la pluralité des femmes est permise (1), et la chasteté chrétienne est inconnue des sectateurs du faux prophète : c'est une des causes de leur décadence.

Telle est, dans ses principaux traits, la religion de Mahomet, mélange de judaïsme et de christianisme, véritable progrès sur l'idolâtrie, mais progrès en arrière sur le christianisme, que Mahomet connaissait, et pour lequel il aurait dévoué son génie, s'il n'avait pas eu pour mobiles l'ambition et la sensualité. Avec son fatalisme, avec ses doctrines sensuelles, et malgré tout ce qu'il a emprunté de bon et de vrai à l'Ancien Testament, le mahométisme s'est montré tout-puissant pour accumuler les ruines, et incapable de relever les peuples; les Arabes ne jetèrent d'abord un si vif éclat, que parce qu'ils s'inquiétèrent peu de suivre toutes les prescriptions du Coran, qui proscrit les arts et qui tue l'activité intellectuelle. « Au lieu d'aider la religion chrétienne à soumettre l'Arabie entière, où elle commençait à dominer, Mahomet a mieux aimé l'arrêter dans ses progrès; au lieu de reconnaître et de protéger la vérité, il a préféré la travestir et la combattre comme une absurdité blasphématoire. En semant le mensonge, il a récolté la tempête, la ruine et la mort (2). » La comparaison des pays soumis à l'islam avec ceux où règne le christianisme achève de faire juger la doctrine et l'imposteur.

(1) Mahomet permet d'avoir quatre femmes à la fois, sans compter les esclaves.

(2) Poinssignon, *Orig. de la société moderne*.

Les califes électifs (632-661).

Mahomet n'avait pas désigné de successeur; on reconnut pour son *calife* ou vicaire ABou-BEKr (le père de la Vierge), père d'Aïcha, femme de Mahomet, parce que le Prophète l'avait chargé de dire la prière publique à sa place, mais ALI, qui avait épousé *Fatime*, fille de Mahomet, revendiqua la succession, et il trouva de nombreux partisans. De là naquit parmi les musulmans un schisme qui s'est prolongé jusqu'à nos jours : les *sunnites* ou partisans de la tradition reconnaissent comme légitimes les trois califes qui ont précédé Ali; les *schyites* ou séparatistes ne reconnaissent qu'Ali et ses onze successeurs. Les Turcs sont sunnites, les Perses schyites; cette différence explique l'inimitié perpétuelle des deux peuples. Quoi qu'il en soit, Abou-Bekr finit par l'emporter; pour prévenir de nouvelles divisions, il lança les Arabes contre les chrétiens. *Khaled* conquiert le royaume de Hira, allié de la Perse; *Amrou* envahit la Palestine et s'empare de Gaza; *Khaled* bat les troupes d'Héraclius à Aïznadin, et, le 23 août 634, le jour même où mourut Abou-Bekr, après avoir désigné OMAR pour réciter la prière à sa place, il prenait Damas : toute la Syrie était perdue pour l'empire grec.

Le califat d'Omar (634-644), qui prit le titre d'Émiral-Moumenin, prince des croyants (1), continua les succès des Arabes. La Célé-Syrie fut conquise, et la sanglante bataille livrée sur les bords de l'Yermouk fit tomber Jérusalem entre les mains des musulmans (637). Omar vint en personne prendre possession de la ville, pour laquelle le patriarche Sophronius obtint une capitulation assez favorable. Ce dernier coup abattit Héraclius,

(1) Les auteurs du moyen âge ont fait de ce titre le mot de *Miramolín*.

qui ne pouvait comprendre de tels revers : « Prince, lui « dit un de ses conseillers, ce qui fait le succès des Arabes, ce sont les péchés des Romains. » La Mésopotamie fut conquise après la Syrie (639), et MOAVIAH, fils d'Abou-Sophian, fut chargé de gouverner les nouvelles provinces de l'empire arabe. Amrou était déjà passé en Égypte, où l'avaient appelé les Jacobites, hérétiques qui ne reconnaissaient en Jésus-Christ qu'une seule nature. Tout le pays fut soumis en quelques mois; Alexandrie seule résista pendant quatorze mois; elle fut enfin forcée le 14 décembre 641; les richesses en furent transportées en Arabie. La fameuse bibliothèque d'Alexandrie, bien déchue de son ancienne splendeur, mais encore riche en ouvrages précieux, ne put être sauvée. On pria Amrou de l'épargner; Amrou consulta le calife. Omar était un pur musulman, farouche et austère, qui détestait par principe de religion les sciences et les arts : « Si les livres que contient la bibliothèque, répondit-il, sont conformes au Coran, ils sont inutiles; s'ils lui sont contraires, ils sont pernicious. Ainsi, fais-les brûler. » Les livres servirent à chauffer les bains publics (1). Amrou s'occupa de consolider sa conquête; il traita favorablement les Jacobites au détriment des catholiques; il rouvrit le canal anciennement exécuté entre la mer Rouge et la Méditerranée, fit une expédition dans la Cyrénaïque et prépara la conquête de l'Afrique septentrionale. Quand Omar mourut, la Syrie et l'Égypte appartenaient aux Arabes, et la conquête de la Perse était commencée; mais les succès de ses généraux en Perse lui furent fatals : un esclave persan, nommé Firouz,

(1) On a contesté ce fait, en rappelant que la bibliothèque d'Alexandrie avait été dispersée du temps de Théodose le Grand. Des témoignages chrétiens et musulmans attestent le fait, et l'on comprend que la bibliothèque avait pu se reformer en partie depuis Théodose.

vengea sa patrie en le frappant de trois coups mortels, au moment où il faisait sa prière dans la mosquée de Médine (644).

OTHMAN (644-656) fut choisi à la place d'Omar, malgré les réclamations d'Ali. La conquête de la Perse fut achevée pendant le règne du nouveau calife. Depuis la mort de Siroès jusqu'à l'avènement d'YEZDEGERD III (628-632), fils de Chosroès, ce pays avait vu passer huit ou neuf souverains; épuisé d'hommes et d'argent par les guerres de Chosroès, agité par des querelles religieuses, amolli par le luxe, ayant une administration en désordre et une armée mercenaire, il ne pouvait résister aux Arabes, que la continuité de leurs succès avait rendus invincibles. Yezdegerd (632-652) vit son meilleur général, *Roustan*, vaincu et tué à Cadesiah (636), dans une bataille qui dura trois jours; la bataille de Nehavend (642) le força d'implorer le secours des Turcs, qui finirent par l'assassiner (652). Avec lui finit le second royaume de Perse; ce pays ne recouvra son indépendance qu'à la fin du quinzième siècle. Le calife fonda Coufa, à quelque distance d'Hira, et Bassora, près du golfe Persique. L'Arménie subit le sort de la Perse, après avoir d'abord résisté avec avantage; elle fut contrainte de payer tribut (646). En même temps, Othman, qui favorisait les entreprises maritimes, dédaignées par son prédécesseur, envoyait Moaviah avec une flotte contre les possessions de l'empire grec. Moaviah rendit l'île de Chypre tributaire et prit Rhodes, d'où il emporta les débris du fameux colosse; il battit ensuite la flotte grecque commandée par Constant II (655), et il allait attaquer Constantinople, lorsque la mort d'Othman l'arrêta. Cependant Amrou avait été rappelé d'Égypte, et remplacé par *Abdallah*, frère de lait d'Othman. Abdallah battit les Grecs à Jacobé, et rapporta de la province de Carthage un im-

mense butin ; mais les Arabes d'Égypte, mécontents de son gouvernement, laissèrent les Grecs reprendre Alexandrie ; il fallut renvoyer Amrou pour rétablir les affaires : Alexandrie fut reprise. Othman avait mécontenté tout le monde par la faveur qu'il accordait à ses parents et aux hommes que Mahomet avait autrefois frappés d'anathème ; le mécontentement devint si vif, que le calife fut assassiné dans sa maison par un des enfants d'Abou-Bekr.

ALI (656-661), gendre de Mahomet, parvint enfin au califat qu'il convoitait depuis si longtemps, mais il trouva bientôt une redoutable ennemie dans Aïcha, la veuve du Prophète, la *mère des fidèles*, qui le détestait, et qui attira dans son parti Amrou et Moaviah. Vaincue à la *Journée du chameau*, ainsi appelée parce qu'il fallut, pour la faire prisonnière, couper les jarrets de l'animal qui la portait, elle fut traitée avec beaucoup d'égards par Ali, qui l'envoya à Médine. Mais Moaviah et Amrou, disgraciés, s'unirent pour renverser le calife, et la guerre civile désola la Syrie. Après bien des combats meurtriers, dans l'un desquels Ali tua jusqu'à quatre cents ennemis de sa main, des arbitres furent choisis pour apaiser la querelle ; ils ne réussirent pas. Alors trois fanatiques de la secte des *Kharégités* (rebelles) résolurent d'assassiner les trois chefs pour ramener la paix. Ali reçut un coup mortel, Amrou échappa, Moaviah guérit de sa blessure. Le fils d'Abou-Sophian fut proclamé calife ; *Hassan*, fils d'Ali, prince doux et débonnaire, abdiqua solennellement à Coufa, au bout de six mois, et Damas devint la capitale de l'empire arabe, que Moaviah transmit à sa postérité.

Les califes Ommiades.

L'avènement de la famille des Ommiades avec MOAVIAH (661-680) n'arrêta pas les divisions. Les sunnites et les schyites, ceux-ci s'en tenant strictement à la lettre du Coran, ceux-là y ajoutant la tradition, se déclarèrent, les premiers pour les Ommiades, les seconds pour Ali ; d'autres sectes moins tranchées se formèrent au sein de ces deux grandes branches de l'islamisme ; l'histoire intérieure du califat n'offre qu'une suite de guerres civiles, de trahisons, d'assassinats et d'horreurs de tout genre. Ces divisions ralentirent un moment les progrès des Arabes. Moaviah eut à lutter pendant tout son règne contre les partisans d'Ali ; le feu grégeois repoussa ses flottes de devant Constantinople, malgré la présence de son fils YÉSID. Les Arabes furent plus heureux en Afrique, où ils fondèrent Kairouan, au sud-est et à trente lieues environ de Carthage.

YÉSID I^{er} (680-683) se rendit odieux par son avarice et son intempérance ; les guerres civiles, apaisées dans les dernières années de Moaviah, recommencèrent, et un ABDALLAH fut proclamé calife à la Mecque. MOAVIAH II, son fils, abdiqua au bout de six mois, par scrupule de conscience, en faveur de MERWAN I^{er}, aussi de la famille des Ommiades (684). Abdallah était toujours reconnu en Arabie, en Égypte et dans une partie de la Perse ; Merwan lui enleva l'Égypte, et son fils ABD-EL-MALEK (685-705), prince d'une grande sagesse et d'une valeur éprouvée, mais avare et cruel, rétablit l'unité du califat à la mort d'Abdallah (693). Alors recommencèrent les conquêtes. Justinien II avait repris les hostilités ; *Hassan*, gouverneur d'Afrique, que le patrice Léonce avait d'abord vaincu, reprit l'offensive et s'empara de Carthage, dont il rasa les murailles et abattit les édifices (694). Les Ber-

bers (1), encouragés par leur reine *Kahina*, voulurent conserver leur indépendance; la mort de *Kahina*, qui périt dans une bataille, les força de se soumettre. *Moussa*, successeur de *Hassan*, acheva leur soumission; ils se firent musulmans, et le christianisme disparut de l'Afrique. Il ne restait plus aux chrétiens que *Tanger*, *Arzille* et *Centa*, dont le comte *Julien* était gouverneur. La trahison du comte amena la perte de ces villes et celle de l'Espagne.

Walid (703-715) venait de succéder à son père *Abd-el-Malek*, lorsque *Moussa* lui soumit à *Damas* un projet de conquérir l'Espagne. L'entreprise pouvait paraître difficile. *Walid* recommanda la prudence, et *Moussa*, pour tenter d'abord une reconnaissance, envoya un de ses officiers, nommé *TARIK*, avec quatre vaisseaux et cinq cents hommes (710). *Tarik* réussit. On le renvoya l'année suivante avec douze mille hommes, et il vint camper auprès d'un rocher qui a gardé son nom (*Gibel-al-Tarik*, montagne de *Tarik*, *Gibraltar*). Le gouverneur de l'Andalousie fut battu. Le roi *Rodrigue* accourut avec toute la noblesse de son royaume et une armée de quatre-vingt-dix mille hommes. On se rencontra à *Xérès de la Frontera*, près de *Cadix*; la bataille dura trois jours; *Tarik* tua lui-même *Rodrigue*, et la victoire lui fut acquise (711). *Moussa*, jaloux des succès de son lieutenant, voulait l'arrêter, mais il n'obéit qu'après avoir pris *Tolède* et soumis une grande partie de l'Espagne. *Moussa* voulut du moins partager sa gloire; il entra lui-même en Espagne, soumit *Séville* et *Mérida*, jeta en prison *Tarik*, à qui *Walid* rendit plus tard son commandement, et poussa jus-

(1) C'est le nom que l'on commençait à donner aux anciens habitants de l'Afrique qui n'étaient ni Grecs, ni Romains: on dérive ce nom de *Barbare*, expression employée, comme on le sait, pour désigner les peuples qui n'étaient ni Grecs ni Romains.

qu'à *Saragosse*, dont la chute acheva la conquête de l'Espagne. Les montagnes de l'Asturie et de la Cantabrie restèrent seules indépendantes; *PÉLAGE*, cousin de *Rodrigue*, y jeta les fondements d'un royaume qui devait plus tard rendre l'Espagne aux chrétiens. *Walid* était un prince indolent, mais, grâce à ses généraux, son règne marque la période la plus brillante des Ommiades. Pendant ce règne, un conducteur de chameaux, nommé *Katibah*, convertit à l'islamisme les hordes turques qui campaient à l'Orient de la Perse, l'islamisme pénétra dans l'Inde jusqu'à l'Indus; la Géorgie et le Caucase reçurent la foi du prophète. A la mort de *Walid*, l'empire des Arabes, long de plus de dix-sept cents lieues, depuis l'Indus jusqu'aux Pyrénées, avait pour bornes: à l'est, l'Indus et la vallée de *Cachemir*; au nord, les steppes des *Turkestans*, la *Caspienne*, le *Caucase* et une ligne oblique tirée de la pointe orientale de la *Mer Noire* jusqu'à *Tarse*, en dehors de laquelle étaient tributaires le *Pont* et la *Cappadoce*; la *Méditerranée*, où ils occupaient *Rhodes*, *Chypre* et les *Baléares*; enfin les *Cévennes méridionales* et les *Pyrénées*; à l'ouest, l'*Océan Atlantique*; au sud, les déserts de l'Afrique, l'*Ethiopie* et la mer des Indes jusqu'aux bouches de l'Indus. Mais, en touchant les *Gaules*, il allait rencontrer des adversaires redoutables, et son étendue même l'exposait à un fractionnement qui ne tarda pas à s'opérer.

CHAPITRE V.

LES CARLOVINGIENS (711-814).

(Huitième siècle.)

Trois grands hommes, Charles Martel, Pépin le Bref et Charlemagne vinrent, au huitième siècle, rendre à l'Occident la prééminence dont les invasions arabes l'avaient dépouillé; le premier arrêta les progrès de l'islamisme; le second affermit la puissance temporelle des Papes; le troisième, continuant l'œuvre de son père et de son aïeul, constitua l'Europe chrétienne et rétablit l'empire romain, mais en le mettant au service de l'Église: la chrétienté fut définitivement formée, et l'Occident mis en état de résister d'abord à l'Orient pour le vaincre ensuite. Pendant ce temps, l'empire d'Orient s'affaiblit de plus en plus; l'empire arabe, encore plus étendu qu'au siècle précédent, fut pourtant moins à craindre, à cause des dissensions qui le déchirèrent, et l'islamisme ne recommença à effrayer l'Occident que lorsque les Turcs parurent.

Cinq divisions: l'Empire arabe; l'Empire grec; le Monde occidental en dehors des Carlovingiens; les premiers Carlovingiens; Lettres, sciences et arts.

§ I^{er}. — *L'empire Arabe* (715-813).

Les califes Omniades.

SOLIMAN (715-717), frère et successeur de Walid, commença son règne par un acte digne du despotisme oriental. Moussa, le conquérant de l'Espagne, l'avait of-

fensé; il le fit battre de verges et exposer tout un jour au soleil brûlant de Damas, sur la place publique; puis il fit tuer son fils *Abd-el-Aziz*, qui l'avait aidé dans la conquête, et força le malheureux père à contempler la tête de son fils: « Reconnais-tu ces traits? dit-il à « Moussa. — Oui, répondit le vieux guerrier; ce sont « ceux d'un homme brave et fidèle, mille fois supérieur « à celui qui a ordonné sa mort. » Soliman combla d'honneurs Tarik, qui les méritait et qui s'était sans doute montré meilleur courtisan. Puis il envoya son frère Moslem faire le siège de Constantinople. Le feu grégeois, un hiver rigoureux, et le courage de Léon l'Isaurien, qui monta sur le trône pendant le siège, forcèrent les Arabes de renoncer à leur entreprise après treize mois de souffrances et de combats. Soliman mourut de douleur de ses mauvais succès, avant même que le siège fût levé.

Son cousin OMAR II (717-720) donna l'ordre de lever le siège. Ce calife se distingua par sa loyauté et par la simplicité de ses mœurs; il abolit les malédictions que l'on prononçait régulièrement contre les Alides (descendants d'Ali), mais il fut empoisonné par des membres de sa propre famille. YÉSÏD II (720-724), fils d'Abd-el-Malek, fut un prince oisif et voluptueux, il persécuta les Alides et les chrétiens, et interdit à ces derniers les images, à l'époque même où Léon l'Isaurien lançait ses édits iconoclastes (1): l'hérésie se trouvait d'accord avec l'islamisme. HESCHAM (724-743) arrêta un moment la décadence qui se précipitait; les révoltes qui éclataient dans les provinces furent apaisées. Celle d'Espagne était sérieuse. Ce pays était alors divisé en cinq pro-

(1) Le mot *iconoclastes* signifie *briseurs d'images*; on appela ainsi les hérétiques qui condamnaient le culte des images et qui les détruisaient partout où ils en rencontraient.

vinces administrées chacune par un *wali* (gouverneur), ayant sous ses ordres les *alcaïdes* ou *alcades* (juges) avec des *wazirs* ou *vizirs* (sous-gouverneurs); au-dessus des walis était l'*émir*, qui gouvernait toute l'Espagne. L'*émir* Abd-er-Rahman ou **ABDÉRAME** comprima la révolte, et voulut faire la conquête de la Gaule, que les émirs ses prédécesseurs avaient commencée, en poussant jusqu'à Narbonne et Toulouse. Il franchit les Pyrénées à la tête d'une formidable armée, renversa les Aquitains et les Vascons qui voulaient lui disputer le passage sous la conduite du duc *Eudes*, et il espérait mettre bientôt la main sur les trésors de Saint-Martin de Tours, quand la masse d'armes de Charles Martel vint briser les bandes arabes *comme le marteau brise le fer* (732). Il y avait cent ans que Mahomet était mort; la bataille de Poitiers arrêta les progrès des Arabes que le faux Prophète avait lancés sur le monde. **ABDÉRAME** périt dans la bataille.

Il eût fallu d'autres hommes que ceux qui se succédaient à Damas pour maintenir l'unité de l'empire. **WALID II** (743), qui succéda à son oncle Hescham, n'eut que le temps de se montrer prodigue et débauché; il fut massacré dans son palais par son cousin *Yésid III*, fils de *Walid I^{er}*, que la peste emporta au bout de quelques mois, et qui laissa le trône à son frère **IBRAHIM**, renversé à son tour au bout de deux mois par **MERWAN II** (744-750), arrière-petit-fils de Merwan I^{er}. Le nouveau calife avait de grandes qualités, mais l'empire se disloquait de toutes parts; chaque nationalité revendiquait l'indépendance ou la suprématie, et il ne manquait pas de prétendants qui traitaient les Ommiades d'usurpateurs. Une révolte plus formidable que les autres éclata en Perse sous l'inspiration des Alides. **ABOUL-ABBAS**, arrière-petit-fils d'Abbas, oncle de Mahomet, se mit à la tête des révol-

tés, et prit le titre de calife à Koufa, dans la Perse, avec la couleur noire pour emblème, tandis que les Ommiades avaient la couleur blanche. Merwan essaya de résister; il fut battu près de Mossoul (749), se réfugia en Égypte, perdit une seconde bataille, et fut tué dans une mosquée.

Les premiers Abbassides (750-813).

Aboul-Abbas (750-754) affermit sa domination en faisant massacrer dans son propre palais quatre-vingt-dix Ommiades, et en continuant de mériter le surnom de *Saffah*, sanguinaire, qu'on lui donna alors. Mais un enfant échappa au massacre; il était petit-fils du calife Hescham, et se nommait **ABD-ER-RAHMAN**. Il resta caché pendant plusieurs années, et débarqua ensuite en Espagne, où on l'appelait; l'Espagne le reconnut, et le califat d'Espagne ou de Cordoue fut fondé (756). L'avènement des Abbassides et la division du califat coïncidait ainsi avec l'avènement des Carlovingiens dans la personne de **Pépin le Bref** (752).

ABOÛ-GIAFFAR-AL-MANZOR (le victorieux), succéda à son frère (754-775); il fonda Bagdad, sur le Tigre (762), et y transporta le siège de l'empire; la Perse reprenait ainsi la prééminence, mais les *noirs* étaient impatientement supportés par les *blancs*, et le démembrement commença. **MOHAMMED-MAHADI** (775-785) reprit la guerre contre les Grecs, et son second fils **HAROUN-AL-RASCHID** (Aaron le Juste) imposa un tribut à l'empereur. **MOUSSA-AL-HADI**, qui périt assassiné (786), laissa le trône à **Haroun** (786-809), dont le règne forme la période la plus glorieuse de la dynastie des Abbassides. **Haroun-al-Raschid** se défit de deux descendants d'Ali, qui lui faisaient craindre pour son autorité; cruel pour ceux qui menaçaient sa puissance, il se montra grand, généreux et magnifique

dans tout le reste. Il enleva l'Asie mineure aux Grecs, repoussa les invasions des Khazares, et comprima les révoltes qui éclatèrent à Mossoul, à Damas et en Égypte. Il ne put cependant empêcher la dynastie des *Edrissites* de s'établir à Fez (785), et celles des *Aglabites* à Kairouan (799). Mais c'est la protection qu'il accorda aux savants, aux poètes et aux artistes qui a rendu son nom célèbre. Il fonda une espèce d'Académie à Bagdad, qui devint le centre d'un mouvement intellectuel très-remarquable. C'est sous son règne, ou peut-être sous celui de son fils, qu'ont été écrites les *Mille et une Nuits*, suite de contes qui montrent la prodigieuse fécondité de l'imagination arabe. Des relations amicales s'établirent entre Haroun et Charlemagne; l'empereur d'occident envoya de magnifiques présents au calife, et celui-ci lui fit remettre les clefs du Saint-Sépulcre de Jérusalem. Une partie de la gloire du règne d'Haroun revient au vizir ou premier ministre *Yahia*, de la famille des *Barmécides*, issue du *Xhoraçan*, et à son second fils *GIAFAR*, le confident et l'ami du calife. Cette famille, élevée au comble de la prospérité par Haroun, fut à la fin de son règne sacrifiée à des soupçons, fondés ou non; tous les parents et les amis de Giafar furent enveloppés dans sa disgrâce.

Haroun-al-Raschid prépara la décadence de sa dynastie en partageant le califat entre ses trois fils aînés. L'un d'eux, *AL-MAMOUN* (813-833), resta seul maître du pouvoir, en détrônant son frère *Al-Amyn*.

Les Omniades d'Espagne (756-822).

Le califat établi à Cordoue s'était entièrement séparé du reste du monde musulman; la lutte entre les chrétiens et les mahométans absorba l'énergie guerrière des deux peuples, qui vécurent sans prendre une part active aux grands événements contemporains. *Abd-er-Rahman* ou

ABDERAME I^{er} (756-787) repoussa avec succès les entreprises des Abbassides, mais Charlemagne lui enleva les pays situés entre l'Èbre et les Pyrénées, et il ne put soumettre les chrétiens des Asturies; il se vengea de ces échecs en opprimant ses sujets chrétiens et en les frappant d'impôts très-élevés. Les guerres civiles qui éclatèrent à l'avènement de son fils *HESHAM I^{er}* (787-796), et qui continuèrent sous *AL-HAKEM I^{er}* (796-822), permirent à Charlemagne d'affermir sa domination sur le comté de Barcelone, et aux chrétiens des Asturies d'agrandir leur royaume.

Royaume des Asturies ou d'Oviédo (711-842).

Pélage avait rallié autour de lui, dans les montagnes de l'Asturie, les débris de la puissance des Visigoths, pendant que *Pierre* affranchissait les Cantabres et prenait le titre de duc. Les deux chefs chrétiens s'unirent contre les Arabes; la victoire de Covadonga (718) assura l'indépendance des chrétiens, et fonda le royaume des Asturies. *ALPHONSE I^{er}* le Catholique (753-765), fils de Pierre, épousa une fille de Pélage, et réunit les deux États; il étendit sa domination jusqu'au Douro. Son fils *FROÏLA* (765-775) fixa sa résidence à Oviédo, qu'il avait fondé, et qui donna son nom au nouveau royaume à partir du règne d'*ALPHONSE II* le Chaste (1). Le règne d'Alphonse fut l'un des plus brillants de cette dynastie. La conquête de la marche d'Espagne (2) par Charlemagne lui donna un appui contre les Arabes; Alphonse fit alliance avec Charlemagne; il protégea les lettres et les arts, qui recommencèrent à fleurir dans les nombreux monastères

(1) *A Froïla* succédèrent *Aurélio* (775-781), *Silo* (781-784), *Maurecat* (784-789) et *Bermude I^{er}* (789-791).

(2) On donnait le nom de *marche* aux pays frontières.

fondés en Asturie; plusieurs villes nouvelles s'élevèrent, entre autres celle de Compostelle, qui attira bientôt un concours considérable de pèlerins autour du tombeau de saint Jacques le Majeur (1).

§ II. — *L'empire grec (717-811).*

Léon l'Isaurien (717-741).

L'avènement de la dynastie Isaurienne avec Léon III, et les troubles qui éclatèrent chez les Arabes, laissèrent d'abord l'empire grec respirer un peu. Léon força les Arabes à lever le siège de Constantinople (718), et se fit respecter des Barbares, mais il détruisit lui-même le bien qu'il avait commencé à faire, en s'occupant, sans une connaissance suffisante, des matières religieuses. Sous l'influence de quelques Juifs et d'un apostat qui était redevenu chrétien, il s'imagina que le culte rendu aux images de Jésus-Christ et des saints est une idolâtrie, et il proscrivit ce culte par un édit (725), malgré les réclamations de saint Germain, patriarche de Constantinople, et de l'illustre saint Jean Damascène. Les iconoclastes, protégés ainsi par l'empereur, se livrèrent à toutes sortes de violences contre les catholiques; des troubles éclatèrent dans les provinces et surtout en Italie. Les habitants de Rome et de Naples songèrent alors à rétablir l'empire d'Occident, mais le pape saint Grégoire II, quoiqu'il eût à se plaindre des persécutions exercées contre lui par Léon, les en détourna et maintint la fidélité à l'empereur. Léon ne lui en fut pas reconnaissant; les troubles continuèrent, les Lombards en profitèrent pour s'emparer de l'exarchat de Ravenne; les peuples ne voulurent plus reconnaître d'autre au-

(1) Le nom de Compostelle est l'abrégé de *Giacomo apostolo*.

torité que celle des papes, et la souveraineté temporelle du Pontificat se trouva fondée pour ainsi dire malgré les Pontifes eux-mêmes, qui avaient fait tous leurs efforts pour maintenir l'autorité des empereurs. Saint Grégoire III excommunia les iconoclastes dans un concile (732), et Léon mourut au milieu des désordres provoqués par ses édits, qui avaient fait de nombreux martyrs dans les provinces, comme ceux des empereurs païens (741).

Constaantin Copronyme (741-775).

CONSTANTIN V, surnommé COPRONYME (nom d'ordure), parce qu'il avait souillé les fonts baptismaux lorsqu'il y fut présenté, marcha sur les traces de son père. Après avoir vaincu son beau-frère Artavasde, que le parti orthodoxe lui avait opposé, il combattit avec succès les Arabes, auxquels il reprit une partie de l'Asie mineure (746), et sembla ensuite s'attacher à surpasser Léon III en barbarie et en impiété. Constantinople et les provinces furent en proie à une violente persécution. Les iconoclastes crevaient les yeux aux catholiques, ils leur coupaient les narines, ils les déchiraient à grands coups de fouet, ils les précipitaient dans la mer, ils leur fendaient la tête avec les images de saints peintes sur le bois, et Constantin présidait à ces sanglantes exécutions. Une peste meurtrière ravagea l'empire; Constantin repeupla Constantinople avec des iconoclastes; des peuples slaves vinrent, du consentement de l'empereur, s'établir dans la Grèce et la Macédoine dépeuplées; les provinces italiennes furent définitivement perdues; telles furent les victoires du prince iconoclaste.

Fin de la dynastie isaurienne (775-802).

LÉON IV (775-780), fils de Constantin Copronyme, reçut le surnom de *Khazare*, parce que sa mère était fille d'un khan des Khazares. Il mit fin à une expédition commencée par son père contre les Bulgares, combattit avec succès les Arabes dans l'Asie mineure, et mourut au moment où il allait renouveler les édits contre les images. L'impératrice IRÈNE, sa veuve, femme d'énergie, attachée à la foi orthodoxe, mais ambitieuse, régna alors au nom de son fils CONSTANTIN VI. L'un de ses premiers actes fut de convoquer, de concert avec le pape ADRIEN, un concile à Nicée, afin de détruire l'hérésie des iconoclastes et de rendre la paix à l'Église (786). Malheureusement elle ternit la gloire qu'elle venait d'acquiescer ainsi en disputant le pouvoir à son fils majeur (790), à qui elle fit crever les yeux. Vaincue par Haroun-al-Raschid, et obligée de lui demander la paix, elle essaya de se relever par une alliance avec Charlemagne, qu'elle songea même à épouser. Ce projet d'alliance indisposa les Grecs contre elle; l'armée se révolta et mit sur le trône le logothète NICÉPHORE, qui l'exila dans l'île de Lesbos (802). Avec elle finit la dynastie isaurienne.

Nicéphore I^{er} (802-811) se trouva hors d'état de défendre l'empire contre les ennemis du dehors: le calife Haroun le contraignit à acheter la paix (806); les habitants des îles de Venise se rendirent indépendants de l'empire, et l'empereur périt dans une expédition contre les Bulgares, qui ravageaient la Thrace sous la conduite de leur roi *Crem* ou *Crum*. Il avait d'ailleurs mérité la haine des orthodoxes en favorisant de nouveau les iconoclastes.

§ III. — *Le monde Occidental en dehors des Carolingiens (711-814).*

Les Anglo-Saxons.

Pendant que l'empire d'Orient succombait peu à peu sous les attaques des Arabes et des Barbares du centre, l'Occident entraînait de plus en plus dans les voies de la civilisation chrétienne, et il devait être prêt lorsque arriverait la seconde grande invasion du nord. L'heptarchie anglo-saxonne, après avoir enduré encore un siècle de divisions, de guerres et de crimes, finit par se fondre en un seul royaume sous le sceptre d'EGBERT le Grand, roi de Wessex, qui avait d'abord été dépouillé de son trône par un usurpateur, et qui s'était réfugié à la cour de Charlemagne; rappelé par les *thanes* (nom donné aux lèudes en Angleterre), il triompha de ses ennemis (800), et réunit successivement à son royaume le Cornwall (809), Essex et Kent (819), la Mercie (823) et la Northumbrie (827). Il conserva le titre de *bretwalda*, mais il est compté comme le premier roi de l'Angleterre. Les pirates danois commencèrent à paraître sur les côtes vers la fin de son règne; il les combattit avec des succès variés (836).

Les Germains.

En même temps la Germanie, qui allait être bientôt connue sous le seul nom d'Allemagne, s'organisait sous la puissante main de Charlemagne. Les *Normands* ou hommes du Nord, venus de la presqu'île de la Scandinavie et du Danemark, se préparaient à leurs prochaines invasions, mais respectaient le terrible Carolingien; les Saxons, partagés en quatre associations distinctes, *Wesphaliens*, *Angrariens*, *Ostphaliens* et *Nordalbingiens* (nord de l'Elbe), attiraient sur eux les armes de Char-

lemagne, pour avoir massacré les missionnaires chrétiens, et, soumis après des guerres sanglantes, ils se convertissaient à l'exemple de leur valeureux chef WITIKIND (786); les Thuringiens avaient des ducs tributaires des Francs, et les Bavaois entraient aussi dans le grand empire d'Occident, après avoir été gouvernés par l'illustre dynastie des ducs Agilolfinges (554-788). Les Bavaois descendaient, selon les uns, des anciens *Boïens*, Gaulois établis en Bohême; selon d'autres, ces Boïens avaient été détruits ou subjugués par plusieurs peuplades germaniques, et, du mélange des vainqueurs et des vaincus se forma un nouveau peuple, les *Bojoarii* ou Bavaois, qui occupèrent la Norique, avec Ratisbonne pour capitale. La famille des Agilolfinges avait chez eux le pouvoir. *Garibald* fut leur premier duc (554-693); après lui régnèrent neuf autres ducs jusqu'à *TASSILON II* (748-788). Celui-ci se reconnut d'abord vassal de Pépin le Bref, puis il s'allia contre lui avec Didier, roi des Lombards, et, après la chute du royaume des Lombards, avec les Avars contre Charlemagne. Vaincu et condamné à mort dans une diète, il fut enfermé dans l'abbaye de Jumièges, où il mourut, et la dignité duciale fut abolie: Charlemagne fit gouverner la Bavière par des comtes.

Fin du royaume des Lombards (712-774).

Un autre peuple venait d'être vaincu par Charlemagne. LUITPRAND ou LUITPRAND (712-744), prince énergique et guerrier, avait réprimé la trop grande indépendance des ducs et repris le projet de soumettre toute l'Italie. Ces circonstances étaient favorables: Léon l'Isaurien mettait le trouble dans toutes les provinces de l'empire en soutenant les iconoclastes, et les villes d'Italie encore soumises aux Grecs repoussaient l'hérésie. Luit-

prand s'empara de Ravenne (728), et il eût pris Rome, si le pape saint Grégoire II n'était intervenu pour conserver la ville à l'empereur de Constantinople. Ravenne fut reprise l'année suivante, et Luitprand fit alors cause commune avec les Grecs contre saint Grégoire III, successeur de Grégoire II, qui avait excommunié les iconoclastes. Rome fut ravagée par les Lombards. Le pape saint ZACHARIE réussit enfin à détacher Luitprand de l'alliance des Grecs, et conclut avec lui un traité de paix pour vingt ans (742). RACHIS, successeur de Luitprand (744-749), resta en paix avec le pape et avec les Grecs, mais il abdiqua au bout de cinq ans, et se retira dans le monastère du mont Cassin, laissant le trône à son frère ASTOLPHE.

Astolphe (749-755) était aussi ambitieux que Luitprand. Mettant à profit les troubles suscités par les iconoclastes, il s'empara de l'exarchat de Ravenne, où il établit sa résidence, et de la Pentapole, région ainsi nommée à cause des cinq villes de Rimini, Pesaro, Fano, Sinigaglia et Ancône. Il exigea alors des Romains le paiement d'un tribut annuel. Le pape ÉTIENNE II, fidèle, comme ses prédécesseurs, à l'empereur grec, réclama du secours de Constantin Copronyme pour sauver Rome et les possessions de l'empire. Constantin ne fit rien pour sauver ses possessions d'Italie; c'était y renoncer formellement. Le pape s'adressa alors à Pépin le Bref, qui venait de monter sur le trône des Francs. Pépin arriva, battit Astolphe, et restitua au pape, ce sont les termes de ce qu'on a appelé sa donation, l'exarchat et les villes que les Lombards avaient pris aux Romains. A partir de ce moment, les papes devinrent définitivement souverains temporels (754). Astolphe voulut recommencer la guerre quand Pépin se fut éloigné; Pépin repassa les Alpes et lui imposa de nouveau la paix (756).

Didier (Desiderius), successeur d'Astolphe (756-774), voulut encore reprendre les projets de conquête de son prédécesseur. Allié avec le gouverneur grec de Naples, il fit la guerre au pape saint Paul I^{er}; puis, profitant des troubles qui survinrent à Rome à la mort de ce pape, il s'efforça de tenir le saint-siège sous sa dépendance. Il se croyait à l'abri de l'intervention des Francs, parce que Charlemagne avait épousé une de ses filles (770), mais Charlemagne ayant répudié cette princesse, la guerre éclata entre les deux rois (772). Les Lombards furent vaincus, Pavie prise, et Didier, fait prisonnier, alla terminer ses jours au monastère de Corbie (774). L'indépendance du saint-siège était sauvée. Charlemagne respecta la constitution du royaume; il prit le titre de roi des Lombards, et ajouta au territoire de l'Eglise romaine le duché de Spolète. ADELGISE, fils de Didier, qui s'était réfugié à Constantinople, essaya de reconquérir la couronne, et les ducs Lombards se déclarèrent pour lui. Charlemagne le vainquit dans une seconde expédition en Italie (776); il abolit alors les dignités ducales et fit gouverner le pays par des comtes Francs; son fils Pépin fut envoyé en Italie avec le titre de roi des Lombards. Le duc de Bénévent était resté indépendant; Charlemagne le força de reconnaître sa *suzeraineté* (1).

§ IV. — Les premiers Carlovingiens (714-814).

Charles Martel (714-741).

La bataille de Testry (687) avait marqué la chute politique des Mérovingiens et consacré l'ascendant de l'Austrasie et de ses ducs. A la mort de Pépin d'Héristal, le

(1) Expression employée à l'époque féodale pour indiquer la suprématie d'un souverain sur d'autres.

pouvoir passa d'abord à sa veuve Plectrude, grand'mère de Théodoald; Charles Martel, fils d'Alpaïde, était alors en prison à Cologne, parce qu'on l'avait soupçonné du meurtre de Grimoald, fils de Plectrude et père de Théodoald. Mais les Neustriens ayant secoué le joug de Plectrude et proclamé *Rainfroy* maire du palais, les Austrasiens tirèrent Charles de prison, pour ne pas perdre leur suprématie (715).

Sur ces entrefaites, Dagobert III mourut. Charles proclama roi CLOTAIRE IV, fils de Dagobert II; mais le fils de Childéric II, qui se tenait caché sous le nom de DANIEL, monta sur le trône de Neustrie avec le nom de CHILPÉRIC II (716). Ce prince ne doit pas être confondu avec les rois sainéants: il ne manquait ni d'habileté ni de résolution. Il entreprit de se soustraire à la tutelle que Charles Martel voulait lui imposer, et il espéra y réussir avec l'appui d'Eudes, duc d'Aquitaine. Mais le fils de Pépin d'Héristal avait hérité des grandes qualités aussi bien que des titres et de la puissance de son père. Soutenu par l'amour des Austrasiens pour sa famille, il triompha des rivaux qu'on voulut lui opposer; il triompha du roi lui-même, qui fut obligé de le reconnaître pour son maître, après avoir été battu à Vincy, dans le Cambresis (717), puis à Soissons (719). Le duc d'Austrasie traita Chilpéric avec les marques de respect dues à un monarque; mais il se réserva l'autorité du gouvernement, qu'il avait auparavant regardée comme un héritage, et qu'il envisagea dès lors comme sa conquête. Fidèle au sage plan de politique qu'avait suivi Pépin, il ne se contenta pas de remettre sous l'obéissance des Francs celles des nations germaniques qui, à la faveur des troubles, avaient secoué le joug, il leur envoya de saints missionnaires. La connaissance de l'Évangile apprivoisa peu à peu ces peuples demi-sauvages, et leur

ôta cette férocité de mœurs qui jusqu'alors les avait rendus presque indomptables. Charles Martel soutint de sa puissance saint *Willibrord*, apôtre des Frisons, qui avait baptisé son fils Pépin, saint *BONIFACE* ou *Winfrid*, apôtre de la Germanie, et saint *HUBERT*, qui acheva de détruire l'idolâtrie dans les Ardennes et le Brabant. Mais il eut le tort de distribuer les biens du clergé à ses hommes de guerre, après avoir vaincu les Saxons, les Bavares et les Allemands, et d'appeler aux dignités ecclésiastiques des hommes qui savaient mieux manier les armes que prêcher l'Évangile.

Un immense service rendu à l'Église et à l'Europe fit oublier cette faute. Il y avait précisément cent ans que le faux prophète Mahomet était mort, comme on l'a déjà vu, lorsque les Arabes ou *Sarrasins* (1), maîtres de l'Espagne, résolurent d'envahir la Gaule et, sans doute, de passer de là en Italie. Une effroyable multitude de *Sarrasins* franchirent les Pyrénées, en 732, sous la conduite d'Abdérame, l'un des lieutenants du calife. Abdérame divisa son armée en deux corps, dont l'un prit à l'est et l'autre à l'ouest. Le premier s'avança le long du Rhône et de la Saône, jusqu'à la rivière de l'Yonne. A vignon, Viviers, Valence, Vienne, Lyon, Mâcon, Châlons, Besançon, Beaune, Dijon, Auxerre tombèrent au pouvoir des *Sarrasins*, qui vinrent mettre le siège devant la ville de Sens. Là, enfin, ils furent arrêtés par l'évêque saint *Ebbon*, qui sut inspirer aux habitants de sa ville épiscopale un courage invincible, et qui obtint pour eux, par ses prières, un triomphe éclatant. Mais l'autre corps d'armée, commandé par Abdérame en personne, était

(1) On commença vers ce temps à donner aux Arabes le nom de *Sarrasins*, soit du mot *Saracéna*, nom de l'une de leurs tribus, soit du mot *Scharikim*, qui signifie les *Orientaux*, par opposition au mot *Maghreb*, couchant, d'où vient le nom du Maroc et des Maures.

plus redoutable encore. Les villes de Béarn, d'Oloron, d'Auch, d'Aix, de Dax, de Lambrude (Bayonne), de Bordeaux, d'Agen, de Perpignan, de Saintes et de Poitiers furent prises, saccagées ou brûlées, malgré les efforts du duc Eudes, qui se hâta d'implorer le secours de Charles Martel. L'incendie et des torrents de sang marquaient la route des *Sarrasins*, et de nombreux martyrs étaient envoyés au ciel par ces féroces conquérants. A Marseille, dans le couvent de Saint-Sauveur, quarante religieuses, avec leur abbesse sainte *Eusebie*, se défigurèrent le visage et se coupèrent le nez pour échapper aux outrages des musulmans; ceux-ci les massacrèrent impitoyablement.

Mais un bras puissant allait sauver la Gaule. Charles Martel avait rassemblé ses guerriers dans le Nord. A sa voix, les Francs, les Allemands, les Gallo-Romains s'étaient réunis de toutes parts; ils passèrent la Loire et rencontrèrent les Arabes sous les murs de Poitiers, dans le courant du mois d'octobre. Les deux armées des *Sarrasins* étaient alors réunies; la lutte devait être décisive; on le sentait des deux côtés; car il s'agissait de savoir si l'occident tout entier tomberait au pouvoir des Arabes, ou si la civilisation chrétienne pourrait les repousser. Le combat fut terrible; il se prolongea pendant toute une journée. A la fin, les *Sarrasins* écrasés et broyés, prirent la fuite, laissant plus de cent mille morts sur le champ de bataille. Charles venait de conquérir son surnom de *Martel*, en écrasant comme un marteau la puissance des *Sarrasins*.

Le vainqueur expédia, du champ de bataille, un courrier au pape Grégoire III, pour lui annoncer le triomphe de l'armée chrétienne. Les populations, que l'invasion musulmane avait frappées d'épouvante, accueillaient partout le messager avec des transports de joie. Dans

toutes les villes de la Gaule et de l'Italie, de solennelles actions de grâces furent rendues à Dieu; la joie était universelle, la chrétienté était sauvée, et la vénération que Charles Martel témoignait pour le Souverain-Pontife montrait aux Lombards et aux Grecs que le saint-siège venait de trouver un puissant protecteur.

Les dernières années de Charles Martel continuèrent ces glorieux triomphes. Il battit encore deux fois les Frisons (733-734); il reconquit l'Aquitaine sur les musulmans et la rendit à *Hunald*, qui venait de succéder à son père *Eudes* (735); il châtia les Saxons révoltés (738), et il se préparait à répondre à l'appel du pape Grégoire III, menacé par *Luitprand*, roi des Lombards, lorsqu'il fut surpris par la mort, à *Quierzy* (741). Maître absolu de la monarchie franque, il régnait en Austrasie sous le nom de duc; lorsque *THERRY IV*, successeur de *Chilpéric II*, mourut en Neustrie (737), il ne jugea pas à propos de le remplacer par un autre fantôme de roi. Grand guerrier, grand politique et grand prince, il fut le véritable fondateur de la grandeur de sa maison; sa gloire serait pure, s'il avait été plus rigide dans ses mœurs, et s'il n'avait pas fait des bénéfices ecclésiastiques en récompense des services militaires. Il laissa sept enfants dont les plus célèbres sont *PÉPIN* et *CARLOMAN*, qui lui succédèrent; *Griffon* ou *Grippon*, exclu du pouvoir par ses deux frères; *Remi*, archevêque de Reims, et *Bernard*, père du célèbre *Valu*, abbé de Corbie, qui joua un rôle important pendant le règne de Louis le Débonnaire.

Mairie de Pépin le Bref (741-752).

Pépin, qu'on surnomma le *Bref*, à cause de la petitesse de sa taille, gouverna la Neustrie, pendant que son frère aîné, *Carloman*, gouvernait l'Austrasie. Tous deux

travaillèrent, dans les conciles de Leptines (743) et de Soissons (744), à la réforme des mœurs du clergé, envahi, sous Charles Martel, par les leudes austrasiens et par leurs habitudes violentes. La retraite de *Carloman* au monastère du mont Cassin rendit *Pépin* seul maître de l'empire (747). Celui-ci songea dès lors à mettre sur sa tête la couronne royale, qui n'était plus qu'un vain ornement sur la tête des Mérovingiens. Du consentement des leudes et des évêques, il reléqua *Childéric III* dans un monastère de Saint-Omer (752), et se fit sacrer par saint Boniface, et, deux ans plus tard, par le pape Étienne II, qui était venu implorer son secours contre les Lombards. On a dit que *Pépin* avait envoyé consulter le pape saint Zacharie sur le changement de dynastie qu'il préparait et que le pape répondit : « Le mieux est que celui-là soit roi qui a le pouvoir royal. » Le fait n'étant pas certain, il est inutile de le commenter.

Ainsi finit la dynastie mérovingienne, après 266 ans de domination, à compter de l'entrée de Clovis dans les Gaules. Ses dissensions domestiques et les guerres civiles ébranlèrent d'abord sa puissance, la faiblesse et l'incapacité absolue des derniers rois achevèrent de la renverser (1).

Règne de Pépin le Bref (752-768).

Pépin se montra digne du trône. Il secourut le pape contre *Astolphe*, roi des Lombards, et lui fit restituer l'exarchat de Ravenne et la Pentapole; il fit la guerre aux Saxons, aux Arabes et au duc d'Aquitaine, *Waïfre* ou *Guaifre*, fils de *HUNALD* et petit-fils d'*Eudes*. *Waïfre* fut vaincu au bout de huit années d'une guerre sanglante et de ravages terribles en Aquitaine, et périt assassiné

(1) Voy. notre *Histoire de France*.

par quelques-uns de ses propres serviteurs (768). Pépin ne lui survécut guère. L'Aquitaine était soumise. Hernald, père de Waïfre, qui s'était retiré depuis plus de vingt ans dans un monastère, en sortit bien pour venger la mort et les défaites de son fils, mais Charlemagne le vainquit; il ne lui resta plus alors d'autre ressource que de s'enfuir chez Didier, roi des Lombards, qu'il excita à la guerre contre Charlemagne. Les habitants de Pavie le tuèrent à coups de pierre pour le punir des souffrances d'un siège que ses conseils avait attiré. Quelques-uns de ses descendants continuèrent de régner sur quelques cantons de l'Aquitaine, mais sans indépendance.

Charlemagne (768-814).

La seconde monarchie franque, fondée par Pépin le Bref, arriva à son apogée avec CHARLEMAGNE, qui compléta l'œuvre de ses deux prédécesseurs, et fournit le plus grand règne que présente l'histoire moderne. Sur tous les points où son père et son aïeul avaient fait la guerre, il la fit aussi, et d'une façon décisive. La frontière orientale était la plus menacée par les Saxons, les Danois ou Normands, les Slaves, les Bavares, les Avars; il fit dix-huit expéditions contre les Saxons, trois contre les Danois, une contre les Bavares, quatre contre les Slaves, quatre contre les Avars. Il en fit sept contre les Sarrasins d'Espagne, cinq contre les Sarrasins d'Italie, cinq contre les Lombards, deux contre les Grecs. Si l'on y ajoute celles qu'il dirigea contre quelques peuples déjà compris dans l'empire franc, mais mal soumis, savoir : une contre les Thuringiens, une contre les Aquitains, deux contre les Bretons, c'est un total de cinquante-trois expéditions que Charlemagne conduisit pour la plupart en personne, pendant un règne de quarante-

six ans (1). Et cette prodigieuse activité militaire ne l'empêchait pas de convoquer deux fois par an les assemblées nationales, où les évêques, les leudes, les hommes libres et les agents du prince se rendaient de toutes les parties de l'empire et délibéraient avec lui. C'est d'après l'avis de ces assemblées qu'il rendit les *capitulaires* ou chapitres de loi au nombre de soixante-cinq, et qui contiennent onze cent vingt-six articles sur toutes les matières du gouvernement civil et ecclésiastique. Les assemblées nationales, d'abord appelées *champs de mars*, furent appelées *champs de mai*, à cause du mois pendant lequel on tenait ordinairement les plus importantes.

Charlemagne, devenu seul maître de l'empire par la mort de son frère *Carloman*, qui régnait conjointement avec lui (771), mena presque simultanément la guerre contre les Saxons, contre les Lombards et contre les Sarrasins.

Guerre contre les Lombards.

Le successeur légitime du roi des Lombards Astolphe, mort en 756, devait être son frère *Rachis*, qui fut supplanté par Didier, duc d'Istrie, et finit sa vie dans un monastère. Le nouveau roi soumit d'abord les ducs de Spolète et de Bénévent, qui refusaient de le reconnaître; et, devenu seul maître de tout le royaume des Lombards, il reprit les desseins d'Astolphe. Son but était de devenir maître de toute l'Italie, et d'exercer sur le saint-siège une domination qui eût enlevé aux Papes leur indépendance. Le pape saint Paul I^{er}, successeur d'Étienne II, avait eu déjà besoin de recourir contre lui à la protection de Pépin le Bref; Étienne III, successeur de saint Paul, se vit plus fortement pressé encore, et fut

(1) Duruy, *Hist. du moyen âge*.

comme enlacé, pendant tout son pontificat, dans les intrigues du roi lombard, qui l'avait privé de ses plus fidèles serviteurs, et qui, pour lui enlever l'amitié de Charlemagne, devenu seul roi des Francs, comptait lui faire donner l'onction royale aux deux fils de Carloman qui s'étaient réfugiés à sa cour, en même temps que sa propre fille Hermengarde, répudiée par le roi des Francs. La mort d'Étienne, la fermeté d'ADRIEN I^{er}, son successeur, de nouveaux attentats de Didier contre les droits du saint-siège, et la politique franchement chrétienne adoptée par Charlemagne, déjouèrent toutes ces intrigues, qui tournèrent à l'établissement définitif de la royauté pontificale.

Didier essaya d'abord d'attirer Adrien dans une alliance contre Charlemagne, et l'invita à sacrer les deux fils de Carloman. Mais Adrien n'eut garde de tomber dans le piège; il connaissait la perfidie du roi lombard, contre laquelle Étienne III l'avait prévenu. Les Francs avaient reconnu Charlemagne comme leur unique roi; il ne lui appartenait pas d'opposer des compétiteurs au roi des Francs, et il savait combien il serait imprudent de sacrifier l'amitié de Charlemagne pour acquérir la protection fort douteuse d'un roi qui aspirait à la possession de l'Italie entière. Alors Didier, furieux, jeta le masque; il envahit l'Exarchat et marcha sur Rome avec les deux fils de Carloman, qui n'étaient que des instruments pour son ambition. Charlemagne, aussitôt averti par le pape Adrien, somma Didier « de restituer au Souverain-Pontife les domaines de saint Pierre. » Didier promit; mais les envoyés de Charlemagne l'informèrent que le roi lombard ne faisait rien de ce qu'il avait promis. Le roi des Francs n'était pas d'un caractère à tolérer un pareil manque de foi; d'ailleurs la cause d'Adrien était la sienne. Il rassemble son armée, traverse les Alpes, et tombe

sur les Lombards au moment où on le croyait encore à l'entrée des montagnes.

Rien ne tint devant le terrible conquérant. Pavie tomba; Didier, fait prisonnier, alla achever saintement ses jours dans les veilles, les prières et les jeûnes, au monastère de Corbie, en France; son fils Adalgise se réfugia auprès de l'empereur de Constantinople, et le royaume des Lombards cessa d'exister (774); Charlemagne put poser sur sa tête la couronne de fer de leurs rois (1). Avant même la chute de Pavie, il s'était rendu à Rome, où il fut reçu aux acclamations de tout le peuple, qui criait: *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur!* C'était le samedi saint, 2 avril 774. Charlemagne se rendit à pied à l'église de Saint-Pierre, où le Pape l'attendait avec son clergé; il baisa humblement les degrés qui conduisaient à la basilique, puis il embrassa le pape, le prit par la main, et tous deux entrèrent ensemble. Le lendemain, jour de Pâques, le roi assista à la messe célébrée à Sainte-Marie-Majeure. Les deux jours suivants furent encore consacrés aux cérémonies religieuses; on ne s'occupa des affaires politiques que le mercredi de Pâques. Ce jour-là, Adrien vint conférer avec Charlemagne à Saint-Pierre, et le pria de confirmer la donation faite autrefois à Quierzy par son père et par lui. Charlemagne y consentit volontiers. Il fit dresser par son chapelain l'acte d'une donation ou plutôt d'une *restitution* beaucoup plus considérable encore que celle de Pépin; par cette donation, il assurait pour toujours au Saint-Siège l'exarchat de Ravenne, l'île de Corse, les provinces de Parme, de Mantoue, de Venise et d'Istrie,

(1) Cette fameuse couronne de fer s'appelait ainsi parce qu'elle avait à l'intérieur un cercle de fer provenant de l'un des clous qui attachèrent le Sauveur à la croix; il n'est pas sûr que Charlemagne l'ait portée, parce que les rois lombards étaient inaugurés en recevant une lance.

avec les duchés de Spolète et de Bénévent. Il signa cette donation de sa propre main, en y apposant son *monogramme* (1), et il la fit signer en même temps par les évêques, abbés, ducs et comtes qui l'accompagnaient; après quoi il la mit sur l'autel de saint Pierre, puis sur la confession ou tombeau de l'Apôtre, et il lit serment, avec tous les chefs français, de conserver au saint-siège les États qui lui étaient ainsi solennellement *restitués*.

Charlemagne laissa aux Lombards leur existence politique et leur nationalité; il n'y avait de changé que le roi. Quelques ducs essayèrent de reconquérir leur indépendance; Charlemagne les fit rentrer dans le devoir. Adalgise, fils de Didier, qui ne craignit pas d'entrer en lutte contre lui, fut vaincu (776); les dignités ducales furent abolies; des comtes francs administrèrent le pays, et l'un des fils de Charlemagne, PÉPIN, vint en Italie avec le titre de roi des Lombards.

Conquête de la Bavière.

Peu de temps après, une espèce de coalition se forma contre Charlemagne: Adalgise essayait de soulever les Lombards; la Thuringe, l'Alémanie, la Bavière prenaient en même temps les armes, et l'impératrice Irène, irritée d'avoir vu sa main refusée par Charlemagne, se plaçait à la tête de la coalition, dans l'espoir peut-être de reconquérir une partie de l'Italie. Charlemagne déconcerta ses ennemis par la rapidité de ses coups. Les principaux chefs de la ligue en Thuringe et dans l'Alémanie furent exilés ou livrés au dernier supplice. Puis le roi franc passa pour la troisième fois en Italie (787); Adalgise fut tué dans une bataille, les autres ducs lombards

(1) On sait qu'on appelle ainsi un *chiffre* composé de plusieurs lettres qui semblent n'en faire qu'une.

furent également réduits à l'impuissance, et il n'y eut plus, treize ans après, qu'une vaine tentative de révolte, qui fut aussitôt réprimée (801). Le duc de Bavière ne fut pas plus heureux que ses alliés. Trois armées l'attaquèrent à la fois. Incapable de résister, il vint se jeter aux genoux de Charlemagne, se reconnut son vassal, et livra son fils Théodon en otage (787). Mais l'année suivante, au champ de mai d'Ingelheim, accusé par ses propres leudes d'avoir provoqué une invasion des Avars, il fut déclaré coupable de félonie et condamné à mort. Charlemagne réduisit la punition à la confiscation de la Bavière, qui fut réunie à son empire (788), et Tassillon alla terminer ses jours dans le couvent de Saint-Goar, sur les bords du Rhin. Avec lui finit la dynastie des *Agilolfinges*, qui régnait en Bavière depuis le commencement du sixième siècle.

Guerres contre les Sarrasins.

Charlemagne venait de terminer heureusement une première guerre contre les Saxons, et tenait une assemblée générale à Paderborn, lorsque deux émirs ou princes arabes, de Saragosse et de Huesca, vinrent implorer son appui contre le calife omniade Abdérame. Le roi des Francs saisit cette occasion de combattre les infidèles et de les éloigner des frontières de la Gaule. Il franchit les Pyrénées au printemps (778), battit les Sarrasins devant Pampelune, prit cette ville d'assaut, échoua devant Saragosse, mais n'en établit pas moins sa domination jusqu'à l'Èbre: la contrée conquise entre ce fleuve et les Pyrénées reçut le nom de *Marche* (frontière) d'Espagne. Les deux émirs furent remis en possession de leurs gouvernements, des comtes francs furent établis dans plusieurs villes; mais le désastre de Roncevaux, où le neveu de Charlemagne, *Roland*, périt avec l'arrière-

garde de l'armée sous les coups des Vascons, compromit les premiers succès, et le duché de Barcelone ne fut définitivement organisé qu'en 812, par Louis, fils de Charlemagne, que celui-ci avait fait roi d'Aquitaine.

Les relations de Charlemagne étaient meilleures avec le calife d'Orient, ennemi naturel des califes d'Occident, et d'ailleurs trop éloigné pour avoir à redouter la puissance du roi franc. Le calife Haroun al-Raschid entra en relations d'amitié avec Charlemagne, lui fit remettre les clefs du Saint-Sépulcre de Jérusalem, et l'invita à regarder ce lieu comme placé sous sa suzeraineté (799). Dès lors commençait la protection de la France sur les lieux saints et sur les chrétiens d'Orient. Haroun envoya de riches présents à Charlemagne, entre autres un éléphant d'une taille extraordinaire, un pavillon de fin lin, une horloge qui sonnait les heures, plusieurs singes du Bengale et une quantité prodigieuse de parfums. Ibrahim ben-Aglab, fondateur de la dynastie des Aglabites, en Afrique, envoya aussi une ambassade à Charlemagne, et, pendant le règne de ce prince, les Arabes d'Afrique n'inquiétèrent pas l'Italie et les îles italiennes; mais les Arabes d'Espagne, furieux des échecs qu'ils avaient éprouvés chez eux et de la perte des îles Baléares, ne cessèrent de lancer leurs pirates sur la Sardaigne et la Corse, et le jeune Pépin, roi d'Italie, fut continuellement occupé à se défendre contre eux (801-813).

Guerres contre les Saxons (772-805).

Les ennemis qui occupèrent le plus Charlemagne furent les Saxons, à qui Charles Martel et Pépin le Bref n'avaient pu réussir à imposer d'une manière définitive le respect de la vie des missionnaires. Ces peuples, restes des vieilles tribus germaniques qui n'avaient pas voulu abandonner le sol natal, se divisaient en quatre grandes

tribus, gouvernées chacune par un chef particulier : les *Wesphaliens*, à l'ouest (*West*, ouest, *Pfahl*, pieu ou limite); les *Ostphaliens*, à l'est (*Ost*, est); les *Engeren* ou *Angariens*, au centre (*eng*, étroit, resserré), et les *Nordalbingiens*, sur la rive septentrionale de l'Elbe. L'assemblée générale de la nation se tenait ordinairement à Detmold ou à Marklo. Leur religion ne différait pas essentiellement de celle des autres tribus germaniques avant leur conversion au christianisme, mais elle se rapprochait de celle des Danois, plus sévère et plus sanguinaire. Odin était un de leurs dieux; leur divinité principale paraît avoir été l'*Irmînsul* (colonne d'Irmin ou Hermann), génie titulaire de tous les peuples germaniques, et que quelques-uns ont cru n'être autre que le fameux Arminius, qui avait combattu autrefois avec tant de courage contre les Romains. Le nom même des Saxons rappelait des idées guerrières, puisqu'il signifiait : hommes aux grands couteaux.

De courageux missionnaires essayèrent de les convertir, mais il payèrent leur zèle de leur sang, et les barbares Saxons, contenus à grand'peine par Charles Martel et par Pépin le Bref, ne songeaient qu'à repousser à jamais de leur sein ces messagers de paix et de civilisation. A peine Charlemagne était-il devenu seul roi, qu'il apprit que les Barbares venaient de faire irruption sur le territoire franc, qu'ils avaient maltraité saint Libuin, détruit l'église de Deventer et massacré les néophytes qui la fréquentaient. Charles présidait alors un champ de mai à Worms : il importait de protéger les chrétiens et d'assurer la tranquillité des frontières; la guerre fut décidée; elle devait durer trente-trois ans (772).

Charlemagne entra en campagne, prit Ehresbourg, fit briser l'*Irmînsul*, et imposa aux Saxons le respect de la vie des missionnaires. Mais les Saxons ne tenaient

pas leurs promesses : WITIKIND, qui se réfugiait dans le nord quand Charlemagne était vainqueur, revenait toujours et excitait ses compatriotes à la guerre. Charlemagne fit des exemples terribles : il transporta une fois dix mille familles saxonnes en Belgique et en Helvétie ; une autre fois, et c'est une tache à sa gloire, il fit massacrer quatre mille prisonniers. La conversion de Witikind (785) n'empêcha pas de nouvelles insurrections, qui furent violemment réprimées ; la Saxe fut enfin soumise (804) et le christianisme acheva de la pacifier (805).

Pendant ces guerres, il avait fallu battre les Sarrasins, achever de soumettre les Lombards, dompter les Thuringiens, les Allemands et les Bavaois. Derrière les Bavaois Charlemagne trouva les Avars ou Abares, peuples belliqueux, rusés et perfides, qui campaient sous des tentes mobiles, et n'avaient d'autres villes que leurs camps immenses dispersés en forme de cercles concentriques (*rings*, anneaux). Leur chef portait le titre de *khan* ou *kagan*. Ils étaient alors établis dans l'ancienne Pannonie, où Attila avait autrefois placé aussi le siège de sa puissance. Pépin, fils de Charlemagne, s'empara du *Ring* après de sanglants combats, et imposa un tribut aux débris des Avars (796). Alors fut constituée la frontière ou marche de l'est, l'*Ostreich*, Autriche.

Etablissement du saint empire romain (800).

Toutes ces guerres avaient rendu Charlemagne maître de presque tout l'Occident. Son empire avait pour frontières, au nord et à l'ouest, l'Océan, depuis l'embouchure de l'Elbe jusqu'à la rive espagnole du golfe de Gascogne ; au sud, les Pyrénées et au delà une partie du cours de l'Èbre ; en Italie, le Garigliano et la Pescara, à l'exception de Gaète, que les Grecs tenaient encore ; en Illyrie, la Cettina ; à l'est, la Bosna, la Save jusqu'à son confluent

avec le Danube, la Theiss, les montagnes de la Bohême, la Saale, l'Elbe et l'Eyder. Et en dehors de cette vaste enceinte se trouvaient les peuples tributaires, Navarrais. Lombards de Bénévent, Saxons Nordalbingiens, Obotrites Wiltzes, Sorabes, etc. L'empire d'Occident était reconstitué ; le pape saint LÉON III, de concert avec les Romains, voulut consacrer solennellement ce fait en ressuscitant le titre d'empereur en faveur du défenseur de la papauté et de la chrétienté. Le jour de Noël, 25 décembre de l'an 800, le roi des Francs étant venu entendre la messe dans l'église de saint Pierre, comme il était debout, incliné devant l'autel pour faire sa prière, le pape lui mit de sa main sur la tête une couronne, et aussitôt tout le peuple s'écria : « A Charles Auguste, couronné de la main de Dieu, grand et pacifique empereur des Romains, vie et victoire ! »

Ainsi fut établi le *Saint-Empire Romain*, qui investissait l'empereur d'une véritable suprématie sur tous les peuples et princes chrétiens de l'Occident, mais sous la suzeraineté morale du pape, qui avait seul le droit de conférer cette dignité suprême en sa qualité de vicaire de Jésus-Christ sur la terre. Magnifique création qui eût bientôt rendu l'Europe maîtresse du reste du monde, si elle avait été aussi bien comprise par la postérité qu'elle l'était par Léon III et par Charlemagne, et si les empereurs n'avaient trop souvent tourné contre l'indépendance de l'Église un pouvoir qu'ils ne possédaient que pour sa défense. La dignité impériale n'était ni purement élective, ni purement héréditaire, ni divisible ; elle avait pour base l'union des deux pouvoirs spirituel et temporel, et la subordination de ce dernier au premier en tout ce qui touchait au fondement même de la société, ou bien aux intérêts spirituels de ses membres. Tel fut le système politique du moyen âge, qui mettait au-dessus

de tout le Souverain-Pontife, comme représentant de Dieu, l'Âme au-dessus du corps, et qui faisait de l'empereur et des rois des défenseurs de l'Église, lien suprême de la société. L'œuvre de Charlemagne a été détruite; personne ne saurait en contester la grandeur.

Un historien (1) apprécie comme il suit la situation réciproque des deux puissances établies par la fondation du Saint-Empire romain : « Le serment que Charlemagne prêta au Pape n'était qu'un acte de respect, d'hommage et de dévouement personnel, et se rapportait à l'obligation qu'il avait contractée de protéger l'Église dans toutes les affaires temporelles et de contribuer à son établissement sur toute la terre; mais l'empereur ne se reconnaissait et n'était sous aucun rapport le sujet, encore moins le vassal du Souverain-Pontife, quoiqu'il eût reçu sa dignité et son pouvoir des mains du Pape, tout comme le Pape n'était en aucune façon le vassal de l'empereur, quant à ce qui concernait son pouvoir sur Rome et les États de l'Église. Toutefois, par cela même que l'empereur était considéré comme le maître souverain des choses temporelles dans toute la chrétienté occidentale, les États de l'Église lui étaient soumis à certains égards, et la ville de Rome était redevenue le centre de l'empire chrétien, qui prit le nom d'empire romain. Ainsi s'explique l'exercice de certains droits de souveraineté de l'empereur sur Rome et les États de l'Église, sans préjudice pour la souveraineté temporelle du Pape, de même que les Romains ne prêtaient serment à l'empereur qu'en réservant expressément la fidélité qu'ils devaient au Pape, comme à leur souverain. » On l'a dit plus haut : l'empereur était le protecteur, le patron, le défenseur de l'Église et du saint-siège; vis-à-vis des ennemis extérieurs, ou des

(1) Frick, *Dict. encyclop. de la théol. catholique*, art. LÉON I

sujets rebelles, il employait son pouvoir pour protéger le saint-siège; de ce devoir dérivait les droits qu'on a eu tort de confondre avec ceux de la souveraineté.

Administration de l'empire.

Charlemagne, empereur, s'occupa d'organiser l'administration. Il partagea l'empire entre ses trois fils, CHARLES, PÉPIN et LOUIS, qui eurent le titre de rois (806), et, les deux premiers étant morts, il fit un nouveau partage (813) entre BERNARD, fils de Pépin, qui fut roi d'Italie et de Bavière, et Louis, qui eut le reste avec la future succession à l'empire. L'empereur voyait tout par lui-même ou par ses ministres : les *missi dominici* (envoyés du maître) parcouraient quatre fois par an les provinces, toujours deux par deux, un ecclésiastique et un laïque, afin de se contrôler l'un par l'autre, et de pourvoir aux besoins religieux et civils. Les provinces conservaient leurs *ducs*, *comtes viguiers* ou *centeniers*. Les circonscriptions s'appelaient *comitats* ou *comtés*, *pagi* ou *pays*, *centena* ou *cantons*; les comtés frontières avaient le nom de *marches* (*mark*, limite). Le service militaire continua d'être gratuit. Il était dû par tout possesseur de douze arpents au moins; les évêques et les abbés en étaient exempts, mais ils devaient envoyer leurs hommes à l'armée. La justice était administrée dans les assemblées provinciales par un certain nombre de *scabins* ou *échevins*, au moins au nombre de sept, qui formaient un jury et jugeaient sous la présidence du comte ou du centenier; on pouvait appeler de leurs jugements aux *missi dominici*.

Mort de Charlemagne.

Charlemagne mourut le 28 janvier 814, à l'âge de soixante-douze ans, après en avoir régné quarante-sept,

dont quatre comme empereur. La magnifique église qu'il avait fait élever à Aix-la-Chapelle, en l'honneur de la sainte Vierge, reçut le même jour sa dépouille mortelle. Il avait réuni dans son caractère tous les traits de la grandeur, de la sagesse et de la bravoure, avec ce que la piété chrétienne a de plus solide et de plus éclatant. Aussi grand homme que grand prince, aussi tendre ami et aussi bon père de famille que bon roi, aussi sage législateur que général vigilant et intrépide, il fut encore un fidèle humble et fervent, qui n'eut pas moins d'empressement à faire servir Dieu qu'il n'avait d'autorité pour se faire obéir. Si son immense empire ne survécut pas à l'homme qui l'avait fondé, une grande œuvre n'en demeura pas moins accomplie : l'invasion des Barbares en Occident fut arrêtée; la Germanie cessa d'être le théâtre des continuelles fluctuations des peuplades errantes; les États qui s'y formèrent par le démembrement de l'empire de Charlemagne se consolidèrent par degrés, et devinrent la digue qui mit un terme à cette inondation d'hommes que l'Europe subissait depuis quatre siècles; la Gaule fut complètement préservée, et n'eut plus à redouter que quelques expéditions maritimes qui purent la faire souffrir sans l'entamer. Charlemagne a consolidé la souveraineté temporelle du Saint-Siège, constitué la chrétienté, restauré les lettres, combattu l'hérésie et la barbarie, tracé les principaux traits du droit public européen, et donné sur le trône l'exemple de toutes les vertus d'un grand roi : il est placé à la tête des temps modernes comme un phare lumineux qui les éclaire; l'Europe, qui assiste à la destruction de son œuvre, doit d'autant mieux l'apprécier, que les convulsions qui sont la suite de cette destruction sont plus violentes.

Conclusion de la première période du moyen âge.

Bossuet, dans son *Discours sur l'histoire universelle*, s'arrête à la mort de Charlemagne; il se proposait d'écrire un second discours dans lequel il aurait étudié le reste des révolutions des empires, depuis Charlemagne jusqu'à son temps; la conclusion de son *Discours*, qui peut s'appliquer aussi bien aux temps qui ont suivi Charlemagne qu'à ceux qui l'ont précédé, sera donc parfaitement placée ici :

« Souvenez-vous, dit Bossuet, que ce long enchaînement des causes particulières, qui font et défont les empires, dépend des ordres secrets de la divine Providence. Dieu tient du plus haut des cieux les rênes de tous les royaumes; il a tous les cœurs en sa main : tantôt il retient les passions, tantôt il leur lâche la bride; et par là il remue tout le genre humain. Veut-il faire des conquérants : il fait marcher l'épouvante devant eux, et il inspire à eux et à leurs soldats une hardiesse invincible. Veut-il faire des législateurs : il leur envoie son esprit de sagesse et de prévoyance; il leur fait prévenir les maux qui menacent les États, et poser les fondements de la tranquillité publique. Il connaît la sagesse humaine, toujours courte par quelque endroit; il l'éclaire, étend ses vues, et puis il l'abandonne à ses ignorances : il l'aveugle, il la précipite, il la confond par elle-même : elle s'embarasse dans ses propres subtilités, et ses précautions lui sont un piège. Dieu exerce par ce moyen ses redoutables jugements, selon les règles de sa justice toujours inflexible. C'est lui qui prépare les effets dans les causes les plus éloignées, et qui frappe ces grands coups dont le contre-coup porte si loin. Quand il veut lâcher le dernier, et renverser les empires, tout est faible et irrégulier dans les conseils. L'Égypte, autrefois si sage, marche

enivrée, étourdie et chancelante, parce que le Seigneur a répandu l'esprit de vertige dans ses conseils : elle ne sait plus ce qu'elle fait, elle est perdue. Mais que les hommes ne s'y trompent pas : Dieu redresse quand il lui platt le sens égaré ; et celui qui insultait à l'aveuglement des autres tombe lui-même dans des ténèbres plus épaisses, sans qu'il faille souvent autre chose, pour lui renverser le sens, que ses longues prospérités.

« C'est ainsi que Dieu règne sur tous les peuples. Ne parlons plus de hasard ni de fortune, parlons-en seulement comme d'un nom dont nous couvrons notre ignorance. Ce qui est hasard à l'égard de nos conseils incertains est un dessein concerté dans un conseil plus haut, c'est-à-dire dans ce conseil éternel qui renferme toutes les causes et tous les effets dans un même ordre. De cette sorte tout concourt à la même fin, et c'est faute d'entendre le tout que nous trouvons du hasard ou de l'irrégularité dans les rencontres particulières.

« Par là se vérifie ce que dit l'apôtre, que « Dieu est « heureux, et le seul puissant, Roi des rois et Seigneur « des seigneurs. » Heureux, dont le repos est inaltérable, qui voit tout changer sans changer lui-même, et qui fait tous les changements par un conseil immuable ; qui donne et qui ôte la puissance ; qui la transporte d'un homme à un autre, d'une maison à une autre, d'un peuple à un autre, pour montrer qu'ils ne l'ont tous que par emprunt, et qu'il est le seul en qui elle réside naturellement.

« C'est pourquoi tous ceux qui gouvernent se sentent assujettis à une force majeure. Ils font plus ou moins qu'ils ne pensent, et leurs conseils n'ont jamais manqué d'avoir des effets imprévus. Ni ils ne sont maîtres des dispositions que les siècles passés ont mises dans les affaires, ni ils ne peuvent prévoir le cours que prendra

l'avenir, loin qu'ils le puissent forcer. Celui-là seul tient tout en sa main, qui sait le nom de ce qui est et de ce qui n'est pas encore, qui préside à tous les temps et prévient tous les conseils.

« Alexandre ne croyait pas travailler pour ses capitaines, ni ruiner sa maison par ses conquêtes. Quand Brutus inspirait au peuple romain un amour immense de la liberté, il ne songeait pas qu'il jetait dans les esprits le principe de cette licence effrénée par laquelle la tyrannie qu'il voulait détruire devait être un jour rétablie plus dure que sous les Tarquins. Quand les Césars flattaient les soldats, ils n'avaient pas dessein de donner des maîtres à leurs successeurs et à l'empire. En un mot, il n'y a point de puissance humaine qui ne serve malgré elle à d'autres desseins que les siens. Dieu seul sait tout réduire à sa volonté. C'est pourquoi tout est surprenant, à ne regarder que les causes particulières ; et néanmoins tout s'avance avec une suite réglée. Ce discours vous le fait entendre : et, pour ne plus parler des autres empires, vous voyez par combien de conseils imprévus, mais toutefois suivis en eux-mêmes, la fortune de Rome a été menée depuis Romulus jusqu'à Charlemagne. »

§ V. — *Lettres, sciences et arts pendant la première période du moyen âge.*

Décadence générale.

L'invasion des Barbares avait amené la décadence et l'extinction presque complète des lettres, des sciences et des arts ; l'Église, cependant, et tout particulièrement les monastères, conservèrent l'étincelle qui devait en rallumer le flambeau ; la décadence était aussi complète à l'Orient qu'à l'Occident, mais en Occident, c'était une ignorance presque générale ; en Orient, dans l'empire

grec, la tradition n'avait pas été interrompue, ce n'était qu'un affaiblissement progressif. Les Arabes, mis en contact avec l'empire grec, se livrèrent à leur tour à l'étude des sciences et des lettres; ils n'allèrent pas plus loin que les chrétiens, et se contentèrent la plupart du temps d'étudier leurs livres et d'imiter leurs travaux. On a exagéré leur influence sur la renaissance des lettres : ils n'ont guère eu que le mérite de conserver les traditions et de transmettre à l'Occident quelques connaissances empruntées aux Grecs et même aux Indiens; les chiffres arabes, l'algèbre, ne sont que des emprunts faits à l'Inde.

Cinquième siècle.

Le cinquième siècle amena une véritable révolution dans les lettres et les sciences : la littérature païenne disparut complètement, la littérature chrétienne, quoique affaiblie, conserva assez de vie pour reparaitre plus tard avec éclat. A côté de quelques noms païens, comme ceux de *Proclus*, philosophe néo-platonicien, qui cherchait à relever le paganisme par des explications allégoriques et mythiques (mort en 485), d'*Hypatie*, fille du mathématicien Cléon, qui se distingua dans l'école d'Alexandrie (morte en 415), et des poètes *Claudien*, plus harmonieux que solide (mort vers 420), et *Rutilius Numatianus*, qui s'amusaient tous deux à décocher contre les chrétiens des épigrammes sans portée, on voit briller des noms chrétiens bien plus illustres : la poésie était cultivée par *Prudence*, par saint *Paulin* de Nole, par saint *Prosper* d'Aquitaine, par saint SIDOINE APOLLINAIRE (mort vers 488), et par saint *Avitus*, dont le *Paradis perdu* a peut-être inspiré quelques chants de Milton; l'histoire illustrait *SULPICE SÈVÈRE* (mort vers 420), surnommé le Saluste chrétien; la littérature ecclésiastique et sacrée

s'enrichissait des œuvres de saint CYRILLE d'Alexandrie (444), de saint JÉRÔME (420), de saint AUGUSTIN (430), et du grand pape saint LÉON I^{er}.

Sixième siècle.

Le sixième siècle fut moins riche, mais il présente encore des noms célèbres. Justinien avait achevé la ruine du polythéisme en fermant l'école philosophique d'Athènes (529); la littérature païenne et profane se réfugia dans l'imitation plus ou moins heureuse des poésies d'Homère et dans le *roman*, nouveau genre né de la décadence grecque, et appelé à jouer un grand rôle dans les siècles suivants. Le *Code Justinien*, écrit en latin, et les *histoires* de PROCOPE (mort vers 565) sont les monuments littéraires de l'Orient pour cette époque. En Occident brillaient *Venance Fortunat*, évêque de Poitiers (mort vers 609), auteur de l'hymne *Vexilla regis*; saint GRÉGOIRE de Tours, historien des Francs (595), *Cassiodore*, le philosophe *Boèce*, saint *Césaire* d'Arles (542), et surtout le pape saint GRÉGOIRE LE GRAND, dont les *lettres*, les *homélies* et les *dialogues* sont dignes des beaux siècles de la littérature.

Septième siècle.

La mort de saint Grégoire le Grand (604) marque une époque de décadence complète. La littérature profane ne donnait plus rien que de fades romans chez les Grecs; l'histoire n'était plus qu'une aride chronique; les monastères copiaient les œuvres des anciens et les empêchaient de périr, mais ils ne savaient plus guère produire que des *légendes*, récits naïfs des actions des saints, où l'on retrouve la fidèle peinture des croyances et des mœurs de ces temps. Il convient cependant de distin-

guer, au milieu de ces ténèbres, les noms de saint ISIDORE de Séville (636), qui a laissé des œuvres remarquables et, entre autres, une chronique universelle depuis Adam jusqu'à lui; saint Ildephonse de Tolède, son disciple; et surtout BÈDE le Vénéral (672-735), qui devint, dans son monastère de Jarrow, près de Durham, le plus digne représentant de la science de son temps, par une étude approfondie de l'Écriture sainte et par la composition de nombreux et savants ouvrages. L'Irlande, l'Angleterre et quelques points de l'Italie conservèrent alors le dépôt des lettres: les fureurs des iconoclastes dans l'empire grec, l'invasion musulmane en Espagne, et les guerres de Charles Martel en France ne permettaient plus de les cultiver tranquillement ailleurs.

Huitième siècle.

Le huitième siècle assista à une première renaissance, due à Charlemagne. Autour de ce grand prince se groupèrent Pierre de Pise, Paul le Dacre (Warnefride), historien des Lombards (801), EGINHARD, secrétaire et historien de Charlemagne, et surtout le savant ALCUIN (804), disciple de Bède, qui fut l'âme du mouvement scientifique et littéraire de cette époque. Une école royale ou palatine fut établie dans le palais même du prince; sur le modèle de celle-ci s'ouvrirent, près des églises et des monastères, d'autres écoles qui commencèrent la célébrité littéraire des abbayes de Fleury-sur-Loire, de Corbie, de Fontenelle, de Saint-Riquier, etc.; la plus célèbre de toutes fut celle de Saint-Martin de Tours, qu'Alcuin lui-même avait fondée, et où il voulut terminer ses jours.

Les sciences et les arts, désignés sous le nom commun d'*arts libéraux*, se trouvaient alors partagés en deux ordres: le *trivium* (les trois voies), grammaire,

rhétorique, dialectique; et le *quadrivium* (les quatre voies); arithmétique, géométrie, musique, astronomie. La théologie, science à part et supérieure, était étudiée avec ardeur. Les sciences mathématiques, moins cultivées, allaient s'enrichir d'une nouvelle branche, l'algèbre, que les Arabes introduisirent en Europe, et l'arithmétique devait acquérir plus de facilité dans les calculs par l'adoption des chiffres dits *arabes*.

Les arts.

La musique se conservait dans le culte: saint Grégoire le Grand donna son nom au *chant grégorien*, qu'on cherche de nos jours à retrouver dans sa pureté; l'orgue, inventé au huitième siècle, vint compléter la musique religieuse. Ce fut un Vénitien, nommé Georges, qui construisit le premier orgue dans l'empire franc. Les autres arts, comme la peinture, la sculpture et l'architecture, avaient suivi la décadence générale. L'architecture, en Occident, conservait le plein-cintre ou l'arc de cercle pour les ouvertures de ses constructions et la figure de ses lignes; cette architecture romaine dégénérée reçut le nom de *romane*, comme les langues nationales qui commençaient à se former des débris de la langue latine. En général, les constructions en étaient lourdes et massives; l'Orient en connaissait d'un peu plus légères, qui s'introduisirent peu à peu en Occident sous le nom d'architecture *byzantine* (de Byzance ou Constantinople). Ce dernier style se fait remarquer par une plus grande élévation dans les arcs et par la substitution des voûtes aux plafonds plats. L'architecture arabe, qui commença à produire des œuvres remarquables vers la fin du huitième siècle, et qui brilla davantage encore en Espagne au neuvième, ne fut d'abord qu'une imitation du style byzantin; peu à peu elle prit un caractère particulier et

se distingua par ses colonnettes, par ses pierres découpées, par ses murs à jour et par un grand nombre d'ornements fantastiques connus sous le nom d'*arabesques*. Le mélange de ces divers styles forma, sous l'inspiration chrétienne, la grande architecture chrétienne du moyen âge qu'on appelle l'architecture *gothique* ou *ogivale*.

Agriculture et commerce.

L'agriculture, l'industrie et le commerce, en décadence pendant les premiers siècles des invasions, se relevèrent à mesure que les nouveaux États se trouvèrent affermis, et Charlemagne leur donna, comme à tout le reste, une vive impulsion. Les moines, surtout les Bénédictins, avaient remis l'agriculture en honneur; c'étaient d'infatigables défricheurs dont les monastères devenaient de véritables fermes-modèles et des centres de civilisation. Les Grecs avaient conservé les habitudes industrielles et commerciales; les Arabes les suivirent dans cette voie. Quant à Charlemagne, il s'occupait avec sollicitude de la prospérité agricole de ses vastes domaines, qui étaient des écoles d'agriculture comme les monastères et les abbayes. Il ordonna même la culture de soixante-quatorze espèces de plantes et d'arbustes, sans compter les arbres fruitiers, tels que le pêcher, le figuier, l'amandier, le mûrier, le noyer, etc. Il plantait des vignes sur les coteaux, il établissait des haras et des vacheries, il faisait élever de grands troupeaux de porcs dans les forêts de chênes; les moutons et les chèvres se multipliaient dans les pacages; les basses-cours se remplissaient d'oies, de poules et de pigeons. Charlemagne ne négligeait pas même l'éducation des abeilles et la multiplication des poissons rares. En même temps il élevait

des ateliers où se préparaient les instruments de l'agriculture, où se travaillaient les produits de la terre, et il encourageait le commerce par les grandes assemblées qu'il réunissait fréquemment et qui devenaient le rendez-vous des marchands de tous les pays.



DEUXIÈME PÉRIODE.

LE SAINT-EMPIRE ROMAIN.

A la mort de Charlemagne, la chrétienté était constituée matériellement; il restait à la constituer moralement : ce fut le travail des trois siècles qui suivirent ce grand homme. Le neuvième siècle vit d'abord se dissoudre l'œuvre matérielle de Charlemagne; les faibles Carolingiens qui lui succédèrent, se montrèrent incapables de soutenir le fardeau qu'il leur avait légué; le souvenir seul de son nom maintenait encore une certaine unité dans l'empire d'Occident. Au dixième siècle, la dislocation fut complète : on vit reparaître une nouvelle barbarie; la dépendance dans laquelle se trouva le saint-siège favorisa tous les désordres, et la suprématie en Europe passa des Carolingiens à une maison allemande, celle des Othons. Mais, pendant que l'Europe se décomposait en apparence, le travail intérieur de l'Église s'opérait, et le onzième siècle amena la constitution définitive de la société chrétienne par la grande lutte entre le sacerdoce et l'Empire, que termina le triomphe de l'esprit chrétien sur l'ancien esprit païen; saint Grégoire VII reste le glorieux représentant de cette grande lutte. Pendant tout ce temps, l'Orient continuait de s'affaïsser; l'empire arabe succombait lui-même sous les coups des Turcs, qui devaient en devenir les maîtres, et l'empire grec se plongeait dans le schisme. Presque tout l'intérêt de l'histoire se trouve en Occident, et c'est d'après les événements qui se passent dans cette partie du monde qu'il convient désormais d'établir les grandes divisions de l'histoire. On consacra ici un chapitre à chacun des trois siècles de la deuxième période : le Saint-Empire ro-

main, les Othons, l'Église et l'Empire formeront les titres de ces chapitres, auxquels on en ajoutera un consacré à l'étude de la féodalité, et à celle des sciences et des arts pendant la deuxième période du moyen âge.

CHAPITRE PREMIER.

LE SAINT-EMPIRE ROMAIN (814-912).

(Neuvième siècle).

Quatre divisions : l'Empire arabe, l'Empire grec, l'Empire germano-chrétien, les Normands.

§ 1^{er}. *L'Empire arabe* (813-912).

Étendue de cet empire.

L'empire arabe avait atteint son plus grand développement au commencement du neuvième siècle. En Asie, le califat d'Orient ou de Bagdad s'étendait sur l'Arabie, la Syrie, la Grande-Arménie, l'Aderbidjan (capitale Tauris ou Tébriç), le Kourdistan (ancienne Assyrie), l'Aldjézirah et le Diarbékir (ancienne Mésopotamie), l'Irak-Arabie (ancienne Babylonie), l'Irak-Adjémi (Médie), le Khoulistan (Susiane), la Farsistan (Perse), le Karman (Carmanie), le Sindy (pays de l'Indus), le Khorasçan, le Caboul, le Kharism (ancienne Khorasmie), et le Mawarannahar (Transoxiane). En Afrique, les Arabes possédaient tous les pays autrefois occupés par les Romains : l'Égypte ou pays de Mesr, le pays de Barcah (Libye, Cyrénaïque, Tripolitaine), le Kairouan, le Zab (Numidie) et le Maghreb (Mauritanie), en même temps qu'ils entretenaient des relations suivies

avec le Soudan, la Nubie, l'Abyssinie, et le Zanguebar, où ils faisaient pénétrer le mahométisme. On a vu que deux dynasties indépendantes, celle des Aglabites et celle des Edrissites, s'étaient établies en Afrique. En Europe, le califat d'Occident ou de Cordoue s'étendait sur tout l'Espagne, à l'exception des Asturies, et sur une partie du midi de la Gaule. Les îles Baléares, la Sardaigne et la Corse appartenaient aux Arabes, et la Sicile allait bientôt tomber en leur pouvoir. En dehors et à l'Orient de leur immense empire se pressaient des tribus qui ne devaient pas tarder à être connues de l'Occident sous le nom de *Turcs* (Tou-Kiu), dénomination qui comprend plusieurs races distinctes, entre autres celle des Khazares, des Ouigours, des Hoéïkes, des Uzbeks, des Kirghiz, des Yakoutes, etc.

Califes de Bagdad.

AL-MAMOUN, fils d'Haroun-al-Raschid, étant devenu seul maître de l'empire oriental (813-833) par la défaite de son frère Al-Amyr, massacré par l'ordre de son général *Taher*, surpassa encore la magnificence de son père, et se montra comme lui le protecteur des arts, des sciences et des lettres. Il avait sept cents portiers à son palais, et dans ses jardins des arbres d'or et d'argent. Il fit venir à Bagdad et traduire un grand nombre d'ouvrages grecs, fonda un collège à Bagdad, des écoles à Koufah, à Bassora, et dans d'autres villes de son empire. Passionné pour l'astronomie, il fit réviser les *Tables* de Ptolémée, mesurer de nouveau l'obliquité de l'écliptique et un degré du méridien. Il ne favorisait pas moins les progrès de la médecine, de la botanique et de la chimie; mais, en encourageant les disputes des docteurs musulmans, il affaiblit la foi des Arabes, déjà devenus moins guerriers, et prépara l'avènement de diverses sectes qui

augmentèrent l'anarchie. Il se vantait de gouverner l'Orient et l'Occident avec la même facilité que les pièces d'un jeu d'échecs; il ne réussit pas toujours cependant contre les Grecs, à qui il enleva l'île de Candie (Crète), et Taher, l'un de ses émirs, qui avait contribué à le placer sur le trône, fonda dans le Khorasân, qu'il lui avait donné comme récompense, une dynastie indépendante, celle des *Tahérides*, qui se maintint jusqu'en 872.

AL-MOTASSEM (833-842) ou MOTASSEM-BILLAH, quatrième fils de Haroun, qui n'avait pas d'abord reçu de pouvoir, succéda à son frère Al-Mamoun. L'affaiblissement des Abbassides avait ranimé les Grecs; l'empereur Théophile, servi par deux bons généraux, Théophobe et Manuel, reprit l'offensive, et le patrice Manuel détruisit en Syrie la ville de Sozopétra, où était né le calife Motassem, furieux de cet échec, jura de se venger en détruisant Amorium, ville de Phrygie, où était né Michel le Bègue, père de Théophile; il exécuta sa menace, malgré la valeur que déploya Théophile pour défendre la place (841). Mais la gloire du califat disparut avec lui; Motassem contribua lui-même à la décadence en prenant pour sa garde des Turcs, qui devinrent bientôt les maîtres. L'esprit guerrier des Arabes avait disparu; leur mélange avec les troupes serviles de la Perse, de la Syrie et de l'Égypte, avait peu à peu détruit leur ancienne énergie. Les califes recrutèrent alors une partie de leurs armées dans les contrées du Nord; ils prirent surtout chez les Turcs de delà l'Oxus et l'Iaxarte de robustes jeunes gens qu'ils faisaient élever dans le mahométisme. Les Turcs formèrent la garde principale des califes. Motassem en appela plus de cinquante mille dans la capitale; leur licence excita l'indignation publique, et les querelles entre les soldats et le peuple forcèrent même le calife à s'éloigner de Bagdad et à éta-

blir sa résidence et le camp de ces barbares à Sumara, sur le Tigre.

Les disputes religieuses furent une autre cause de décadence. On vit alors paraître les sectes des Moulhad ou impies, des Sendik ou esprits forts, des Takifites (espèces de protestants musulmans), des Motalazes, qui prétendaient que le Coran est incréé, et surtout les Ismaéliens, partisans d'Ali, qui tenaient pour la légitimité de l'un des descendants de ce personnage, nommé Ismaël, et qui, mêlant à leurs idées politiques les imaginations les plus bizarres, anéantissaient toute morale et toute religion. Les Ismaéliens ne croyaient pas à l'immortalité et prétendaient que tout est permis. Il se répandirent principalement dans la Perse, sous la conduite d'un certain Babek, et, pendant vingt ans, se livrèrent à tous les excès du libertinage. Motassem ne put mettre fin à leurs excès qu'en tuant leur chef et en exterminant un grand nombre (837).

Après le règne assez court de VATEK-BILLAH (842-847), partisan des Motalazes, et qui massacrait les partisans d'une opinion contraire, MOTAWAKEL (847-861), fils de Motassem, monta sur le trône avec l'appui de la garde turque. Il persécuta des Chiïtes ou partisans d'Ali, dont il détruisit le tombeau; ce fut un tyran soupçonneux et cruel. Détesté de ses sujets, il s'appuya sur les gardes turques, qui s'effrayèrent elles-mêmes de la haine qu'elles inspiraient. A l'instigation du propre fils du calife, les Turcs se précipitèrent dans l'appartement de Motawakel, coupèrent le corps du souverain en sept morceaux, et portèrent en triomphe MOSTANSER sur le trône encore dégouttant du sang de son père. Mostanser ne jouit que six mois du fruit de son parricide; les remords abrégèrent sa vie. Après lui, deux califes furent déposés et un troisième étranglé dans l'espace de quelques années

(861-870). Les califes prirent le parti de revenir à Bagdad, afin d'échapper aux caprices des Turcs, devenus les maîtres.

Décadence du califat d'Orient.

Mais la décadence du califat était complète. En 868, TOULUN, ancien esclave originaire du Turkestan, se rendit indépendant dans l'Égypte, dont Al-Mamoun lui avait confié le gouvernement, et fonda la dynastie des *Toulonides*, qui subsista jusqu'en 905; elle fut remplacée quelques années après (909) par la puissante dynastie des *Fatimites*. Les Tahérides du Khorasân succombèrent à leur tour sous les coups des *Soffarides*. Cette dynastie fut fondée en 872 par YACOB, qui était fils d'un chaudronnier (*soffar*), et qui s'empara du Kerman, du Khorasân, du Kaboul et du Farsitan. Son fils *Amrou* (879-901) reconnut d'abord la suprématie des califes, mais il voulut se rendre plus tard tout à fait indépendant, et marcha sur Bagdad. Le calife, pour s'en débarrasser, envoya contre lui Ismaël, petit-fils de Saman; celui-ci le vainquit avec dix mille cavaliers, qui n'avaient que des étriers en bois, et fonda la dynastie des *Samanides*. Ismaël laissa la Perse aux califes, et se contenta du Khorasân et de la Transoxiane.

A la même époque parut une nouvelle secte qui renouvela, en Arabie, en Syrie et en Perse, les excès des Ismaéliens. Le fondateur de cette secte fut Hamdan, surnommé KARMATH, parce qu'il avait les yeux rouges (*carminat* en arabe). Il s'était établi au nord-est de l'Arabie, sur les confins de la Mésopotamie. Il se disait le fils de Dieu, l'ange Gabriel, l'Esprit-Saint, prescrivait cinquante prières par jour au lieu de cinq, remplaçait la solennité du vendredi par celle du lundi, et détruisait tous les préceptes du Coran par des interprétations al-

légoriques, à peu près comme le faisaient les Ismaéliens. Les Karmathes commencèrent à exciter du trouble dans les dernières années du neuvième siècle; ils prirent et pillèrent les villes de Damas, de Bassora, de Koufah et de la Mecque (931); leurs divisions les affaiblirent, et ils furent presque partout exterminés à la fin du dixième siècle; mais ils avaient contribué pour une grande part à la décadence du califat.

États arabes de l'Afrique.

Les Edrissites s'étaient rendus indépendants en Afrique dès le règne de Haroun-al-Raschid; ils s'emparèrent de la Mauritanie, bâtirent la ville de Fez, où ils fixèrent leur résidence (808), et possédèrent un empire qui s'étendait depuis les bords de l'Océan Atlantique jusqu'aux limites de l'ancien territoire de Carthage. Édris I^{er}, fondateur de cette dynastie, était arrière-petit-fils d'Ali; Haroun le fit empoisonner. Édris II, son fils (798-826), fonda Fez; les successeurs d'Édris II continuèrent à régner glorieusement jusqu'à Yahia IV (908-919), qui fut vaincu et chassé de ses États par le calife fatimite Obéid-Allah. Les Edrissites ne firent plus, depuis lors, que des tentatives impuissantes pour ressaisir le pouvoir.

Les Aglabites, établis dans l'Afrique carthaginoise et la Tripolitaine par Ibrahim-ben-Aglab (799), qui fit sa capitale de Kairouan, étaient maîtres du reste de l'Afrique septentrionale jusqu'à l'Égypte. Les chefs de cette dynastie acquirent une grande puissance dans la Méditerranée; ils s'emparèrent de la Sicile et de Malte (827), et envoyèrent des flottes sur les côtes de l'Italie et de l'Illyrie. Ils transférèrent leur résidence de Kairouan à Tunis (874), et furent renversés par les Fatimites.

On vient de voir que la secte des Ismaéliens ne reconnaissait comme légitimes successeurs de Mahomet que les descendants d'Ali. A partir de l'avènement des Abbassides, ils avaient formé un parti politique ennemi de cette dynastie, et, formant une espèce de société secrète, ils prétendaient que l'autorité légitime était passée, à partir d'Ismaël, sixième successeur d'Ali, à des *imans* inconnus, dont le dernier, appelé *Mahdy* (le Dirigé), devait reparaitre vers l'an 300 de l'hégire. OBÉID-ALLAH, qui se donnait comme descendant de Fatime, femme d'Ali et fille du Prophète, se fit passer pour le Mahdy attendu; les Alites ou Ismaéliens le reconnurent, et, profitant du mécontentement des habitants de Kairouan, que les Aglabites avaient abandonné, ils le proclamèrent calife dans cette ville (907). Obéid-Allah renversa les Aglabites (909), battit les Edrissites (919), et fonda la célèbre dynastie des Fatimites, qui devint dans la suite maîtresse de l'Égypte et de presque tout le califat d'Orient.

Califes de Cordoue.

Le califat de Cordoue, dont Charlemagne avait ébranlé momentanément la puissance, et que les rois d'Oviédo combattaient avec succès, se soutint plus vigoureusement que celui de Bagdad, et brilla d'un éclat égal sous le rapport des lettres et des sciences. AL-HAKEM I^{er} (796-822), malgré les guerres civiles et les incursions ou *algarades* des Francs, avait établi partout des écoles d'arabe, protégé les savants et les artistes, rassemblé une bibliothèque de 40,000 volumes, dont il rédigea lui-même le catalogue, et achevé la fameuse mosquée de Cordoue, qu'Abdérame I^{er} avait commencée. Cette mosquée, consacrée plus tard au vrai Dieu par les chrétiens, avait une largeur de 230 pas, une longueur de 600;

on y comptait 1093 colonnes; elle se divisait en 19 nefs terminées chacune par une porte de bronze, et on y voyait 4700 lampes allumées. Les goûts artistiques et littéraires d'Al-Hakem ne l'empêchèrent pas de commettre des actes de cruauté révoltants, de faire empaler 300 révoltés en un jour et de détruire un faubourg de Cordoue. Son successeur ABDÉRAMÉ II mérita le titre de Victorieux (822-852); il comprima les discordes intérieures qui avaient troublé tout le règne de son père, repoussa les Normands, qui ravageaient les côtes d'Espagne, vainquit Ordogno, roi des Asturies, et se fit regretter de ses sujets pour sa douceur et pour sa libéralité. Savant lui-même, il protégeait les savants, et faisait élever à ses frais 300 orphelins dans la grande école de Cordoue. On doit lui reprocher d'avoir persécuté les chrétiens, appelés alors *Mozarabes* ou Arabes d'adoption, à qui il défendit de relever leurs églises en ruine et d'élire de nouveaux évêques.

Soixante années de guerres civiles et d'anarchie suivirent le règne d'Abdérâme : Mohammed I^{er}, Al-Moundhir et Abdallah eurent à lutter contre des révoltes continuelles qui éclataient même souvent dans leur propre famille, et le califat de Cordoue paraissait voué à une irrémédiable décadence, lorsque Abdérâme III monta sur le trône, et commença une nouvelle ère de prospérité (912).

Les rois des Asturies.

Les rois chrétiens des Asturies profitèrent des divisions des Arabes pour s'agrandir. ALPHONSE II le Chaste (791-835) s'était retiré dans un couvent après avoir consolidé son royaume par des guerres heureuses contre les Arabes. RAMIRE I^{er}, son cousin (835-850), chassa les Normands de la Galice, et remporta sur Abdérâme II

une brillante victoire (846), qui lui permit d'étendre les limites de son royaume. ORDOGNO I^{er}, fils de Ramire (850-866), d'abord aussi heureux contre les Arabes, à qui il enleva Tolède et Salamânque, ne put garder ces conquêtes, et les Basques de la Navarre commencèrent à s'agiter pour conquérir leur indépendance.

Le règne d'ALPHONSE III LE GRAND, fils d'Ordogno, fut l'un des plus glorieux de cette dynastie (866-910). Alphonse étendit son royaume jusqu'à Lisbonne et à Mérida; il fonda ou répara plusieurs villes importantes, Burgos, Braga, Coïmbre et Zamora, et mourut deux ans après avoir abdicqué. Malheureusement, ce royaume chrétien se divisa et perdit ainsi une partie de sa force contre les musulmans : les Basques recouvrèrent leur indépendance et formèrent le royaume de Navarre sous SANCHE I^{er} (905), et Alphonse partagea son propre royaume entre ses trois fils : l'aîné, GARCÍAS, fixa sa résidence à Léon, qui donna son nom à l'ancien royaume d'Oviédo; le second, Ordogno, obtint la Galice, et le troisième, Froila, reçut l'Asturie proprement dite. Les chrétiens se divisaient au moment où les Arabes allaient reprendre une nouvelle vigueur sous Abdérâme III; cette division fut cause de plus d'un désastre, malgré le courage qu'ils déployèrent dans les guerres.

§ II. — L'empire grec (802-912).

Situation générale.

L'affaiblissement du califat de Bagdad permit à l'empire grec de se soutenir, mais la vie de cet empire continuait de s'épuiser dans les querelles religieuses. La dynastie isaurienne, par ses édits favorables aux iconoclastes, avait ébranlé toute la constitution de l'Église : le clergé avait perdu son indépendance, l'épiscopat sa

dignité, et les patriarches de Constantinople croyaient trouver une compensation à leur dépendance du pouvoir temporel dans la suprématie qu'ils s'arrogeaient sur tous les autres évêques. Le schisme religieux se trouvait ainsi préparé; une lutte politique s'était déclarée entre l'armée, qui faisait les empereurs, et le clergé, qui cherchait à reprendre son ancienne influence; la cour était devenue le théâtre des intrigues et de la corruption, et les empereurs, qui ne trouvaient plus aucun obstacle à la satisfaction de leurs caprices, gouvernaient avec leurs favoris; le despotisme régnait au dedans, et au dehors on ne montrait que de la faiblesse. L'empire grec aurait dès lors succombé sans les divisions des Arabes, la bravoure personnelle et les talents militaires de quelques empereurs.

Nicéphore I^{er} (802-811).

NICÉPHORE I^{er} s'était humilié devant Charlemagne, à qui il avait donné le titre de *Basileus*, roi, et qui lui avait pris l'Istrie, la Dalmatie et la Liburnie; il ne fut pas plus heureux vis-à-vis de Haroun-al-Raschid, qui ravagea la Syrie, la Palestine et l'Asie mineure, et qui n'avait répondu à ses propositions que par cette lettre insultante: « Haroun, commandant des croyants, à Nicéphore, chien de Romain. Fils d'une mère infidèle, « j'ai lu ta lettre; tu n'entendras pas ma réponse, tu la « verras. » Les Bulgares parurent à leur tour; Nicéphore s'engagea dans un défilé où son armée périt, où il périt lui-même, et le chef des Barbares, Crum, se fit une coupe de son crâne. Tout l'empire se réjouit à la nouvelle de la mort de cet empereur hypocrite, cruel et avare.

Révolutions de palais.

On ne supporta que six mois son fils STAUFACE, qui avait hérité de tous ses vices, et l'on proclama empereur MICHEL I^{er}, qui était *curopalate*, ou grand maître du palais, et gendre de Nicéphore, mais qui se faisait pardonner cette alliance par son orthodoxie et par sa bienfaisance.

Michel avait des vertus privées, mais il manquait de l'énergie nécessaire pour se maintenir sur le trône, et l'armée lui était hostile. LÉON l'ARMÉNIEN, soutenu par MICHEL LE BÈGUE, général qui devait le détrôner plus tard, s'attira l'affection de l'armée; il ménagea, dans une occasion, la victoire aux Bulgares; l'armée, irritée de cette défaite, voulut avoir un autre chef, et proclama LÉON V (813). Michel I^{er} eût pu résister; il aima mieux abdiquer que d'allumer une guerre civile, et l'usurpateur le reléguait avec sa femme et ses cinq fils dans une île de la Propontide. LÉON l'Arménien (813-820), soldat grossier et brutal, laissa d'abord les Bulgares s'avancer jusqu'aux portes de Constantinople; sortant enfin de son apathie, il les vainquit dans une grande bataille, et leur imposa une trêve de trente ans, mais il ternit la gloire qu'il venait d'acquérir en déclarant la guerre aux images. Michel le Bègue profita du mécontentement qu'il excitait pour le renverser. Léon, averti du complot formé par Michel, le fit amener, et le condamna à être brûlé vif; mais, avant l'exécution de cette sentence, les amis de Michel l'assassinèrent dans la chapelle même du palais.

Michel le Bègue (820-829).

Michel II le Bègue (820-829) ne valait pas mieux que son prédécesseur, quoiqu'il fût brave et entreprenant. Né à Amorium, en Phrygie, il avait été élevé par une vieille

juive qui lui apprit à soigner les volatiles domestiques ; sa foi et ses mœurs se corrompirent dans le commerce des juifs et des manichéens, et il devint perfide, avare, ivrogne et cruel. Un général nommé *Thomas* voulut lui disputer le trône ; Michel l'ayant vaincu avec le secours des Bulgares, le fit empaler ; on dit même que, lorsque l'infortuné *Thomas* vomissait les derniers flots de son sang, le barbare empereur lui fit couper les bras, les jambes, la tête enfin, et que le tronc, lié sur un âne, fut promené tout autour du camp. La joie de ce triomphe fut bientôt troublée par la perte de l'île de Crète, enlevée par les Arabes d'Orient, et par celle de la Sicile, dont les Aglabites s'emparèrent. Michel continua la persécution contre les catholiques qui honoraient les images ; il dogmatisait et prétendait qu'il n'y avait ni anges, ni démons, ni résurrection, et que le sabbat doit l'emporter sur le dimanche. Ce misérable mourut d'une violente inflammation d'entrailles, et le peuple accueillit sa fin comme la cessation d'un fléau.

Théophile (829-842).

THÉOPHILE, fils de Michel le Bègue, montra quelques belles qualités. Il aimait la musique, la peinture, la sculpture, la mécanique surtout, et fit exécuter en ce genre plusieurs ouvrages curieux. On admirait entre autres des lions d'or rugissants, et un arbre d'or massif, sur lequel étaient perchés des oiseaux du même métal qui, au moyen de ressorts cachés, faisaient entendre un chant harmonieux. *Théophile* voulait ainsi lutter de magnificence avec les califes de Bagdad. Il lutta contre eux d'une façon plus glorieuse en leur faisant la guerre. Grâce à l'habileté de deux de ses généraux, *Théophobe* et *Manuel*, il remporta d'abord des succès brillants, et détruisit *Sozopétra*, patrie de l'abbasside *Al-Motassem* ;

mais les revers succédèrent aux victoires, et *Amorium*, patrie de Michel le Bègue, fut prise et ruinée. *Théophile* expiait la guerre acharnée qu'il faisait aux images ; il fut le plus furieux, et heureusement le dernier des empereurs iconoclastes. Accablé de ses désastres, il se laissa mourir de faim.

Schisme de *Photius* (857).

MICHEL III, qui ne mérita que trop dans la suite le honneux surnom d'*IVROGNE*, succéda à son père *Théophile* sous la régence de sa mère *THÉODORA* (842-867). Michel n'avait que six ans. *Théodora* était digne du trône. Fervente catholique, malgré les fureurs iconoclastes de son époux, elle songea, aussitôt qu'elle eut le pouvoir, à restaurer le catholicisme, de concert avec saint *Méthodius*, patriarche de Constantinople ; l'hérésie des iconoclastes fut enfin anéantie, et une fête appelée *Orthodoxie* fut instituée en souvenir de cet heureux événement. Dans le même temps, *Bogoris*, roi des Bulgares, crut que le gouvernement d'une femme était une occasion favorable pour rompre la trêve conclue avec Michel le Bègue, et fit porter à Constantinople une menace de guerre : « Dites à votre maître, répondit fièrement *Théodora* aux envoyés Bulgares, qu'il me trouvera à la tête des légions romaines pour le punir d'attaquer lâchement une femme et un enfant. Je compte sur le secours du ciel, vengeur du parjure. » *Bogoris*, frappé de cette grandeur d'âme, demanda une prolongation de la trêve. *Théodora* lui envoya des missionnaires et lui rendit sa sœur, qui était captive à Constantinople depuis le règne de *Théophile* et qui s'était convertie au christianisme : elle prépara ainsi la conversion de *Bogoris* et des Bulgares.

Les affaires de l'empire prospéraient, mais *Bardas*,

frère de l'impératrice, fatigué de n'avoir aucune part au gouvernement, inspira au jeune Michel des idées d'indépendance, afin de gouverner à son tour sous son nom : Théodora connut toutes ces intrigues ; elle aima mieux résigner le pouvoir que de lutter, et, après avoir rendu compte de son administration, elle remit à son fils les sceaux de l'empire (854). Ce fils indigne inaugura son pouvoir en faisant enfermer dans un couvent sa mère et ses quatre sœurs. Après avoir irrité Néron dans son ingratitude, Michel imita les extravagances de Caligula et d'Héliogabale. Il se livra aux plus hideux excès de la débauche, de l'impiété et de la cruauté ; il finit par donner le titre de patriarche à son bouffon, nommé Théophile, et il aimait à répéter en riant : « Nous avons trois patriarches à Constantinople : Théophile est le mien, « Photius celui de Bardas, et Ignace celui des chrétiens. »

Bardas et Michel venaient en effet de placer un intrus sur le siège de Constantinople. A saint Méthodius avait succédé saint *Ignace*, qui avait osé reprocher à l'empereur et à Bardas leur indigne conduite. Dès lors sa perte avait été résolue. Bardas avait un neveu remarquable par son immense érudition, mais plus encore par une ambition qui ne reculait ni devant le mensonge, ni devant le parjure, ni devant le sacrilège pour parvenir. On le substitua à saint Ignace, et on l'éleva, en six jours, de l'état de laïque à la dignité de patriarche (857). On fit ensuite subir à saint Ignace les plus cruels traitements pour l'amener à donner sa démission, pendant que Photius écrivait au pape saint Nicolas I^{er} qu'Ignace s'était retiré volontairement dans un monastère, et que lui-même avait été forcé d'accepter l'épiscopat malgré ses résistances. Nicolas ne se laissa point tromper ; il envoya des légats à Constantinople pour examiner l'affaire, mais ces légats se laissèrent circonvenir, et l'intrus triompha. Le pape

n'en persista pas moins à soutenir la cause d'Ignace. Alors Photius imagina une fourberie unique dans l'histoire : il composa les actes d'un concile œcuménique qui n'avait jamais été tenu, et dans lequel il supposait que le pape avait été déposé par les Pères. C'est ainsi que l'imposeur posait les bases du schisme qui devait plus tard séparer l'Orient de l'Occident ; telles sont les honteuses origines de cette déplorable scission.

Dynastie Macédonienne.

Cependant la faveur de Bardas ne dura pas longtemps. Un homme né en Macédoine dans une obscure condition, et arrivé à Constantinople avec une besace vide et un bâton de mendiant, était devenu l'écuyer de l'empereur et avait attiré son attention par son adresse à guider les chars et à dompter les chevaux les plus fougueux. Il s'appelait *Basile*, et supplanta bientôt Bardas dans l'esprit de Michel. L'Ivrogne ne songea plus qu'à se débarrasser de son oncle : Basile assassina Bardas (865), et, pour récompense, fut associé à l'empire. Son élévation en fit un autre homme ; il rougit des extravagances de son collègue, et osa lui faire des représentations à ce sujet. Les représentations furent mal reçues, et Basile, craignant pour sa vie, se décida à prévenir Michel. Un soir que ce prince avait bu jusqu'à l'ivresse et que ses serviteurs l'avaient emporté comme mort dans son appartement, Basile entra avec quelques-uns de ses amis, et d'un premier coup de sabre abattit les deux mains que l'empereur tendait dans son lourd sommeil. D'autres coups terminèrent cette vie honteuse, qui avait à peine duré trente ans (867).

Basile le Macédonien (867-886).

BASILE LE MACÉDONIEN sembla prendre à tâche de faire oublier les crimes qui l'avaient conduit jusqu'au trône. Il exila Photius, rappela saint Ignace, et seconda le pape Adrien II pour la tenue du huitième concile général, quatrième de Constantinople, qui éteignit le schisme et réconcilia les Grecs à l'Église catholique (870). En même temps il rétablissait l'ordre dans les finances, rendait une exacte justice, réformait les lois (1), et exterminait les derniers restes des *pauliciens*, hérétiques manichéens que l'impératrice Théodora avait déjà poursuivis. Ils se nommaient ainsi d'un certain Paul, qui avait apporté dans l'empire les doctrines de Manès avec d'autres erreurs qui en faisaient une secte antisociale, comme celle des Albigeois quelques siècles plus tard. Les pauliciens, chassés de l'empire, se répandirent en Arabie au siècle suivant. Basile combattit avec succès les Sarrasins d'Asie et d'Afrique, mais sans pouvoir reconquérir sur eux aucune province. La vanité vint gâter le bien qu'il avait fait. Photius se remit en faveur auprès de lui, en lui fabriquant une généalogie qui faisait remonter son origine à Tiridate, roi d'Arménie, qui avait été couronné à Rome par Néron. Quand saint Ignace mourut, chargé d'années et de vertus, Photius remonta sur le siège de Constantinople. Les Sarrasins étaient contenus, l'Italie méridionale reconnaissait l'autorité de l'empire et le nom de Basile était béni de ses sujets, malheureux depuis si longtemps : un accident de chasse enleva prématurément ce prince, que l'histoire ne saurait louer à cause de ses crimes et de ses fautes, mais qu'elle est disposée

(1) On a donné le nom de *Basiliques* au recueil de lois formé par les soins de ce prince.

à traiter avec indulgence parce qu'il se montra ferme, éclairé, juste, et qu'il mérita l'amour de ses peuples.

Léon le Philosophe (886-911).

LÉON VI, fils de Basile, à qui ses connaissances étendues ont fait donner le surnom de PHILOSOPHE, n'avait que dix-neuf ans lorsqu'il monta sur le trône. « Mon « fils, lui avait dit Basile en mourant, défiez-vous de « Photius; cet homme a creusé un affreux abîme sous « mon trône. » Léon n'avait garde d'oublier une recommandation qui s'accordait avec ses dispositions, car il avait eu à se plaindre personnellement de Photius; il fit donc déposer l'intrus et mettre à sa place son propre frère Étienne, qui était digne de cette élévation, et le schisme de Photius fut enfin terminé. Malheureusement la suite ne répondit pas à ces beaux commencements. Tout occupé d'astronomie, de magie, de disputes théologiques et de sermons, il laissa Siméon, roi des Bulgares, renouveler les incursions des ses prédécesseurs, et venir jusqu'aux portes de Constantinople les Russes, qui avaient fait une première apparition sous Michel l'Ivrogne (en 865). A la tête des Russes était OLEG, tuteur d'Igor, fils de Rurik. Ces Barbares, encore païens, descendirent sur des barques le cours du Dnieper (Borysthène), se répandirent en Thrace, et y commirent d'affreux ravages. Léon employa contre eux non le fer, mais l'or; c'était les encourager à revenir (906). L'empereur, qui n'avait plus rien de philosophe que le nom, préférait les plaisirs à la guerre. Il scandalisa ses sujets dans ses dernières années en épousant, en quatrième noces, une femme, nommée Zoé, dont la conduite était méprisante. Les quatrième noces, légitimes en elles-mêmes, étaient interdites par la discipline orientale. Nicolas le Syncelle ou le secrétaire,

patriarche de Constantinople, excommunia le prêtre qui avait béni le mariage sans son ordre; Léon exila le patriarche. Le pape Sergius III, après avoir examiné l'affaire, autorisa le mariage, mais toute l'Église d'Orient avait été troublée par une dispute qu'on eût pu éviter. C'est de ce mariage que naquit CONSTANTIN VII PORPHYROGÉNÈTE, c'est-à-dire né dans la pourpre, et Léon le désigna pour lui succéder, en le confiant à la tutelle d'Alexandre son frère.

Alexandre (911-912) régna un an sous le nom de son neveu; il trouva le moyen de surpasser en débauches et en impiétés les plus méprisables de ses prédécesseurs; il se livra aux devins, aux magiciens, aux hommes vendus à l'infamie, et l'on dit qu'il alla jusqu'à regretter l'idolâtrie. Il n'eût sans doute pas épargné le jeune Constantin. Il chassa Zoé de la cour, et, après avoir éloigné la mère, il songeait à se débarrasser de son pupille. La mort le prévint: au sortir d'un festin, il alla jouer à la paume sous les feux d'un soleil ardent; son sang s'enflamma, et, quelques heures après, l'empire fut délivré de ce monstre.

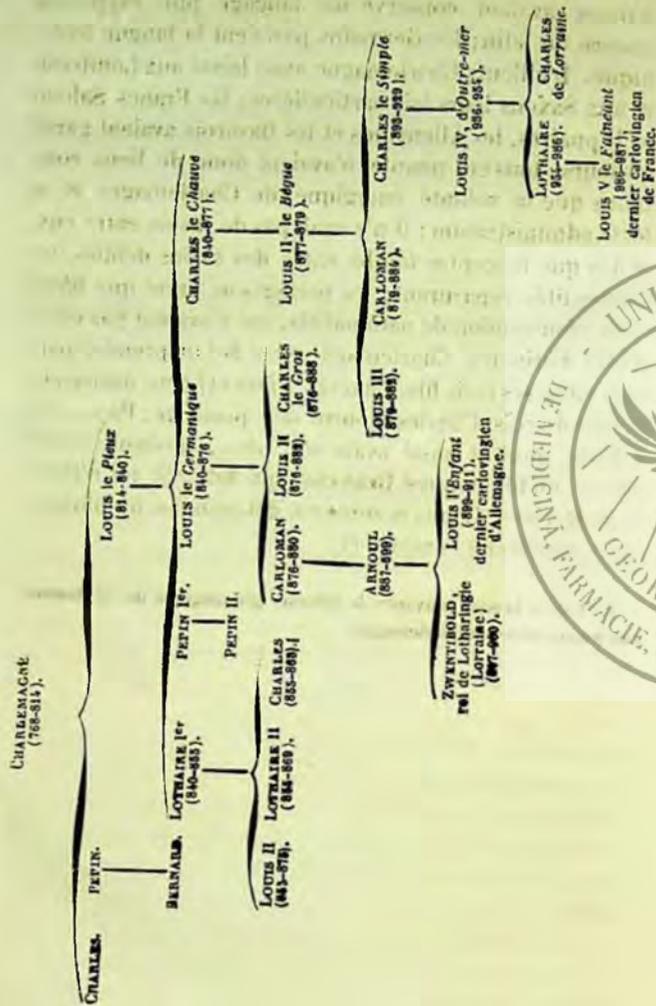
§ III — Le Saint-Empire romain (814-912).

Les nationalités.

Le vaste empire de Charlemagne devait se dissoudre comme celui des califes: la diversité des peuples réunis sous un même sceptre, mais différents de caractère et d'habitudes, les attaques des peuples guerriers du dehors, les partages, et la faiblesse des Carolingiens qui succédèrent au grand empereur, furent les principales causes du démembrement qui s'opéra pendant le cours du neuvième siècle. Les Gallo-Romains, ou anciens habitants de la Gaule, parlaient une langue commune assez

rapprochée de la langue latine, et qui prit vers cette époque le nom de langue *romane* (romaine); les Italiens avaient conservé un langage plus rapproché encore du latin; les Germains parlaient la langue teuto-nique. D'ailleurs Charlemagne avait laissé aux Lombards et aux Saxons leurs lois particulières; les Francs Saliens et Ripuaires, les Allemands et les Bava-rois avaient gardé les leurs: tous ces peuples n'avaient donc de liens communs que la volonté énergique de Charlemagne et sa forte administration; il n'y avait pas de fusion entre eux, et dès que le sceptre tomba entre des mains débiles, les nationalités reparurent; les partages ne firent que hâter cette résurrection de nationalités, qui n'avaient pas cessé d'être distinctes. Charlemagne avait fait un premier partage entre ses trois fils, CHARLES, PÉPIN et LOUIS, qui eurent le titre de rois. Charles mourut sans postérité; Pépin, roi d'Italie, mourut aussi avant son père, laissant, entre autres, un fils nommé BERNARD, qui fut créé roi d'Italie et de Bavière; Louis, nommé roi d'Aquitaine, fut désigné pour succéder à l'empire (1).

(1) Voir à la page suivante le tableau généalogique de la descendance masculine de Charlemagne.

TABLEAU GÉNÉALOGIQUE DE LA DESCENDANCE MASCULINE
DE CHARLEMAGNE.

Louis le Pieux ou le Débonnaire (817-840).

Le nouvel empereur, que le pape Étienne IV couronna deux ans après à Reims, était instruit et pieux; du vivant de son père, il avait montré une certaine énergie dans le gouvernement des États qu'on lui avait confiés, mais on ne tarda pas à reconnaître qu'il manquait de la fermeté nécessaire pour administrer un grand empire; il devint le jouet des partis politiques de sa cour, et, tout en prenant de bonnes mesures dans l'intérêt des provinces, il eut la maladresse de mécontenter, dès son avènement, une grande partie des principaux seigneurs et du clergé, en confiant les plus importantes fonctions aux hommes qui l'avaient servi en Aquitaine.

Les discordes intérieures forment presque toute l'histoire du règne de Louis le Débonnaire. Les guerres extérieures se bornèrent à la défense des frontières contre les attaques des Normands, des Slaves et des Bulgares. Les Sarrasins d'Espagne donnaient peu d'inquiétude, mais il y eut à réprimer des pirates musulmans qui faisaient des descentes sur les côtes du nord de la Gaule. Les Bretons n'avaient pas encore accepté la domination des Francs; Louis eut à repousser deux insurrections, après lesquelles il nomma *Noménoé* duc des Bretons (822). Aucune de ces guerres n'eut une grande importance et n'inquiéta sérieusement l'empire.

Les affaires intérieures eurent une bien plus grande gravité. A son avènement, Louis le Débonnaire avait voulu se décharger d'une partie du fardeau de l'administration: il investit son fils aîné *LOTHAIRE* du gouvernement de la Germanie; il envoya son second fils *PÉPIN* en Aquitaine, et confirma à son neveu *Bernard* le gouvernement de l'Italie. Mais, trois ans après (817), il fit un véritable partage pour régler d'avance la succession entre les trois

ils qu'il avait eus de la reine Ermengarde : Lothaire fut associé à l'empire, Pépin resta en Aquitaine, et le jeune Louis (Louis le Germanique) fut créé roi de Bavière; les deux rois ne pouvaient d'ailleurs faire la guerre ni conclure de traités sans l'autorisation impériale. Le roi d'Italie, Bernard, prince brave, magnifique et aimé de ses sujets, eut le malheur d'écouter les conseillers qui le poussaient à se déclarer mécontent de ce partage; il leva des troupes pour soutenir ses prétentions, mais bientôt, abandonné d'une grande partie des siens, il fut obligé de se mettre à la discrétion de l'empereur. On fit le procès à tous les coupables : les conseillers de Bernard furent condamnés à mort; Bernard eut les yeux crevés, et mourut des suites de cet affreux supplice (818). Son royaume fut donné à Lothaire deux ans après. Louis le Débonnaire venait de montrer une énergie qu'on pourrait taxer de cruauté; il fut effrayé lui-même de la rigueur qu'il avait déployée; les remords le saisirent, et dans une assemblée générale tenue à Attigny-sur-Aisne (822), il se soumit de lui-même à la pénitence publique qu'on imposait aux homicides. Il révélait ainsi à ses peuples et surtout à ses fils la faiblesse de son caractère, car on ne pouvait reconnaître dans cette humiliation la grandeur d'âme qu'avait autrefois montrée Théodose en acceptant la pénitence imposée par saint Ambroise.

Un nouveau partage fut le signal de nouveaux malheurs. Louis, ayant perdu la reine Ermengarde, épousa en secondes noces *Judith*, fille d'un comte bavarois; il en eut un fils nommé Charles (Charles le Chauve). *Judith*, qui exerçait une grande influence sur l'esprit de l'empereur, le poussa à faire un nouveau partage en faveur de son jeune fils. On ne pouvait rien donner à Charles sans enlever quelque chose à ses frères, et c'est ainsi qu'on

forma le royaume d'Alémanie ou d'Allemagne de la Souabe et de la Suisse (829). Pépin d'Aquitaine et Louis de Bavière, à qui le partage enlevait plusieurs provinces, se révoltèrent, et entraînent Lothaire dans leur parti. Louis le Débonnaire, fait prisonnier, fut forcé de se séparer de *Judith*, de renvoyer son principal ministre, Bernard, comte de Barcelone, que les fils de l'empereur accusaient d'être la cause des malheurs publics, et de confirmer le premier partage fait en 817. Lothaire voulait même le forcer à abdiquer, mais Louis résista; la diète de Nimègue (831) prouva que les excès de ses fils avaient indisposé les populations : il recouvra son pouvoir, rappela *Judith* auprès de lui, renvoya Lothaire en Italie, et confirma la donation faite à Charles.

La guerre civile recommença bientôt. Lothaire s'unit cette fois à Bernard de Barcelone, poussa à la révolte Pépin, à qui Louis enleva l'Aquitaine pour la donner à Charles, et les trois frères reprirent les armes contre leur père. Lothaire eut l'adresse d'attirer dans son camp le pape Grégoire IV, qu'il trompa sur ses desseins (833). Les deux armées se trouvèrent en présence dans la plaine de Rothfeld (Champ rouge) en Alsace. Le pape essaya en vain de réconcilier le père avec les enfants; Louis, trompé sur ses intentions et persuadé qu'il favorisait la révolte, ne voulut pas l'écouter; pendant qu'il négociait au lieu de combattre, ses fils intriguèrent auprès des principaux chefs de son armée pour les attirer à eux. Louis se trouva tout à coup sans armée dans cette plaine de Rothfeld qui reçut alors le nom de Lugenfeld (Champ du mensonge); il fut relégué au monastère de Saint-Médard près de Soissons; *Judith* fut emmenée à Tortone en Lombardie; le jeune Charles, âgé de dix ans, fut détenu dans un monastère des Ardennes, et le partage de 817 fut encore une fois rétabli. L'abbé de Corbie, *Vala*,

petit-fils de Charles-Martel, qui jouissait d'une grande influence dans les affaires, fut prié d'approuver tout ce qui venait d'être réglé : « Hélas ! dit-il en gémissant, « on a songé à tout, excepté aux intérêts de la justice. »

Louis n'était pas encore assez humilié. Une assemblée générale d'évêques et de seigneurs fut convoquée à Compiègne au mois d'octobre 833. Louis le Débonnaire y comparut. Prosterné à terre sur un cilice, il lut à haute voix une confession où il se reconnaissait coupable d'homicide sur la personne de Bernard, son neveu, roi d'Italie; de sacrilège pour avoir violé l'acte de partage solennellement juré en 817; de tyrannie, pour avoir mis à mort des sujets fidèles et pour avoir ruiné l'État par sa politique capricieuse et inconstante. Il fut déposé, et Lothaire resta seul empereur (1). Mais l'humiliation d'un souverain dont tout le crime était une excessive bonté révolta le peuple; la fierté et la hauteur de Lothaire indisposèrent ses frères; l'opinion publique se déclara pour le vieil empereur, et Louis de Bavière et Pépin profitèrent de ces dispositions pour tourner leurs armes contre Lothaire (833). Lothaire s'enfuit en Italie; Pépin et Louis obtinrent leur pardon, et le Débonnaire ne repoussa pas davantage Lothaire, réduit à son tour à implorer sa grâce : les trois fils rebelles furent maintenus en possession de leurs royaumes. C'est alors que, pour consacrer le souvenir de cette heureuse réconciliation, Louis le Débonnaire, à la sollicitation du pape

(1) Il convient d'ajouter ici, pour se rendre compte de la part prise par les évêques et par Vala lui-même aux humiliations de Louis le Débonnaire, qu'on avait de justes sujets de plainte contre l'empereur, qui se laissait entièrement gouverner par un indigne favori, que le partage de 817 avait été solennellement juré, que la couronne était encore élective en principe et que les rois reconnaissaient aux évêques le droit de déposition dans certains cas.

Grégoire IV, et du consentement de tous les évêques, ordonna que la fête de tous les saints (la Toussaint) serait célébrée dans les églises des Gaules et de la Germanie le 1^{er} novembre, comme on l'observait déjà à Rome depuis deux cents ans.

La paix ne dura pas longtemps. Pépin d'Aquitaine étant mort, Louis fit un huitième partage qui avantageait Charles au préjudice de ses frères; Pépin II, fils aîné de Pépin, était privé de l'Aquitaine, donnée à Charles, et Louis ne conservait plus que le royaume de Bavière. Ce partage, modifié deux ans après (839), amena une nouvelle guerre. Lothaire, gagné par Judith, resta fidèle à son père; les Aquitains se déclarèrent en faveur de Pépin II, et Louis de Bavière prit ouvertement les armes contre le Débonnaire. Le malheureux père se mit à la tête de son armée pour aller combattre le fils rebelle; la mort vint, à Mayence, mettre un terme à son règne et à ses infortunes (840); ses dernières paroles furent des paroles de pardon pour le fils ingrat dont la révolte avait hâté sa mort : « Je lui pardonne, dit-il, « mais qu'il se souvienne qu'il m'arrache la vie. » Il fut, dit un historien, bon, clément, chaste et instruit; sa vie fut celle d'un martyr, sa mort celle d'un saint (1). Il eut des torts, sans doute, et les historiens ont été trop sévères pour ceux qui s'élevèrent contre son autorité, pour ses fils, pour les évêques, pour le moine Vala, dont on ne peut contester les grandes qualités et l'amour qu'il portait au bien public; mais les torts de Louis de Débonnaire ont été effacés par l'excès même de sa bonté et de son humilité, et c'est le spectacle de ses malheurs, acceptés avec tant de résignation, qui a égaré sur plusieurs points le jugement des historiens les mieux intentionnés.

(1) Damberger, cité par l'abbé Maury dans son *Précis d'hist. de France*.

Lothaire 1^{er} (840-855).

Quatre compétiteurs restaient en présence : Lothaire, qui avait le titre d'empereur, Louis de Bavière, connu aussi sous le nom de Louis le Germanique, parce qu'il régnait en Germanie, Charles le Chauve, roi des Francs, et Pépin II d'Aquitaine, qui venait de recouvrer le royaume de son père. La paix ne pouvait durer avec les prétentions contraires de ces princes. Lothaire, non content du titre d'empereur, voulait la suzeraineté effective sur les royaumes de ses frères : allié d'abord de Charles, en même temps qu'il encourageait secrètement Pépin II à se maintenir en Aquitaine, il marcha contre Louis, mais le trouvant prêt à se défendre, il conclut la paix avec lui et se tourna contre Charles, qui venait de remporter une victoire sur les Aquitains ; puis, trouvant Charles trop fort, il attaqua inopinément Louis, qu'il défit. Cette duplicité allia contre lui Charles et Louis. Après quelques négociations qui n'aboutirent pas, la guerre prit les plus grandes proportions. Les armées ennemies se rencontrèrent près de Fontenay ou Fontanet, près d'Auxerre, en Bourgogne (23 juin 841). Presque tous les peuples de l'empire carlovingien prirent part à la mêlée : Lothaire avait amené des Italiens, des Aquitains et des Austrasiens ; Louis était à la tête des Germains, Charles à la tête des Neustriens et des Bourguignons. Lothaire perdit quarante mille hommes, et ce grand carnage d'hommes libres et de guerriers affaiblit tellement l'empire, que les Normands purent impunément en ravager les côtes. Lothaire vaincu fut déposé à la diète d'Aix-la-Chapelle, mais il reprit les négociations, et la paix de Verdun (843) consacra le partage définitif de l'empire.

Quatre grands royaumes furent créés : le royaume *orien-*

tal, qui prit le nom d'Allemagne, comprenait en général les pays situés au nord de l'Italie et à l'est du Rhin ; le royaume *occidental*, qui devint le royaume de France, était compris entre la Manche, l'Océan Atlantique, l'Èbre, le Rhône, la Saône, et la Meuse ; le *royaume du centre* se composait des pays compris entre la France et l'Allemagne ; le royaume d'*Italie* comprenait presque toute la péninsule, à l'exception de ce que les empereurs grecs y possédaient encore dans le midi. Charles le Chauve eut la France, mais sans régner réellement sur l'Aquitaine, que Pépin II conservait, ni sur la Bretagne, où Noménoé se rendit indépendant ; Louis le Germanique eut l'Allemagne ; Lothaire, avec le titre d'empereur, eut l'Italie et le royaume central, composé de cette longue bande située entre la France et l'Allemagne, dont la partie septentrionale reçut de son fils Lothaire le nom de Lotharingie (Lorraine). Les trois grands groupes de l'Allemagne, de la France et de l'Italie formaient des divisions naturelles qui subsistèrent ; le royaume central, habité par des Allemands, des Francs et des Gallo-Romains, était destiné par sa position à être disputé entre les Allemands et les Francs. Il se divisa en plusieurs petits royaumes : la partie septentrionale forma le royaume de Lotharingie ; il y eut un royaume de Bourgogne cisjurane, un royaume de Bourgogne transjurane, le premier situé en deçà, le second au delà du Jura ; enfin un royaume d'Arles, qui comprenait les deux Bourgognes, et qu'on appelle quelquefois royaume de Provence.

Lothaire avait fixé sa résidence à Aix-la-Chapelle, et confié le gouvernement de l'Italie à son fils Louis ; il avait à repousser les Normands au nord et les Sarrasins au midi, mais il s'occupait plus de ses plaisirs que de la défense de l'empire. Ses mœurs dissolues le rendirent tellement odieux à ses sujets, qu'il fut contraint d'abdi-

quer quelques jours avant sa mort. Ses États furent partagés entre ses trois fils : Louis II, qui conserva l'Italie avec le titre d'empereur; LOTHAIRE II, qui reçut la partie septentrionale du royaume du centre, la Lotharingie; et CHARLES, qui eut la Provence (855). La mort de ce dernier amena un nouveau partage, qui rattacha la Bourgogne à la Lotharingie et les contrées méridionales à l'Italie.

Le pape saint Léon IV et les Sarrasins.

L'empereur Lothaire ne s'était pas plus mis en peine de défendre l'Italie contre les Sarrasins, que les empereurs grecs autrefois contre les Lombards. Dans ces circonstances, ce furent encore les papes qui sauvèrent Rome et l'Italie. Saint LÉON IV, pour mettre Rome à l'abri d'une surprise, venait de la fortifier en construisant une ville nouvelle entourée de murailles; et cette nouvelle ville, qui reçut de lui le nom de *Cité léonine*, joignait à l'ancienne cité la basilique de Saint-Pierre, qu'elle mettait ainsi à l'abri des entreprises des pirates. Ces préparatifs de défense étaient à peine achevés, que les Sarrasins reparurent; ils débarquèrent près d'Ostie avec des forces supérieures à celles qu'ils avaient eues dans les expéditions précédentes. « Attaqué par les Sarrasins, dit un historien, le pape Léon IV se montra digne, en défendant Rome, d'y commander en souverain. Il avait employé les richesses de l'Église à réparer les murailles, à élever les tours, à tendre des chaînes sur le Tibre. Il arma les milices à ses dépens, engagea les habitants de Naples et de Gaëte à venir défendre les côtes et le port d'Ostie, sans manquer à la sage précaution de prendre d'eux des otages, sachant bien que ceux qui sont assez puissants pour nous défendre le sont assez pour nous nuire. Il visita lui-même

tous les postes, et reçut les Sarrasins à leur descente, non pas en équipage de guerre, mais comme un Pontife qui exhortait un peuple chrétien et comme un roi qui veillait à la sûreté de ses sujets (849). Il était Romain : le courage des premiers âges de la république revivait en lui, dans un temps de lâcheté et de corruption, tel qu'un beau monument de l'ancienne Rome qu'on trouve quelquefois dans les ruines de la nouvelle. Son courage et ses soins furent secondés. On combattit les Sarrasins courageusement à leur descente, et la tempête ayant dissipé la moitié de leurs vaisseaux, une partie de ces conquérants, échappée au naufrage, fut mise à la chaîne. Le pape rendit sa victoire utile en faisant travailler aux fortifications de Rome et à son embellissement les mêmes mains qui devaient les détruire. » C'est Voltaire lui-même qui rend ce magnifique hommage à la papauté (1).

Louis II (855-875).

L'empereur Louis II fut occupé pendant presque tout son règne à faire la guerre aux Sarrasins, qui ne cessaient de ravager les côtes de l'Italie; il fut aidé dans cette œuvre par les papes saint Nicolas le Grand et Adrien II. Les Sarrasins s'étaient mis en possession de Tarente et de Bari; Louis vint à bout de les expulser de Bari, mais il ne put leur enlever Tarente. Il réussit au moins à mettre fin à l'anarchie qui déchirait le midi de l'Italie, en soumettant à son autorité les duchés lombards de Bénévent, de Salerne et de Capoue. Les Grecs conservaient encore, dans cette partie de l'Italie, les duchés de Naples et de Gaëte.

Louis II se brouilla, dans une circonstance, avec le

(1) *Essai sur les mœurs*, chap. XXVIII.

pape saint Nicolas, en voulant soutenir son frère Lothaire II contre cet énergique pontife. Lothaire II avait répudié la reine Teutberge pour épouser Waldrade; Nicolas, averti de cette infraction aux lois de l'Église, menaçait Lothaire de l'excommunication, s'il ne reprenait son épouse légitime. Louis II, excité par son frère, voulut forcer le pape à céder aux désirs du roi de Lotharingie, et, le trouvant inébranlable, il le fit jeter en prison. Nicolas n'en resta pas moins inflexible. Lothaire crut qu'il obtiendrait davantage du successeur de Nicolas, Adrien II, qui avait une grande réputation de douceur. Waldrade et lui trompèrent le pontife par de fausses protestations, et Lothaire alla le trouver au mont Cassin, où il devait être relevé solennellement de l'excommunication portée contre lui. A la fin de la messe pontificale, Adrien II, prenant en main le corps de Jésus-Christ, adjura le prince de ne pas s'avancer pour communier, s'il se reconnaissait coupable d'adultère et s'il n'était décidé à renoncer pour toujours à Waldrade, et il fit la même adjuration aux seigneurs qui accompagnaient le roi, les avertissant de ne pas communier s'ils avaient favorisé la mauvaise conduite de Lothaire. Emporté par la passion, Lothaire ne recula pas devant le sacrilège, et la plupart des seigneurs imitèrent son horrible courage. Il précipita ensuite son départ, mais il fut atteint à Lucques d'une maladie jusque-là sans exemple : les cheveux, les ongles et la peau se détachaient du corps et tombaient comme par une mort anticipée et mille fois renouvelée. Plusieurs de ceux qui avaient profané avec lui le corps de Jésus-Christ moururent sous ses yeux de la même maladie, et il expira lui-même dans ces affreux tourments (869). Dieu vengeait ainsi la sainteté du mariage que les Papes maintenaient avec tant de vigueur.

Les États de Lothaire, mort sans enfants, devaient re-

venir à Louis II, son frère, mais Charles le Chauve s'en empara, malgré les réclamations d'Adrien II, que l'empereur Louis avait chargé de défendre ses intérêts.

Charles le Chauve (875-877).

A la mort de Louis II (875), les plus proches héritiers de l'empire se trouvaient être Louis le Germanique et Charles le Chauve, seuls enfants survivants de Louis le Débonnaire. Louis le Germanique était l'aîné des princes carlovingiens, il s'était distingué dans les guerres contre les Barbares de l'est qui attaquaient les frontières de son royaume, il avait forcé Charles le Chauve à lui céder une partie de la Lotharingie à la mort de Lothaire, savoir les villes de Bâle, Strasbourg, Metz, Cologne, Trèves, Aix-la-Chapelle et Utrecht. Une diète de comtes et d'évêques offrit la couronne impériale et celle d'Italie aux deux princes; Charles le Chauve passa le premier les Alpes, et reçut la couronne impériale des mains du pape Jean VIII. Pendant ce temps, Louis le Germanique envahissait ses États de la Gaule, à la tête d'une armée; la mort de Louis délivra Charles le Chauve d'un compétiteur redoutable. Les trois fils de Louis le Germanique, CARLOMAN, LOUIS et CHARLES LE GROS se partagèrent les États de leur père : Carloman eut la Bavière, Louis la Saxe, et Charles la Souabe. Charles le Chauve, maître de la France, de l'Italie et de la plus grande partie de l'ancien royaume du centre, tenta de reconstituer l'empire de Charlemagne; mais il fut vaincu par Louis de Saxe, et Carloman envahit l'Italie. Charles se préparait à combattre le roi de Bavière; il appela tous les seigneurs sous ses drapeaux, mais beaucoup refusèrent d'obéir, et il se vit obligé d'abandonner la partie. Il revenait presque en fugitif, à marche forcée, en proie à une fièvre ardente; il mourut en arrivant au

pied du mont Genis, empoisonné, dit-on, par le juif Sédécias, son médecin.

Charles le Chauve avait plus d'ambition que de génie et de courage. Sa naissance avait été cause de plusieurs guerres civiles, son règne avait montré que la décadence des Carolingiens était irrémédiable. Il laissa les Normands presque impunément débarquer sur toutes les côtes de la France, et remonter le cours de ses fleuves, dont ils occupaient les îles, et d'où ils sortaient pour piller les villes, les églises et les monastères. En 845, ils pillèrent l'abbaye de Saint-Germain des Prés, aux portes mêmes du Paris d'alors; en 857, ils emmenèrent captif l'abbé de Saint-Denis. Ils conquièrent Orléans en 856, Toulouse en 864. Et Charles le Chauve ne savait que donner de l'or pour les éloigner. Un seul homme à cette époque opposa une énergique résistance aux pirates du Nord : ce fut ROBERT LE FORT, tige de la dynastie capétienne, descendant de Witikind, selon les uns, d'un frère de Charles Martel, selon les autres; Charles le Chauve lui avait donné le pays entre Seine et Loire, sous le nom de duché de France (861) et lui donna plus tard l'Anjou (864). Robert battit les Normands en plusieurs rencontres, et périt dans un dernier combat à Brissarthe, en Anjou (866). Ses deux fils Eudes et ROBERT, et RAOUL de Bourgogne, époux de sa fille Emma, devinrent rois de France, même avant l'extinction carolingienne. C'était une nouvelle famille qui s'élevait; elle devait occuper le trône de France pendant des siècles.

En même temps qu'une nouvelle race se préparait à gouverner la France, les institutions sociales se modifiaient profondément dans un sens qui ne faisait qu'affaiblir encore davantage le pouvoir royal. A côté du clergé, qui était à cette époque le premier pouvoir de

l'État, les grands possesseurs de bénéfices et les officiers qui gouvernaient les provinces, ducs, comtes et viguiers, se rendaient de plus en plus indépendants, et usurpaient l'hérédité pour leurs bénéfices et même pour leurs offices. Un capitulaire de Quierzy-sur-Oise (877) confirma légalement cette usurpation, et la féodalité se trouva complètement constituée.

Charles le Gros (881-887).

La mort de Charles le Chauve ne fit que ranimer les querelles pour la couronne impériale. LOUIS LE BÈGUE, son fils, se laissa enlever par Carloman de Bavière, qui, au lieu de défendre l'Italie contre les Sarrasins, ne sut que la remplir de sang et de ruines, et combattre le pape Jean VIII, qu'il tint prisonnier pendant un mois dans l'église de Saint-Pierre. Les descendants dégénérés de Charlemagne ne trouvaient plus d'énergie que pour se disputer l'empire et troubler l'Église; ils ne comprenaient pas les grandes pensées du glorieux chef de leur dynastie. Carloman mourut en 880, ne laissant qu'un fils naturel, ARNULF ou ARNOUL, qui fut plus tard reconnu roi d'Allemagne. Louis le Bègue était mort l'année précédente, laissant deux fils, LOUIS III et CARLOMAN, qui lui succédèrent conjointement en France; CHARLES LE SIMPLE, son fils posthume, régna plus tard. Le règne de Louis le Bègue n'avait guère été que la continuation de celui de Charles le Chauve; Louis et Carloman moururent plus d'énergie; ils vainquirent plusieurs fois les Normands, mais ils ne purent empêcher BOSON, beau-frère de Charles le Chauve, de prendre le titre de roi d'Arles et de Provence, et de garder ce royaume jusqu'à sa mort (vers 889). Ils moururent sans laisser de postérité, Louis III, à la suite d'une blessure reçue dans un combat contre les Normands (882), Carloman, à la

suite d'une blessure reçue d'un sanglier à la chasse (884), et la couronne de France fut offerte à Charles le Gros, roi de Souabe depuis 876, d'Italie et de Bavière depuis 880, empereur depuis 881, roi de Saxe depuis 882. Ce prince se trouvait le maître de tout l'empire de Charlemagne, à l'exception de la Provence. C'était un fardeau trop lourd pour ses épaules. Il ne sut pas défendre ses États contre les Normands; Paris, défendu par la valeur d'Eudes, fils de Robert le Fort, résista, et le lâche empereur ne sut qu'indiquer aux Normands le chemin de la Bourgogne, qu'ils livrèrent au pillage. Sa lâcheté finit par indigner les Germains, qui le déposèrent à la diète de Tribur, près du Rhin (887); il mourut l'année suivante à l'abbaye de Reichnau, dans un abandon universel.

La mort de Charles le Gros consumma la ruine définitive de l'unité impériale. Neuf royaumes existaient alors dans les anciennes limites des possessions de Charlemagne: l'Italie, la Germanie, la Lorraine, la France, la Navarre, la Bourgogne cisjurane ou Provence, la Bourgogne transjurane, la Bretagne et l'Aquitaine. Partout les peuples se donnèrent des rois nationaux. L'Italie était disputée par *Gui*, duc de Spolète, et *Bérenger*, duc de Frioul; *Boson* continua de régner en Provence; les Germains appelèrent au trône *Arnoul*, fils de Carloman; *Eudes* monta sur le trône de France (887-898), qu'il partagea pendant quelques années avec Charles le Simple (893-898), et, à sa mort, Charles le Simple régna seul (898-922); les descendants de *Noménoé* continuèrent de régner en Bretagne sous le titre de comtes et de ducs, et la Navarre devint un royaume respectable; l'Aquitaine avait des ducs héréditaires qui ne reconnaissaient que de nom l'autorité des rois de France.

Arnoul (887-899).

Arnoul, duc de Carinthie, fils de Carloman et neveu de Charles le Gros, fut élu roi de Germanie à la diète de Tribur. Il résolut de reconstituer encore une fois l'empire de Charlemagne; s'il n'y réussit pas, il parvint au moins à donner la prépondérance à la Germanie. Eudes lui fit hommage de sa couronne, la Lorraine fut conquise sur *Rodolphe*, roi de la Bourgogne Transjurane, et donnée à *ZWENTIBOLD*, fils d'Arnoul. Les Normands furent défaits dans une sanglante bataille sur les bords de la Dyle, près de Louvain (891). Mais c'était surtout l'Italie qui le préoccupait parce que c'était là qu'il pouvait recevoir la couronne impériale, objet de son ambition. *Bérenger* et *Gui* se disputaient la couronne d'Italie; il laissa d'abord les deux rivaux s'affaiblir, puis il se fit reconnaître comme suzerain par *Bérenger*, et, profitant des sujets de mécontentement que le pape avait contre *Gui* de Spolète, qui s'était emparé de Rome, il mit le siège devant la ville éternelle, la prit, et obtint facilement de la reconnaissance du pape la couronne et le titre qu'il convoitait (896). Il n'en jouit pas longtemps; sa mort replongea l'Italie dans l'anarchie, et l'Allemagne n'échappa au même malheur que grâce à la sagesse et à la bonne administration de *Hatto*, archevêque de Mayence, et d'*Othon l'Illustre*, duc de Saxe, qui furent chargés de la tutelle du jeune roi *LOUIS L'ENFANT*.

Louis l'Enfant (899-911).

Le règne de Louis l'Enfant commença heureusement. *Zwentibold*, roi de Lorraine, s'était rendu odieux à ses sujets par sa tyrannie et par ses cruautés; les Lotharingiens vinrent offrir à Louis la souveraineté de leur pays. *Zwentibold*, qui voulut défendre sa couronne, périt dans

une bataille (990). Mais des ennemis redoutables fondirent alors sur l'Allemagne. Les descendants des Huns et des Avars, qu'on appelait alors les Hongrois (ils s'appellent eux-mêmes *Madgyares*), vinrent fondre sur la Bavière. Le duc de Bavière, Luitpold, marcha contre eux et les poursuivit jusqu'en Moravie, où il en fit un grand carnage (901). Les divisions des princes allemands les ramenèrent quelques années après. Une immense armée fut levée; le jeune roi Louis voulut la commander, ayant sous ses ordres le vaillant Luitpold. Les Hongrois attaquèrent l'armée allemande sur les bords de l'Embs : le combat dura trois jours, Luitpold périt avec un grand nombre de seigneurs, mais les Hongrois furent repoussés (907). Ce n'était qu'un succès passager; les Hongrois reparurent l'année suivante et ravagèrent la Saxe, la Bavière et la Franconie; tout l'Occident, déjà effrayé des ravages des Normands, trembla devant ces nouveaux Barbares, qui renouvelaient les dévastations de leur ancien chef Attila. Heureusement, quand ils pénétrèrent en France, les Normands venaient de se convertir au christianisme : Rollon, l'un de leurs principaux chefs, reçut de Charles le Simple l'investiture du duché de Normandie (912), et dès lors la civilisation chrétienne compta de nouveaux et d'intrépides champions. Louis l'Enfant mourut à l'âge de dix-huit ans (911), au milieu des désordres qui signalèrent la nouvelle invasion des Barbares. Il avait été reconnu empereur trois ans auparavant. Avec lui s'éteignit la branche carlovingienne d'Allemagne.

§ IV. — *Les Normands.*

Nouvelles invasions.

De nouveaux peuples barbares vinrent, au neuvième siècle, sinon mettre en danger la civilisation chrétienne,

au moins en retarder pour quelque temps les progrès, pour fournir ensuite de nouveaux triomphes au christianisme. Pendant que les Sarrasins inquiétaient l'Orient et le midi de l'ancien empire romain et infestaient les côtes de la Méditerranée, les Hongrois menaçaient les frontières septentrionales de l'empire grec et l'Allemagne, les Bulgares ravageaient les provinces grecques, et les peuples du nord de l'Europe, connus sous le nom de *Normands*, se répandaient en Angleterre, dans la Gaule, allaient jusqu'en Espagne, et pénétraient dans la Méditerranée : la seconde grande invasion était commencée. Ce sont les Normands qui en formèrent le principal courant au neuvième siècle, et c'est pour cela qu'on les a rencontrés à Constantinople, où ils conduisaient les ancêtres des Russes, et dans l'empire de Charlemagne, où ils parvinrent à former un établissement considérable.

Les invasions du neuvième et du dixième siècle n'ont pas le même caractère que celles du cinquième et du sixième siècle : sans les invasions, l'Empire romain eût pu se soutenir, parce que toutes les parties en étaient solidement reliées; même sans les invasions du neuvième siècle, l'empire carlovingien eût croulé, parce qu'il portait en lui-même, dans la différence des nationalités, des éléments puissants de dissolution. D'ailleurs, les dernières invasions n'agissaient que par bandes et non comme nations, comme les Barbares du cinquième siècle, ni dans un but religieux, comme les Arabes au septième siècle. Aussi n'y eut-il pas de nouveau royaume fondé, à l'exception de la Hongrie; il n'y eut que des déplacements d'autorité, comme en Angleterre et en Normandie.

Les États scandinaves.

On a vu que les peuplades germanes s'étaient divisées, dans l'origine, en trois bandes. L'une s'établit dans la partie occidentale et centrale de la Germanie, à l'est du Rhin et au nord du Danube : ce sont les Germains, que les Romains rencontrèrent les premiers. L'autre bande remonta le cours de l'Elbe, et peupla les côtes de la mer du Nord, de l'embouchure du Rhin à la Baltique : les Romains la rencontrèrent plus tard, quand ils furent devenus les maîtres de la Gaule. La troisième bande enfin suivit le cours de l'Oder, forma les peuples des bords de la Baltique, et se répandit dans la Scandinavie (Suède, Norvège et Danemark). Les *Suïones* ou Suédois, les *Jutes*, les *Goths*, les *Cimbres* et les *Angles* étaient les principaux peuples descendus de cette troisième bande. Les Cimbres quittèrent en grande partie ces régions dans le second siècle avant l'ère chrétienne ; les Goths envoyèrent des essais jusque dans le sud de l'Allemagne ; les Angles se joignirent aux Saxons pour faire la conquête de l'Angleterre. Peu à peu les intérêts des pays scandinaves se trouvèrent moins mêlés à ceux des autres Germains, et il se forma une race qui présenta un caractère particulier. On attribue cette séparation d'intérêts et cette différence de caractère à l'arrivée d'une tribu étrangère qui se serait établie dans ces pays, et y aurait acquis la suprématie. D'après les traditions scandinaves, ce serait vers l'an 70 avant Jésus-Christ que cette révolution aurait eu lieu ; c'est l'époque des victoires de Sylla et de Lucullus sur Mithridate. Un des chefs barbares alliés de ce prince, effrayé des victoires des Romains, se serait mis à la tête d'une nombreuse émigration pour aller s'établir dans des contrées plus septentrionales. Le nom de ce chef était *Sigga* ; il se

nomma dans la suite ODIN ou *Wodan*, *Woden*, soit qu'il ait pris le nom du dieu de la guerre chez les Germains, soit que la renommée de ses exploits l'ait fait diviniser lui-même sous ce nom. Quant au peuple qui suivait Odin, on lui donna le nom d'*Ases* (1).

L'empire d'Odin.

L'histoire d'Odin n'est qu'une série de merveilles et de conquêtes. Il soumet la partie méridionale de la Russie actuelle, traverse en conquérant la Germanie, et se rend maître de la Saxe, du Jutland, pays des Jules (2), du Danemark ou frontière des Danois, de la Suède et de la Norvège, qui aurait reçu son nom de l'un de ses descendants, nommé Nor (3). Ces conquêtes achevées, il les distribue d'avance à ses fils : à *Skiold*, le Danemark ; à *Niorder*, la Suède ; à *Seming*, la Norvège, etc., et il s'occupe de policer les peuples conquis par de bonnes lois et par des institutions religieuses. Lui-même s'était fixé en Suède, près du lac Mœlar, et c'est dans ce pays que fut placé le centre de la religion d'Odin, surtout à partir de l'époque où l'un de ses successeurs bâtit à Upsal un temple fameux que l'on venait visiter de toutes les parties du pays, et où se trouvaient amassées des richesses considérables. Odin n'attendit pas la mort. Lorsqu'il vit que la vieillesse le forçait au repos, il assembla ses compagnons d'armes, il se fit à la poitrine, avec la pointe d'une lance, neuf blessures en forme circulaire, et déclara qu'il allait en Scythie s'asseoir, au milieu des autres

(1) Il y a si peu de certitude dans ces traditions, que d'autres ne font arriver Odin que plusieurs siècles après J.-C. ; d'autres encore comptent plusieurs Odins. Nous nous en tenons ici à ce qui est le plus généralement regardé comme probable.

(2) Ancienne Chersonèse cimbrique.

(3) Norvège signifie *chemin de Nord* ou *chemin du Nord*.

dieux, à un festin éternel, où il recevrait bien tous ceux qui mourraient en braves dans les combats.

L'empire d'Odin se divisa après lui, à cause des partages qui se faisaient entre les enfants des rois, *kongars* ou *konung* (1); et les rois d'Upsal, en Suède, de Seeland ou de Lethra, en Danemark, ne conservèrent plus qu'une suzeraineté nominale, en leur qualité d'*overkonungs* (rois supérieurs), sur les rois inférieurs ou *underkonungs*, qui se faisaient eux-mêmes à peine obéir des *jarls* ou comtes, chefs des bandes guerrières dont la conquête et le pillage étaient la principale occupation. Il y eut des tentatives de réunion. Ainsi, vers la fin du sixième siècle, un roi d'Upsal nommé *Ingvald* fit périr par trahison douze petits rois, et resta seul maître de presque tous les pays scandinaves; au commencement du septième, le fils de l'un des rois qu'il avait fait périr, reprit l'offensive, et le pressa tellement que, pour ne pas tomber vivant entre les mains de son ennemi, Ingvald s'enferma avec ses soldats, qu'il avait enivrés, dans la vieille salle des rois, et s'y fit périr avec eux dans les flammes. *Iwar*, vainqueur d'Ingvald, soumit à sa domination, outre la Suède, le Danemark et la Norvège, une partie de la Poméranie, du Brandebourg et du Mecklembourg, et porta même ses armes dans la Grande-Bretagne, qu'occupaient déjà les Anglo-Saxons. Il mourut dans une expédition au fond du golfe de Finlande (645). Son petit-fils *Harald* ou *Harold Hildetand* (à la dent guerrière) régna aussi glorieusement, mais, lorsqu'il fut devenu vieux, son neveu *Sigur*, à qui il avait donné la Suède et l'Ostrogothie, se révolta contre lui et le vainquit. Harald, voyant la victoire lui échapper, se précipita avec son char au milieu des ennemis, et perdit la vie avec un grand

(1) Le mot *könig* signifie encore *roi* en allemand.

nombre de ses guerriers. On trouva son corps sous un monceau de cadavres; Sigur lui rendit les honneurs funèbres, et le fit brûler avec les objets les plus précieux sur un bûcher fait de la proue dorée de son navire. Sigur n'oublia pas de faire placer aussi sur le bûcher un cheval magnifiquement enharnaché, afin que Harald pût arriver plus vite au séjour des braves (740).

Avec Sigur commença une nouvelle dynastie, ce qui n'empêcha pas des rois tributaires de régner en même temps sur diverses parties des pays scandinaves. L'un de ces rois, nommé *Sigefried* (Sigefroi), qui régnait dans le sud du Jutland, fut l'allié constant de Witikind, dans la guerre des Saxons contre Charlemagne. Sigur périt assassiné dans un bois par un ami de Harald. Son fils *Ragnard Lodbrog* (vers 777) soumit la Biarmie ou Permie, au nord-est de la Russie d'Europe actuelle, et entreprit la conquête de l'Angleterre, mais il fut vaincu, fait prisonnier, et, dit-on, jeté dans une caverne remplie de serpents et d'autres animaux venimeux, où il périt misérablement de leurs morsures (1). Sa mort devait être cruellement vengée; les invasions normandes allaient commencer sous les fils de Lodbrog, *Biorn* Côte de Fer, qui régna sur la plus grande partie de la Suède et sur la Gothie, *Sigur II* Œil de Serpent, qui obtint la partie méridionale de la Suède (Halland, Scanie, etc.), les îles du Danemark et une portion de la Norvège. D'autres rois secondaires régnaient alors dans le Holstein et le Jutland; le plus célèbre d'entre eux est *Gottfried* (Godéfroi), qui ne craignit pas d'attirer sur lui les armes de Charlemagne en accordant un refuge aux Saxons qui ne

(1) D'autres historiens, John Lingard, entre autres, dans son *Hist. d'Angleterre*, placent les aventures de Lodbrog au neuvième siècle, vers 815.

voulaient pas reconnaître le puissant empereur pour leur maître (804-814).

Religion et mœurs des Scandinaves.

La religion et les mœurs des Scandinaves, l'exubérance de leur population dans un pays pauvre et peu favorisé du ciel, les goûts de piraterie qui trouvaient si facilement à se développer dans des pays pourvus d'une grande étendue de côtes, dans des îles et des presqu'îles qui rappellent celles de la Grèce par leurs profondes découpures et par leur nombre, toutes ces choses réunies expliquent les expéditions, le courage et les ravages de ces hommes du Nord, *Northmans* ou *Normands*.

Odin, Wodan, ou Wodin, était devenu leur principale divinité; ils l'adoraient sous des noms différents qui indiquaient ou la ruse, ou la force triomphante, ou le mensonge, ou la mort; ils croyaient qu'il désignait d'avance les guerriers destinés à périr sur les champs de bataille, et qu'il envoyait chercher leurs âmes par les *Dyses*, ses messagères. Il habitait dans l'*Asgard*, habitation des Ases, ou Olympe scandinave, le *Valhalla* (salle de carnage), où les braves allaient jouir avec lui du bonheur promis au courage guerrier. Les *Ases*, dans la mythologie du Nord, étaient les trente-deux compagnons d'Odin, qui formaient avec lui la cour céleste. Vingt-quatre d'entre eux occupaient un rang supérieur: c'étaient les douze grands dieux et les douze grandes déesses. On distingue parmi eux *Frigga*, femme d'Odin, la déesse bienfaisante; *Njord*, le dieu des tempêtes; *Freyr* et sa sœur *Freya*, enfants de Njord, le premier, dieu de l'abondance et des richesses, la seconde, déesse de la beauté, la Vénus des Scandinaves, à qui le vendredi était aussi consacré (*Freytag*, *Veneris dies*); *Thor*, fils aîné d'Odin, dieu de la force et du tonnerre, qui doit

tuer, à la fin du monde, le grand serpent *Jorgour-mandour*, emblème du mal, mais qui périra lui-même asphyxié par la vapeur du venin de ce monstre. Outre les divinités bienfaisantes ou *Ases* (1), les Scandinaves reconnaissaient des divinités malfaisantes, des démons qu'ils appelaient *Loki*, du nom du principal génie du mal, *Loke*, père du loup *Fenrir* ou *Fenris*, qui doit engloutir Odin à la fin du monde et périr ensuite étouffé par l'un des fils d'Odin, *Vidar*, le dieu du silence. Quand à *Loke*, il a été fait prisonnier par les Ases, qui l'ont lié à trois pierres aiguës, et lui ont suspendu sur la tête un serpent dont le venin lui ronge les chairs; il recouvrera un jour sa liberté et sa force et anéantira le monde. Du reste, les sacrifices humains plaisaient même aux divinités bienfaisantes, et tous les ans, à la fête de Lethra, dans l'île de Seeland, on immolait quatre-vingt-dix-neuf hommes avec autant de chiens et de coqs. Le *Valhalla*, séjour des braves, offrait des plaisirs en rapport avec les mœurs guerrières des Scandinaves. Les habitants de ce bienheureux séjour passaient la journée à se livrer des combats, à se faire de profondes blessures aussitôt guéries que reçues; le soir venu, ils s'asseyaient à un banquet et les *Walkiries* (espèces de déesses ou fées) leur servaient des flots de bière et d'hydromel dans les crânes de leurs ennemis, pendant que les *scaldes* ou poètes leur chantaient des chansons guerrières.

Une religion pareille ne pouvait qu'inspirer aux hommes du Nord un suprême dédain de la vie et des mœurs farouches. Leurs poésies respirent toutes, en effet, les sentiments les plus belliqueux, et souvent les plus cruels. L'*Edda*, recueil composé au onzième siècle et au douzième, et qui renferme les traditions religieuses des

(1) Le nom des Ases, *Ans* en gothique, *Os* en saxon, se retrouve dans les noms propres Oswald, Oscar, Anselme, Anschaire, etc.

Scandinaves, les *Sagas* ou légendes recueillies à la même époque, et les chants des scaldes, ne respirent que la guerre et le sang. On lit dans le chant attribué à Lodbrog : « Nous avons combattu avec l'épée, — les aigles et les oiseaux aux pieds jaunes poussaient des cris de joie; — les vierges ont pleuré longtemps. — Les heures de la vie s'écoulent; — nous sourions quand il faudra mourir. » Aussi la mort était-elle un jeu pour ces hommes. Ils achevaient à coups de lance les vieillards et les malades, parce qu'il était honteux de mourir de sa mort naturelle; ils brûlaient avec les défunts tout ce qui leur avait appartenu, afin de forcer leurs fils à se procurer d'autres richesses à la guerre. C'était un jeu pour eux de se renvoyer l'un à l'autre des enfants qu'ils recevaient sur la pointe de leurs lances. Enfin, ils poussaient si loin le mépris de la mort, qu'un législateur scandinave régla leur courage en leur ordonnant d'attaquer toujours un ennemi seul, de se défendre contre deux, de ne pas céder à trois, mais de fuir devant quatre.

Les invasions normandes.

Les Scandinaves suppléaient par la pêche et par la chasse à l'insuffisance des productions de la terre : intrépides chasseurs, pêcheurs plus intrépides encore, ils ne trouvaient cependant pas toujours une nourriture suffisante. Une femme, dit-on, nommée *Gumborg*, proposa, pour remédier à la disette presque permanente qui avait suivi un grand accroissement de population, de soumettre à des exils périodiques les fils puînés : c'était proposer comme le *printemps sacré* de l'antique Italie. Ces émigrations forcées donnèrent un nouvel élan aux expéditions maritimes des Scandinaves. Montés sur leurs *holkars* (troncs d'arbres creusés), sur leurs *sneckars* ou leurs *drakars* (bateaux, serpents ou dragons), les jeunes

Scandinaves parcouraient les côtes de la Baltique et de l'Océan, dans l'espoir du pillage. Les chefs de ces expéditions s'appelaient les *rois de la mer* (*see-konungs*). Au commencement du sixième siècle, une des bandes du Nord vint jusque sur les rivages de l'Armorique; mais, vaincus par Thierry, fils de Clovis, les Scandinaves reconnurent que le *Walland* (c'est ainsi qu'ils appelaient la Gaule) avait des guerriers capables de le défendre (545). Il s'écoula près de trois siècles avant qu'on les vit reparaitre sur les côtes de la Gaule. Ils dirigèrent leurs expéditions plus au nord.

Au huitième siècle, le mouvement recommença. Sous le nom de *Warègues*, *Warangiens* ou corsaires, les Normands s'établirent sur la côte orientale de la mer Baltique, et quelques bandes allèrent faire le commerce jusqu'à Constantinople, dans ce pays des Grecs auquel ils donnaient le nom de *Grikaland*. Ils dévastèrent l'Irlande vers la fin du siècle, et y établirent des royaumes scandinaves à Waterford, à Dublin, à Limerick. L'Angleterre eut à se défendre contre eux, et on les vit successivement paraître dans les archipels des Færoë, des Shetlands, des Orcades, des Hébrides, en Islande (*Iceland*, pays de la glace), au Groënland (le *pays vert*, à cause de la mousse), et même dans le Vinland (1), que l'on croit être Terre-Neuve. Les hardis pirates avaient ainsi découvert l'Amérique plusieurs siècles avant Christophe Colomb. Devenus de plus en plus audacieux, ils reprirent leur route vers le midi. Charlemagne fut obligé de faire garder par des flottes ses ports et tous les points du rivage. Il vint à bout de fermer le territoire de son empire à l'invasion; mais un jour, dit-on, dans un port de la Méditer-

(1) Le Groënland et le Vinland ne furent atteints par les Normands qu'au dixième siècle.

ranée, reconnaissant les pirates normands à la forme de leurs barques, sur lesquelles ils n'avaient pas craint de traverser l'Océan et de tourner l'Espagne, il prévint que ses successeurs ne pourraient pas toujours se défendre contre ces aventuriers. Il se mit à une fenêtre qui regardait l'Orient, et y demeura longtemps immobile; des larmes coulaient le long de ses joues; personne n'osait l'interroger : « Mes fidèles, dit-il aux grands qui l'environnaient, savez-vous pourquoi je pleure? Je ne crains pas pour moi ces pirates; mais je m'afflige que, moi vivant, ils aient osé insulter ce rivage. Je prévois les maux qu'ils feront souffrir à mes descendants et à leurs peuples. » Les sentiments de Charlemagne ne devaient que trop se justifier.

Les Normands, au neuvième siècle, s'établirent principalement en Russie, en Angleterre, et dans l'empire carolingien; il faut les suivre sur ces trois théâtres.

Les Normands en Russie.

Il est difficile de savoir quels hommes peuplèrent le plus anciennement les vastes contrées qui forment la Russie européenne actuelle, mais les habitants le plus anciennement connus sont les Scythes au sud, les Slaves au centre, et les *Finnois* (Fenni), au nord. Les Finnois venaient de l'Asie, comme tous les peuples, et s'étaient fixés d'abord dans les régions Ouraliennes, d'où ils se répandirent plus tard à l'est et à l'ouest. Plusieurs de leurs peuplades se sont mêlées dans des proportions plus ou moins grandes avec les Huns, les Avars, les Hongrois, les Permiens, les Finlandais, les Oigours, etc.; les *Ingriens*, les *Caréliens*, les *Esthoniens*, les *Lives* ou *Livoniens*, les *Lapons* se sont moins mêlés aux autres peuples et ont conservé plus purement le caractère

des anciens Finnois; après avoir occupé une grande partie de la Russie actuelle, ils se trouvèrent peu à peu resserrés dans la Finlande, qui a pris leur nom, et dans les régions voisines. Quelques autres pensent que les Finnois ne sont autres que les Huns eux-mêmes, dont quelques tribus se seraient plus avancées que les autres vers le nord.

Au commencement du moyen âge, la Russie se trouva exposée aux envahissements de deux courants opposés : celui des Scandinaves venant du nord, et celui des peuples qui arrivaient de l'Asie centrale. Ces dernières irruptions ne s'élevèrent guère au-dessus de Kief. Les Huns parurent les premiers, et s'établirent entre le Pruth et le Volga; dès la fin du cinquième siècle, ils étaient remplacés par les Bulgares, dont la domination se concentra d'abord dans les plaines méridionales de la Russie, d'où ils portaient leurs ravages dans la Macédoine et dans la Thrace. Au sixième siècle, les Avars fondèrent un troisième empire hunnique avec leur khan Baïan. Cet empire se démembra après la mort de Baïan, et il se forma un second royaume bulgare, qui se vit bientôt en butte, à la fin du septième siècle, aux attaques des Khazars, dont l'empire s'étendit plus au nord que les précédents.

Cependant les Slaves du centre se trouvaient presque en dehors de ces mouvements : ils possédaient deux villes puissantes, Kief sur le Dnieper, et Novogorod la Grande (1), fondée au cinquième siècle en commun par les Slaves et par les *Roxolans*, qu'on regarde comme un mélange d'Alains et de *Ross* ou Russes, tribu qui habitait ces régions (2). Alors parurent les Warègues ou Varan-

(1) *Novogorod* signifie Nouvelle ville.

(2) D'autres font venir les *Ross* de la Suède, de la province de *Ross*-

giens, qui prirent peu à peu la première place, grâce aux divisions des Slaves. S'ils n'étaient pas déjà maîtres de Novogorod en 839, ils y étaient en nombre considérable, car, à cette époque, des Novogorodiens étant allés à Constantinople pour faire le commerce, ils revinrent par la France avec une ambassade que l'empereur Théophile envoyait à Louis le Débonnaire, et là ils furent reconnus à leur langage pour des Normands. Novogorod était une république puissante, et l'on disait dès lors : « Qui oserait s'attaquer à Dieu et à Novogorod la Grande ? » Mais la discorde régnait souvent dans cette république, et c'est pour y mettre fin qu'un parti appela Rurick, chef varangien qui s'établit sur le lac Illmen avec deux de ses frères (vers 850) et qui avait fondé Ladoga. Rurick ne manqua pas de répondre à l'appel qui lui était fait ; Novogorod tomba en son pouvoir, il distribua à ses compagnons, les *boyards*, les terres et les châteaux de la grande république, devint le premier *grand-duc* ou *grand-prince* de Russie, et fonda une dynastie (862) qui subsista jusqu'à la fin du seizième siècle. Son empire s'étendit rapidement, grâce à la décadence de l'empire des Khazars, qui se trouva pressé entre les Scandinaves du nord, et les Petschénègues, autre race turque, arrivant à l'est. Deux des compagnons de Rurick, *Askold* et *Dir*, traversèrent la mer Noire sur des barques légères, et allèrent jusqu'à Constantinople troubler les débauches de Michel l'Ivrogne, qui fut heureusement sauvé par une tempête (865). Rurick, en mourant (879), confia la tutelle de son fils IGOR à OLEG, son parent, qui continua son œuvre, prit Kief, s'affranchit de la domination des Khazars, et s'avança jusqu'à Constan-

Lagen, d'où seraient sortis les Warègues ; il est remarquable que les Lapons appellent encore aujourd'hui les Suédois *Rozolans*.

tinople, d'où il revint chargé de richesses, après avoir fait un traité d'amitié avec Léon le Philosophe (904). Cette expédition introduisit quelques germes de christianisme parmi les Russes.

Igor (911-945), devenu majeur, se montra digne de son père et de son tuteur ; son empire s'étendit encore ; ses barques reparurent deux fois (941, 943) sous les murs de Constantinople, et il finit par conclure un traité d'alliance avec les empereurs grecs. Ayant voulu augmenter le tribut que lui payaient les Slaves-Drewliens, habitants des forêts de la Lithuanie, il fut massacré par eux. Sa veuve OLGA (945-955) vengea sa mort en faisant massacrer cinq mille Drewliens dans un festin ; puis, obéissant à des inspirations plus douces, elle se fit baptiser sous le nom d'Hélène. SWIATOSLAF, fils d'Igor et d'Olga (955-973), anéantit la domination des Khazars et étendit son empire jusqu'à la mer Caspienne ; les Petschénègues révoltés contre lui le massacrèrent, et firent de son crâne une coupe pour leurs festins. Ses fils se partagèrent son empire, et ce partage amena huit années de sanglantes discordes (873-980). VLADIMIR l'emporta sur ses frères (980-1015). Son règne vit s'accomplir une importante révolution : Vladimir embrassa le christianisme, et obligea ses sujets, instruits par l'évêque grec Anastase et d'autres missionnaires, à recevoir le baptême (988). Dès lors les guerres avec l'empire grec cessèrent, des églises furent bâties, des écoles fondées. Malheureusement, les liens qui unissaient l'Église russe à l'Église grecque ne furent qu'imparfaitement rompus au moment du schisme, et le souvenir de ces anciens rapports entraîna, au quinzième siècle, la Russie dans le schisme d'Orient.

Les Normands en Angleterre.

EGBERT LE GRAND, roi de Wessex, d'abord réfugié auprès de Charlemagne, qui lui apprit l'art de la guerre et du gouvernement, avait été rappelé par les Thanés (80). Devenu maître de Kent par la conquête, et suzerain des États de Sussex, Essex, Estanglie et Northumberland sous le titre de *bretwalda*, il avait constitué l'unité anglo-saxonne et mérité d'être considéré comme le premier roi d'Angleterre, quoiqu'il n'en ait pas porté le titre. Mais les Normands, connus plus particulièrement en Angleterre sous le nom de Danois, vinrent troubler son œuvre il les repoussa victorieusement; ses successeurs ne devaient pas être aussi heureux.

ETHELWULF, fils d'Egbert (836-858), vit commencer les grandes invasions danoises. Une première expédition de ces Barbares porta le fer et la flamme dans presque toute l'Angleterre; Londres et Cantorbéry furent livrées au pillage; une multitude de couvents furent dévastés. On remarqua que les Danois se montraient surtout féroces à l'égard des Anglo-Saxons, qui avaient cependant une commune origine avec eux, tandis qu'ils épargnaient les Bretons; cela vient de ce que ceux-ci faisaient cause commune avec eux contre leurs anciens oppresseurs. Pendant plusieurs années de suite, les ravages se renouvelèrent. Les Danois ne laissèrent respirer l'Angleterre que pendant dix ans (841-851), qu'ils employèrent à ravager la France. Alors ils revinrent, et passèrent l'hiver à l'embouchure de la Tamise; mais Ethelwulf marcha contre eux et leur fit essuyer une si terrible défaite, qu'ils n'osèrent plus reparaitre pendant son règne. Il profita de la tranquillité dont jouissait l'Angleterre pour faire un voyage à Rome (855), où il avait déjà envoyé auparavant son plus jeune fils ALFRED, à qui le pape

Léon IV, à sa prière, avait conféré le sacrement de confirmation et l'onction royale. A son retour, il visita Charles le Chauve, et épousa *Judith*, fille du monarque français, quoiqu'elle n'eût pas encore atteint probablement sa douzième année. Après avoir apaisé une révolte excitée par son fils ETHELBALD, il régla l'ordre de la succession entre ses quatre fils Ethelbald, Ethelbert, Ethelred et Alfred.

Ethelbald (858-860), qui s'était autrefois distingué par son courage contre les Danois, n'eut aucune nouvelle occasion de briller pendant son règne si court; mais il commit la faute de vouloir épouser la jeune veuve de son père. Les murmures des peuples et les remontrances de l'évêque de Winchester le forcèrent de renoncer à cette union. Judith épousa plus tard *Baudoin*, comte de Flandre, et de cette union descendit *Mathilde*, femme de Guillaume le Conquérant, qui devait un jour régner sur l'Angleterre.

ETHELBERT (860-866) succéda à son frère aîné. C'est sous ce règne que quelques historiens placent l'apparition du fameux Ragnar Lodbrog. A partir de ce moment, les Danois commencèrent leurs ravages. ETHELRED, frère et successeur d'Ethelbert (866-871), ne put, malgré son courage, arrêter le torrent qui portait partout la dévastation et la mort: les couvents livrés aux flammes et les moines passés au fil de l'épée, les églises pillées, les villages incendiés, les villes rançonnées, tels étaient les exploits des Danois. Ethelred les défit enfin dans une grande bataille, mais il mourut des blessures reçues dans une autre, où la victoire était restée indécise.

ALFRED LE GRAND, le dernier des fils d'Ethelwulf, devait réparer les ruines (871-901). Lorsqu'il monta sur le trône, il n'avait encore que vingt-deux ans; l'Angleterre presque tout entière était au pouvoir des Danois. Élevé

près du pape Léon IV, plus éclairé et plus instruit que le reste de ses sujets, que des guerres continuelles avaient replongés dans une demi-barbarie, il choqua d'abord les Anglo-Saxons par ses projets de civilisation, par sa sévérité et par ses manières hautaines; peu soutenu par eux, il inaugura par des désastres un règne qui devait être l'un des plus glorieux de l'Angleterre. Vaincu par la perfidie et par les armes du danois Gothrun, il se vit, après sept années de revers, obligé de se cacher dans les forêts et les marais du comté de Somerset. On raconte qu'un jour il se déguisa sous l'habit d'un ménestrel et s'introduisit dans le camp des Danois pour apprendre à les connaître et à les vaincre. Quoi qu'il en soit, il reprit bientôt l'offensive, rassembla autour de lui des guerriers déterminés, et battit si complètement Gothrun, que celui-ci se reconnut son vassal pour l'Est-Anglie (880). Alfred, poursuivant ses succès, reconquit la Mercie et le Northumberland, repoussa de nouveaux envahisseurs qui venaient sous la conduite d'*Hasting* (893), et se remit en possession de Londres (894), dont il fit la capitale de son royaume. Pour prévenir de nouvelles invasions, il fit construire des châteaux fortifiés à l'embouchure des fleuves, et créa une flotte qui lui permit de vaincre les Danois sur mer. En même temps il donnait aux Anglo-Saxons des institutions politiques, et restaurait les lettres. Les villes reçurent des magistrats appelés *baillis*, qui étaient investis de l'autorité judiciaire, et les habitants des villes obtinrent le droit de porter les armes; il y avait là le germe des franchises communales. Le pays fut divisé en comtés, familles, centuries, décuries, ce qui rendit l'administration plus facile et la police plus sûre. La langue anglo-saxonne fut cultivée par la traduction de plusieurs ouvrages, comme ceux de Boèce, du véné-

rable Bède, d'Orose, de saint Grégoire le Grand, etc., et les germes de l'université d'Oxford furent déposés dans cette ville célèbre. Jamais l'Angleterre n'avait joui d'une aussi grande prospérité : tranquille au-dedans, respectée au dehors, elle devenait une puissance sérieuse.

EDOUARD I^{er} ou l'Ancien (901-925) continua la politique de son père et étendit encore plus loin sa domination. Après s'être débarrassé des prétentions de son cousin Ethelwald, qui réclamait la couronne comme fils d'Ethelred, atné d'Alfred, et que soutenaient les Danois établis dans la Northumbrie, il soumit les Danois, et vainquit les Bretons du pays de Galles, qui s'étaient ligués avec les Danois. Il ne fut pas moins heureux contre les Écossais du Nord, de sorte que son autorité s'étendit sur tout le pays qui forme aujourd'hui l'Angleterre proprement dite. On le regarde comme le fondateur de l'université de Cambridge. Il cimentait son alliance avec la France en donnant sa fille Ogive à Charles le Simple. Son fils ATHELSTAN, en achevant de soumettre les Danois de la Northumbrie, conquit le droit de s'appeler *roi des Anglais*; il consumma la réunion commencée par Egbert le Grand; à partir de son règne, le royaume d'Angleterre fut définitivement constitué.

Les Normands dans l'empire carlovingien (814-912).

Repoussés de l'Angleterre, à laquelle ils devaient cependant plus tard donner quelques rois, les Danois avaient été plus heureux, sous le nom de Normands, dans l'empire carlovingien, où ils finirent par former un puissant établissement, la Normandie, d'où ils envoyèrent dans la suite des conquérants qui fondèrent un nouveau royaume en Angleterre, et un autre en Italie. Charlemagne les avait contenus; Louis le Débonnaire ne

se trouva pas assez fort contre eux, et les succès mêmes de la prédication de saint *Anschaire*, moine de Picardie devenu évêque de Hambourg, semblèrent d'abord ne faire qu'irriter davantage les Danois et les Suédois restés païens; ceux-ci se vengeaient, pour ainsi dire, de la conversion de leurs compatriotes en mettant à feu et à sang le pays d'où était sorti le saint *Apôtre du Nord*. A partir de 834, il ne se passa guère d'années sans que les Normands vinsent piller les côtes de la Lotharingie et de la France; ils pillèrent Hambourg en 843 et incendièrent les églises bâties par saint Anschaire; un peu plus tard ils pénétrèrent dans la Saxe. Les embouchures de tous les grands fleuves devinrent pour eux des stations d'où ils portaient leurs ravages jusque dans les terres les plus éloignées de la mer. Ils remontèrent le Rhône, pillèrent trois fois la ville de Bordeaux en remontant la Garonne, remontèrent plusieurs fois l'Adour et la Charente. Mais c'est surtout par la Meuse, par la Loire et par la Seine qu'ils désolèrent les plus belles contrées de l'empire.

Un chef danois nommé *Harold* s'étant converti à la foi chrétienne, Louis le Débonnaire lui avait accordé un établissement dans la Batavie (826). D'autres chefs accoururent bientôt pour obtenir des avantages semblables. Ils s'emparèrent de l'île de Walcheren, à l'embouchure de la Meuse, et cette île devint la première station dans la France septentrionale (837). Sous l'empereur Lothaire, ils s'établirent à Louvain. Baudouin I^{er}, comte de Flandre et gendre de Charles le Chauve, parvint à les repousser de son comté, mais ils ravagèrent la basse Lotharingie, la Frise et le nord de la Neustrie. Un *Rurik* s'empara de la Frise vers le temps où un autre *Rurik* fondait l'empire de Russie (870); *ROLLON* ravagea la Hollande avant d'aller s'établir sur la Seine

(876); *Gottfried* ou *Godefroi*, fils de Harold, repoussé par Alfred le Grand, s'établit à Nimègue, et livra au pillage et à l'incendie Tongres, Metz, Cologne, Juliers, Coblentz, Trèves et Aix-la-Chapelle. Charles le Gros céda au Barbare un territoire considérable dans le nord de la Hollande, à la seule condition qu'il se ferait baptiser (882); il allait se former un véritable royaume dans ces contrées, lorsqu'il mourut assassiné par Henri, comte de Franconie (885). Son frère Sigefried ou Sigefroi recommença la guerre pour venger ce meurtre: la ville de Laon fut prise, et les Normands s'avancèrent jusqu'à Reims, qui ne fut sauvé qu'à prix d'argent. Sigefried se joignit alors aux Normands de la Seine, qui faisaient le siège de Paris; à son retour dans le Nord, il fut vaincu par le roi Arnoul, et la Lorraine fut enfin délivrée des Normands (891).

Les Normands de la Loire s'étaient établis dès 830 dans l'île de Her, qui reçut le nom de Noirmoutiers (noir monastère), parce qu'ils y brûlèrent un célèbre monastère de bénédictins fondé au septième siècle par saint Philibert. *HASTING*, que quelques-uns font naître en France vers 810, devint leur chef, et fit d'Angers sa place d'armes (843). Il pilla toutes les villes situées sur les bords de la Loire, Amboise, Nantes, Tours, Blois, et alla, comme allié de Pépin d'Aquitaine, dévaster à plusieurs reprises les rives de la Charente et de la Garonne. Vaincu à Brissarthe par Robert le Fort (866), et poursuivi par la passion des aventures, il se mit ensuite en mer avec cent barques pour aller saccager Pise, en Italie, et s'empara de Luna, en Toscane, croyant que c'était la ville de Rome (867). Il alla ensuite aider les Danois qui envahissaient l'Angleterre, puis, vaincu par Alfred le Grand, il revint encore en France, et consentit à recevoir le baptême pour être investi du comté

de Chartres (879). Mais il ne pouvait rester longtemps en repos : il vendit son comté à un de ses compagnons, devenu chrétien comme lui, et alla terminer dans les mers du Nord son aventureuse carrière (890). Les Normands du comté de Chartres fermèrent la Loire aux autres pirates.

Les bords de la Seine furent desolés plus longtemps. Les Normands avaient déjà pénétré dans ce fleuve en 820. Rouen fut pillé en 841 ; Paris vit trois fois les Normands sous ses murs pendant le règne de Charles le Chauve, qui ne savait se défendre qu'en prodiguant de l'or, nouvel appât pour les pirates. Sigefried accourut ensuite de la Frise, entraînant avec lui les Normands de la Seine, et parut devant Paris, qui ne s'étendait guère alors au delà de la Cité, avec sept cents barques et trente mille combattants (885). Les comtes Eudes et Robert, dignes fils de Robert le Fort, l'évêque *Gozlin* et l'abbé de Saint-Germain-des-Prés inspirèrent un tel courage aux Parisiens, qu'au bout de treize mois les Normands n'étaient pas plus avancés que le premier jour. Charles le Gros arriva enfin avec une armée, mais au lieu de combattre les ennemis, il leur donna, pour les engager à lever le siège, sept cents livres pesant d'argent, et la permission d'aller ravager la Bourgogne. Les Parisiens, indignés, ne voulurent pas laisser remonter la Seine aux barques des pirates, qui furent obligés de les trainer par terre. Trois ans plus tard, Eudes inaugura son règne en remportant une grande victoire sur les Normands à Montfaucon (889).

Etablissement des Normands en France.

Un roi de la mer non moins célèbre que Hasting, le fameux *Hrolf* ou *ROLLON*, se trouvait au siège de Paris. Fils d'un seigneur de la Norvège septentrionale, remar-

quable par sa stature colossale, sa force et son audace, il avait été banni pour s'être permis d'aller, contre la défense du roi Harald Haarfager, faire du butin dans une île voisine (875). Rollon rassembla une troupe de Danois et de Norvégiens, fit quelques descentes en Angleterre et en Frise, et parut l'année suivante sur les côtes de la Neustrie. Il remonta la Seine, reçut la soumission de Rouen, dont il releva les murailles, prit part au siège de Paris, alla passer trois ans en Angleterre, et, de retour en France, recommença ses ravages. Eudes était mort; Charles le Simple, fils de Louis le Bègue, qui avait d'abord régné conjointement avec lui, régnait seul depuis 898; c'était un prince faible et sans énergie, qui était incapable d'arrêter les Normands. Désespérant de vaincre Rollon, il résolut de se l'attacher et de s'en servir contre les autres pirates en lui donnant les pays qu'il ne pouvait plus lui enlever, à la condition qu'il se reconnaîtrait vassal de la France et qu'il recevrait le baptême. Le traité de Saint-Clair-sur-Epte donna donc à Rollon cette partie de la Neustrie qui prit depuis le nom de *Normandie*; Rollon reçut en outre la souveraineté de quelques cantons de la Bretagne. Baptisé sous le nom de *Robert*, devenu chrétien et duc de Bretagne, il se montra tout à coup un autre homme. Il releva les villes détruites, rétablit les églises, en construisit de nouvelles, protégea les monastères et le clergé, fit respecter les lois, et réussit si bien à détourner ses sujets du vol et du brigandage, qu'on rapporte qu'un bracelet d'or resta suspendu pendant trois ans dans une forêt sans que personne osât y toucher (912). L'établissement de Rollon en Normandie fit cesser les incursions des pirates du Nord, et rendit la sécurité à toutes les provinces de l'Ouest.

Le traité de Saint-Clair-sur-Epte a été injustement repro-

ché à Charles le Simple; s'il fut arraché à la faiblesse du roi de France, il n'en fut pas moins un acte de bonne politique. Les Normands, devenus chrétiens, défendirent le royaume contre les autres Barbares, et lui apportèrent une nouvelle force. Charles le Simple lui-même les trouva reconnaissants. Les ducs de Normandie ne participèrent pas aux entreprises faites contre lui; ils le défendirent contre les vassaux révoltés, et se montrèrent fidèles à la dynastie carlovingienne. De là date sans doute l'inimitié entre la race capétienne et les successeurs de Rollon; cette rivalité, un instant assoupie, se réveilla et fut une cause de calamités pour la France, lorsque les Capétiens se furent définitivement établis sur le trône; mais Charles le Simple n'était pas obligé de prévoir la fin de sa dynastie (1).

CHAPITRE II.

LES OTHONS (912-1002).

(Dixième siècle.)

Le dixième siècle de l'ère chrétienne est un des plus malheureux que l'humanité ait eu à traverser: partout régnait la confusion, et les nouveaux États, mal affermis, déchirés par les discordes intestines, étaient encore exposés aux incursions des peuples barbares qui semaient partout les ruines et le désordre. Les pays chrétiens étaient pressés de toutes parts: à l'orient et au midi, par les musulmans, dont la barbarie s'était retrempée par l'admission de nouvelles races, comme

(1) Voir au chap. suivant, § IV, pour les détails qui manquent dans celui-ci sur les derniers Carlovingiens.

celle des Turcs, dans leur religion; au nord, depuis l'Océan jusqu'à la mer Caspienne, par les Scandinaves, encore païens, par diverses tribus slaves et surtout par les Hongrois, qui, au dixième siècle, furent pour l'Europe centrale ce que les Normands avaient été dans le siècle précédent pour tous les pays voisins de l'Océan et de la Méditerranée. Le désordre moral égalait la confusion matérielle, et les calamités furent telles, qu'on donna à ce siècle le nom de *siècle de fer*. Cependant il ne faudrait pas prendre cette expression à la lettre: si la civilisation chrétienne eut beaucoup à souffrir, elle lutta avec énergie; Othon le Grand, en Allemagne, commença la restauration de l'ordre matériel; l'Église, malgré les épreuves de ses chefs suprêmes, continua son action bienfaisante; les lettres et les sciences se réfugièrent dans les monastères, la foi se maintint pure, l'empire grec lui-même retrouva un moment d'énergie; et quand le siècle se termina, la plupart des peuples barbares qui avaient effrayé l'Europe se trouvèrent chrétiens: une renaissance qui ne devait plus être suivie d'une prochaine décadence se manifestait partout, et sur le siège de saint Pierre était assis le savant Sylvestre II, digne précurseur des grands Papes des beaux siècles du moyen âge.

Les événements importants de ce siècle se rangeront dans quatre divisions: le Monde musulman, l'Empire grec, le monde occidental en dehors de l'empire, la France et l'Empire romain-germanique.

§ I^{er}. — *Le Monde musulman* (912-1006).

Califat de Cordoue.

Quatre puissances se partageaient l'Espagne à la mort d'Abdallah, père d'ABDÉRAME (Abd-er-Rahman) III, qui

mérita le surnom de Grand; c'étaient l'ancien royaume des Asturies ou d'Oviédo, alors partagé momentanément entre les trois fils d'Alphonse le Grand, Garcias, Ordogno et Froïla; le royaume de Navarre, où Sanche I^{er} régnait avec le titre de roi depuis 905; le califat de Cordoue, réduit presque à la province de Cordoue, et le reste de l'Espagne musulmane, où dominaient les *Béni-Hafsoun* (fils et descendants de Hafsoun) révoltés contre l'autorité des Califes (1).

ABDÉRAMÉ LE GRAND (912-961) se proposa de rétablir la puissance du califat d'Occident, et de porter même sa domination au delà des limites qu'elle avait rencontrées sous ses prédécesseurs. Il réussit en partie. Après avoir rétabli son autorité dans toute l'étendue du califat de Cordoue, grâce à la mort de *Caleb* ben-Hafsoun (918), qui se maintenait indépendant depuis près de quarante ans, il attaqua ORDOGNO, qui venait de transporter sa résidence à Léon, après avoir hérité des États de son frère Garcias. Ordogno, secouru par SANCHE de Navarre, repoussa victorieusement les armes des Arabes, et emporta d'assaut la ville de Talavera, pendant que Sanche s'avancait dans l'Aragon (919). Sanche, qui avait signalé toutes les années de son règne par des victoires sur les musulmans, se retira alors, sans abdiquer, dans un couvent; il était presque nonagénaire. Abdérame pensa que l'occasion était

(1) Les deux prédécesseurs de Sanche, en Navarre, avaient été Garcias Ximenès ou Garsimine (857-880), et Fortunio (880-905). Il eut pour successeurs, pendant le dixième siècle, Garcias ou Garcie II (926-970), Sanche II (970-994) et Garcie III (994-1001 ou 1003), à qui succéda Sanche le Grand. — A la mort de Garcias, fils d'Alphonse le Grand, Ordogno, son frère, lui succéda et établit sa résidence à Léon (913-923); son frère Froïla réunit les États d'Alphonse (923-924), et il eut pour successeurs, pendant le dixième siècle: Alphonse IV (924), Ramire II (927), Ordogno III (950), Sanche I^{er} le Gros (955), Ramire III (967), Bermude II (982), et Alphonse V (999-1027).

favorable, et se jeta sur la Navarre. Les chrétiens furent en effet battus au val de la Jonquéra (920); mais le vieux Sanche, sortant de son monastère, tomba sur les troupes d'Abdérame, qui avaient fait une algarade ou incursion au delà des Pyrénées, et les défit complètement dans la vallée de Roncevaux (921). Abdérame se vit forcé de renoncer à la lutte et de conclure avec les chrétiens une paix qui dura huit ans (924).

Il se tourna alors contre les Arabes d'Afrique. Les Édrissites de Fez, dépouillés par les Fatimites, l'appelaient à leur secours: il s'empara de Fez pour lui-même, sans s'inquiéter de rendre cette ville à ses anciens maîtres (932). Les chrétiens ne lui permirent pas de pousser plus loin ses conquêtes en Afrique. RAMIRE II, fils d'Ordogno, recommença la croisade contre les Arabes, et pénétra jusqu'à Lisbonne, à Madrid et à Tolède (935). Abdérame fit de vains efforts pour le repousser; il perdit cinquante mille hommes à Simancas (939), vit s'échapper de ses mains les conquêtes qu'il avait faites en Afrique, et fut encore une fois contraint de faire la paix avec Ramire (942). Il renonça dès lors à attaquer les chrétiens, se contentant d'entretenir parmi eux des divisions qui les affaiblissaient, et ne songea plus à s'agrandir que du côté de l'Afrique. Il vint à bout de reprendre aux Fatimites la plus grande partie de la Mauritanie, mais il ne put s'emparer de Fez.

Pendant ces guerres, il n'avait pas négligé de développer les ressources intérieures de ses États. Ses succès en Afrique, la paix dont il fit jouir ses peuples pendant les dernières années de son règne, lui permirent d'amasser des richesses immenses et de déployer une grande magnificence. Cordoue parvint alors au plus haut degré de splendeur: on y comptait un million d'habitants, six cents mosquées, neuf cents bains pu-

blics, cinquante hôpitaux et quatre-vingts écoles. Quatre cents villes luttèrent d'opulence et de prospérité avec Cordoue. Les lettres et les arts, l'industrie et le commerce florissaient à la fois; les savants et les poètes rehaussaient l'éclat de la cour d'Abdérâme, et dix-sept académies, une école de médecine, la seule qui existât en Europe, soixante-dix bibliothèques répandues sur la surface du califat venaient donner une nouvelle impulsion au mouvement intellectuel imprimé par le calife. L'Orient et l'Occident admiraient la gloire d'Abdérâme : les empereurs grecs, Hugues, roi d'Italie, Charles le Simple, roi de France, et l'empereur Othon le Grand lui envoyèrent des ambassades. Cependant, au milieu de cet éclat, le superbe prince des croyants, *Emir-al-Moumenin* (il avait pris ce titre), avouait qu'il avait à peine goûté quatorze jours de bonheur ! La civilisation arabe atteignit son plus haut degré sous Abdérâme, et elle s'éteignit en moins d'un siècle : la religion de Mahomet ne pouvait s'accommoder longtemps d'une activité contraire à son esprit ; il en fut bien autrement chez les peuples chrétiens.

AL-HAKEM (961-976) soutint la gloire de son père, et l'imita dans son goût pour les sciences, les lettres et les arts. Il favorisa l'agriculture, comprima une révolte des Africains, reprit Zamora aux chrétiens (963), et resta en paix pendant presque tout son règne.

Avec HESCHAM II (976-1006), qui n'avait que onze ans à la mort de son père, la décadence du califat recommença et fut définitive. Abdérâme s'était entouré d'une garde particulière qui acquit une grande importance, à cause de la faiblesse de Hescham, et il avait créé une nouvelle dignité, celle de *hadjib* ou premier ministre, qui plaça bientôt auprès du trône des *maires du palais* comme ceux qui avaient fini par supplanter les Méro-

vingiens en France. Hescham ensevelit dans le magnifique palais d'Abdérâme sa vie voluptueuse et indolente. Heureusement pour les Arabes, le *hadjib Mohammed AL-MANZOR*, ou le victorieux, était un grand homme. La guerre contre les chrétiens fut reprise avec une vigueur étonnante. Pendant vingt-cinq ans Al-Manzor fit cinquante-quatre campagnes, toutes signalées par des victoires ; les royaumes de Navarre et de Léon, les comtés de Castille et de Catalogne furent dévastés, les villes les plus florissantes prises et saccagées, Léon en 983, Zamora et Astorga en 984, Barcelone en 985, et Saint-Jacques-de-Compostelle plusieurs fois de 986 à 994 ; des provinces entières furent changées en désert, et tout le pays jusqu'à l'Èbre et au Douro retomba momentanément au pouvoir des infidèles. C'étaient là les fruits de la division qui s'était mise entre les princes chrétiens. Si les révoltes de l'Afrique n'avaient pas de temps en temps détourné les armes d'Al-Manzor, l'Espagne chrétienne eût été perdue peut-être.

Enfin les princes chrétiens se réunirent et tentèrent un effort désespéré. *Alphonse V* de Léon (1), le comte Garcias de Castille, et GARCIAS III de Navarre, marchèrent contre Al-Manzor et le défirent complètement à la bataille de Calatanozor, non loin de Médina-Céli. Cinquante mille Maures restèrent sur le champ de bataille; Al-Manzor ne put survivre à sa défaite, et mourut peu après à Médina-Céli. Avec lui finit la fortune et la gloire du califat de Cordoue (999 ou 1001). Garcias III avait été surnommé *le Trembleur*, malgré son courage, parce que toutes les fois qu'il revêtait son armure il était saisi d'un frisson involontaire ; il dit un jour à cette occasion : « Mon corps « tremble du péril où mon courage va le porter. »

(1) D'autres, qui placent ces faits en 998, nomment Bermude II au lieu d'Alphonse V.

Hescham, privé d'Al-Manzor, tomba sous le joug des deux fils de l'illustre *hadjid*, Abdelmalek, qui laissa reprendre aux chrétiens tout ce qu'ils avaient perdu, et Abdérame, qui ne put arrêter les révoltes éclatant de tous côtés à la fois. Le calife fut détrôné (1006). Pendant que les grands hommes faisaient défaut au Califat, les chrétiens voyaient à leur tête SANCHE LE GRAND, qui devint l'arbitre de l'Espagne chrétienne.

Les Fatimites (909-1021).

La dynastie des Thoulonides, qui s'était rendue maîtresse d'une partie de la Syrie et de l'Égypte à la fin du neuvième siècle, ne se maintint pas longtemps : les califes de Bagdad reprirent l'Égypte en 905, et l'Afrique se trouva partagée entre les Califes, les Aglabites et les Édrissites. Mais une nouvelle dynastie ne tarda pas à paraître et à s'élever sur les ruines des autres. OBÉDOLLAH ou Abdallah al-Mahadi (le directeur) se mit à la tête des Ismaéliens, et se fit passer pour le douzième iman descendant de Fatime, fille de Mahomet et femme d'Ali. Il prit le titre d'Emir-al-Moumenin, réservé aux seuls califes, et fonda Al-Mahdyah ou Mahadia (dans la régence actuelle de Tunis), qu'il fit capitale de son empire futur. La dynastie des Aglabites fut renversée (909), puis celle des Édrissites (919), qui fournit encore quelques prétendants jusqu'en 984, et qui appela en Afrique les armes des Ommiades de Cordoue. Obéidollah tenta la conquête de l'Égypte, mais sans succès. Ses flottes lui soumièrent la Sicile, ravagèrent les Calabres, et prirent Tarente et Bénévènt. Ses deux premiers successeurs Kaïem-Aboul-Kasem et Almanzor continuèrent sa politique. Almanzor conquît une partie de l'Égypte, où il fonda Mansourah. Le quatrième calife fatimite, MOEZ-

BILLAH, plus heureux que ses prédécesseurs, vint à bout de vaincre les Ikhchidites, dynastie à laquelle les califes avaient confié la défense de l'Égypte (933-968), et y ayant fondé le Caire (El-Kahira), il en fit la résidence de sa dynastie. Comme on l'interrogeait un jour sur son origine fabuleuse, il répondit, en frappant sur son sabre : « Voilà ma généalogie ! » Puis, jetant une poignée de pièces d'or à ses soldats, il ajouta : « Voilà ma famille ! » Moez-Billah accorda aux Zéirites la possession héréditaire d'Alger, que leur **chef** venait de fonder.

AZIZ-BILLAH, successeur de Moez (973-996), augmenta encore les possessions de ce troisième calife : il fut reconnu par une partie de l'Arabie, proclamé calife à la Mecque et ses armées firent la conquête de la Palestine et de la Syrie (980). Les Fatimites étaient à l'apogée de leur puissance. Quelques années plus tard, le nord de l'Afrique leur échappa (988). Le farouche et sanguinaire AL-HAKEM (996-1021) succéda à son père à l'âge de onze ans. Les extravagances, l'impiété et la tyrannie de ce calife, qui voulait se faire passer pour un dieu, provoquèrent des révoltes et firent couler des torrents de sang en Égypte. Dans un accès de folie, il fit incendier le Caire. Il persécuta violemment les juifs et les chrétiens, ce qui donna au pape Sylvestre II la première idée des Croisades ; il fit arracher toutes les vignes de l'Égypte, ne montra de respect pour rien, et fut le trop digne fondateur de la secte religieuse à laquelle appartiennent les *Druses*. Il fut assassiné par sa propre sœur ; ses partisans crurent qu'il avait été enlevé au ciel. C'est pourtant à ce tyran que le Caire fut redevable de l'établissement d'une école appelée *Maison de la science et de la sagesse*, à laquelle étaient attachés des professeurs de grammaire, de jurisprudence, d'astronomie, de mathématiques et de médecine, et où tout le monde était

indistinctement admis à lire et à copier les manuscrits qu'on apportait dans la bibliothèque du calife.

Califat de Bagdad (909-1000).

Au milieu de toutes ces révolutions, le califat de Bagdad achevait de mourir (1). Les Karmathes, sectaires plus fanatiques encore et aussi sanguinaires que les Ismaéliens, sortis d'eux et avec qui ils finirent par se confondre, précipitèrent sa ruine. Les deux premiers successeurs de Hamdan le Karmath, *Abou-Saïd*, son fils, et *Abou-Taher*, son petit-fils, couvrirent de ruines l'empire des Abbassides. L'iman Abou-Taher mit cent mille fanatiques en campagne, et vint attaquer les troupes mercenaires du calife Moctader-Billah, qui se laissait gouverner par les femmes et par les eunuques. Les mercenaires turcs furent épouvantés à l'approche d'un ennemi qui ne demandait ni ne donnait de quartier; la différence de force et de patience que l'on remarquait entre les deux armées annonçaient le changement que trois siècles de prospérité avaient produit dans le caractère des Arabes. De pareilles troupes étaient battues dans tous les combats; les villes de Racca et de Baalbeck, de Bassora (923) et de Koufaï (924) furent prises et saccagées; la consternation régnait à Bagdad, et le calife tremblait derrière les voiles de son palais. Abou-Taher fit une incursion au delà du Tigre, et arriva jusqu'aux portes de la capitale, n'ayant que cinq cents chevaux à sa suite. Moctader avait ordonné qu'on brisât les ponts, et il attendait à chaque moment la personne ou la tête du rebelle. Son lieutenant, soit crainte,

(1) Les califes du dixième siècle sont Motaded-Billah (892-902), Mottaï-Billah, mort en 908, Moctader-Billah (932), Kaher (934), Rhadi (940), Motaki (944), Mostakfi (946), Mothi (974), Thaï (991), Kader-Billah (1031).

soit pitié, instruisit Abou-Taher du danger qu'il courait, et lui recommanda de s'enfuir à la hâte. « Votre maître, dit au « messenger l'intrépide Karmathe, est à la tête de trente « mille soldats; il n'a pas dans son armée trois hommes « comme ceux-ci. » Se tournant en même temps vers trois de ses compagnons, il ordonna au premier de se plonger un poignard dans le sein; au second, de se précipiter dans le Tigre; et au troisième, de se jeter dans un précipice. Ils obéirent sans murmurer: « Racontez ce « que vous avez vu, ajouta l'iman; avant la nuit votre « général sera enchaîné parmi mes chiens. » Avant la nuit, en effet, le camp fut pris, et la menace exécutée.

Les rapines des Karmathes étaient sanctifiées par l'aversion que leur inspirait le culte de la Mecque; ils dépouillèrent une caravane de pèlerins, et vingt mille dévots musulmans furent abandonnés au milieu des sables brûlants du désert pour y périr de faim et de soif. Une autre année (929), ils laissèrent les pèlerins continuer leur marche sans interruption; mais au milieu des solennités que célébrait la piété des fidèles, Abou-Taher prit d'assaut la cité sainte et foula aux pieds les objets les plus respectables de la foi des Musulmans. Ses soldats passèrent au fil de l'épée cinquante mille citoyens ou étrangers, et souillèrent l'enceinte du temple en y enterrant trois mille morts; les sectaires impies se partagèrent la voile de la Caaba, et portèrent en triomphe la pierre noire qui était le premier monument de la nation. Après tant de sacrilèges et tant de cruautés, ils continuèrent à infester les frontières de l'Irak, de la Syrie et de l'Égypte. Par cupidité ils rouvrirent aux pèlerins la route de la Mecque; ils rendirent la pierre noire de la Caaba: il est inutile d'indiquer les factions qui les divisèrent ou les armes qui les anéantirent. Ils disparurent comme puissance vers la fin du siècle (982), mais les califes avaient

alors d'autres ennemis puissants dans les Fatimites ou Ismaéliens d'Égypte.

Dynastie des Bouïdes.

Tout croulait à la fois autour des successeurs du faux prophète. Pendant que les Karmathes ravageaient les plus belles provinces, des dynasties ennemies s'emparaient des divers pays soumis à leur autorité. Les Tahérides avaient été remplacés dans le Khoracan par les Soffarides (872), ceux-ci par les Samanides (902), qui se maintinrent dans une partie de leurs possessions jusqu'à la fin du siècle (999), mais qui furent, bien auparavant, obligés de céder aux *Bouïdes* (932) le Fars et l'Irak-Adjémi, c'est-à-dire les plus importantes provinces de la Perse. Les Bouïdes (Boujides ou Boujahirides) descendaient d'un nommé *Boujah*, pêcheur de la province de Dilem, qui eut trois fils : Amad-Eddaoulat, Rokhn-Eddaoulat et Moez-Eddaoulat. Ces trois frères s'élevèrent du rang de simples soldats aux plus hautes dignités militaires. Ils se firent reconnaître alors pour souverains dans différentes provinces de la Perse, et s'imposèrent aux califes, qui furent obligés de les laisser régner sous leur nom, même à Bagdad, avec le titre d'*émir al-omrah* (émir des émirs, prince des princes). Cette révolution s'accomplit en 935 sous le califat de Rhadi. Les Bouïdes se divisèrent entre eux et se firent souvent la guerre ; leur dynastie se partagea en deux branches principales, l'une qui régna dans l'Irak-Adjémi (932-1029), où elle fut remplacée par les Gaznévides, l'autre qui régna dans le Fars (923-1055), où elle fut remplacée par les Seldjoucides, qui supplantèrent également les émirs al-omrah de Bagdad. Cette dernière dynastie ne parut qu'au onzième siècle ; celle des *Gaznévides* commença au dixième. Elle eut pour fondateur *Alp-Tékin*, né à Gazna, dans le Caboul, et sorti de la

tribu des Turcs Hoéïkes ; il secoua le joug des Samanides (960), et se maintint indépendant jusqu'à sa mort (975). Son gendre *Sehek-Tekin* (977-999) accrut sa puissance par sa bravoure et par son zèle pour la propagation de l'islamisme. Son fils cadet *Ismaël* ne garda le trône que peu de temps, et fut remplacé par son aîné MAHMOUD (999-1030), qui porta au plus haut degré la gloire des Gaznévides. Cette dynastie est la première dynastie musulmane qui se soit établie dans l'Inde.

§ II. — L'empire grec (912-1028).

L'empire arabe était devenu si faible, que l'empire grec lui-même, qui pouvait à peine résister aux Barbares du nord, se trouvait fort contre les califes et les faisait trembler à leur tour dans leur palais de Bagdad. Mais, à l'intérieur, c'étaient les mêmes misères et la même corruption qui devaient un jour livrer Constantinople à d'autres musulmans moins amollis que les Arabes.

Constantin Porphyrogénète (912-959).

CONSTANTIN VII PORPHYROGÉNÈTE, fils de Léon le Philosophe, succéda à son tuteur Alexandre, qui se préparait à le faire périr, et régna d'abord sous la tutelle de sa mère Zoé. Les intrigues de *Constantin Ducas*, qui aspirait à la pourpre, furent déjouées, mais la régente ne repoussa les armes du roi bulgare SMÉON, qui venait de s'emparer d'Andrinople, qu'en se soumettant à un honteux tribut. ROMAIN LÉCAPÈNE, *drungaire* ou chef de la flotte grecque, profita de ces circonstances pour détruire le crédit de Zoé, qui fut reléguée dans un monastère, et, ayant donné sa fille Hélène en mariage à Constantin, il se fit associer à l'empire avec son fils *Christophore* (919). Lécapène se montra digne du trône : il conclut une paix

honorable avec Siméon, acheta la paix des Hongrois, qui parurent alors pour la première fois dans l'empire, pourvut aux nécessités les plus pressantes pendant une famine et une peste qui désolèrent ses États, et repoussa les Russes qui revinrent avec Igor sous les murs de Constantinople; le feu grégeois effraya les Barbares, qui se demandaient « quelle était donc cette foudre remise aux mains des Grecs par les dieux de l'orage. » La discorde se mit ensuite parmi les propres fils de Lécapène, et Constantin profita de ces divisions pour reprendre seul le gouvernement; le père et les fils furent relégués dans des monastères (945).

Constantin était incapable de régner par lui-même; il laissa toute l'autorité à sa femme Hélène, pour s'occuper de ses plaisirs, de travaux littéraires, de tactique, de médecine et d'agriculture. Le gouvernement d'Hélène ne fut pas sans gloire. Olga, veuve d'Igor, vint à Constantinople et y fut baptisée sous le nom d'*Hélène*, nom sous lequel elle est honorée dans l'Église (943). Les Hongrois furent défaits sous les murs de Constantinople (948); et deux frères, NICÉPHORE PHOCAS et *Léon Phocas*, distingués par leurs talents militaires, firent plusieurs expéditions heureuses contre les musulmans, et reconquirent l'Arménie et la Mésopotamie. Des crimes domestiques vinrent ternir cette gloire: Constantin Porphyrogénète mourut des suites d'un empoisonnement dont on accusa son propre fils Romain et sa belle-fille Théophanie d'être les auteurs (959). Le parricide était un dernier crime qui manquait à l'histoire de ces tristes successeurs du grand Constantin et de Théodose.

Romain II (959-963).

ROMAIN II (1) n'essaya pas de faire oublier son crime. L'ambitieuse Théophanie se dégoûta de l'ineptie et des mœurs crapuleuses de son mari, et elle l'empoisonna (2). Romain n'avait que vingt-quatre ans. Son règne avait été glorieux au dehors: les deux Phocas continuaient de battre les Arabes; la Crète fut enlevée aux musulmans, et Nicéphore porta ses armes victorieuses jusqu'au Tigre.

Nicéphore Phocas (963-969).

Théophanie, qui était peut-être d'intelligence avec Nicéphore quand elle se débarrassa de son mari, offrit sa main à Nicéphore, qui fut couronné au milieu des transports de joie des habitants de Constantinople, exaltés par ses récents triomphes. Le nouvel empereur reprit bientôt les armes, et enleva Tarse et Antioche aux musulmans (966), pendant que sa flotte reprenait l'île de Chypre, et que JEAN ZIMISCÈS, l'un de ses plus habiles généraux, remportait en Cilicie une si grande victoire, que le sang des infidèles coula par torrents sur une montagne appelée depuis lors la *Montagne de Sang*. Malheureusement Nicéphore ternissait la gloire de ses exploits militaires par sa dureté et par son avarice. Il refusa de donner en mariage Théophanie, fille de l'impératrice et de Romain, au fils d'Othon le Grand, qui la demandait, et Othon se vengea de ce refus sur les possessions des Grecs en Italie. L'impératrice Théophanie s'irrita du peu de considération que Nicéphore lui témoignait; pour le perdre, elle feignit de croire qu'il songeait à faire périr les deux jeunes fils de Romain, et Zimiscès la débarrassa de ce second époux, qu'elle ne pouvait plus supporter.

(1) Romain Lécapène avait été nommé Romain I^{er}.

(2) Quelques auteurs doutent de ce crime.

Jean Zimiscès (969-970).

Zimiscès méritait d'arriver au trône par une autre voie. Le patriarche de Constantinople osa lui reprocher son crime, et il s'humilia devant Dieu; puis il exila ses complices, enferma Théophanie dans un monastère, et fit oublier les circonstances de son avènement par un bon gouvernement et par des exploits qui lui attirèrent l'admiration universelle. Son prédécesseur avait eu l'imprudence d'attirer les Russes en Bulgarie, pour les opposer aux Bulgares. Swiatoslaf, fils d'Olga, qui n'avait pas imité la conversion de sa mère, voulait s'avancer plus près de cette Constantinople qui n'a cessé d'être l'objet de la convoitise des Russes. Zimiscès marcha contre lui en personne. Il avait des troupes supérieures en nombre et en tactique, mais les Russes ne savaient pas fuir: « Mourois, mes frères, criait Swiatoslaf, mais ne faisons pas rougir la Russie! » Les Grecs furent vaincus dans une première rencontre, mais Zimiscès reprit l'avantage et força Swiatoslaf à lui demander la paix. On a vu que le prince russe périt, au retour de cette expédition, sous les coups des Petschenègues (973). Zimiscès pleura son ennemi, et rentra dans Constantinople avec tout l'appareil des anciens triomphateurs. A partir de cette époque, il voulut que l'image de Jésus-Christ parût sur toutes les monnaies de l'empire. Il tourna aussitôt ses armes victorieuses contre les musulmans, et conquit la Palestine, en même temps qu'il concluait une alliance avec Othon le Grand, à qui il accordait pour son fils la princesse Théophanie. Le crime mit encore fin à ce règne qui avait commencé par un crime: un ministre de Zimiscès l'empoisonna pour échapper aux dangers d'une enquête sur les moyens qui lui avaient procuré une immense for-

tune; Zimiscès accepta la mort en expiation de son crime et défendit de rechercher le coupable.

Basile II et Constantin VIII (976-1028).

La dynastie macédonienne était toujours chère aux Grecs; les deux fils de Romain II, BASILE et CONSTANTIN, furent acclamés par le peuple; tous deux régnèrent en même temps, mais Basile s'occupa seul du gouvernement. Onze années de guerres civiles suscitées par divers prétendants, inaugurèrent le règne de ces deux jeunes princes (976-987). Ils en étaient à peine sortis victorieux, qu'une nouvelle irruption des Russes vint épouvanter Constantinople. Mais cette expédition était conduite par Vladimir, fils de Swiatoslaf, qui voulait se faire chrétien et qui ne prétendait effrayer les Grecs que pour obtenir la main de la princesse Anne, sœur des deux empereurs. On s'empressa de détourner l'orage en envoyant Anne au terrible guerrier, qui l'accueillit en prince civilisé, et qui employa le reste de son règne à répandre le christianisme parmi ses sujets (988).

Basile eut ensuite à défendre contre les Normands les possessions grecques de l'Italie, et à continuer la guerre contre les Arabes, à qui il enleva la Médie sur la rive gauche du Tigre. L'agrandissement des Fatimites mit fin en Orient aux succès des Grecs, qui furent plus heureux contre les Bulgares.

Soumission des Bulgares.

La tribu des Bulgares, perdue longtemps parmi les tribus des Avars, avait reconquis son indépendance au commencement du neuvième siècle, sous la conduite du khan *Crem* ou *Crum*, qui devint également le chef des Bulgares établis dans la Médie depuis le sixième siècle. Crum, après la mort de l'empereur Nicéphore, qui mar-

chait contre lui, envahit la Thrace, prit Andrinople, et emmena au delà du Danube cinquante mille prisonniers (812). Il s'était avancé jusqu'aux portes de Constantinople. Ses successeurs continuèrent leurs expéditions contre l'empire. Le règne de BOGORIS (844-868), qui se convertit au christianisme (861), adoucit les rapports entre les Bulgares et l'empire. L'un des plus illustres successeurs de Bogoris, SIMÉON (887-927), avait d'abord embrassé la vie monastique afin de se livrer plus aisément à son goût pour l'étude. Appelé au trône par les Bulgares, il recommença la guerre pour venger les vexations essayées par les marchands bulgares à Thessalonique, ville qui avait été indiquée comme le comptoir d'échange entre les deux pays. Léon le Philosophe, vaincu malgré les secours que lui avaient fournis les Hongrois, fut obligé d'accepter les conditions de paix dictées par Siméon (892), mais la guerre recommença à la mort de Léon (911). Romain Lécapène obtint encore une fois la paix (923), et Siméon se tourna contre les Serbes et les Croates; il mourut de douleur d'avoir été vaincu par ces derniers. Son empire s'étendait de la mer Adriatique au Pont-Euxin, et jusqu'en Épire. PIERRE, son fils (927-970), régna d'abord glorieusement, mais, ayant accordé le passage par ses États aux Hongrois, qui voulaient envahir l'empire (962), Nicéphore Phocas appela contre lui Swiatoslaf, qui fit la conquête du pays et le détrôna. On vient de voir comment Zimiscès repoussa Swiatoslaf. A la mort de Zimiscès, les Bulgares se révoltèrent, et SAMUEL, l'un de leurs chefs, prit le titre de roi (976-1014).

La première partie du règne de Samuel ne fut qu'une suite de triomphes rendus faciles par la guerre civile qui désolait l'empire grec; Samuel étendit ses conquêtes en Épire, en Macédoine, en Thessalie, et s'avança jusque

dans le Péloponnèse. Basile II reprit enfin l'offensive, après s'être délivré de la guerre civile et des inquiétudes que les Russes lui avaient causées; mais il lui fallut plus de vingt ans d'efforts (995-1018) pour dompter les Bulgares. Il déploya dans cette lutte une activité et des talents dignes des anciens empereurs, mais il déshonora ses triomphes par une froide barbarie trop digne des Grecs du Bas-Empire. Quinze mille Bulgares étant tombés en son pouvoir, il les fit ranger par troupes de cent hommes chacune; puis on creva les yeux à tous les prisonniers, excepté au centième de chaque troupe, à qui on laissait un œil pour ramener à leur roi ses infortunés compagnons. Ce spectacle affreux brisa le cœur du vieux roi, qui mourut quelques jours après (1014). Les deux successeurs de Samuel, *Gabriel Radomir*, son fils, et *Ladislav*, son neveu, qui monta sur le trône en assassinant son cousin, ne purent longtemps prolonger la lutte. Ladislav étant mort devant Dyrrachium, qu'il assiégeait, les boyards résolurent de se soumettre à l'empereur; la Bulgarie devint une province de l'empire; Basile, pour assurer la tranquillité du pays, transporta en Asie une partie des Bulgares, qu'il remplaça par des Petschenègues (1018). Ainsi finit le premier royaume des Bulgares. Un autre royaume se forma à la fin du douzième siècle.

Basile, vainqueur et conquérant de la Bulgarie, rentra à Constantinople en triomphe. Il avait fait vœu, s'il revenait victorieux, de revêtir l'habit monastique; composant avec le ciel, il crut accomplir son vœu en portant cet habit sous la pourpre impériale. Avec lui finit la période nouvelle d'énergie qu'avait montrée l'empire grec (1025). Constantin VIII, son frère, devenu par sa mort seul maître de l'empire, continua de se laisser gouverner par d'indignes favoris et de donner le honteux spectacle d'un vieillard imbécile et débauché. Il avait trois filles :

il força CONSTANTIN ARGYRE d'épouser Zoé, l'une d'elles, pour acquérir des droits au trône, et mourut trois jours après le mariage (1028).

§ III. — *Le monde occidental en dehors de l'empire (912-1002).*

Les États scandinaves.

L'histoire des Barbares du centre de l'Europe, et celle de l'Italie au dixième siècle, est nécessairement mêlée à celle de l'empire romain germanique. Les autres peuples dont l'histoire offre quelque intérêt à cette époque sont les Scandinaves, les Anglo-Saxons et les Francs, qui commencent à être désignés sous le nom de Français. Les Scandinaves formaient trois groupes principaux : les Scandinaves sédentaires, en Suède, Norvège et Danemark ; les Scandinaves de Russie ou Varègues, dont on a déjà fait l'histoire, et les Normands établis en France. Pendant le dixième siècle, ces derniers semblent se reposer pour se préparer aux conquêtes qui illustreront leur nom au siècle suivant. Quant aux hommes du Nord restés dans leur patrie, il y a aussi comme un moment d'arrêt dans leurs expéditions, et les rois supérieurs viennent à bout de dominer les rois inférieurs et les rois de la mer.

Rois de Suède.

En Suède, la lutte entre le christianisme et le paganisme occupe presque tout le dixième siècle. *Éric VI le Victorieux* (964-995?) est un des premiers rois de ce pays dont l'histoire offre quelque certitude ; il conquiert la Finlande, l'Esthonie, la Livonie et la Courlande ; après avoir persécuté le christianisme, il se fit baptiser, et son successeur OLOF, OLAF, ou OLAUS III (995?-1026) établit enfin le christianisme d'une manière solide dans son

pays (1008). Ses prédécesseurs n'avaient que le titre de roi d'Upsal ; il prit celui de *roi de Suède*.

Rois de Norvège.

La Norvège, qui n'avait pas un temple national, comme celui d'Upsal, et une hiérarchie de prêtres païens intéressés au maintien du culte des idoles, offrit une moins longue résistance que la Suède à l'introduction du christianisme. *Harald Haarfager* (à la belle chevelure) soumit, détruisit ou chassa du pays les rois inférieurs, repoussa les rois de la mer, et constitua le royaume de Norvège (885-933). *Éric à la Hache sanglante*, fils de Harald, essaya d'empêcher le morcellement de l'autorité royale en faisant mettre à mort presque tous ses frères, mais il fut détrôné par le plus jeune d'entre eux, et se réfugia en Angleterre auprès d'Athelstan, le protecteur même de ce frère. HAQUIN ou HAKON I^{er} le Bon (938-963) était devenu chrétien en Angleterre ; il régna glorieusement ; mais, malgré ses efforts, il ne réussit pas à faire dominer le christianisme dans son royaume. *Harald II*, fils d'Éric (963-978), et *Haquin II* (978-995) eurent à lutter contre les Danois et contre des pirates de Poméranie, qui voulaient s'emparer de la Norvège (1). OLAUS I^{er} (995-1000) descendait de Harald Haarfager, comme les précédents, mais son père avait été tué par Harald II, et il avait mené pendant toute sa jeunesse une vie errante et vagabonde. Il s'était réfugié auprès de Wladimir de Russie, et avait embrassé le christianisme. Il fit adopter sa religion par ses sujets en employant quelquefois la violence pour les convertir ; l'Islande suivit l'exemple de la Norvège (996), et quelques années plus tard le Groënland

(1) C'est sous le règne de Haquin II, en 982, qu'un Islandais nommé Éric Randa, découvrit le Groënland.

devint aussi chrétien. Les fils de Haquin II, qui aspiraient au trône, suscitèrent contre Olaüs le roi de Danemark Suénon; Olaüs, vaincu dans une bataille navale, se précipita tout armé dans la mer pour ne pas survivre à sa défaite, et la Norvège fut partagée pendant quelques années entre Suénon et l'un des fils de Haquin.

Rois de Danemark.

Le Danemark était le plus puissant des royaumes scandinaves. GORM l'Ancien ou le Vieux, fils de Canut ou Knut, roi de Seeland, en avait fondé l'unité (873-933) en soumettant la Scanie et le Jutland, et en forçant tous les petits princes danois à reconnaître son autorité. Malheureusement, attaché à la religion guerrière de ses aïeux, il voulut exterminer le christianisme du Jutland, où saint Anschaire l'avait introduit, et il essaya même de le persécuter sur le territoire des Saxons soumis à l'Allemagne. Cette conduite attira sur lui les armes de Henri l'Oiseleur, qui lui enleva le Sleswig. Harald Blaatand (à la dent noire) (1) continua d'abord la politique anti-chrétienne de son père; mais, vaincu par Othon le Grand, il se fit baptiser, et protégea dès lors le christianisme. Vers la fin de sa vie, il fut détrôné par son fils Suénon; il se réfugia auprès de Richard, duc de Normandie, dont les secours l'aiderent à remonter sur le trône. Renversé une seconde fois, il fut tué dans un bois à la suite d'une bataille (991). SWEN ou SUÉNON I^{er} *Tinkesbeg* (à la barbe fourchue), prince féroce et impétueux, qui ne s'était converti qu'en apparence, s'était appuyé dans ses révoltes sur les Danois restés attachés au paganisme; il persécuta les chrétiens et détruisit les églises. L'empereur Othon III l'ayant repoussé du côté de l'Allemagne,

(1) Les philologues ont reconnu que le mot danois *blaa*, qui signifie aujourd'hui *bleu*, signifiait autrefois *noir*, comme *black*, en anglais

il recommença contre l'Angleterre les expéditions abandonnées depuis le règne d'Alfred le Grand, et se fit proclamer roi d'Angleterre (1013). Il mourut l'année suivante, et eut pour successeur son fils CANUT LE GRAND.

Angleterre.

Alfred le Grand avait repoussé les Danois du dehors, mais il n'avait pu expulser d'Angleterre ceux qui s'y étaient établis et qui respectaient d'ailleurs sa puissance. ÉDOUARD I^{er} ou l'ANCIEN continua l'œuvre de son père. Un de ses cousins, qui aspirait à la couronne, s'étant servi des Danois du Nord pour soutenir ses prétentions, Édouard profita de l'occasion pour réprimer fortement ces turbulents étrangers; il leur enleva les côtes de l'est, et les enferma dans une ligne de forteresses qui assurèrent leur soumission (900-925).

Le premier roi d'Angleterre

ATHELSTAN, premier roi d'Angleterre (925-941), fut un grand roi. Quelques chefs danois essayèrent encore de remuer, et s'unirent au roi d'Écosse Constantin et à quelques rois de la mer pour résister au fils d'Édouard. La bataille de Brunanburgh, où il eut à combattre à la fois des Norvégiens, des Danois, des Irlandais, des Écossais et des Bretons du pays de Galles, assura sa supériorité sur tous ses ennemis, lui soumit les Danois et les Bretons, et lui donna la suzeraineté de l'Écosse. Cette bataille fut appelée le *grand combat*: « Jamais, dit un poète, depuis l'arrivée des Saxons et des Angles, ces artisans de la guerre, on ne vit un tel carnage en Angleterre. » C'est à Athelstan qu'appartient véritablement la gloire d'avoir créé ce qu'on a depuis appelé le royaume d'Angleterre. Ses prédécesseurs, jusqu'à Alfred le Grand, n'avaient eu d'autre titre que celui de rois de Wessex, et Egbert le

Grand n'en avait pas eu d'autre que celui de *bretwalda*. Alfred et son fils Édouard prirent le titre de rois des Anglo-Saxons. Athelstan s'appelait quelquefois lui-même roi des Anglais; dans quelques circonstances, il prit la dénomination plus pompeuse de roi de toute la Bretagne. Ces deux titres furent indistinctement pris par ses deux successeurs immédiats, mais le dernier tomba en désuétude; le premier s'est perpétué jusqu'à nos jours.

L'influence d'Athelstan s'étendait hors de l'Angleterre: on a vu plus haut qu'il avait eu auprès de lui deux rois de Norvège; il reçut également à sa cour plusieurs nobles réfugiés de la Bretagne française qui fuyaient devant les Normands, et entre autres *Alain Barbetorte*, qui recouvra plus tard ses possessions; enfin, sa sœur Edgive ou Ogive ayant épousé Charles le Simple, c'est à sa cour que Louis d'Outremer, fils de Charles, vécut pendant son exil. Athelstan avait sept autres sœurs: trois d'entre elles prirent le voile; des quatre autres, l'une épousa Hugues le Grand, père de Hugues Capet; l'autre, Othon le Grand; les deux dernières, d'autres princes souverains. Toutes ces alliances montrent le rang de l'Angleterre à cette époque.

Successeurs d'Athelstan.

Les successeurs d'Athelstan, *Edmond* (941-946) et *Edred*, ses frères (946-955), achevèrent son œuvre en comprimant quelques nouvelles et impuissantes révoltes. *Edwy*, fils d'Edmond, à qui on avait préféré Edred, à cause de son jeune âge, aurait pu régner tranquillement (955-959), s'il ne s'était fait de puissants ennemis en disgraçant les amis de son oncle, qu'il considérait comme un usurpateur, et s'il n'avait encouru les censures de l'Église pour épouser une de ses proches parentes. Il se vit déposséder des provinces du Nord, qui furent données à son frère Edgard, et mourut de chagrin.

Edgar devint seul roi (959-975); on le surnomma *le Pacifique*, parce que, pendant les seize années de son règne, il ne fut pas une seule fois obligé de tirer l'épée contre des ennemis domestiques ou étrangers. Alors brillait saint *DUNSTAN*, d'abord abbé de Glastonbury, puis archevêque de Cantorbéry, qui jouissait de la faveur du roi et qui se servait de son crédit pour contenir l'anarchie intérieure par une sévère justice, pour intimider les ennemis de l'extérieur par des flottes et des armées, et pour travailler constamment à la réforme de la discipline ecclésiastique. Ce grand homme mourut en 988.

ÉDOUARD II (975-979), fils d'une première femme d'Edgar, promettait un règne long et prospère par sa jeunesse et par ses vertus. Mais il avait une belle-mère ambitieuse, qui voulait placer son propre fils *ETHELRED* sur le trône, quoique celui-ci ne fût encore qu'un enfant; cette marâtre le fit assassiner à la chasse. Le peuple honora le titre de *martyr* ce jeune prince de dix-sept ans, qu'il chérissait à cause de ses vertus.

Nouvelles invasions danoises.

Ethelred, arrivé au trône par le crime de sa mère, ne fut pas heureux. Suénon vint du Danemark pour renouveler les anciennes incursions. *Ethelred*, faible et irrésolu, ne savait s'il devait combattre les Danois ou les éloigner à prix d'argent. Il employa tantôt un moyen, tantôt l'autre, et le *danegeld* (argent pour les Danois) devint presque un revenu régulièrement perçu. Une alliance contractée avec Richard, duc de Normandie, dont il épousa la fille, rassura un instant *Ethelred*, qui voulut se débarrasser des Danois d'un seul coup. Il ordonna le massacre général des Danois dans tous les comtés pour le 13 novembre (1002), jour de la fête de saint Brice. Les victimes sans défiance furent assaillies par la populace

avec leurs femmes et leurs enfants. A Londres, on n'épargna pas même les malheureux qui se réfugièrent dans les églises. Une sœur de Suénon, qui était chrétienne, fut massacrée avec les autres. L'horrible massacre de la Saint-Brice fut cruellement vengé. Pendant quatre ans de suite, Suénon ravagea tous les comtés les uns après les autres; il y eut d'épouvantables scènes de dévastation et de mort, et les armées levées par Ethelred ne purent arrêter les terribles Danois (1003-1007). Suénon, écarté enfin pour quelques mois moyennant trente-six mille livres d'argent, reparut ensuite; les Anglais étaient si découragés, qu'ils osaient à peine résister lorsqu'ils étaient dix contre un. Après avoir épuisé l'Angleterre d'hommes et d'argent, Suénon voulut la conquérir. Maître du Wessex, de la Mercie et du Northumberland, il se proclama roi d'Angleterre (1013); Londres le reconnut, et Ethelred alla se réfugier dans l'île de Wight. La mort de Suénon lui permit de revenir l'année suivante; il vint à bout de repousser Canut, qui avait succédé à Suénon; mais le roi danois reparut bientôt avec des forces formidables: le malheureux Ethelred mourut à Londres au moment même où les Barbares se préparaient à l'y assiéger; il laissait à son frère Edmond *Côte de Fer* la tâche difficile de résister à Canut le Grand (1016).

§ IV. — *Royaume de France* (887-996).

La France n'était plus exposée aux ravages des Normands, depuis que Charles le Simple avait converti les pirates en alliés, en leur concédant une grande partie de la Neustrie; mais la race carlovingienne se montrait de plus en plus incapable de gouverner dans les circonstances difficiles où l'on se trouvait; une nouvelle race

allait lui succéder et former peu à peu, par la conquête, par les héritages, par la politique et surtout par la protection accordée à la religion, l'unité de la nation française, qui n'avait été qu'ébauchée par les successeurs de Clovis et par Charlemagne.

Les derniers Carlovingiens (887-987).

La lâcheté de Charles le Gros avait fait monter sur le trône Eudes, le courageux défenseur de Paris, fils de Robert le Fort et probablement petit-fils du fameux chef saxon Witikind (1). Eudes régna d'abord seul, quoiqu'il restât un fils posthume de Louis le Bègue, CHARLES, que sa faiblesse de caractère fit surmonter *le Simple* (887-893). Eudes fut obligé de partager ensuite le trône avec Charles (893), et il le lui laissa tout entier à sa mort (898). Le grand événement du règne de Charles le Simple est la cession faite de la Normandie, avec suzeraineté sur une partie de la Bretagne, à Rollon et à ses compagnons (912). Charles eut ensuite à combattre Robert, frère du roi Eudes et comte de Paris, qui s'était mis à la tête d'une révolte des seigneurs francs; il le tua dans une bataille livrée près de Soissons (922); mais le fils de Robert, HUGUES, surnommé le *Grand* à cause de sa taille, le *Blanc* à cause de son teint, l'*Abbé* parce qu'il possédait les abbayes de Saint-Denis, de Saint-Germain des Prés et de Saint-Martin de Tours, et qui était comte de Paris et duc de France, ne tarda pas à venger la mort de son père. Charles, vaincu, se confia au comte de Vermandois, qui le retint prisonnier à Péronne (923), et Hugues ne voulant pas du trône qu'on lui offrait, y plaça son

(1) C'est ce que dit le moine Richer, qui écrivait dans les dernières années du dixième siècle. D'autres font descendre Robert le Fort de Childebrand, frère de Charles Martel.

beau-frère **RAOUL** ou **RODOLPHE**, qui était duc de Bourgogne (1).

Raoul (923-936), pour obtenir l'hommage des vassaux, aliéna presque tout ce qui restait du domaine royal, de sorte que le roi de France était moins puissant que plusieurs de ses vassaux. Raoul eut à faire la guerre pendant tout son règne contre les Normands de la Seine, qui étaient attachés à la cause des Carolingiens, contre les Normands de la Loire, qui n'avaient pas encore été soumis, et contre les Hongrois, qui pénétrèrent jusqu'en Champagne et en Bourgogne. Il vainquit ou contint tous ces ennemis, mais il ne put conserver la Lorraine, qui reconnut la suzeraineté de Henri de Germanie, et il ne put abattre la puissance du comte de Vermandois, *Héribert*, qui s'était servi de Charles le Simple comme d'un otage pour lutter contre le roi capétien.

A la mort de Raoul, la puissance égale de Hugues le Grand et de Héribert empêcha l'un et l'autre de monter sur le trône, et l'on rappela d'Angleterre Louis IV d'OUTREMER, fils de Charles, qui s'était réfugié auprès d'Æthelstan avec sa mère Edgive ou Ogive. Louis IV montra de l'énergie, mais la royauté n'avait plus de force; il ne put reprendre la Lorraine à Othon le Grand, ni reconquérir la Normandie, qu'il voulait soumettre à la mort de Guillaume Longue-Épée, successeur de Rollon; enfin il ne put se soustraire à l'ascendant de Hugues le Grand, qui était devenu plus maître que le roi. Cependant, comme il mourut à l'âge de trente-trois ans, d'une chute qu'il fit en poursuivant un loup de toute la vitesse de son cheval, on peut penser qu'il aurait rétabli l'autorité royale, si le temps ne lui avait manqué (936-954).

Il laissait deux fils : **LOTHAIRE** et *Charles*; le premier

(1) Charles le Simple mourut à Péronne en 929.

lui succéda sous la tutelle de Hugues le Grand, qui en obtint en récompense le duché d'Aquitaine. La mort de Hugues le Grand ne délivra pas le roi (956). Hugues laissait trois fils, **HUGUES CAPET** (1), qui devint duc de France, **Othon** ou **Eudes**, qui fut duc de Bourgogne, et **Henri**, qui succéda à Eudes. Hugues Capet suivit la politique de son père, et Lothaire eut la sagesse de vivre en bonne intelligence avec lui. La Lorraine devint encore un sujet de guerre. Othon le Grand venait de mourir; Lothaire voulut reconquérir cette province sur Othon II; il y eut des succès et des revers de part et d'autre, et Lothaire laissa la Lorraine à Othon, à la condition qu'elle relèverait de la couronne de France; il fit donner à son frère Charles la Basse-Lorraine, mais Charles se reconnut vassal de l'Allemagne, et ce titre lui fit perdre plus tard la couronne de France. Lothaire mourut dans la force de l'âge; sa femme Emma fut soupçonnée de l'avoir empoisonné.

Hugues Capet eût pu succéder à Lothaire (986), mais celui-ci, pour l'attacher aux intérêts de son fils Louis, le lui avait confié, et Hugues répondit à cette confiance. On avait soupçonné Emma, femme de Lothaire, d'avoir empoisonné son mari; on soupçonna la même Emma, qui était la mère de Louis, et la reine sa femme d'avoir aussi empoisonné ce jeune prince, qui reçut le surnom de *Fainéant*, parce qu'il n'eut le temps de rien faire (*fecit nihil*).

Avènement des Capétiens (987).

Alors la couronne eût dû passer à Charles de Lorraine, mais Hugues Capet trouva qu'il était temps d'avoir le

(1) Les uns dérivent ce surnom de *Capet*, de *Caput*, tête, en latin, soit à cause de la prudence de Hugues, soit à cause de la grosseur de sa tête; d'autres du mot *Cappatus*, bien pourvu de chappes, à cause des riches abbayes qu'il possédait.

titre, après avoir eu si longtemps l'autorité, et il prétendit que Charles ne pouvait devenir roi de France, parce qu'il était vassal de l'empereur d'Allemagne. Ses partisans furent du même avis; les grands vassaux de la couronne virent sans déplaisir l'avènement de l'un d'eux, parce qu'ils espéraient acquérir encore plus d'indépendance; le clergé et le peuple, reconnaissants des services rendus par les Capétiens depuis plus d'un siècle, et détachés depuis longtemps de ces Carlovingiens qui restaient toujours plus Allemands que Français, acclamèrent le nouveau roi, qui se fit élire à Noyon et sacrer à Reims (987). La race carlovingienne, qui avait régné pendant 235 ans sur la France, fit ainsi place à une dynastie française et parlant la langue du pays. Charles de Lorraine voulut revendiquer ses droits les armes à la main; Hugues le vainquit et le tint prisonnier à Orléans, où il mourut, laissant deux enfants qui n'eurent pas de postérité. Lorsque Hugues mourut (996), la royauté capétienne n'avait guère d'autorité que sur l'Île-de-France et sur quelques provinces voisines, mais elle était reconnue des principaux vassaux: c'était au temps, à la reconnaissance des peuples et à une politique habile de faire le reste.

On a pu remarquer dans l'histoire des derniers Carlovingiens, que les causes qui avaient amené la chute des Mérovingiens mirent également fin à celle des Carlovingiens. D'un côté, des princes incapables ou impuissants, de l'autre des hommes habiles et ambitieux. Hugues le Grand et son fils se trouvèrent les maîtres de la couronne, sans la porter, comme autrefois Charles Martel et Pépin. Les Capétiens arrivèrent au trône en combattant les Normands et les Hongrois, comme les Carlovingiens en repoussant les Sarrasins; mais les Carlovingiens signalèrent la réaction de la race franque contre la prédomi-

nance renaissante de la race gauloise, tandis que les Capétiens représentèrent la prédominance définitive de la race gauloise, ou, pour parler plus exactement, la fusion intime des deux races confondues sous le nom commun de Français, et ne formant plus qu'une seule nation.

Royaume de Bourgogne et d'Arles.

La race carlovingienne s'éteignit presque en même temps dans les royaumes de Bourgogne transjurane et de Bourgogne cisjurane, qu'il ne faut pas confondre avec la Bourgogne proprement dite, qui avait des ducs particuliers. La Bourgogne cisjurane (Franche-Comté, partie de la Bourgogne, Dauphiné, Provence, partie du Languedoc, Savoie) ne compta que trois rois: Boson, beau-frère de Charles le Chauve (879-887), son fils Louis l'Aveugle (887-928) et Hugues de Provence (928-947). Louis l'Aveugle fit une guerre heureuse à Bérenger, roi d'Italie, et fut couronné empereur à Rome par le pape Benoît IV (900); pris plus tard dans Vérone par Bérenger (905), il eut les yeux crevés et retourna en Provence, où il mourut. Hugues, qui avait exercé l'autorité sous son nom depuis de longues années, et qui avait été couronné roi d'Italie en 926, continua de régner comme roi de Bourgogne cisjurane ou roi de Provence jusqu'à sa mort. Il avait épousé la fameuse Marosie, le fléau de Rome au douzième siècle; ses violences le rendirent odieux aux Italiens; il abdiqua la couronne d'Italie en faveur de son fils Lothaire (945), et vint mourir en Provence (947). Avec lui finit le royaume de Bourgogne cisjurane.

La Transjurane (partie de la Suisse, Valais, pays de Genève, Chablais, Bugey), érigée en royaume par Rodolphe I^{er}, arrière-petit-fils de Louis le Débonnaire (888-912), s'étendit un peu en deçà du Jura. Rodolphe II (912-937) fit la guerre à Bérenger, roi d'Italie, et se fit

couronner roi à Pavie (922); battu par son compétiteur, il conserva cependant la Haute-Lombardie, mais il fut obligé de se retirer devant Hugues de Provence. Henri l'Oiseleur lui céda Bâle et son territoire (929); Hugues lui céda ensuite la plus grande partie de la Bourgogne cisjurane, pour obtenir sa renonciation à l'Italie (933), et il prit alors le titre de roi d'Arles et des Deux-Bourgognes. *Conrad le Pacifique*, son fils (937-993), vit son royaume ravagé à la fois par les Hongrois et par les Sarrasins; il eut le talent de mettre ces redoutables ennemis aux prises les uns avec les autres, et, survenant à la fin du combat, il en extermina les débris. Le reste de son règne fut paisible. Son fils *Rodolphe III* (933-1003) se fit surnommer le *Pieux*, à cause de ses libéralités envers l'Église, et le *Fainéant*, à cause de sa faiblesse; son règne n'offrit qu'une suite de troubles et de révoltes. Il légua ses États à l'empereur saint Henri II (1024), et le royaume d'Arles devint dès lors un fief de l'empire.

§ IV. — *L'empire romain germanique* (912-1002).

C'est en Allemagne que résida la principale puissance de l'Europe au dixième siècle, parce que ce fut là que resta le centre de l'empire fondé par Charlemagne, et que le titre d'empereur reprit un nouvel éclat dans la famille des Othons (1).

(1) Suite des empereurs depuis Charles le Gros jusqu'à Othon le Grand : 881, Charles le Gros; — 887, *vacance*; — 889, Gui de Spolète; — 894, Lambert, fils de Gui; — 896, Arnoul de Germanie; — 899, *vacance*; — 900, Louis l'Aveugle de Bourgogne; — 903, *vacance*; — 908, Louis l'Enfant, fils d'Arnoul; — 911, *vacance*; — 915, Bérenger; — 924, *vacance*; — 962, Othon le Grand, qui assura la couronne impériale sur la tête des empereurs d'Allemagne.

Arnoul et Louis l'Enfant.

Après la déposition de Charles le Gros, ARNOUL fut nommé empereur à la diète de Tribur, mais ne ceignit la couronne impériale qu'à la fin de son règne. Avec la mort de LOUIS L'ENFANT, son fils (899-911), s'éteignit la branche allemande des Carolingiens. Charles le Simple, alors seul descendant mâle de Charlemagne, ne parut pas capable de rétablir la puissance de l'empire, ni même d'en gouverner la partie allemande, et l'élection rentra dans les habitudes politiques de la Germanie. Cependant on respectait toujours le souvenir de Charlemagne, et, d'ailleurs, les principaux princes allemands descendaient de lui par les femmes. Les seigneurs offrirent la couronne de Germanie à *Othon l'Illustre*, duc de Saxe, qui la refusa, et qui, de concert avec Hatton, archevêque de Mayence, fit élire CONRAD de Franconie, arrière-petit-fils de Louis le Débonnaire par les femmes, et neveu d'Othon.

En 911, dit un historien (1), l'élection, qui n'avait été que temporairement proscrite par la gloire des Carolingiens, rentra dans les mœurs politiques de la Germanie, au moment même où elle allait sortir de celle de la France: de là résulta pour les deux pays un sort tout différent. Les grands vassaux de France virent la royauté si faible et si dénuée, quand eux-mêmes étaient si riches et si forts, qu'ils ne songèrent point à lui retirer ces deux nerfs principaux, l'hérédité du pouvoir et la propriété territoriale (2). Au contraire, ceux de l'Allemagne, qui virent la

(1) Duruy, *Hist. du moyen âge*.

(2) Le fait est vrai, mais il convient d'ajouter que la propriété territoriale fut conservée par les Capétiens au même titre que les grands vassaux, et que l'hérédité fut assurée par le soin que prirent les premiers rois de cette dynastie de faire nommer rois leurs fils aînés.

royauté germanique encore très-forte, s'appliquèrent à l'énerver en lui retirant ce double avantage. Aussi, par la suite, la première alla de la faiblesse à la puissance, et la seconde, de la puissance à la faiblesse; et, des deux pays, l'un arriva à une centralisation extrême, l'autre à une extrême division. »

Conrad I^{er} de Franconie (912-918).

Avec le règne de Conrad commença la longue lutte, qui devait remplir tout le moyen âge, des grands feudataires allemands contre les chefs de l'empire. Les Saxons et les Franconiens avaient seuls pris part à l'élection; le duc de Bavière, Arnoul le Mauvais et les deux comtes de Souabe protestèrent; Conrad, qui cherchait à affaiblir la Saxe en en détachant la Thuringe après la mort d'Othon, se fit un nouvel ennemi dans Henri, fils d'Othon, et les Lotharingiens se séparèrent de l'Allemagne pour se soumettre à Charles le Simple. Conrad reprit la partie de la Lotharingie connue sous le nom d'Alsace, avec la ville d'Utrecht; il fut obligé de laisser à Henri la Thuringe; il fit condamner à mort par une diète les deux comtes de Souabe, qui furent décapités, et força le duc de Bavière à chercher un asile chez les Hongrois. Mais ceux-ci revinrent en Allemagne avec Arnoul. Conrad fut blessé en les combattant, et mourut au bout de quelque temps, après avoir recommandé aux suffrages des électeurs ce même Henri de Saxe qu'il avait combattu; il imitait ainsi royalement la conduite généreuse du père de Henri à son égard.

leur vivant : mélange d'élection et d'hérédité qui devint une loi fondamentale du pays et qui en procura l'unité.

Henri I^{er} l'Oiseleur (918-936).

Le frère de Conrad, qui avait été chargé par le roi mourant de porter à Henri les ornements royaux, le trouva occupé à la chasse à l'oiseau et ayant un faucon au poing : cette circonstance valut à Henri le surnom de l'OISELEUR (1). Le duc de Saxe était arrière-petit-fils par les femmes de Louis le Débonnaire, comme Conrad. Les seigneurs Saxons et Thuringiens, le duc de Franconie, frère de Conrad, et plusieurs évêques réunis à Fritzlar, en 919, confirmèrent le choix de leur ancien roi, et la maison de Saxe se vit en possession d'une couronne qu'elle ne perdit que plus d'un siècle après. Burkhard, duc de Souabe, et Arnoul de Bavière furent contraints par les armes à reconnaître la validité de l'élection. Le règne de Henri fut glorieux et prospère; l'Oiseleur se montra aussi habile à agrandir ses États qu'à prendre des oiseaux. L'Allemagne voyait ses frontières désolées par les Hongrois, par les Slaves et par les Bohèmes : elle était sans frontière fixe du côté de la France et de l'Italie. Henri organisa un plan de défense qui pût la délivrer pour toujours des invasions. Il fortifia un grand nombre de villes, entre autres Geslar, Quedlimbourg, Brandebourg, Meissen (Misnie), Mersebourg, Sleswig; il régularisa le service militaire, établit sur les frontières des *margraves* (comtes des Marches), spécialement chargés de s'opposer aux incursions des Barbares, au nord de la Saxe (926), en Misnie (929), dans le Sleswig (931); enfin, pour raffermir l'autorité royale, il rétablit la charge des comtes du palais, *comtes palatins*, placés dans les provinces à côté des ducs presque indé-

(1) Des historiens nient cette explication, et affirment que Henri fut ainsi nommé à cause de son adresse pour la chasse aux oiseaux.

pendants, et chargés de l'inspection des biens de la couronne (1). Ces sages institutions portèrent leurs fruits : les Danois furent contenus au nord ; les Slaves au nord-est furent battus chaque fois qu'ils essayèrent d'attaquer l'Allemagne ; la Bohême, où régnait Wenceslas, reconnut la souveraineté du roi de Germanie ; les Hongrois, vaincus dans une sanglante bataille à Mersebourg, près de Leipsig en Saxe (933), où ils perdirent quatre mille hommes, renoncèrent à leurs incursions. La Lorraine revint aussi à la Germanie : le duc de la Lorraine soumise à la France ayant essayé de se rendre indépendant après la déposition de Charles le Simple, Conrad le soutint dans ses prétentions, mais le força de reconnaître sa suzeraineté ; il lui donna la main de sa fille Gerberge pour affermir ses bonnes dispositions. Il méditait une expédition en Italie, lorsqu'il mourut ; il était réservé à son successeur d'accomplir ses desseins de ce côté.

Othon I^{er} le Grand (936-973).

OTHON LE GRAND (2), fils de Henri l'Oiseleur, avait été reconnu roi avant la mort de son père ; il n'y eut plus qu'à confirmer cette élection. Le couronnement eut lieu à Aix-la-Chappelle. L'archevêque de Mayence prit le roi par la main, le conduisit à une estrade élevée à cet effet dans l'église, puis, s'adressant au peuple. « Voici Othon, dit-il, Dieu l'a choisi ; le roi Henri, votre seigneur l'avait désigné depuis longtemps ; tous les seigneurs viennent de le faire roi. Si cette élection vous plait, témoignez-le en

(1) Cette institution, ébauchée par Henri l'Oiseleur, reçut son complément sous le règne d'Othon le Grand.

(2) Nous écrivons *Othon* pour nous conformer à l'usage ; mais la vraie orthographe de ce nom, lorsqu'il s'agit des empereurs d'Allemagne, est *Otton*.

« levant la main au ciel. » Tout le peuple acclama Othon. Alors l'archevêque le conduisit au grand autel, sur lequel se trouvaient le manteau royal, l'épée, le sceptre, la main de justice et la couronne. En lui mettant l'épée au côté, l'archevêque dit : « Recevez cette épée, et faites-en usage « contre les ennemis de l'Église et contre les mauvais chrétiens ; employez votre puissance à affermir la paix. » En lui remettant chacun des ornements, marques de sa dignité, il lui rappela que, les tenant de Dieu seul, il devait les honorer par les vertus chrétiennes que la religion exige des rois ; enfin il lui donna l'onction royale. Cette imposante cérémonie, les recommandations que l'Église faisait au nouveau roi, le serment que celui-ci prêtait d'y être fidèle, constituaient la charte de ces anciens temps : les peuples avaient des garanties contre l'arbitraire ; le despotisme païen n'existait plus.

Othon se montra dès les premiers jours jaloux de son autorité, et fit des actes de sévérité qui affermirent son pouvoir : les ennemis intérieurs et extérieurs reconnurent bientôt que le roi de Germanie voulait être respecté. Les Slaves, les Danois et les Hongrois furent contenus ; la féodalité fut régularisée et rendue moins puissante ; Othon effraya les seigneurs les plus récalcitrants ; il appela à lui la décision des différends qu'ils avaient entre eux ; il plaça auprès de chacun d'eux les *comtes palatins*, qui contrôlaient leur administration ; il concentra autant qu'il le put les grands fiefs dans sa famille, et balança la puissance des grands vassaux laïques en conférant aux évêques des villes et des comtés. Ce fut là l'origine des grandes principautés ecclésiastiques de l'Allemagne. Toutes ces mesures réussirent à Othon, mais il faut remarquer que les fiefs donnés à des membres de sa famille constituèrent plus tard des États aussi indépendants que les anciens fiefs, et que les comtes

palatins, devenus héritaires, remplacèrent peu à peu les anciens vassaux, acquirent la même puissance et se montrèrent aussi dangereux pour l'autorité souveraine. Ainsi, dès le règne d'Othon, la Franconie devint l'apanage du comte palatin du Rhin. Mais les inconvénients ne devaient se développer qu'avec le temps.

C'est un des fils d'Arnoul de Bavière, *Eberhard*, qui fournit à Othon la première occasion de développer sa politique. Arnoul était mort en laissant trois fils (937); ceux-ci se disputèrent l'héritage paternel, qu'ils voulaient tous trois posséder en entier sans en recevoir l'investiture du roi. Othon profita de leur désunion, les défit, donna le duché à Berthold, frère d'Arnoul, et accorda à Eberhard quelques terres et plusieurs villes en Franconie. Eberhard, qui voulait davantage, et qui n'osait plus attaquer le roi, attaqua Henri, duc de Brunswick, frère d'Othon. Henri resta vainqueur, et Othon, pour donner un exemple, fit condamner Eberhard et ses complices à la peine du *hernescaer*, c'est-à-dire à porter un chien sur leurs épaules jusqu'à une certaine distance, pour avoir troublé la paix du royaume. Cette peine infamante ne fit qu'irriter Eberhard, qui se rapprocha de Henri et parvint à liguier contre Othon le duc de Brunswick, le duc de Lorraine, les archevêques de Mayence et de Strasbourg, et le roi de France Louis d'Outremer, qui espérait reprendre la Lorraine. Louis d'Outremer pénétra jusqu'en Alsace, mais, obligé de rentrer en France, il vit Othon pénétrer jusqu'en Champagne. Le duc Eberhard et le duc de Lorraine périrent à la bataille d'Andernach, près de Coblenz; Henri se soumit, et la ligue fut dissoute (939). Othon supprima la dignité ducale dans la Franconie, dont il partagea l'administration entre plusieurs comtes; il donna la Lotharingie à Conrad le Sage, fils d'Eberhard, qui n'avait

pas pris part à la révolte de son père et qui devint son gendre; il donna la Souabe à son fils aîné *Ludolphe*, gendre du dernier duc Hermann, et la Bavière à son frère Henri, après la mort du duc Berthold; Henri épousa la fille d'Arnoul le Mauvais. Dans le même temps, Louis d'Outremer épousait Gerberge, veuve du duc de Lorraine, sœur d'Othon, de sorte que l'influence du roi de Germanie commençait à s'étendre au dehors: il eut, quelques années plus tard, à protéger Louis d'Outremer contre ses vassaux révoltés.

A la suite de cette guerre, qui consolida son autorité, Othon eut à combattre les Slaves et les Danois. Les Slaves du Mecklembourg, du Brandebourg et de la Lusace furent soumis par les armes; le christianisme commença à se répandre parmi eux, et la frontière orientale de l'Allemagne fut portée à l'Oder (941). Le roi Harald Blaatand ayant fait une invasion dans le nord de l'Allemagne, Othon le repoussa, pénétra dans le Julland et lui imposa la liberté de la prédication pour les missionnaires chrétiens. Une seconde expédition força Harald à embrasser lui-même le christianisme; Othon fut le parrain du fils de Harald, Suénon, qui retourna plus tard à l'idolâtrie et fit la conquête de l'Angleterre; mais la conversion des Danois était préparée, et Othon reprenait peu à peu le rôle de Charlemagne. La soumission des Hongrois et de la Bohême augmenta encore sa puissance, et lui permit d'intervenir en maître en Italie.

Soumission des Hongrois.

A l'empire des Huns d'Attila avait succédé dans la Pannonie et la Dacie celui des Avars, qui succomba sous les coups des Francs et des Bulgares pendant la dernière moitié du huitième siècle. Vers la fin du neuvième (884 ou 888) apparut un nouveau peuple, les

Hongrois, qui s'appellent eux-mêmes *Magyares*, ou *Madgyares* (1), du nom sans doute de l'une de leurs principales tribus, car il est probable qu'ils appartenaient à la même race que les Huns, Ougours ou Ougres, Hunigoures ou Hunigares. C'est de ces derniers noms qu'est venu celui de *Hongre* ou *Hongrois*, dont l'altération a formé au moyen âge le mot *Ogre*, qui désigne ce géant effrayant dont l'appétit et la cruauté rappellent les dévastations commises par les Hongrois au dixième siècle.

Les savants et les historiens diffèrent sur les origines du peuple magyare. L'opinion la plus probable les fait venir du pied de l'Himalaya vers la Chine septentrionale. Ils auraient ensuite erré quelque temps dans l'Asie centrale, d'où ils seraient descendus vers la Perse, aux habitants de laquelle ils auraient emprunté leurs doctrines religieuses, la croyance aux génies, ministres surnaturels du bon et du mauvais principe, etc. (2). De là ils auraient repris leur route vers le Nord, en s'acheminant vers le Caucase, et tandis qu'une partie de la nation, en possession du pays des *Baskirs* depuis le quatrième siècle, s'y trouvait subjuguée par les Turcs au sixième, une autre partie, dans sa marche vers l'Europe, faisait une halte dans le pays situé entre la mer Caspienne, le Volga et le Jaïk. C'est là que les historiens byzantins montrent les Magyares en 569, quand ils furent rencontrés par des ambassadeurs que l'empereur Justin envoyait chez les Turcs. Pendant les siècles suivants ils s'approchèrent des bords du Don et des Palus-Méotides. Ils s'arrêtèrent. en compagnie des Khazares, au nord de la Tauride, puis se remirent en marche, se dirigeant, après quelques détours, vers l'Occident. L'historien russe Nestor parle du

(1) Prononcez *Madgyares*.

(2) La croyance aux bons et aux mauvais anges étant universelle, n'a pas besoin de cette explication.

passage près de Kief, en 898, d'une bande de Hongrois qui arrivaient d'Orient. D'autres avaient déjà pénétré en Moravie, où ils avaient été appelés par les Slaves contre les Allemands. Peu après, le pays se trouvant envahi par les Petchenègues, ils se retirèrent vers les monts Karpathes. Ils s'allièrent ensuite au roi Arnoul contre leurs anciens alliés les Moraves. Pendant leur absence, leur nouveau territoire fut occupé par les Bulgares. Ils prirent en échange une portion de la Galicie. Plus tard ils franchirent les Karpathes, attaquèrent les Bulgares sur la Theiss, et, s'emparant de la Pannonie, qui devait devenir leur demeure définitive, ils s'y établirent au nombre de sept tribus, dont la principale donna par la suite son nom à la nation entière (1).

C'est sous *Abnus* (884 ou 888) que les Magyares, sur l'invitation de Léon le Philosophe, s'avancèrent en Pannonie et pénétrèrent jusqu'à la rive gauche du Danube. Sous *ARPAD* (892-907) ils se consolidèrent en Pannonie et s'étendirent en Moravie, où Arnoul les avait appelés, et, pendant qu'Arpad fondait le royaume de Hongrie, quelques tribus, conduites par des chefs subalternes, dévastèrent la Carinthie et se montrèrent en Italie, où ils débütèrent par une victoire qui coûta la vie à vingt mille chrétiens. C'est sous le règne de *Zoltan*, fils d'Arpad (907-938), que leurs dévastations remplirent l'Allemagne, l'Italie et la France de ruines. Leurs hordes détachées allèrent jusqu'à l'Océan du Nord à travers la Souabe, la Franconie et la Thuringe, jusqu'au golfe de Tarente à travers l'Italie, et jusqu'aux Pyrénées à travers la France. Zoltan soumit Conrad à un tribut et le tua dans une bataille (919); Henri l'Oiseleur fut obligé d'abord de se soumettre à la même humiliation (924). La bataille de Mer-

(1) Aug. de Gérando, cité par M. Léon Waisse, *Encyc. mod.*

sebourg gagnée par l'Oiseleur (933) commença à faire reculer les Hongrois; Raoul les contint au nord de la France, Raymond Pons de Toulouse au midi (926), et la victoire de Conrad le Pacifique de Provence en débarassa la France (944).

Othon le Grand songea alors à leur porter un dernier coup. Il les avait battus dès la première année de son règne; ils reprirent les armes en 955, pendant que les affaires d'Italie occupaient Othon. Celui-ci ne perdit pas de temps. Aux bandes innombrables des Barbares il opposa les talents militaires, et il leur fit subir une si éclatante défaite sur les bords du Leck, près d'Angsbourg, qu'ils n'osèrent plus dès lors pénétrer en Occident, et dirigèrent leurs incursions vers Constantinople. *Tozun*, successeur de *Zoltan* (957-972), se montra modéré et pacifique, et les Hongrois sous sa conduite commencèrent à prendre goût à la vie sédentaire. *Geysa* (972-997) fit plus encore pour le bien de son peuple; il laissa aux missionnaires la liberté de prêcher l'Évangile, embrassa lui-même le christianisme, et fut baptisé, en même temps que son fils *Waïc*, par saint *Adalbert*, évêque de Prague (973). *Waïc* prit au baptême le nom d'ÉTIENNE. Monté sur le trône, saint Étienne donna une vive impulsion à la conversion des Hongrois; leur pays fut divisé en douze diocèses, toute la nation devint chrétienne, et le pape Sylvestre II, de concert avec l'empereur Othon III, donna à saint Étienne, qui avait réuni dans sa personne les pouvoirs disséminés sur la tête de plusieurs princes, le titre de *roi de Hongrie* (1000).

Soumission de la Bohême.

Pendant que les Hongrois étaient contenus par Othon, la Bohême tombait de plus en plus sous l'influence de l'Allemagne. Ce pays avait reçu son nom des Boïens, na-

tion gauloise qui vint s'y fixer sous Sigovèse, en 587 avant J.-C. Les Boïens en furent chassés, sous le règne d'Auguste, par les Marcomans, qui furent eux-mêmes expulsés ou subjugués au commencement du septième siècle par les *Tchèques*, peuple slave conduit par le marchand franc nommé Samo ou Samon, qui avait combattu avec eux les Avars et avait été élu leur roi. Après Samo, dont le règne (610-658) avait affermi la domination des Tchèques, le gouvernement démocratique prévalut; il se forma plusieurs républiques, dont la principale était celle de Prague. Le gouvernement monarchique reparut bientôt sous le duc *Croc* ou *Crac*, que quelques-uns font fils de Samo. La fille de *Croc*, nommée *Libussa*, hérita du pouvoir de son père (vers 720), et épousa *Przémysl* ou *PRÉMISLAS*, qui devint la tige d'une dynastie éteinte seulement au commencement du quatorzième siècle (vers 722). Ce jeune seigneur travaillait dans son champ, lorsque les députés de la nation vinrent lui annoncer le choix de *Libussa*. Ses successeurs sont peu connus jusqu'à *Borsiwog* (876-897), qui fut converti par *Méthodius*, mais obligé pendant quelque temps de se réfugier auprès de *Zwentibold*, en Moravie, parce que ses sujets ne voulaient pas de la nouvelle religion. Plus tard (vers 920) *Drahomire*, veuve du duc *Vratislas*, et très-attachée au paganisme, persécuta violemment le christianisme, s'unit aux ennemis de Henri l'Oiseleur, et attira sur elle les armes de ce prince, qui la fit déposer et établit son fils, le jeune *WENCESLAS*, à la tête du duché, à la condition qu'il lui payerait un tribut (927).

Wenceslas I^{er} favorisa le christianisme, mais il eut le malheur de rappeler auprès de lui sa mère, qui ne reconnut cette marque de piété filiale qu'en poussant son second fils *Boleslas* à assassiner le duc (938). *Boleslas I^{er}* n'usa d'abord de son pouvoir que pour persé-

cuter les chrétiens. Il voulait aussi refuser le tribut à Othon le Grand; Othon vint jusqu'à Prague à la tête d'une armée, força Boleslas de se soumettre, et obtint de lui qu'il travaillerait à la propagation du christianisme (930). Boleslas exécuta loyalement ses promesses et expia son fratricide par ses remords et par ses bonnes œuvres; mais la conversion de la Bohême ne devint complète que sous le règne de son fils, Boleslas II le Pieux (967-999).

Affaires d'Italie.

Othon était respecté au dedans et au dehors; maître de toute l'Allemagne, respecté des Hongrois, des Danois et des Slaves, souverain de la Bohême et même de la Pologne, il songeait à refaire l'œuvre de Charlemagne et à rétablir le saint empire romain. Les troubles de l'Italie lui fournirent l'occasion de réaliser ses projets. Ce malheureux pays était déchiré par les guerres intérieures et par les attaques du dehors. Les Grecs possédaient le sud, les Sarrasins Aglabites étaient maîtres d'une partie des côtes, Gênes était à demi indépendante avec des consuls, Venise se fortifiait dans ses lagunes et étendait son commerce, les compétiteurs à la couronne d'Italie se succédaient continuellement, les papes n'étaient plus maîtres chez eux, les Hongrois avaient tout couvert de ruines, il n'y avait plus d'unité ni d'autorité. L'Italie expiait cruellement les maux qu'elle avait fait autrefois souffrir au monde. Les divisions avaient commencé à la déposition de Charles le Gros (887); l'anarchie dura jusqu'à l'intervention d'Othon le Grand (934). BÉRENGER, duc de Frioul, et petit-fils par sa mère de Louis le Débonnaire, se fit couronner roi des Lombards à Pavie (888); mais il trouva bientôt un compétiteur dans GUI, duc de Spolète, petit-fils de Pépin, roi d'Italie, qui avait été un moment

proclamé roi de France, mais qui fut prévenu par Eudes. La lutte entre ces deux rivaux commença la longue lutte entre les tendances allemandes, représentées alors par Bérenger, et les tendances italiennes, représentées par Gui. Gui l'emporta, et fut couronné roi d'Italie et empereur (889). Son fils LAMBERT lui succéda et fut vaincu par Arnoul de Germanie. A la mort de Lambert (898), Bérenger reparut, et le parti italien appela contre lui Louis III, roi de la Bourgogne cisjurane, que Bérenger vainquit (905) et fit aveugler. Bérenger obtint quelque temps après la couronne impériale. Le parti italien ne se tint pas pour vaincu. RODOLPHE, roi de la Bourgogne transjurane, fut appelé à son tour (922); Bérenger, vaincu, fut assassiné l'année suivante.

Rodolphe se montra incapable d'arrêter les ravages des Hongrois, et on le remplaça par HUGUES de Provence (926). Hugues fatigua bientôt les Italiens par son ambition et par ses mœurs dissolues. Il épousa MAROSIE, veuve successivement d'un comte de Tusculum, et de Gui, duc de Toscane, et qui s'était rendue la maîtresse absolue de Rome. Mais Hugues, qui se rendit à Rome, ayant donné un soufflet au fils aîné de Marosie, nommé *Albéric*, le jeune homme, pour s'en venger, réunit la jeunesse romaine, massacra les gardes de son beau-père, le força à prendre la fuite, et renferma Marosie dans le château Saint-Ange, où elle mourut. Albéric devint ainsi le maître de Rome; Hugues, obligé de le laisser tranquille, épousa bientôt en secondes noces Berthe, fille de Rodolphe. Les Hongrois profitaient de tous ces désordres pour continuer leurs ravages, et Hugues songeait plus à combattre ses compétiteurs que les Barbares. Il associa au trône son fils LORHAIRE, à qui il fit épouser ADÉLAÏDE, fille de Rodolphe. Bérenger II, marquis d'Ivrée, petit-fils de Bérenger I^{er} par sa mère, devint alors redoutable. Hugues

chercha à s'en débarrasser; Bérenger s'enfuit auprès d'Othon, qui fit cette belle réponse à Hugues, lorsque celui-ci lui offrit une forte somme pour avoir le fugitif: « Je puis me passer de l'argent d'autrui, mais non refuser ma protection à qui la demande. » Bérenger rentra en Italie et s'empara du pouvoir, tout en laissant régner de nom Hugues et Lothaire (945). La mort subite de Lothaire (950) fut attribuée au poison; les doutes se confirmèrent, quand on vit Bérenger s'emparer de sa couronne, et tenter de forcer Adélaïde, veuve de Lothaire, à épouser son fils Adalbert. Adélaïde s'enfuit, mais fut reprise et indignement traitée. Elle s'échappa encore et se réfugia au château de Canossa, auprès d'un de ses cousins, Azzo, qui devint la souche de l'illustre maison d'Este. Adélaïde implora de là le secours d'Othon, en lui offrant à la fois sa main et les prétentions qu'elle avait à la couronne d'Italie. Othon, qui était veuf, et qui connaissait l'éminente piété d'Adélaïde, accepta avec empressement. Il passa les Alpes, délivra Canossa, que Bérenger assiégeait, épousa Adélaïde, s'empara de Pavie et se fit couronner roi d'Italie en ceignant la couronne de fer des rois Lombards (951). On sait que cette couronne s'appelle ainsi à cause d'un cercle de fer qui se trouve à l'intérieur.

Othon avait laissé le titre de rois à Bérenger et à son fils Adalbert, avec une certaine autorité en Italie. Les deux rois s'étaient reconnus vassaux de la couronne d'Allemagne, mais ils ne tardèrent pas à essayer de recouvrer leur indépendance. Ils se mirent à persécuter tous les partisans d'Othon, et prirent possession de Ravenne, qu'ils refusèrent de rendre au pape Jean XII. Celui-ci implora le secours du roi de Germanie, qui venait de triompher d'une révolte et de vaincre les Hongrois. Othon repassa les monts, conquit sans résistance le nord

de l'Italie, fit déposer Bérenger et son fils dans une diète, se fit couronner une seconde fois à Milan, et alla recevoir à Rome, des mains de Jean XII, la couronne impériale (962). Ainsi fut rétablie la dignité impériale et fondé l'empire romain germanique, qui remplaça l'empire chrétien fondé par Charlemagne et qui fut placé à la tête des États chrétiens de l'Occident. L'empereur fut considéré comme le chef temporel de la chrétienté, dont le pape était le chef spirituel. Le bon accord entre les deux pouvoirs ne pouvait qu'exercer une influence heureuse sur le développement religieux et moral de la société; malheureusement, les empereurs cherchèrent dès l'origine à dominer la papauté, et il s'ensuivit une longue querelle qui ne se termina que longtemps après en faveur de l'indépendance de l'Église. La première moitié du dixième siècle avait été témoin de plusieurs scandales, parce que les souverains pontifes avaient perdu leur indépendance sous la domination des ducs de Toscane et de la trop fameuse Marosie, dont les intrigues faisaient et défaisaient les papes; la seconde moitié du dixième siècle et le commencement du siècle suivant virent d'autres scandales, parce que les empereurs d'Allemagne voulurent s'emparer des élections pontificales: rien ne montre mieux que les malheurs de ces siècles la nécessité de l'indépendance temporelle des successeurs de saint Pierre.

Othon rendit la tranquillité intérieure à l'Italie en divisant les duchés et les marquisats qui s'étaient agrandis, et en donnant aux évêques de la Lombardie la souveraineté des principales villes, sous la suzeraineté de l'empire, mesure qui prépara la prospérité de ces villes et leur transformation future en grandes communes indépendantes. Il restait l'Italie méridionale à rattacher à l'empire. Othon commença par recevoir l'hommage des princes de Bénévent et de Capoue; puis il demanda pour

son fils à Nicéphore Phocas la main de la princesse Théophanie, et, sur son refus, il ravagea la Pouille et la Calabre. Zimisès accepta les propositions de l'empereur d'Occident, mais il ne voulut pas céder les provinces grecques qui devaient former la dot de la princesse. La mort empêcha Othon de revendiquer cette dot.

La gloire du nouvel empereur fut ternie par sa conduite violente à l'égard du saint-siège. Mécontent de Jean XII, qui, après l'avoir couronné, s'était tourné du côté d'Adalbert, il le fit déposer dans un concile irrégulier et fit nommer un antipape que Jean XII excommunia (963). A la mort de Jean XII, les Romains élurent Benoit V, qu'Othon vint assiéger dans Rome pour soutenir l'antipape. Vainqueur des Romains, il assembla un nouveau concile, qui n'était pas plus régulier que le précédent. Le concile rendit un décret par lequel le pape Léon (l'antipape), le clergé et le peuple de Rome réunis accordèrent et confièrent à Othon et à ses successeurs le droit de se choisir un successeur pour le royaume d'Italie, d'établir le pape et de donner l'investiture de leurs dignités aux évêques. C'était placer la puissance temporelle au-dessus de la puissance spirituelle et convertir en droit ce qui n'avait été jusque-là qu'une prétention impériale; ce n'était plus l'œuvre de Charlemagne. Cependant Othon avait confirmé les donations de Pépin et de Charlemagne, et avait fait rendre à l'Église romaine ce qui lui avait été enlevé dans toute l'Italie; mais la protection qu'il accordait à l'Église se traduisait trop souvent en actes d'autorité souveraine, et pour mettre fin aux scandales, il ne craignait pas de violer la liberté des élections et les règles de la discipline ecclésiastique. C'est ainsi qu'avec des intentions droites et un véritable zèle pour la religion, il posa le principe des abus contre lesquels les souverains pontifes durent s'élever dans la suite.

Othon II le Roux (973-983).

ОТТОН II, couronné roi et empereur du vivant de son père, eut d'abord à dissiper une puissante ligue qui s'était formée contre lui sous la conduite de Henri le Querelleur, duc de Bavière et petit-fils de Henri l'Oiseleur. Vainqueur de ses ennemis, Othon fit exiler Henri et donna le duché de Bavière à son neveu Othon de Souabe. Il partagea ensuite le duché de Lotharingie en deux duchés : Haute et Basse-Lorraine, et donna le dernier à Charles, frère du roi Lothaire. Le roi de France voulut rétablir sa domination sur toute la Lotharingie, et il conduisit son armée avec une telle rapidité, qu'il faillit surprendre Othon à Aix-la-Chapelle. Othon, l'année suivante, se vengea en pénétrant jusque sur les hauteurs de Montmartre, en vue de Paris. Cette marche audacieuse n'eut pas d'autre suite; Othon fut obligé de regagner ses États, Lothaire ne profita de ses avantages que pour obtenir l'alliance de l'empereur, et la Lorraine resta à l'empire (980).

L'empereur fut ensuite appelé en Italie par des troubles qui avaient éclaté à Rome, où il soutenait un antipape. Il entra dans la ville sans faire connaître ses desseins, et invita à un festin les principaux citoyens qu'on lui avait désignés comme les ennemis de son autorité. Au milieu du repas, des soldats entrèrent l'épée nue à la main, et entourèrent la salle. Un officier lut à haute voix les noms de ceux qui devaient être exécutés et qui furent aussitôt entraînés dans une chambre voisine et impitoyablement massacrés. Othon continua tranquillement son repas avec les autres convives. Cette horrible scène lui valut le nom de *Sanguinaire* (981).

Cependant il songeait à revendiquer dans le sud de la Péninsule la dot de la princesse Théophanie, sa femme.

L'empereur Basile, pour faire tête à l'orage, appela à son secours les Sarrasins de Sicile et d'Afrique. Othon remporta d'abord plusieurs victoires, et se rendit maître de Tarente (982); mais, surpris dans une embuscade, à Basentello, il vit toute son armée taillée en pièces, et lui-même fut fait prisonnier et n'échappa à ses ennemis qu'en se jetant à la nage pour gagner une embarcation qui était à lui. Il travaillait à réparer cet échec, lorsqu'il mourut à Rome, à l'âge de vingt-huit ans, avec la réputation d'un prince brave et savant qui aurait pu égaler son père, si le temps ne lui avait manqué (983).

Othon III (983-1002).

OTHON III n'avait que trois ans lorsqu'il succéda à son père, du consentement des seigneurs, sous la tutelle de sa mère Théophanie, de sa grand-mère Adélaïde et de l'archevêque de Mayence. On fit donner au jeune prince une éducation distinguée et chrétienne; l'un des principaux maîtres du jeune Othon fut le Français GERBERT, qui devint pape plus tard sous le nom de SYLVESTRE II, et qui avait déjà été appelé à donner ses soins à Robert, fils de Hugues Capet. La reconnaissance d'Othon valut à Gerbert l'archevêché de Reims, puis celui de Ravenne et enfin celui de Rome (1). Les puissants seigneurs allemands ne devaient pas facilement accepter le gouvernement de deux femmes et d'un archevêque. Dès les premiers jours, Henri le Querelleur s'était emparé du jeune prince et l'avait emmené à Magdebourg; mais il fut obligé, par le mécontentement du clergé et de

(1) On a fait sur Gerbert le vers suivant, à cause des trois sièges épiscopaux sur lesquels il s'assit :

Scandit ab R Gerbertus ad R, post papa fit in R.
Gerbert monte de R(eims) à R(avenne) et devient pape à R(ome).

la noblesse, de le rendre à sa mère Théophanie. Quelque temps après, plusieurs grands vassaux se révoltèrent, les Slaves et les Danois recommencèrent leurs incursions, et il y eut des soulèvements en Italie. Les événements occupèrent tout le temps de la minorité d'Othon. Henri le Querelleur fut rétabli dans son duché de Bavière, mais on en détacha la marche d'Est (l'Autriche), qu'on érigea en margraviat en faveur du comte Léopold de Bamberg. Ce fut surtout l'Italie qui préoccupa l'impératrice Adélaïde, après la mort de Théophanie; elle y fit venir son petit-fils aussitôt qu'il fut majeur (996). Rome était alors troublée par des factions, que les papes, privés de presque toute autorité, ne pouvaient plus réprimer. CRESCENCE (*Cenci* en italien), fils d'une Théodora, nièce de Marosie, s'était emparé du château Saint-Ange depuis l'année 966; le maître de cette forteresse était le maître de Rome, et Crescence ne se servait de son pouvoir que pour dominer les papes et s'en faire des instruments de domination. La mort du pape Jean XVI, pontife vertueux et zélé, mais faible, qui n'osait s'opposer à l'usurpateur, déranger ses projets; l'élection de Grégoire V, qui appartenait à la famille des Othons, et le couronnement d'Othon III comme empereur, le forcèrent d'abandonner le pouvoir. Mais, dès l'année suivante (997), pendant l'absence d'Othon, il chassa de Rome Grégoire, qui avait cependant intercédé pour lui auprès de l'empereur, et fit élire un antipape de race grecque, qui prit le nom de Jean XVII. Othon reparut en Italie, ramena Grégoire V à Rome, et assiégea Crescence dans le château Saint-Ange. Crescence fut obligé de se rendre, et eut la tête tranchée (1). Grégoire V ne survécut que

(1) Quelques historiens disent que ce fut au mépris de la parole donnée par Othon qu'il aurait la vie sauve, mais d'autres, comme Raoul Glaber, ne parlent aucunement de cette circonstance.

peu de mois à son persécuteur; il eut pour successeur Sylvestre II (999-1003), sous le court pontificat duquel l'Église respira un moment.

Sylvestre II était le plus savant homme de son siècle. On lui attribue l'introduction des chiffres arabes et l'invention de l'horloge à balancier. Il gouverna l'Église, au milieu des circonstances les plus difficiles, avec force, prudence et mesure; sa mort prématurée, attribuée au poison que lui aurait fait donner la veuve de Crescence, plongea toute la chrétienté dans le deuil. Sylvestre II eut l'idée des croisades, un siècle avant qu'elles fussent entreprises. C'est pendant son pontificat que s'écoula l'an mil, cette année terrible que les peuples épouvantés regardaient comme devant être la dernière du monde. Il faut remarquer que cette croyance populaire n'était pas générale; il paraît qu'elle avait acquis surtout une grande consistance en France, mais rien n'indique que le pape l'ait partagée.

Le règne d'Othon III ne fut pas de longue durée. Ce prince survécut à peine à la pieuse impératrice Adélaïde, que l'Église a mise au rang des saintes. Après avoir visité ses États d'Allemagne, il revint en Italie, apaisa de nouveaux troubles qui s'étaient élevés à Rome et dans les environs, et il se préparait à faire de la ville des papes la capitale de son empire, lorsqu'il fut surpris par la mort à l'âge de vingt-trois ans (1002). On soupçonna la femme de Crescence de l'avoir fait empoisonner. Avec lui finit la branche aînée de la maison de Saxe; on lui donna pour successeur HENRI II, duc de Bavière, fils de Henri le Querelleur et arrière-petit-fils de Henri l'Oiseleur.

CHAPITRE III.

L'ÉGLISE ET L'EMPIRE.

(Onzième siècle.)

Le fait dominant du siècle qui suivit celui d'Othon le Grand est la lutte entre le sacerdoce et l'empire, entre les papes et les empereurs d'Allemagne, les premiers combattant pour l'indépendance du pouvoir spirituel, les autres s'efforçant de réunir dans leurs mains les deux puissances. Le pape saint Grégoire VII et l'empereur Henri IV personnifient particulièrement cette lutte, qui se termina heureusement par la victoire de la papauté, c'est-à-dire par le triomphe des droits de l'Église et de la conscience humaine. Tous les autres événements s'effacent devant la grandeur de la lutte dont nous parlons; après l'avoir racontée, il ne restera plus qu'à faire rapidement le récit des faits qui y sont demeurés étrangers. Trois paragraphes seront consacrés à l'histoire de l'Église et de l'Empire : l'Église et l'Empire jusqu'au pontificat de saint Grégoire VII, le Pontificat de saint Grégoire VII, fin de la querelle des Investitures; trois autres renfermeront l'histoire du monde occidental en dehors de l'empire, du monde central ou empire grec, du monde oriental ou empire musulman. L'histoire de l'Espagne chrétienne et musulmane se rattache naturellement à celle de ce dernier empire. Quoique la deuxième période du moyen âge se termine au commencement de la première croisade, on continuera l'histoire de la querelle des investitures jusqu'à sa conclusion en 1122, afin de ne pas partager en deux cette grande question

5^{ter}. — *L'Église et l'Empire jusqu'au pontificat de saint Grégoire VII (1002-1073).*

Saint Henri II (1002-1024).

Saint Henri, qu'une infirmité contractée dans ses dernières années fit surnommer le *Boiteux* (1), et qui fut aussi surnommé le *Père des moines*, à cause de l'affection qu'il portait aux religieux, ne fit pas reconnaître sans peine son autorité. Les grands vassaux avaient relevé la tête : il ne put les rabaisser autant que l'avait fait Olhon le Grand, mais il les força successivement par les armes à se soumettre. Hermann, duc de Souabe, et Eckard, margrave de Misnie, qui aspiraient au trône, furent forcés de renoncer à leurs prétentions. Au dehors, le règne de Henri II fut plus glorieux encore. Arduin, marquis d'Ivrée, s'était fait couronner roi à Pavie; il le battit et le força de renoncer à ce titre (1004). Le roi de Pologne, *Boleslas le Hardi*, s'étant emparé de la Bohême, et refusant de reconnaître sa suzeraineté, il lui fit une guerre terminée par un traité par lequel Boleslas renonça à la Bohême, tout en conservant son indépendance en Pologne (1018). L'Italie l'occupa plus longtemps que le reste. Arduin avait profité de son absence pour reprendre l'autorité, et le pape Benoît VIII, chassé de Rome par un antipape, s'était réfugié auprès de lui. Henri repassa les Alpes, défit Arduin, qui finit par se retirer dans un monastère, et rétablit dans Rome Benoît VIII, qui le couronna empereur (1014).

C'est vers cette époque que Henri, dégoûté du pouvoir suprême, songea à embrasser la vie monastique. Étant entré

(1) D'autres disent qu'il devint boiteux pour avoir sauté par une fenêtre dans un jour d'émeute.

dans une abbaye de Lorraine, il manifesta la volonté formelle de prendre l'habit et de renoncer à la couronne. « Vous savez, lui dit l'abbé, que pour être religieux il faut renoncer à sa volonté propre. — Je le sais, dit l'empereur. — Me promettez-vous donc d'obéir en toutes choses? — Je le promets et le jure, dit Henri. — Eh bien, reprit l'abbé, je vous ordonne de continuer à régner avec sagesse et justice. » Henri reprit par obéissance le fardeau qu'il voulait déposer par humilité.

Forcé de faire une troisième expédition en Italie (1021), il combattit les Sarrasins et les Grecs sans pouvoir reconquérir tout ce qu'avaient enlevé les premiers, ni prendre aux seconds ce qu'ils possédaient encore; mais il contenta les uns et les autres, et les empêcha d'inquiéter le reste de l'Italie. Il mourut à son retour, regretté des peuples pour sa vertu et sa bonté. Il s'était montré zélé pour la culture des sciences et des lettres, et avait établi de nombreuses écoles. L'impératrice *Cunégonde*, sa femme, fut mise avec lui au nombre des saints. Rodolphe III, roi d'Arles, n'ayant point d'enfants, lui avait cédé par son testament l'expectative de son royaume, parce que Henri était fils de sa sœur Gisèle; ce testament préparait à l'empire la succession de la Bourgogne.

Conrad II le Salique (1024-1039).

Henri II était mort sans enfants; avec lui se termina la maison de Saxe. Les grands vassaux profitèrent de l'extinction de cette famille pour reprendre leurs anciens avantages. L'élection du nouveau roi se fit avec une grande solennité. Soixante mille hommes, tirés de tous les peuples de l'empire, se rassemblèrent sur les deux rives du Rhin, tandis que les seigneurs ecclésiastiques et laïques délibéraient dans une île du fleuve, entre Mayence et Worms, sous la présidence de l'archevêque de Mayence,

chancelier de l'empire. Huit peuples prenaient part à cette élection : les Saxons, les Francs ou Franconiens, les Bavaois, les Souabes, les Carinthiens, les Lorrains, et les Slaves de Bohême. Le choix des électeurs s'arrêta sur un descendant de Conrad de Franconie, CONRAD, qui n'était que simple comte de la famille des ducs de Franconie, et qui fut nommé *le Salique*. On l'avait préféré à cause même de son impuissance; assis sur le trône, il montra qu'il savait régner, et établit solidement la *maison de Franconie*, qui tint le sceptre pendant un siècle entier (1024-1125). Les circonstances étaient difficiles : l'Italie voulait se séparer de l'empire; le roi d'Arles, Rodolphe, prétendait retirer son testament; le duc de Franconie, son cousin, les ducs de Lorraine et de Souabe s'unissaient pour annuler son pouvoir. Conrad vint à bout de toutes ces difficultés. Après avoir affermi son autorité au dedans, il se rendit en Italie, où sa présence fit tout rentrer dans le devoir; il reçut la couronne de fer à Milan et le diadème impérial à Rome (1027). Rodolphe, obligé de maintenir son testament, mourut bientôt, et lui laissa la Bourgogne, que le comte Eudes de Champagne essaya en vain de lui disputer (1032). Il s'attacha dès lors à diminuer la puissance des grands vassaux pour relever la puissance impériale. Dans ce dessein, il donna à son fils aîné Henri le royaume de Bourgogne et les duchés de Souabe et de Bavière; il força les Hongrois et les Polonais à le reconnaître comme leur suzerain; il intervint en Lombardie entre les habitants des grandes villes et les évêques leurs seigneurs, et, en se déclarant contre ceux-ci, il hâta l'établissement des constitutions communales; enfin il proclama l'hérédité de tous les fiefs, en étendant l'*immédiateté* aux arrière-vassaux, ce qui mettait ceux-ci dans les intérêts de la couronne contre leurs anciens seigneurs (1037). Cet

acte constitua la féodalité italienne sur d'autres bases que celles qu'elle avait en France et en Allemagne; tous les vassaux dépendant *immédiatement* de l'empereur se trouvèrent entre eux sans hiérarchie. En Allemagne, les arrière-vassaux, déclarés aussi héréditaires, continuèrent à défendre leurs suzerains immédiats, mais tendirent à se rattacher plus directement à l'empereur, dont les intérêts se trouvèrent d'accord avec les leurs. Par ces mesures, l'autorité impériale et royale se trouvait placée au-dessus des autres, mais la confusion augmentait, et il ne resta bientôt plus à la couronne qu'une suprématie nominale.

Henri III le Noir (1039-1056).

HENRI III LE NOIR succéda sans opposition à son père en Allemagne et en Italie. Souverain immédiat de presque tout le midi de l'Allemagne, il lui était plus facile de se faire respecter des grands vassaux; mais les peuples mêmes dont il était le souverain direct, mécontents d'être administrés en son nom, le forcèrent de rétablir chez eux les dignités ducales; il leur donna des ducs, mais, en choisissant ces dignitaires parmi les seigneurs étrangers à leurs duchés, il en fit de simples fonctionnaires du roi, au lieu que les anciens ducs étaient de véritables chefs de tribu. Maître chez lui, Henri maintint la suprématie de l'empire sur la Bohême, dont le duc avait voulu contester la suzeraineté; il intervint avec moins de succès dans les affaires de Hongrie, quoiqu'il eût d'abord rétabli le roi Pierre, son fidèle allié, sur le trône de saint Étienne, et il vainquit le duc de la basse Lorraine, Godefroi le Barbu, qui voulait s'emparer malgré lui de la haute Lorraine. C'étaient toujours les affaires d'Italie qui préoccupaient le plus les empereurs. Henri accorda à Milan et aux autres grandes villes de la Lombardie des constitutions

communales, et les aida à s'affranchir de l'autorité de leurs seigneurs; il se rendit à Rome, où il reçut la couronne impériale des mains de Clément II (1046), qu'il avait fait nommer pape. A partir de ce temps, il s'arrogea le droit de désigner lui-même les souverains pontifes; ses choix furent bons: saint Léon IX, l'un des papes désignés par lui (1048), commença la réforme de la discipline ecclésiastique, mais les élections n'étaient plus libres, et il était évident que d'autres princes pouvaient abuser d'un droit usurpé dont il ne se servait que pour le bien de l'Église. On remarque que Henri le Noir gouverna plus arbitrairement vers la fin de son règne: il destitua le duc Henri de Bavière sans le faire juger par une cour féodale, et traita avec rigueur les Saxons, qui ne se soumettaient qu'avec peine à un roi d'une maison étrangère.

La trêve de Dieu.

Le règne de Henri III fut le plus brillant de la maison de Franconie. Il mérite d'être particulièrement signalé pour l'introduction dans l'empire de la *paix* ou *trêve de Dieu*, qui avait déjà été établie dans d'autres pays. Les querelles des grands vassaux entre eux et leurs révoltes contre leurs suzerains rendaient les guerres continuelles en France, en Allemagne et en Italie. L'Église gémissait d'un état de choses très-préjudiciable à la tranquillité et à la prospérité des nations, et elle songeait depuis longtemps à y remédier. Les fléaux qui se multiplièrent avant et après l'an mil, les aspirations de plus en plus prononcées des peuples vers la paix, et l'influence dont jouissait l'Église, permirent de restreindre de plus en plus le droit de guerre que s'arrogeaient les seigneurs. Les conciles demandèrent la paix, les évêques la recommandèrent, mais on reconnut bien-

tôt qu'on ne pourrait tout obtenir d'un seul coup, et c'est alors qu'au lieu d'interdire absolument la guerre, l'Église essaya du moins d'en limiter la durée: elle réussit, et la *trêve de Dieu* fut établie. D'abord la trêve ne durait que du samedi soir au lundi matin; on l'étendit ensuite du mercredi au lundi, puis on y ajouta le carême et l'avent, le temps pascal, les veilles de fêtes, les nuits, les fêtes des Apôtres, les Quatre-Temps, c'est-à-dire plus de la moitié de l'année (1). Pendant ces temps, il était interdit aux seigneurs, sous peine d'excommunication, d'user de leur droit de se faire justice eux-mêmes par les armes. Saint Odilon, abbé de Cluny, introduisit d'abord cette heureuse réforme dans le midi de la France; de là elle gagna dans le nord; l'empereur Henri III fit solennellement proclamer la *trêve de Dieu* dans un concile assemblé à Constance, en 1043, et il ajouta des peines civiles aux peines spirituelles portées par l'Église. La *trêve de Dieu* ne contribua pas peu à la prospérité du commerce et de l'industrie; elle adoucit les mœurs, elle ramena l'ordre et la tranquillité dans les campagnes: cette institution est sans contredit l'un des plus grands bienfaits de l'Église au moyen âge.

Henri IV (1056-1106).

HENRI IV n'avait que six ans lorsque son père mourut; l'impératrice Agnès, sa mère, gouverna d'abord l'empire en son nom, et s'attacha à calmer le mécontentement qu'avait excité la conduite arbitraire de Henri III. Elle termina la guerre qui avait recommencé contre Godefroi le Barbu; celui-ci reçut l'investiture de la Toscane, dont il avait épousé la duchesse Béatrix, et renonça à ses prétentions sur la Lorraine. Baudoin, comte de Flandre,

(1) Voy. E. Semichon, *la Paix et la Trêve de Dieu*.

reçut alors, à titre de fief impérial, le duché de Brabant et l'île de Walcheren; les duchés de Souabe, de Carinthie et de Bavière furent rétablis, et l'impératrice apaisa le mécontentement des Saxons en donnant ce dernier duché au comte saxon Othon de Nordheim. Mais les seigneurs supportaient impatiemment le gouvernement d'une femme; ils forcèrent l'impératrice à céder la tutelle à *Hannon*, archevêque de Cologne, prélat d'une grande piété et d'un caractère énergique, qui eut cependant le tort de ne pas savoir gagner l'affection de son pupille (1062). Le jeune prince profita de la première occasion qui se présenta d'échapper au joug qu'on lui imposait; l'archevêque de Brême, Adalbert, prélat ambitieux, qui aspirait à devenir le primat du nord de l'Allemagne, s'empara de l'esprit de Henri, en flattant ses passions d'autorité et de domination, et en le laissant se livrer sans contrainte à des passions plus dégradantes, en même temps qu'il lui inspirait contre les Saxons la haine qu'il ressentait lui-même, parce que ce peuple s'était opposé à ses projets (1065). Les seigneurs, inquiets pour l'avenir, vinrent à bout d'éloigner Adalbert, et Hannon reprit le gouvernement; mais Henri, qui avait atteint sa majorité et qui ressentait vivement l'injure qu'on lui avait faite en lui enlevant l'homme qu'il préférait, rendit bientôt le gouvernement impossible à l'archevêque de Cologne, qui demanda lui-même à se retirer. Devenu seul maître, Henri n'écoula plus que ses passions: il traita avec la dernière rigueur les Saxons révoltés, donna à ses partisans les fiefs des seigneurs rebelles, trafiqua publiquement des dignités de l'Église, en en investissant les sujets les plus indignes, et fit sentir ses violences même à sa femme Berthe, fille du marquis de Suse, princesse vertueuse et belle, qu'il avait prise en aversion, parce qu'elle lui avait été

présentée par Hannon. Ainsi ce prince foulait aux pieds toutes les lois divines et humaines, et ses vassaux, abattus ou complices de ses crimes, ne songeaient plus à lui résister, lorsqu'il rencontra une volonté inébranlable dans le pape saint GRÉGOIRE VII, que la Providence suscitait pour rétablir l'indépendance du saint-siège, la discipline ecclésiastique, et la dignité de la conscience humaine (1073).

§ II. — Pontificat de saint Grégoire VII (1073-1085).

Prédécesseurs de saint Grégoire VII.

Au milieu des guerres continuelles qui désolaient l'Europe et qui menaçaient d'y ramener la barbarie, la discipline ecclésiastique s'était relâchée; les évêques, devenus seigneurs temporels et souvent choisis parmi les hommes de guerre, prenaient trop souvent les habitudes des seigneurs laïques; les monastères avaient disparu sous les coups des Barbares, ou avaient peu à peu abandonné la sévérité de leurs règles. Pour comble de malheur, les souverains se mirent à vendre les dignités ecclésiastiques à des hommes ambitieux et corrompus, et la *simonie* atteignit même le saint-siège. Tel était le triste spectacle que présentait la société chrétienne au dixième siècle; mais déjà des éléments de régénération apparaissaient: les Capétiens en France, les Othons en Allemagne rétablissaient un peu l'ordre intérieur dans les principaux pays de l'Occident, et la règle de saint Benoît, restaurée dans le monastère de Cluny (1), préparait une génération de saints et de réformateurs. Fondé en 910 par Guillaume, duc d'Aquitaine, et dirigé d'abord par Bernon, puis par des abbés comme saint Odon (927-941), saint Maieul (941-993), et saint *Odilon*

(1) Aujourd'hui dans le département de Saône-et-Loire.

(995-1048), ce monastère devint si renommé par la vie pieuse et par le savoir de ses habitants, qu'on appelait les moines de Cluny dans tous les pays de l'Europe pour y fonder des couvents ou pour réformer ceux qui existaient déjà. C'est de là que sortit aussi la grande réforme ecclésiastique du onzième siècle, puisque c'est là qu'HILDEBRAND, si connu plus tard sous le nom de GRÉGOIRE VII, acheva de mûrir ses projets de réformation.

Quoique soumise à la confirmation des empereurs allemands, la papauté s'était un peu relevée sous les Othons et sous Henri II. Le retour de la puissance des comtes de Tusculum ramena de nouveaux troubles et de nouveaux scandales, auxquels l'intervention de Henri III ne mit fin qu'en soumettant l'élection du pape à la confirmation de l'empereur. Saint Léon IX, d'abord évêque de Toul, avait été désigné par Henri III (1049); mais, passant par le monastère de Cluny pour se rendre à Rome, il y rencontra Hildebrand, qui lui représenta que le droit d'élire le souverain pontife appartenait essentiellement au clergé et au peuple de Rome, et qu'il devait soumettre son élection à l'approbation des Romains. Léon suivit ce conseil, et emmena avec lui Hildebrand, qui devint dès lors la lumière de l'Église.

Les Normands en Italie.

Le pontificat de Léon IX commençait ainsi à revendiquer l'indépendance de l'Église. Malheureusement, il vit aussi se consommer, sous le patriarche de Constantinople MICHEL CÉRULAIRE, le schisme de l'Église grecque (1054), et fut témoin des ravages exercés en Italie par de nouveaux ennemis qui allaient cependant devenir les défenseurs de la papauté. Quatre peuples étrangers se disputaient depuis longtemps l'Italie méridionale : les Grecs, les Lombards, les Allemands et les Sarrasins Aglabites. Un nouveau

peuple y parut au commencement du onzième siècle. En 1006, comme les Sarrasins faisaient le siège de Salerne, quarante pèlerins normands qui revenaient de Terre Sainte aidèrent les habitants à se défendre, firent lever le siège, et rentrèrent en France avec de riches présents qui tentèrent leurs aventureux compatriotes. Dix ans après, trois cents chevaliers, ayant à leur tête trois chefs, Drengod, Osmond et Rainulf, vinrent se mettre au service des Italiens contre les Grecs et les infidèles; ils acceptèrent des terres de l'empereur Henri II, et Rainulf reçut plus tard de Conrad II l'investiture de la seigneurie et du château d'Aversa (1025). Un seigneur normand, *Tancrede de Hauteville*, avait douze enfants; les trois aînés, *Guillaume*, *Drogon* et *Humfroy*, renonçant à la faible part d'héritage qui pouvait leur revenir, partirent à leur tour pour l'Italie (1037). Le patrice grec les prit à son service, et leur dut des succès contre les Sarrasins de Sicile; mais il voulut les frustrer de leur part du butin : ils s'emparèrent de la Pouille pour se venger (1041). On vit alors, dit-on, sept cents chevaliers mettre en fuite soixante mille Grecs. Mais ces chevaliers étaient des guerriers d'une force extraordinaire : il y en avait **parmi** eux qui pouvaient tuer un cheval d'un coup de poing, et Guillaume avait reçu le surnom de *Bras de Fer*, à cause de la vigueur de ses coups. Les trois frères se partagèrent leur conquête; Guillaume fut déclaré comte et suzerain; ses frères prirent successivement ce titre après sa mort.

Les exploits des Normands commençaient à inquiéter. Les Allemands, les Grecs et le pape Léon IX résolurent de se débarrasser de ces redoutables étrangers, dont les actes n'étaient pas toujours d'accord avec les lois du christianisme. Les Normands ne s'effrayèrent pas de cette coalition. La bataille s'engagea près de Dragónara (18 juin 1053); elle fut sanglante, et la victoire resta

longtemps indécise. Enfin elle se déclara pour les Normands, qui coururent aussitôt à Civitella, où le pape attendait l'issue du combat avec son clergé. L'assaut fut donné à la ville; il était évident qu'elle ne pourrait résister. Léon IX, pour épargner aux habitants les horreurs d'une ville prise d'assaut, fit dire aux Normands qu'il était prêt à les aller trouver, et que sa vie ne lui était pas plus chère que celle des hommes qu'ils avaient tués. Ceux-ci, qui, tout en combattant Léon IX, savaient que le pape avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour éviter la guerre, et qui vénéraient en lui le chef de l'Église, répondirent qu'ils regrettaient ce qui s'était passé et qu'ils étaient disposés à subir la pénitence qu'il lui plairait de leur imposer. Le pape ordonna d'ouvrir les portes de la ville, délia les Normands de l'excommunication qu'il avait lancée contre eux, et se rendit dans leur camp. A la vue du pontife, ces guerriers naguère si fiers se jetèrent à terre en pleurant. Plusieurs se traînèrent à genoux jusqu'à ses pieds pour recevoir sa bénédiction et entendre les paroles qu'il leur adressait. Le pape s'arrêta au milieu d'eux, leur commanda de faire de dignes fruits de pénitence, et les congédia en leur donnant sa bénédiction, après avoir reçu d'eux le serment qu'ils seraient ses fidèles vassaux à la place des chevaliers qu'ils avaient tués; magnifique spectacle, qui montre combien la foi était vive alors, et quelle influence la religion exerçait sur les cœurs les plus farouches! Humfroy, qui était alors le chef des Normands, demanda au pape l'investiture des pays qu'il avait conquis et qu'il pourrait encore conquérir en Sicile, se reconnaissant, lui et ses successeurs, comme le vassal du saint-siège, et c'est ainsi, dit un historien protestant (1), qu'une dé-

(1) Sismondî, *les Républiques italiennes*.

faite donna au saint-siège ce qu'il n'aurait jamais pu obtenir par une victoire, et que la faiblesse d'un pontife pieux et étranger à la politique humaine effectua une conquête que les plus hardis des prédécesseurs de Léon IX n'auraient osé tenter.

Les Normands se montrèrent fidèles à leurs nouveaux souverains. ROBERT GUISCARD ou l'Avisé, et ROGER, autres fils de Tancrede, qui vinrent en Italie, développèrent la puissance normande dans ce pays. Robert Guiscard avait fortement contribué au succès de Dragonara. Il succéda à Humfroy comme comte de Pouille (1057), conquit la Calabre, et obtint du pape Nicolas II le titre de duc de Pouille et Calabre, qui lui donna la suprématie sur les autres chefs normands (1059). Maître de Salerne et de Bénévent, villes lombardes, et de Bari, Tarente et Otrante, que les Grecs avaient jusque-là possédées, il voulut pousser plus loin ses conquêtes, prit Corfou et battit l'empereur Alexis Comnène (1084). Les Grecs commençaient à trembler pour leur empire, lorsque Robert fut rappelé en Italie pour la défense de saint Grégoire VII, avec qui il s'était réconcilié, après avoir été excommunié. Il délivra le pape et lui donna un refuge dans ses États. Il mourut peu après le saint pontife (1085). Cependant son frère ROGER s'illustrait par d'aussi glorieux exploits. Avec deux ou trois cents chevaliers, et au prix de vingt-huit années de souffrances et de victoires qui tiennent du prodige, il se rendit maître de la Sicile (1061-1089), d'où il chassa les Sarrasins, qui ne conservèrent plus, pendant quelques années, que les montagnes de l'intérieur de l'île. La Sicile se trouvait enlevée à la fois au schisme grec et au mahométisme. Roger la gouverna avec le titre de grand-comte, sous la juridiction et la suzeraineté du saint-siège. Les Normands préluèrent ainsi glorieusement aux grandes croi-

sades, dont ils devaient partager les périls et les triomphes. Roger mourut en 1101.

Influence d'Hildebrand.

Victor II, successeur de saint Léon IX (1055), était un prélat allemand, comme son prédécesseur; mais Hildebrand connaissait sa vertu, et, pour réussir plus facilement dans son dessein d'affranchir l'Église, il ne s'avavançait que pas à pas, ménageant tous les intérêts, et faisant servir les empereurs eux-mêmes au succès de ses vues. Victor travailla à la réforme de la discipline ecclésiastique, et, à la mort de Henri III, il contribua par son influence à assurer la succession du jeune Henri IV. Étienne IX (1057) ne fit que passer sur le trône pontifical; il était frère de Godefroi de Lorraine, marquis de Toscane; le clergé et le peuple l'élurent, et l'on se dispensa de demander la confirmation impériale. Lorsqu'il mourut, Hildebrand était en Allemagne. Les ennemis des réformes élurent en tumulte un antipape, qui n'avait pas la majorité; le retour d'Hildebrand mit fin à ce désordre, et l'on élut Nicolas II (1058), dont le pontificat est surtout célèbre par le décret qui rétablit la liberté de l'élection du pape, en la réservant aux cardinaux, à qui il était d'ailleurs recommandé d'avoir égard aux vœux du clergé et du peuple de Rome (1059). Un autre décret annula toute élection pontificale faite violemment par un pouvoir autre que celui du sacré collège des cardinaux. L'élection d'Alexandre II, faite selon les règles qui venaient d'être posées (1061), rencontra une vive opposition de la part de l'impératrice Agnès et des comtes de Tusculum, qui voyaient leur influence anéantie. Un antipape, nommé par quelques évêques simoniaques, fut reconnu en Allemagne; mais quand l'archevêque Hannon fut investi de la régence, le schisme cessa, et le pape,

aidé par Hildebrand et par saint Pierre Damien en Italie, par Lanfranc, archevêque de Cantorbéry, en Angleterre, et par tous les évêques et les moines qui désiraient la réforme des abus, commença l'œuvre que saint Grégoire VII allait mener à sa perfection

Saint Grégoire VII.

A la mort d'Alexandre II (1073), Hildebrand fut acclamé pape tout d'une voix par le clergé et par le peuple; les cardinaux n'eurent qu'à ratifier l'élection populaire, et le nouvel élu obtint la confirmation de l'empereur avant de se faire consacrer : aucun doute ne pouvait rester sur la légitimité de son élection. Fils d'un charpentier de Soana, en Toscane (d'autres disent qu'il était d'une illustre naissance), élevé dans les austères principes de l'ordre de Cluny, conseiller des papes depuis l'avènement de saint Léon IX, saint Grégoire VII ne se faisait pas d'illusion sur les difficultés de sa tâche. Il fallait rétablir la discipline ecclésiastique, extirper la simonie, assurer la pureté des élections ecclésiastiques et fermement établir l'indépendance de l'Église. Les princes, accoutumés à tirer d'énormes sommes d'argent de la vente des dignités ecclésiastiques, ou à récompenser sans peine leurs favoris par la collation de ces dignités, les prêtres et les évêques élus sous l'empire d'un pareil abus, et livrés par conséquent à toutes sortes de désordres, n'étaient disposés ni les uns ni les autres à céder. Le principe du mal était dans les investitures; c'est de ce côté-là surtout que Grégoire VII dirigea ses efforts. On appelait *investiture* une cérémonie qui consistait à mettre en possession d'un bénéfice ou d'une dignité au moyen de certains symboles qui rappelaient cette dignité : ainsi la crosse et l'anneau étaient les symboles de la dignité épiscopale, le sceptre ou l'épée celui de l'autorité civile

ou militaire. Comme les évêques étaient devenus en même temps des seigneurs laïques, le sceptre, la crosse et l'anneau représentaient leur double pouvoir, et les princes prétendaient les *investir* à la fois de ce pouvoir par les trois symboles, ce qui mettait à leur merci la dignité épiscopale et violait les canons de l'Église. La lutte soutenue par les papes à cette occasion pour rétablir les véritables règles est connue dans l'histoire sous le nom de *querelle des investitures*.

Saint Grégoire commença par convoquer un concile à Rome (1074). On y prit d'énergiques mesures contre la simonie et contre les désordres des ecclésiastiques. Comme presque tous les princes s'étaient rendus coupables de simonie, c'est au peuple que l'on confia l'exécution des décrets; il fut défendu aux fidèles d'assister aux offices des prêtres qui étaient parvenus à leurs charges par des voies pécuniaires; la même défense fut faite à l'égard de ceux qui déshonoraient leur caractère par leur inconduite, et qui n'observaient pas le célibat, ordonné par les plus anciennes lois disciplinaires de l'Église. Philippe I^{er}, roi de France, et Henri IV, à qui le pape écrivit à cette occasion, promirent de purger leurs États du scandale de la simonie; mais Henri IV ne resta pas longtemps fidèle à sa promesse, et les prêtres, les évêques, les abbés des grands monastères, qui se sentaient coupables firent une violente opposition. Les moines de l'ordre de Cluny, les évêques et les prêtres qui avaient conservé l'esprit de leur état, et les peuples, qui souffraient plus que les autres de l'avilissement dans lequel était tombé le clergé, vinrent en aide au souverain-pontife, et la réforme commença.

Mais il n'était pas aussi facile d'arracher aux princes le droit qu'ils s'étaient arrogé d'investir par la crosse et par l'anneau. Un deuxième concile tenu à Rome (1075) dé-

créta que « quiconque accepterait de la main d'un laïque « un évêché, une abbaye ou une fonction ecclésiastique « inférieure, serait déposé; que tout prince qui confè- « rerait l'investiture de telles dignités serait excommu- « nié ». Le concile interdisait en même temps de donner l'investiture laïque avant le sacre du sujet canoniquement élu. Ces décrets touchaient aux rapports des deux puissances spirituelle et temporelle; saint Grégoire voulait l'indépendance de la première à l'égard de la seconde, et il proclamait la supériorité de la puissance spirituelle sur la puissance temporelle; mais on l'a faussement accusé, à propos de ces décrets mal compris, d'avoir voulu faire de tous les princes et de tous les rois des vassaux du saint-siège. Les décrets furent envoyés à tous les princes chrétiens de l'Occident; tous les reçurent avec respect et promirent de s'y conformer, à l'exception de Henri IV, qui vendait publiquement les charges ecclésiastiques au plus offrant, dans le but de se procurer l'argent nécessaire pour couvrir les folles dépenses d'une cour corrompue.

Lutte contre Henri IV.

Henri IV venait de comprimer une nouvelle révolte de la Saxe, qu'il traitait en pays conquis. Les Saxons étaient indignement opprimés; les églises étaient dépouillées de leurs richesses, et la simonie présidait à toutes les nominations ecclésiastiques. Grégoire avertit d'abord, fit de sévères représentations, et cita l'empereur à comparaître à Rome. Henri ne répondit qu'en faisant prononcer la déposition du pape dans un synode de Worms, qui ne se composait guère que d'évêques simoniaques (1076). Grégoire punit cet attentat en excommuniant Henri IV et en déliant ses sujets du serment de fidélité, acte parfaitement légitime, puisque l'empereur lui-même avait violé

le serment en vertu duquel il régnait, en se séparant de l'Église. Aussitôt l'Allemagne respira : les Saxons opprimés reprirent courage; les grands vassaux abandonnèrent le roi, et l'on tint une diète à Tribur pour délibérer sur les circonstances présentes. Henri IV se soumit à tout ce qu'on voulut pour conserver sa couronne; il s'engagea à renvoyer les conseillers qui l'avaient égaré, à s'abstenir de tout acte de souveraineté pendant un an, à se réconcilier avec l'Église avant l'expiration de ce temps, et à laisser juger sa conduite à l'égard des Saxons dans une diète générale à laquelle le pape serait invité. Il se rendit ensuite en Italie pour implorer le pardon du pape, qui était alors au château de Canossa, chez la comtesse MATHILDE de Toscane, fille de Béatrix. Le pape n'exigea qu'une pénitence de trois jours, pendant lesquels Henri, dépouillé des marques de sa dignité, resta dans la seconde enceinte du château. Henri avait promis tout ce qu'on avait voulu; mais il n'était guère disposé à tenir ses promesses après que le danger serait passé. Les évêques simoniaques de la Lombardie, craignant de perdre leurs dignités si l'empereur changeait de conduite, l'entraînèrent sans beaucoup de peine dans de nouveaux désordres; six jours après l'entrevue de Canossa, il essaya de s'emparer par ruse de la personne du pape, et rompant comme des toiles d'araignée, dit un historien du temps, toutes les conditions qu'il avait jurées, il recommença à s'abandonner sans frein à tous ses caprices. Cette indigne conduite acheva d'irriter les princes allemands, qui déposèrent Henri à la diète de Forcheim, et élurent à sa place le duc RODOLPHE de Souabe (1077). Saint Grégoire VII désapprouva d'abord cet acte, parce qu'il espérait encore ramener le coupable à de meilleurs sentiments; mais les nouvelles violences de Henri le décidèrent à l'excommunier une seconde fois et à ratifier

l'élection de Rodolphe. Henri, soutenu par une partie de l'Empire, se trouva en état de combattre Rodolphe, qui fut, après quelques alternatives de succès et de revers, tué au milieu de son triomphe, à la bataille de Volksheim, par GODEFROI DE BOUILLON, le chef futur de la première croisade (1080). Débarrassé de ce rival, Henri recouvra tous ses États, à l'exception de la Saxe. Alors il convoqua à Brixen un nouveau synode d'évêques schismatiques et simoniaques, fit déposer Grégoire VII et proclamer à sa place l'antipape Clément III (Guibert, archevêque de Ravenne), et passa les Alpes à la tête d'une nombreuse armée pour venir mettre le siège devant Rome. Le siège dura trois ans, grâce à l'énergie du pape, qui se retira dans le château Saint-Ange lorsque la ville fut prise (1084). Les Normands de Robert Guiscard arrivèrent enfin au secours du souverain-pontife. Henri se retira précipitamment, et le pape recouvra la ville de Rome. Toutefois, ne s'y trouvant pas en sûreté à cause des partisans que l'empereur Henri y conservait, il se réfugia chez les Normands, et mourut à Salerne en prononçant ces paroles : « J'ai haï l'injustice et l'iniquité, c'est pourquoi je meurs dans l'exil (1085). »

Jugement sur saint Grégoire VII.

Les actions de ce grand pape ont été longtemps mal comprises : on l'a accusé de vouloir dominer tous les rois et de n'avoir consulté que son ambition. Ce sont des historiens protestants qui ont vengé les premiers sa mémoire. On a fini par rendre justice à ses travaux et à ses luttes, et par reconnaître qu'il n'avait point eu en vue autre chose que de reconquérir l'indépendance de l'Église, afin d'assurer le règne de Dieu, qui peut seul faire le bonheur des peuples. Pour saint Grégoire VII, Dieu seul était le véritable souverain; le Fils de Dieu fait

homme, Jésus-Christ, était le roi de la terre, et parmi les hommes, il ne pouvait y avoir de droit de commander qu'au nom de Dieu et de son Verbe. La puissance est de Dieu, mais non pas toujours de l'homme qui l'exerce et qui peut en abuser. Le souverain et les hommes sur lesquels il règne sont également subordonnés à la loi de Dieu; l'interprète infailible de cette loi est l'Église catholique; c'est par conséquent à cette Église et à son chef qu'il appartient de décider les cas de conscience qui s'élèvent entre les rois et les peuples. Le triomphe de la justice sur la force brutale, tel était le but du grand combat soutenu par Grégoire VII et après lui par ses successeurs.

Les réformes pour lesquelles saint Grégoire VII avait lutté avec tant d'énergie triomphaient presque partout à sa mort, excepté en Allemagne. En France, Philippe I^{er} et la plupart des seigneurs avaient renoncé à l'investiture ecclésiastique; Guillaume le Conquérant, en Angleterre, rendit aux églises leurs libertés et leurs franchises; les royaumes scandinaves ne connaissaient pas encore la simonie; Alphonse le Grand, en Espagne, vivait en bonne intelligence avec le pape; les rois de Hongrie possédaient leur royaume à titre de fief du saint-siège; les Normands d'Italie étaient fidèles; la comtesse Mathilde, en Toscane, mettait toutes ses forces à la disposition du pape, et devait léguer tous ses États au saint-siège. La discipline ecclésiastique était rétablie; la chrétienté était réformée; la lutte n'existait plus qu'entre l'Empire et le souverain pontife; les successeurs de saint Grégoire étaient appelés à achever la grande œuvre entreprise par lui.

§ II. — Fin de la querelle des investitures (1085-1124).

Fin du règne de Henri IV (1085-1106).

La mort de Grégoire VII jeta le découragement parmi les ennemis de Henri IV. On lui avait opposé un nouveau compétiteur après la mort de Rodolphe, *Hermann*, comte de Luxembourg. Hermann abdiqua; les Saxons se soumirent, et Henri redevint maître de toute l'Allemagne (1088). Le pape Victor III, élu malgré lui, ne gouverna l'Église que pendant quelques mois. On élut ensuite Odon, moine de Cluny, qui prit le nom d'URBAIN II (1088-1099). Urbain était doué d'une grande énergie et d'une merveilleuse activité. Il renouvela l'excommunication prononcée contre Henri, qui soutenait toujours l'antipape Clément III. Henri passa les Alpes pour se venger, mais fut vaincu par les forces réunies de la Toscane et des grandes villes lombardes. Rien ne pouvait faire rentrer ce prince en lui-même, et ses crimes devenaient de jour en jour plus odieux. Sa propre femme, l'impératrice Adélaïde, fut forcée de chercher un refuge auprès de la comtesse Mathilde; ses enfants perdirent tout respect pour lui, et Conrad, l'un d'eux, se fit couronner malgré lui roi des Lombards (1093). La mort de Conrad lui permit encore une fois de triompher de tous ses ennemis (1101); mais son second fils, HENRI V, se révolta à son tour. Abandonné par ses partisans, le malheureux empereur fut forcé de fuir devant ce fils rebelle, que soutenait l'opinion publique, indignée de ses crimes et de sa tyrannie. Il abdiqua, implora le pardon du pape Pascal II, successeur d'Urbain, se repentit de sa soumission, voulut reprendre le sceptre, et se vit réduit à demander contre son fils l'appui de ces mêmes papes dont il avait si longtemps méprisé l'autorité. Réfugié

à Liège, il songeait à lever une nouvelle armée, lorsque la mort le frappa dans la cinquante-sixième année de son âge (1106). Il fut d'abord enterré dans la cathédrale de Liège, puis déterré comme excommunié, et mis en un lieu profane; on le transporta à Spire, où il resta cinq ans hors de l'église, dans un cercueil de pierre. Sa mort réjouit tout l'empire. Sa tyrannie, ses crimes et ses hideuses débauches l'avaient rendu un objet de mépris et d'exécration; il n'y a que la haine de l'Église catholique qui ait pu en faire un grand prince armé pour la défense des droits de sa couronne.

Henri V (1106-1125).

Henri V ou le Jeune avait, pour monter sur le trône, promis au pape Pascal II de renoncer aux investitures ecclésiastiques et de ne plus tolérer la simonie. Il commença son règne par deux expéditions contre la Hongrie et contre la Pologne, dans lesquelles il échoua; mais, ayant rétabli l'ordre dans ses États d'Allemagne, il ne songea plus aux promesses faites au pape, et se mit en devoir d'obtenir par la force ce que Pascal lui refusait. De grands changements s'étaient alors opérés en Italie: les grandes villes lombardes étaient devenues de petites républiques qui se gouvernaient elles-mêmes au moyen de constitutions communes, et qui ne reconnaissaient plus l'autorité impériale que de nom. Ces villes, ennemies naturelles de l'empire allemand et attachées au saint-siège, soutinrent les papes dans leurs luttes. Henri dut renoncer à les soumettre avant la fin de la querelle des investitures; mais il alla jusqu'à Rome, où il fit le pape prisonnier par trahison (1110). Pascal II, contraint par la violence, et pour mettre un terme aux mauvais traitements que l'on faisait endurer à ses plus fidèles serviteurs, accorda alors à Henri le droit d'investiture

qu'il réclamait, et le couronna empereur; mais celui-ci ayant manqué aux engagements qu'il avait pris, un concile déclara nulles de plein droit les concessions que la violence avait arrachées, et le pape déplora lui-même sa faiblesse. La guerre continua. A la mort de la comtesse Mathilde (1115), Henri revint en Italie pour s'emparer de ses États, que la comtesse avait légués au saint-siège; la guerre se ralluma en Allemagne contre la Saxe, en Italie contre le saint-siège. Un antipape fut nommé. Pascal II mourut au milieu de ces tribulations (1118); Gélase II, son successeur, fait d'abord prisonnier par les partisans romains de l'empereur, fut obligé de se réfugier en France et mourut à Cluny (1119).

Calixte II (1119-1124) vit enfin se terminer la longue querelle qui divisait le saint-siège et l'empire. Les seigneurs allemands forcèrent l'empereur à en venir à un accommodement. Le concordat de Worms (1122), confirmé par le concile œcuménique de Latran (1123), résolut ainsi la querelle des investitures: « L'empereur abandonne à Dieu, aux saints apôtres Pierre et Paul et à l'Église catholique toute investiture par la crosse et par l'anneau, et consent à ce que, dans toutes les églises de l'empire, l'élection et la consécration se fassent librement, selon les lois ecclésiastiques. En retour, le pape consent à ce que l'élection des prélats allemands se fasse en présence de l'empereur, mais sans contrainte ni simonie; à ce que les élus reçoivent l'investiture en Allemagne, après la consécration, non par la crosse et l'anneau, mais par le sceptre, et s'acquittent ainsi de leurs obligations envers l'empereur. » Ainsi fut assurée la liberté de l'Église et se termina la première phase de la lutte, qui devait se renouveler encore deux fois au moyen âge, d'abord à l'occasion de l'indépendance de l'Italie, ensuite à cause de l'indépen-

dance même du saint-siège. Henri V ne survécut que trois ans au concordat de Worms; avec lui s'éteignit la maison de Franconie (1125).

§ IV. — *Monde occidental en dehors de l'empire.*

Pendant la grande lutte entre les papes et les empereurs, le reste de l'Europe acheva de se constituer; les diverses nationalités s'établirent et formèrent les grandes divisions politiques qui subsistèrent pendant le cours du moyen âge, beaucoup d'entre elles même jusqu'à nos jours.

Royaume de Hongrie (1000-1095).

La Hongrie était devenue une monarchie par le don que Sylvestre II avait fait à ÉTIENNE de la *couronne angélique*, dont les Hongrois se sont servis jusqu'à nos jours pour le couronnement de leurs rois (1001). Huit ans après, Henri II reconnut Étienne comme roi et lui donna sa fille Gisèle en mariage. Saint Étienne fut l'apôtre et le législateur de ses peuples. Il fonda des évêchés, extirpa l'idolâtrie, et travailla heureusement à adoucir les mœurs grossières et violentes de ses sujets. Il fit respecter son autorité, s'affranchit de la dépendance des chefs ou voïvodes inférieurs, qui étaient souverains chacun dans leurs tribus, divisa la Hongrie en comtés ou *comitats*, et institua le *grand-palatin* ou premier ministre, et les autres grands officiers de la couronne. Enfin il conquit la Transylvanie (1), qui était encore païenne, et en forma un gouvernement particulier dont les chefs relevaient de la couronne de Hongrie. Le royaume de saint Étienne

(1) Ce pays fut ainsi appelé par les Hongrois (*Erdely-Orszag, transylvas*, au delà des forêts), parce qu'il se trouve situé par rapport à eux au delà des vastes forêts des monts Krapaks.

était ainsi entré parmi les États civilisés, et la Hongrie se préparait à devenir le boulevard de l'Europe contre les invasions futures. La mort de saint Émeric, fils du même roi, livra ce royaume à une longue anarchie, qui dura depuis la fin d'Étienne jusqu'à l'avènement de GEISA (1038-1074). *Pierre, Samuel Aba, André, Béla et Salomon*, qui se succédèrent sur le trône, quelques-uns en renversant leurs prédécesseurs, virent les empereurs allemands profiter de cette anarchie pour démembrer le royaume d'une partie de la Pannonie en faveur du margraviat d'Autriche, et pour imposer leur suzeraineté. Geisa rétablit un peu d'ordre; son frère, saint LADISLAS (1077-1095), reprit l'œuvre de saint Étienne; il attaqua la barbarie des mœurs par des lois régulières; il rendit tributaires les Bulgares et les Serviens, et réunit la Croatie à ses États (1089). La mort le surprit lorsqu'il se préparait à aller combattre les infidèles en Palestine; il légua à son fils COLOMAN un trône affermi et une autorité respectée.

Royaume de Pologne (992-1102).

La Pologne s'élevait en même temps sous la dynastie des *Piast*, qui lui fournissait des chefs depuis l'an 842. Le règne de BOLESLAS CHROBRY ou le Brave (992-1025) fut pour elle une époque importante. Ce prince continua l'œuvre commencée par son père Micislas: il obtint l'érection de l'Église de Gnezne ou Gnesen en archevêché (1000), fonda plusieurs abbayes de bénédictins, multiplia les écoles, favorisa de tout son pouvoir la prédication évangélique, et fit des Polonais un peuple religieux et chevaleresque. L'empereur Othon lui donna le titre de roi; Henri II, qui vint à bout de lui reprendre la Bohême, qu'il avait conquise, fut contraint de lui confirmer ce titre, et de lui abandonner en fiefs les marches de Lusace et de Budissin. Boleslas ne fut pas moins heureux contre les Russes,

qu'il soumit à un tribut. Mais ces succès ne durèrent pas. *Micislas II*, fils de Boleslas (1025-1034), perdit les établissements faits en Russie et le tribut, et fut obligé de rendre à l'empire les conquêtes faites par son père. A sa mort (1034) le vieil esprit païen se réveilla, les nobles se révoltèrent, et son fils CASIMIR, fuyant avec sa mère, alla se réfugier dans l'abbaye de Cluny, où il prit l'habit monastique. Casimir le Moine ou le Pacifique, rappelé par son peuple, fut relevé de ses vœux par le pape, délivra la Pologne de l'anarchie, épousa une fille du grand-duc de Russie, et fit goûter à ses sujets les douceurs d'une longue paix (1041-1058). BOLESLAS II le Hardi, son fils, profitant de l'anarchie qui divisait les Russes, s'agrandit à leurs dépens, et secoua la suzeraineté de l'empire (1077); mais, aveuglé par la prospérité, il retomba dans la corruption des mœurs anciennes, et égorga au pied des autels saint Stanislas, évêque de Cracovie, qui lui reprochait sa tyrannie et ses débauches (1079); poursuivi alors des anathèmes de saint Grégoire VII et de l'exécution de ses sujets, il prit la fuite avec son fils, et alla se cacher dans le monastère de Villach, en Carinthie, où il fut réduit à faire la cuisine. Il ne révéla qu'à la mort le secret de sa naissance et de ses malheurs. Son frère *Vladislas I^{er}* (1081-1102) ne prit que le titre de duc.

Les Russes (980-1113).

Le grand duché de Kief ou de Kiovie s'étendait, sous VLADIMIR LE GRAND ou le Saint (980-1015), du golfe de Finlande au Volga, et des lacs Lagoda et Onéga aux monts Krapaks, qui formaient la frontière de Hongrie. Vladimir, époux d'une princesse grecque et chrétienne, travailla avec zèle à la conversion de ses sujets; il fonda des écoles publiques, introduisit l'écriture, appela des architectes, des orfèvres, des musiciens auprès de lui, et

fit fleurir l'ordre et la justice. Il laissa deux fils auxquels il avait de son vivant distribué des apanages, en les subordonnant à celui d'entre eux qui était grand prince de Kief. Mais les frères ne s'entendirent pas longtemps entre eux, et la guerre civile permit aux Polonais d'imposer un tribut aux Russes. Iaroslaf, l'un des frères, parvint à réunir les États divisés (1037) et régna glorieusement. Il combattit avec succès les Polonais et les empereurs grecs, fonda la ville qui porte son nom, donna sa fille Anne à Henri II, roi de France, et deux autres à Harold, roi de Norvège, et à André, roi de Hongrie. A l'intérieur, il promulgua, sous le titre de *Vérités russes*, un code de lois qui substituait au droit anarchique de vengeance la composition et le duel judiciaire. Il partagea la nation en trois classes : les nobles ou boyards, le peuple, les esclaves ou serfs; propagea la civilisation en faisant traduire les ouvrages grecs et surtout en achevant la conversion de ses sujets. On lui saurait gré d'avoir empêché l'Église russe de tomber dans le schisme des Grecs, en soustrayant le clergé de ses États à la suprématie du patriarche de Constantinople, s'il n'avait pas en même temps exercé sur ce clergé une domination qui en préparait le complet asservissement.

Iaroslaf partagea ses États entre ses cinq fils, tout en ne donnant qu'à *Isiaslaf* le titre de grand-duc, avec la ville de Kief (1054). L'anarchie recommença. Les *Cumans* ou *Comans*, qu'on appelle aussi *Uzes* et *Polovtzes*, tribu d'Alains établie sur les bords du Cuma ou Kouma, fleuve qui se jette dans la mer Caspienne, profitaient des troubles pour recommencer leurs incursions, et Isiaslaf périt dans une bataille gagnée contre ces nouveaux ennemis (1078). SVIATOPOLK, son fils, profita de la terreur qu'inspiraient les Cumans pour réunir les princes apanagés dans une défense commune; la réconciliation opérée (1097),

les Russes retrouvèrent leur puissance; trois victoires furent remportées sur les Barbares, qui perdirent dans une seule bataille vingt de leurs chefs (1103), et la Kiovie fut pour quelque temps délivrée de leurs incursions. Sviatopolk acheva paisiblement son règne, illustré encore par les écrits de *Nestor*, moine de Kief, qui est considéré comme le père de l'histoire russe (1116).

Royaumes Scandinaves.

Au commencement du onzième siècle, le Danemark avait la prépondérance sur les autres États scandinaves : la Suède et la Norvège conservaient leurs rois, mais ne pouvaient résister à l'ascendant des Danois. CANUT LE GRAND, fils de Suénon, maître de l'Angleterre et du Danemark, suzerain de la Norvège et d'une partie de l'Écosse, laissa en mourant trois couronnes qu'il partagea entre ses trois fils (1036), mais la Norvège repoussa son fils *Suénon*, qu'il lui avait imposé; ses deux autres fils *Harold* et *Hardicanut* s'éteignirent en Angleterre, et MAGNUS LE BON, fils de saint OLAUS ou Olóf, que Canut avait détrôné, malgré la gloire qu'il avait acquise en soumettant le Groënland (1023), les îles Féroër (1026) et l'Islande (1029), réunit sur sa tête les deux couronnes de Norvège et de Danemark (1041). Cette union ne dura pas; Harald, fils de Magnus, ne put la maintenir, et après lui la Norvège se divisa en royaumes particuliers, dont l'histoire n'offre d'autre intérêt que la conquête des Orcades, des Hébrides et de la presqu'île de Cantyre, en Écosse, qui formèrent le *Royaume des Îles*. SUÉNON II, petit-fils de Suénon I^{er} par les femmes (sa mère était une sœur de Canut le Grand), commença en Danemark une nouvelle dynastie, celle des *Estrithides*, du nom de son père Estrith (1047). Il continua de propager le christianisme parmi ses sujets, et fonda plusieurs évêchés,

mais mérita les censures ecclésiastiques par sa conduite peu régulière. Son fils, saint CANUT, qui succéda à son frère Harald (1080-1086), employa tous ses soins à arrêter la piraterie, à abolir le servage, à établir l'influence des évêques; mais ses sujets, encore à demi païens, se révoltèrent contre la civilisation qu'il voulait leur imposer, et ils l'assassinèrent dans l'église d'Odensée. Le règne d'*Olaüs*, autre frère de saint Canut (1086-1095), fut surtout célèbre par une horrible famine qui vint affliger son royaume, et qui lui fit donner le surnom de *Hongar* ou *l'Affamé*.

Royaume d'Angleterre (1016-1100).

Si la valeur d'un seul homme avait pu sauver l'indépendance de l'Angleterre, cette indépendance eût été sauvée par l'actif et courageux successeur d'Ethelred. EDMOND, que son courage et sa force firent surnommer CÔTE DE FER, était à Londres lorsque son père y mourut (1016); il y fut proclamé roi et se prépara aussitôt à lutter contre Canut le Grand, successeur de Suénon, qui assiégeait la capitale de son royaume. Il parvint à s'échapper de Londres, leva une armée, força Canut à abandonner le siège, et livra plusieurs batailles avec des succès divers. A la fin les deux rivaux, pénétrés d'une admiration mutuelle pour leur courage et leur habileté, et pressés par leurs propres soldats de terminer leur sanglante querelle, se partagèrent l'Angleterre. Edmond mourut un mois après, laissant deux fils dans l'enfance, Édouard et Edmond (1). Canut n'eut pas de peine alors à se faire reconnaître comme roi de toute l'Angleterre; il n'y avait plus personne qui pût lui résister. Avec lui commença la dynastie danoise d'Angleterre (1016-1101).

(1) Quelques auteurs pensent qu'Edmond Côte de Fer mourut assassiné, mais le fait n'est pas prouvé.

Dynastie danolse en Angleterre.

Canut avait été baptisé dans son enfance, mais il connaissait à peine la religion chrétienne et se conduisait comme ses ancêtres païens. Les premières années de son règne furent signalées par des cruautés; il fit peser sur les Anglais un joug tyrannique. Mais il s'adoucit peu à peu; plus instruit des devoirs de la religion, il se conduisit en prince chrétien, fit rebâtir les églises et les monastères qu'il avait détruits, rétablit le règne des lois et de la justice, se montra le père de ses sujets et parvint à s'en faire aimer. Pour se concilier la faveur des Anglais, il épousa Emma, la veuve d'Ethelred, et il fut convenu que les enfants qui naîtraient d'elle seraient ses successeurs sur le trône d'Angleterre. Bientôt son autorité se trouva assez affermie pour qu'il pût faire la guerre au dehors. Il vainquit les Suédois et conquît la Norvège. Puis il se rendit à Rome en pèlerin (1030), et revint mourir en Angleterre (1035). Canut avait de belles qualités, et il savait apprécier à leur juste valeur les grands de la terre. Il donna un jour une leçon à ce sujet aux courtisans qui ne cessaient d'exalter sa puissance. Il était assis au bord de la mer près de Southampton. Comme le flux poussait les eaux de plus en plus près de lui, il commanda à la mer de respecter son souverain; mais le flux l'obligea bientôt à se retirer: « Voyez, dit-il à ses flatteurs, ce que sont les rois de la terre, en comparaison du Dieu qui gouverne les éléments. » Frappé lui-même de cette idée, on dit qu'à son retour à Winchester, il ôta la couronne de dessus sa tête, la plaça sur le grand crucifix de la cathédrale, et ne la porta plus depuis ce jour, même dans les cérémonies publiques.

HAROLD PIED DE LIÈVRE succéda à son père, quoiqu'il

ne fût pas né de son mariage avec Emma; il profita de l'absence de son frère, HARDICANUT ou CANUT le HARDI, fils d'Emma, qui était en Danemark. Son surnom lui vient de ce qu'il allait souvent à la chasse à pied. Ce serait presque le seul souvenir qu'aurait laissé son règne, si on ne l'accusait, malheureusement avec trop de vraisemblance, d'avoir fait cruellement mourir l'un des fils d'Ethelred, Alfred, appelé en Angleterre par sa mère Emma, qui regardait Harold comme un usurpateur (1035-1040). Hardicanut, qui n'avait pas osé disputer la couronne à Harold, fut reconnu après la mort de celui-ci, et réunit sur sa tête les deux couronnes de Danemark et d'Angleterre. C'était un prince doux et généreux, et dont le règne promettait d'être paisible. Il vengea pourtant d'une façon atroce le meurtre d'Alfred, son frère utérin. Il fit ouvrir la tombe de son prédécesseur, et jeter dans la Tamise son cadavre décapité. Avec lui finit la dynastie danolse d'Angleterre (1041).

Édouard le Confesseur.

Deux hommes pouvaient alors prétendre à la couronne: un fils d'Edmond Côte de Fer, qui était exilé en Hongrie, et le dernier fils d'Ethelred et d'Emma, ÉDOUARD, frère utérin de Hardicanut, qui avait passé vingt-sept ans auprès des ducs de Normandie, et que le dernier roi avait rappelé en Angleterre. Édouard fut préféré, grâce à l'influence du puissant comte Godwin, qui devint son beau-père. Il tâcha d'affermir la paix, les lois et la religion, et se distingua par ses vertus et par sa piété. Il supprima l'impôt du *danegeld*, que la famine et la disette rendaient trop lourd pour les peuples (1051); mais il ne put rendre à la monarchie anglo-saxonne son ancienne forme. Il avait amené avec lui un grand nombre de Normands, et leur avait distribué des évêchés et des domaines; ces

faveurs accordées à des étrangers irritèrent le sentiment national; Godwin et ses fils profitèrent de ce mécontentement pour se révolter. Édouard, soutenu par deux autres puissants comtes, Léoфриc et Siward, força Godwin à quitter l'Angleterre, mais celui-ci revint en pirate, et finit par rentrer en grâce. Les Normands furent à leur tour disgraciés. Godwin ne survécut pas longtemps au retour de sa fortune; à sa mort, son comté passa à son fils HAROLD (1033). Le reste du règne d'Édouard ne fut plus troublé que par une guerre contre MACBETH, usurpateur de la couronne d'Écosse, qu'une tragédie de Shakspeare a immortalisé. Édouard mourut vénéré et regretté de tous ses sujets (1066). Son règne, placé entre la conquête danoise et la conquête normande, avait donné à l'Angleterre un repos qu'elle ne connaissait plus depuis longtemps. Alexandre III, dans la bulle de sa canonisation, lui donna le titre de *Confesseur*, et c'est avec ce surnom qu'il est connu dans l'histoire.

Guillaume le Conquérant (1066-1087).

Édouard le Confesseur était mort sans enfant. Il avait songé à faire passer la couronne sur la tête d'Édouard le Proscrit, fils d'Edmond Côte de Fer, et il avait rappelé ce prince de la Hongrie, où il s'était réfugié; Edmond mourut quelques jours après son arrivée en Angleterre, laissant un fils nommé *Edgar*, faible de complexion et plus encore d'esprit, dont le droit héréditaire disparut devant son incapacité. Il restait alors deux compétiteurs redoutables: HAROLD, fils de Godwin, et beau-frère d'Édouard le Confesseur, et GUILLAUME LE BATARD, duc de Normandie. La force seule pouvait décider entre ces deux rivaux qui prétendaient également avoir des droits à la couronne, Harold, parce qu'il s'était fait élire par les thanes et par les citoyens de Londres, aussitôt après

la mort d'Édouard; Guillaume, parce qu'Édouard l'avait désigné comme son successeur, à ce qu'il prétendait, et que Harold, tombé entre ses mains à la suite d'un naufrage, n'avait recouvré la liberté qu'à la condition de lui prêter foi et hommage. Guillaume rappela ses serments à Harold; celui-ci répondit qu'ils étaient nuls, parce qu'ils lui avaient été arrachés par la contrainte, et l'on se prépara de part et d'autre à la guerre. Le pape Alexandre II se déclara en faveur de Guillaume, et cette déclaration excita l'enthousiasme des Normands.

Le duc de Normandie était aussi puissant qu'un roi. Les successeurs de Rollon avaient fait de leur duché un état redoutable. *Guillaume Longue-Épée*, fils de Rollon (926-942), *Richard I^{er} Sans Peur*, père de la reine Emma (942-996), *Richard II* (996-1026), *Richard III* (1027), *Robert le Magnifique* ou *le Diable*, si célèbre dans les légendes (1027-1035), avaient tour à tour protégé ou fait trembler les rois de France, et ils avaient vu quelques-uns de leurs sujets conquérir des principautés en Italie. Guillaume, le conquérant de l'Angleterre, fils naturel de Robert le Magnifique, était duc depuis la mort de son père, qui l'avait fait reconnaître comme son successeur avant de partir pour un pèlerinage en Palestine. Avec l'aide d'Alain, duc de Bretagne et de Henri I^{er}, roi de France, il soumit ses vassaux rebelles. Il épousa *Mathilde*, fille du comte de Flandre Baudouin V, qui descendait par les femmes de *Judith*, fille de Charles le Chauve et femme en premières nocés du roi Ethelwulf.

Guillaume fit des préparatifs immenses pour son expédition. Quand il partit de l'embouchure de la Dive, il avait quatre cents gros navires, plus de mille bateaux de transport et soixante mille hommes, commandés par les plus braves des seigneurs normands et par quelques autres chefs que l'espoir des aventures et de la fortune

avait attirés sous ses bannières. Les vents contraires le forcèrent de relâcher à Saint-Valery, à l'embouchure de la Somme. Enfin il put remettre à la voile, et débarqua le 28 septembre 1066 sur la côte d'Angleterre, près d'Hastings, dans le Sussex. Au moment où son pied toucha le sol, dit la chronique, il fit un faux pas et tomba en avant, ce qui était d'un mauvais présage : « Terre, » s'écria-t-il aussitôt, je te tiens de mes deux mains, et, « par la grâce de Dieu, tant qu'il y en a, mes compagnons, elle est à vous. » L'armée accueillit ces paroles avec enthousiasme. Harold, obligé de repousser dans le nord une attaque des Norvégiens, et blessé dans une bataille, n'avait pu s'opposer au débarquement de Guillaume. Il accourut aussitôt, et rencontra son adversaire à quelques milles d'Hastings. Les Anglais suivaient leur roi avec enthousiasme, parce qu'il représentait leur nationalité, mais le serment de vassalité prêté à Guillaume par Harold inquiétait leur conscience : « Vous avez juré fidélité à Guillaume, lui dirent-ils, vous ne pouvez le combattre; laissez-nous la conduite de la bataille; nous ne sommes liés par aucun serment, nous ne connaissons rien des Normands, si ce n'est qu'ils sont nos ennemis. » Harold méprisa ces scrupules. La bataille s'engagea et fut sanglante. « Dieu est notre aide ! » crièrent les Normands en commençant; « Croix du Christ, la sainte Croix ! » crièrent de leur côté les Anglais. Le choc fut terrible. Les Anglais l'emportèrent d'abord, et les Normands commençaient à lâcher pied, lorsque Guillaume, son casque à la main, parcourant les rangs à cheval, leur cria : « Je vis encore, et avec l'aide de Dieu, je serai vainqueur. » Le combat se ranime; Guillaume et Harold font des prodiges de valeur; le premier eut trois chevaux tués sous lui. Les Anglais ne plièrent qu'à la nuit; Harold venait de tomber mort, atteint d'une

flèche à l'œil, et toute la noblesse saxonne avait péri. Guillaume, furieux de la résistance qu'il avait rencontrée, refusa à la mère de Harold le cadavre qu'elle redemandait. Il ordonna d'enterrer le corps de son ennemi sur le rivage où il était tombé, en ajoutant avec ironie : « Il gardait la côte quand il vivait, qu'il continue à la garder après sa mort ! »

La bataille d'Hastings livra l'Angleterre à Guillaume le Conquérant, qui n'eut pas de peine à se débarrasser du jeune Edgar, fils d'Édouard le Confesseur, que l'assemblée de la nation avait nommé après la mort de Harold, et il se fit couronner à Londres, où il fit aussitôt commencer la construction de la fameuse Tour détruite au dix-neuvième siècle par un incendie. Il se montra d'abord doux et clément. Après avoir investi un certain nombre de seigneurs normands des fiefs de ceux qui avaient péri dans la guerre ou qui refusèrent de se soumettre, il respecta les droits des autres et recommanda à ses hommes d'armes de « se conduire comme des chrétiens, et non comme des loups altérés de sang. » Mais il eut le tort de quitter trop vite sa conquête; il était impatient de reparaitre au milieu de ses sujets de Normandie, qui le saluèrent avec le plus vif enthousiasme. Pendant son absence (1067), les débris de la noblesse saxonne s'agitèrent, la province de Kent se révolta, et la domination normande fut un moment compromise. Guillaume le Conquérant ne ménagea dès lors plus rien : il comprima violemment la révolte, dépouilla ou chassa tous les nobles anglo-saxons, substitua la langue normande ou française à celle du pays, et prescrivit de l'employer exclusivement dans les actes publics. La constitution anglaise ne fut pas changée, elle conserva son caractère féodal, mais partout les Normands furent substitués aux Saxons. Guillaume exigea l'hommage des vassaux immédiats et médiats, il

se réserva la haute justice et le droit de battre monnaie, il interdit les guerres privées, intervint dans le régime intérieur des fiefs, leva des impôts sur les vainqueurs et sur les vaincus, et établit la loi du couvre-feu, afin d'empêcher les Anglo-Saxons de tenir des réunions nocturnes (1); il rendit responsables du meurtre d'un Normand tous les habitants du comté où le crime avait été commis, il affama les Outlaws (2), en prohibant la chasse et en condamnant à la perte des yeux quiconque tuerait du gibier dans l'une des soixante-huit forêts royales. Enfin la propriété fut réglementée, et Guillaume en disposa arbitrairement. Il fit faire un cadastre général du royaume d'Angleterre, contenant le dénombrement, la description, l'étendue, la population, les servitudes féodales, la valeur des terres conquises et les noms des possesseurs entre lesquels le conquérant avait fait le partage. Ce cadastre est connu sous le nom de *Doomsday-book*, livre du jour de jugement, ou de *Domesday-book*, livre de la juridiction. Il mentionne sept cents fiefs de grands barons, et soixante mille cent quinze arrière-fiefs relevant du roi.

La conquête de l'Angleterre par les Normands eut des conséquences très-importantes. Elle transforma l'Angleterre en y introduisant l'élément français; elle mit les rois d'Angleterre en possession d'une grande puissance, moins gênée par la féodalité que celle des rois du continent, et elle commença cette longue rivalité avec la France qui fit répandre tant de sang. Vassaux de la France

(1) Il y avait obligation d'éteindre sa lampe et son feu à l'heure du couvre-feu et de ne plus sortir de sa maison jusqu'au jour suivant.

(2) On appelait ainsi les Anglo-Saxons mis hors la loi (out law) par les ordonnances royales. Ces proscrits se réfugièrent dans les forêts, d'où ils poursuivaient les Normands. Robin-Hood ou Robin des Bois, si célèbre dans les légendes d'Angleterre, était un chef d'Outlaws.

comme ducs de Normandie, indépendants comme rois d'Angleterre, Guillaume et ses successeurs oubliaient volontiers leur première qualité pour la seconde, et les rois de France rappelaient la première pour diminuer l'importance de celle-ci. La guerre éclata dès le règne de Guillaume, à l'occasion des prétentions de son fils ROBERT, qui lui disputait la Normandie, et que Philippe I^{er}, roi de France, soutenait dans sa lutte. Guillaume, après avoir perdu le Vexin, marcha sur Paris pour se venger d'une plaisanterie faite par Philippe sur son embonpoint. Il prit Mantes, et livra cette ville au pillage et à l'incendie. Atteint d'une blessure mortelle au milieu des flammes, il vint mourir à Rouen. Son corps, abandonné par tout le monde et par ses propres enfants, fut enseveli par les prêtres et les moines et porté dans une église de Caen. Il ne restait plus aucun ami à ce superbe conquérant, qui avait terni par sa cruauté et par son esprit de vengeance la gloire acquise par son habileté et par sa bravoure (1087).

Les fils de Guillaume le Conquérant.

Ses États furent partagés entre ses trois fils : *Robert Courte-Heuse* ou *Courte-Cuisse*, qui eut le duché de Normandie, *GUILLAUME le Roux*, qui hérita du royaume d'Angleterre, et *Henri*, qui n'eut d'abord qu'un simple apanage.

Le règne de Guillaume le Roux acheva l'œuvre de la conquête (1087-1100). Maître de l'Angleterre, malgré les prétentions de son frère Robert, il essaya vainement de conquérir, quelques années plus tard, la Normandie (1090) sur ce même frère, qui fut soutenu par Henri et par le roi de France; mais il vint à bout d'opérer cette réunion du consentement même de Robert, lorsque celui-ci partit pour la croisade. Guillaume se rendit

odieux par ses violences contre les seigneurs et contre l'Église; saint Anselme de Cantorbéry, qui résistait énergiquement à ses prétentions despotiques, fut obligé de quitter l'Angleterre. Le joug de Guillaume pesait également sur tous ses sujets, qu'il accablait d'impôts, et à qui il était défendu de sortir du pays sans sa permission. Il fut tué d'une flèche à la chasse, accidentellement, selon les uns, à dessein, suivant les autres (1110).

Royaume de France (996-1108).

Trois rois se succédèrent sur le trône de France pendant le onzième siècle : ROBERT I^{er} le Pieux (996-1031), HENRI I^{er} (1031-1060) et PHILIPPE I^{er} (1060-1108). Robert régna modestement; dès le commencement de son règne, il se fit excommunier pour avoir épousé Berthe, sa parente, qu'il se décida enfin à quitter pour épouser l'impériale Constance, fille du comte de Toulouse et nièce du comte d'Anjou. Il refusa la couronne de Germanie, qu'on lui offrait à la mort de l'empereur Henri II, et celle de la Lombardie, qu'on lui offrit l'année suivante (1024-1025); mais il n'avait pas refusé de recueillir pour héritage le duché de Bourgogne, à la mort de Henri, frère de Hugues Capet (1002). Cette province lui fut disputée; l'alliance du duc Richard de Normandie lui permit d'en rester le paisible possesseur après quatorze années de luttes. Robert a laissé une grande réputation de piété et de charité; les vingt premières années de son règne ne répondent pas toujours à cette réputation, mais les quinze dernières (1016-1031) le présentent comme un prince véritablement digne du surnom qui lui est resté dans l'histoire.

L'an mil.

C'est pendant le règne de Robert que s'écoula l'année terrible que quelques rêveurs considéraient comme devant être la dernière du monde. Des historiens à imagination ont bien exagéré les terreurs qui auraient agité les peuples à cette époque; mais il paraît certain qu'il y eut de véritables frayeurs, et les calamités qui se multipliaient alors, inondations, incendies, famines, troubles et guerres, étaient bien propres à frapper les peuples et à les faire rentrer en eux-mêmes. Les pécheurs songèrent à faire sérieusement pénitence; les biens mal acquis furent restitués; il y eut de nombreuses conversions; on s'adonna à la pratique des bonnes œuvres; on releva les monastères en ruines, et ce fut à partir de cette époque que, selon le langage d'un écrivain, la France se couvrit d'un blanc manteau d'églises.

Les calamités ne cessèrent pas avec l'an mil. Les trois dernières années du règne de Robert le Pieux (1029-1031) furent affligées d'une des plus horribles famines dont fassent mention les annales de la France. Un dérangement inouï des saisons et des pluies presque continues empêchèrent les moissons et les fruits d'arriver à leur maturité. En peu de temps, la disette fut extrême dans la Bourgogne surtout, où elle donna lieu à des scènes atroces. Après avoir épuisé toutes les ressources, consommé l'herbe des prairies, rongé le feuillage et l'écorce des arbres, on alla chercher sa nourriture dans les cimetières, et les morts assouvirent la faim des vivants. Bientôt les vivants eux-mêmes ne furent pas respectés : les hommes allèrent à la chasse les uns des autres, et ces nouveaux cannibales s'attendaient sur les chemins non pour se dépouiller, mais pour se dévorer. Près de Mâcon, l'on saisit un aubergiste qui avait fait périr et manger

chez lui quarante-huit passants, dont on retrouva les têtes. Il fut brûlé vif. Cet exemple de sévérité n'empêcha pas bien d'autres atrocités; mais, à côté du crime, il y eut d'admirables exemples de charité et de dévouement. Enfin, la nation semblait toucher à sa ruine, lorsque, après trois années d'une stérilité sans exemple dans nos contrées, succéda une abondance si extraordinaire, que la seule récolte de l'an 1033 surpassa celle de trois années communes, et fit oublier aux peuples les maux qu'ils avaient soufferts. Ces souffrances amollirent les cœurs et firent écouter la voix de l'Église. Les évêques obtinrent des seigneurs la cessation des guerres qu'ils se faisaient entre eux, et préparèrent l'établissement de la Trêve de Dieu, que l'empereur Henri III, comme on l'a vu, parvint à faire respecter dans ses États.

Henri I^{er} (1031-1060).

Robert I^{er} avait eu quatre fils : l'aîné, Hugues, mourut avant lui; le second, HENRI, lui succéda, après avoir été couronné du vivant de son père; le troisième, Robert, dit le Vieux, poussé par sa mère Constance, femme altière et ambitieuse, voulut d'abord disputer le trône à Henri, qui n'était pas aimé de sa mère, mais il dut se contenter du duché de Bourgogne, qui fut détaché du domaine royal en sa faveur (1032). Robert le Vieux devint la tige d'une maison ducal, à laquelle la Bourgogne appartint jusqu'en 1361. Dans le même temps, le royaume de Bourgogne transjurane, qu'il ne faut pas confondre avec la province du même nom, devenait fief de l'empire germanique, ce qui faisait passer une partie considérable de l'ancienne Gaule sous la suzeraineté des empereurs d'Allemagne. Le quatrième fils de Robert, nommé Eudes ou Odon, aspira aussi à la couronne, mais fut vaincu et retenu deux ans prisonnier par son frère.

Dans ces luttes, Henri I^{er} avait été aidé par le duc de Normandie Robert le Magnifique, connu aussi sous le nom de Robert le Diable. Il trouva une occasion de reconnaître les services rendus. Le duc de Normandie ayant entrepris un voyage à Jérusalem, confia, avant de partir, l'administration de ses États au duc de Bretagne Alain, son cousin et son allié, et fit reconnaître pour son successeur un fils illégitime, qui fut connu d'abord sous le nom de Guillaume le Bâtard, et plus tard sous celui de Guillaume le Conquérant. Robert mourut dans son pieux voyage (1035), et cinq prétendants vinrent successivement disputer à Guillaume son héritage. Alain de Bretagne et Henri I^{er} soutinrent le jeune duc, et vinrent à bout de le maintenir en possession de son duché (1046). Mais, dans une révolte qui éclata sept ans après, Henri prit le parti des rebelles; cette guerre ne servit qu'à faire briller les grandes qualités militaires de Guillaume, et Henri finit par renoncer à une entreprise qui n'illustrait pas ses armes (1054-1058).

Pendant la guerre, il avait réuni au domaine royal le comté de Sens, qu'il fit administrer par un vicomte (1055). Quelques années auparavant, il avait épousé ANNE, fille de Iaroslaf I^{er}, grand-duc de Russie (1051). Cette alliance contractée avec une princesse d'un pays si lointain eut pour cause, dit-on, la crainte que Henri I^{er} avait d'épouser une femme qui serait sa parente à un degré prohibé par l'Église. Anne descendait par sa mère des empereurs de la dynastie macédonienne, qui prétendaient eux-mêmes faire remonter leur origine à Alexandre le Grand et à Philippe de Macédoine; c'est pour cela que le nom de PHILIPPE fut donné au fils de Henri I^{er} et d'Anne.

Philippe I^{er} (1060-1108).

Philippe, couronné du vivant de son père, monta sur le trône sans opposition. Les sept premières années de son règne s'écoulèrent paisiblement, grâce à la sage administration de *Baudoin* de Flandre, qui avait été nommé régent du royaume. Il fit ensuite ses premières armes contre Robert, comte de Frise, qui avait enlevé la Flandre à Arnoul, fils de Baudoin. Battu à Cassel, où périt Arnoul (1071), Philippe fut obligé de reconnaître le comte de Frise (1072); l'année suivante, il épousa même la belle-fille de ce vassal, *Berthe* de Hollande. Guillaume le Bâtard venait de conquérir l'Angleterre (1066), et de mériter son surnom de *Conquérant*. La puissance de ce vassal, déjà redoutable auparavant, excita la jalousie de Philippe. Quelques difficultés qui survinrent entre le roi d'Angleterre et ses fils lui fournirent l'occasion de soutenir les enfants contre leur père. Guillaume, irrité de cette conduite, mit à feu et à sang le Vexin français, que Philippe refusait de lui rendre. Les hostilités continuèrent, et ce fut alors qu'un bon mot du roi de France faillit lui coûter cher. Le conquérant était d'un embonpoint extraordinaire, et les médecins, pour le faire maigrir, lui avaient recommandé de ne point manger et de garder le lit. Comme il était alité depuis plusieurs jours dans la ville de Rouen, Philippe se permit de dire : « Quand donc ce gros homme accouchera-t-il ? » Le Normand répondit : « J'irai faire mes relevailles à Notre-Dame de Paris avec dix mille lances en guise de cierges. » Sans doute ce terrible vassal aurait tenu sa promesse, et déjà il marchait sur la capitale, lorsqu'il fit une chute de cheval au siège de Mantes et mourut (1087).

La reine Bertrade.

A partir de cette époque, Philippe ne fut plus que l'indolent spectateur des grands événements qui agitaient alors l'Europe et l'Asie; tout entier livré à une criminelle passion, il ne montra de courage que pour braver les foudres de l'Église et le mépris de son peuple. S'étant dégoûté de la reine Berthe, son épouse, il la répudia sous prétexte d'un empêchement de parenté qui rendait le mariage nul. A cette démarche peu régulière, il en ajouta une autre tout à fait indigne d'un prince chrétien : il enleva *Bertrade*, femme de Foulques le Rechin, comte d'Anjou, et fit bénir cette alliance criminelle par un prélat plus ami de la faveur du monarque que de ses propres devoirs; c'était Guillaume, archevêque de Rouen (1092). Mais il s'en trouva d'autres qui ne craignirent pas de reprocher à Philippe son crime, entre autres saint *Ives*, évêque de Chartres. Un concile tenu à Autun excommunia le roi coupable et l'archevêque prévaricateur (1094). Philippe se soumit d'abord, puis reprit Bertrade, qu'il fit couronner reine de France. Cette malheureuse affaire ne se termina que dix ans plus tard. Pendant ce temps, l'esprit de révolte se répandit dans le royaume; Philippe altérait les monnaies, vendait les bénéfices ecclésiastiques et semblait prendre à tâche de mécontenter tout le monde. Une catastrophe devenait imminente : pour la conjurer, il ne vit d'autre ressource que d'associer au trône son fils aîné, connu alors sous le nom de *Louis l'Éveillé* ou le *Batailleur*, connu plus tard sous le nom de *Louis VI le Gros* (1100). Ce prince allait relever la royauté capétienne avilie.

§ V. — *L'empire grec (1028-1095).*

Fin de la dynastie macédonienne.

Constantin VIII avait laissé régner son frère Basile; devenu seul maître de l'empire, il désigna pour son successeur ROMAIN ARGYRE, riche sénateur de Constantinople, qu'il contraignit d'épouser Zoé, l'une de ses filles. Romain commença bien, mais, battu par les Turcs, détesté de sa femme, qu'il détestait également, il se vengea de ses malheurs par des cruautés, et se rendit odieux à ses sujets. Zoé le fit tuer le jeudi saint dans son bain par un officier du palais nommé MICHEL, né en Paphlagonie; puis, sans respect pour le cadavre de son époux, ni pour la sainteté du jour, elle proclama aussitôt l'assassin empereur et lui donna sa main (1034). Michel le Paphlagonien laissa gouverner à sa place l'eunuque Jean, son frère, qui enleva le pouvoir à Zoé et fit expier ses crimes à cette femme ambitieuse en la traitant avec le dernier mépris. Michel, un moment réveillé, fit une expédition contre les Bulgares et les vainquit; puis, sentant la mort approcher, il quitta la pourpre et se jeta dans un monastère pour y faire pénitence; il mourut au bout de quelques semaines (1041). Zoé reprit aussitôt son ascendant, et elle en profita pour mettre sur le trône un neveu du Paphlagonien, nommé aussi MICHEL, et surnommé CALAPHATE, parce qu'il était fils d'un calfauteur de vaisseaux. Le Calaphate se montra ingrat; il exila Zoé. Le peuple, indigné, vengea la fille de ses anciens maîtres, et Michel, détrôné, eut les yeux crevés. On proclama impératrices Zoé et sa sœur THÉODORA. Zoé, en épousant quelques mois après CONSTANTIN IX MONOMAQUE (1), créa un nouvel empereur (1042). Elle régna

(1) Ce nom signifie gladiateur.

sous le nom de Constantin, qui se distingua cependant dans une guerre contre les Russes (1043), mais il ne sut pas repousser les Turcs Seldjoucides; il permit aux Petschenègues de s'établir en Serbie; il acheva de perdre dans la débauche la renommée qu'il avait d'abord acquise, et sa faiblesse à l'égard du patriarche de Constantinople, Michel Cérulaire, plongea l'Église grecque dans un schisme qui devait amener la ruine de l'empire (1054).

La mort de Constantin Monomaque laissa Théodora seule à la tête du gouvernement: la dernière fille de Basile le Macédonien fut saluée mère de l'empire, à l'âge de soixante-quinze ans; malgré son âge avancé, elle sut se faire respecter des ennemis du dehors et du dedans. En mourant, elle désigna pour son successeur MICHEL VI STRATIOTIQUE ou le Guerrier, homme vieilli dans les camps, mais peu capable de gouverner. Avec Théodora s'éteignit la dynastie macédonienne, qui avait fourni aux Grecs sept empereurs et deux impératrices (1056).

Dynastie des Comnènes.

Deux familles puissantes se disputaient alors l'influence à Constantinople, les DUCAS et les COMNÈNES: ces derniers descendaient d'Eutrope, aïeul du grand Constantin. Michel Stratiotique se trouva incapable de lutter contre elles. ISAAC COMNÈNE, à la tête des légions d'Orient, s'avança vers Constantinople; le Stratiotique, effrayé, prit conseil de Michel Cérulaire, qui lui dit d'abdiquer: « Que me donnera-t-on en échange de ma couronne? » demanda-t-il. — Le royaume des cieux, » répondit le patriarche; et Michel VI alla finir sa vie dans l'obscurité (1057).

Isaac rétablit l'ordre à l'intérieur, destitua le patriarche

Cérulaire, qui s'arrogeait le droit de porter les insignes impériaux, et fit respecter les frontières de l'empire. Bientôt, fatigué du trône à cause de sa mauvaise santé, il l'offrit d'abord à son frère Jean Comnène, qui préféra la retraite (1), et ensuite à CONSTANTIN DUCAS, chef de la maison rivale de la sienne (1059). Constantin était un jurisconsulte distingué, mais il manquait de talents militaires, et ne put arrêter les progrès des Seldjocides, qui se rendirent alors maîtres de la Mésopotamie et de l'Arménie. En mourant, il fit jurer à l'impératrice Eudoxie qu'elle ne prendrait pas un second époux, et lui laissa la tutelle de ses trois enfants, Michel VII, Andronic et Constantin XI, qui devaient régner avec elle (1067). Les Seldjocides profitèrent de cette régence pour faire de nouveaux progrès. Un seul général, nommé ROMAIN DIOGÈNE, combattait avec quelque succès les Barbares, conduits par ALP-ARSLAN. Il conspira contre les jeunes princes, et fut condamné à mort; mais, comme il marchait au supplice, Eudoxie le vit, se sentit touchée de compassion et le remplaça à la tête de l'armée pour l'épouser quelques mois après, au mépris de son serment (1068). Romain Diogène était digne de l'empire. Il reprit bientôt l'offensive contre les Turcs Seldjocides : trois campagnes victorieuses le menèrent jusqu'à l'Euphrate, et l'on crut un moment que l'empire allait recouvrer ses anciennes provinces. Alp-Arslan demanda la paix; Romain fit des conditions inacceptables. Une bataille décisive s'engagea près de Manazkert : « Si je suis vaincu, que mon tombeau soit ici ! » s'écria le chef des Turcs en s'élançant sur son cheval. On fit des prodiges de valeur de part et d'autre. Romain, obligé de céder, se retirait en bon ordre, lorsqu'un traître s'écria que tout était

(1) C'est de ce Jean Comnène que descendent les derniers représentants de cette illustre famille.

perdu. Une terreur panique s'empara de l'armée, qui n'écoula plus sa voix; abandonné de tous, il combattit jusqu'à la dernière extrémité, et ne se rendit qu'après avoir perdu son cheval, tombé sous lui, et avoir vu son épée brisée entre ses mains (1071). Alp-Arslan le traita généreusement, conclut un traité honorable avec lui, et lui rendit la liberté. Mais Romain ne trouva pas la même générosité chez les Grecs. Eudoxie, le croyant mort, avait proclamé Michel VII seul empereur, et Jean Ducas, frère de Constantin Ducas, César. Jean, apprenant le retour de Romain, le fit déclarer ennemi public et confina Eudoxie dans un monastère; Romain, pour prix de ses exploits, eut les yeux crevés et fut enfermé dans un cloître. C'est ainsi que les Grecs récompensaient le courage.

Michel VII Ducas *Parapinace* (1) se laissa gouverner par ses favoris et ne s'occupa guère sérieusement que d'études philosophiques, historiques et poétiques. Le Seldjocide Sôhman profita de son indolence pour s'emparer d'une grande partie de l'Asie mineure, et même de Nicée, en Bithynie. Effrayé de voir les Turcs si près de lui, pendant que les Serviens et les Bulgares dévastaient la Thrace, Michel songea à implorer le secours des princes d'Occident, et, pour se rendre le pape saint Grégoire VII favorable, il négocia la réconciliation de l'Église grecque avec l'Église latine. Grégoire VII engagea les princes chrétiens à la croisade; mais, détourné par la querelle des investitures, il ne put poursuivre cette entreprise. Michel, malheureux, vit les révoltes éclater; ALEXIS COMNÈNE, l'un de ses généraux, vainquit un premier compétiteur, Nicéphore Bryenne, mais ne put prévenir l'usurpation d'un autre général, NICÉPHORE BO-

(1) On le surnomma ainsi, parce qu'il mit un impôt sur le blé. *Parapinace* signifie *avare*, qui recueille jusqu'aux miettes de la table.

TONIATE, qui fut acclamé par le peuple de Constantinople, et relégué Michel Parapinace dans le monastère de Stude. A peine put-on s'apercevoir de cette révolution : les favoris de Michel restèrent en place, les deux frères Isaac, et Alexis Comnène, qui venaient de défendre Michel, reçurent le commandement des armées; le Botoniate épousa même l'impératrice, femme de Michel, et adopta son fils Constantin Porphyrogénète. Nicéphore Bryenne n'avait pas voulu le reconnaître; Alexis Comnène le défait dans une grande bataille, et les ministres du Botoniate lui firent crever les yeux. La gloire et la faveur d'Alexis lui attirèrent des envieux; on intrigua contre lui; l'empereur voulut le destituer avec ses frères; les deux Comnènes se révoltèrent, et le Botoniate alla achever sa vie dans un cloître. Alexis, fils de Jean Comnène et neveu d'Isaac Comnène, qui avait été empereur, monta sur le trône; son frère aîné Issac fut le premier à l'acclamer (1081).

Alexis Comnène.

Alexis avait de grands talents militaires, il était l'idole des soldats; on pouvait attendre un règne glorieux; mais les circonstances étaient difficiles. Les Turcs attaquèrent l'empire à l'Orient, et du côté de l'Occident arrivait Robert Guiscard, qui, ayant marié sa fille Irène à Constantin Porphyrogénète, fils de Michel VII, prétendait rétablir ce prince sur le trône. Robert Guiscard, accompagné de son fils BOHÉMOND, vint mettre le siège devant Dyrrachium (Durazzo), et s'empara de cette ville, malgré les efforts d'Alexis pour la sauver. Rappelé en Italie à la défense de saint Grégoire VII, il laissa Bohémond continuer la guerre. Celui-ci battit les Grecs chaque fois qu'ils osèrent tenir devant lui; mais l'or d'Alexis se trouva plus puissant que les armes; les

Normands se divisèrent, et le retour de Robert Guiscard, suivi bientôt de sa mort, ne put permettre à Bohémond de continuer son entreprise. Il ne l'abandonna d'ailleurs que pour un temps : les Normands avaient vu l'Orient; leur audace aventureuse ne devait plus l'oublier (1085). Les années qui suivirent, jusqu'à la première croisade (1085-1095), furent glorieuses pour Alexis : à l'aide des Warègues et des Francs auxiliaires, il battit plusieurs fois les Turcs; il se montra appliqué aux affaires, habile administrateur et clément, qualités rares depuis longtemps chez les empereurs grecs; enfin on peut dire que son règne retarda la chute de l'empire : c'est beaucoup pour sa gloire (1).

§ VI. — *L'empire musulman*

Tout se préparait pour une grande lutte entre l'Orient et l'Occident. Les musulmans s'affaiblissaient en Espagne, ils se maintenaient en Afrique, mais ils allaient devenir de plus en plus puissants en Asie, grâce à l'apparition d'une nouvelle race, celle des Turcs, dont une branche, la branche des Seldjocides, joua en Orient le rôle de conquérants que jouaient si bien les Normands en Europe. Les Normands et les Seldjocides sont les deux peuples conquérants du onzième siècle : la fin du siècle devait les voir aux prises dans les plaines de l'Asie mineure.

Les musulmans d'Espagne et d'Afrique.

Les Abbassides étaient humiliés à Bagdad, les Omniades s'éteignaient en Espagne. Le califat de Cordoue fut définitivement renversé en 1038, et de ses débris se

(1) Le reste de l'histoire d'Alexis se trouve mêlé avec le récit des croisades.

formèrent dix États indépendants dont plusieurs furent soumis par les rois de Castille (1). Les chrétiens eussent peut-être dès lors reconquis toute l'Espagne, si de nouvelles tribus plus guerrières que les Arabes amollis ne fussent venues au secours de ceux-ci et ne les eussent sauvés en les soumettant à leur joug. Ces nouvelles tribus sont connues sous le nom d'Almoravides et d'Almohades. Les premiers parurent au onzième siècle, les seconds au siècle suivant. Le nom d'Almoravides signifie : *confédérés pour le service de Dieu*. C'étaient des tribus du désert formant une secte particulière de musulmans qu'un aventurier fanatique, nommé *Abdallah ben-Yasim*, avait réunies dans un but commun de pillage et de conquête. A Abdallah, tué dans un combat (1059), succéda *Aboubekr*, qui fonda la ville de Maroco ou Maroc (1062). *YOUSSEF-BEN-TAXFIN* ou *YOUSOUF*, cousin et successeur d'Aboubekr (1073), fit de Maroc sa capitale, et étendit son empire depuis la Guinée jusqu'aux rivages de la Méditerranée, et depuis la province de Carthage jusqu'à l'Océan. Tunis et Ceuta résistèrent quelque temps. Quand il s'en fut rendu maître (1084) tout le nord de l'Afrique, à l'exception de l'Égypte, reconnut son autorité. C'est alors qu'il vit arriver auprès de lui les envoyés des princes musulmans d'Espagne, lui demandant son secours contre Alphonse, roi de Castille, qui venait de s'emparer de Tolède, et qui menaçait Saragosse.

(1) Les derniers califes de Cordoue furent Mahmoud-al-Mahadi (1006), Suleiman (1009), Mahadi rétabli (1010), Hescham II rétabli ((1012), Hamoud (1015), Al Cacem (1017), Hiayia (1018), Motamed-al-Allah (1027).

Etats chrétiens d'Espagne.

L'Espagne était partagée en cinq États chrétiens : la principauté de Catalogne, les royaumes de Navarre, d'Aragon et de Castille, et le comté de Portugal. Le royaume des Asturies, qui avait porté plus tard le nom de royaume d'Oviédo, puis de Léon, était réuni, depuis la mort de Bermude III, dernier descendant mâle direct de Récarède le Catholique (1037), au nouveau royaume de Castille, que Sanche le Grand de Navarre avait érigé en faveur de son fils FERDINAND I^{er} (1034). La Catalogne, placée sous la suzeraineté nominale des rois de France, était divisée en plusieurs fiefs indépendants dont les principaux étaient les comtés d'Urgel et de Barcelone; les comtes de Barcelone finirent par l'emporter sur les autres et par devenir ducs de Catalogne; leur puissance devint plus considérable encore lorsque, au siècle suivant, ils eurent réuni à leur couronne ducale la couronne royale d'Aragon. Ce dernier royaume était un démembrement des États de Sanche le Grand (1035); il eut pour premier roi RAMIRE, l'un des fils de ce prince. Le comté de Portugal (ancienne Lusitanie), ainsi nommé de Porto ou Porto-Calle, ne fut qu'un fief de la couronne de Castille, mais il prit une grande importance et devint à peu près indépendant, lorsque Alphonse VI de Castille en eut investi HENRI de Bourgogne, petit-fils de Robert I^{er} de Bourgogne et gendre d'Alphonse (1095). Les deux royaumes les plus puissants étaient ceux de Navarre et de Castille (1).

(1) Rois de Léon au onzième siècle : Alphonse V (999-1027), et Bermude III (1027-1037); plus tard, Alphonse VI le Vaillant (1065-1109). — Rois de Navarre : Garcie II le Trembleur (994-1000), Sanche III le Grand (1000-1035), Garcie III (1035-1054), Sanche IV (1054-1076), Sanche V, fils de Ramire d'Aragon (1076-1094), et Don Pèdre

Rois de Navarre.

Sanche III le Grand, successeur de Garcie le Trembleur (1000-1035), réunit un moment presque toute l'Espagne chrétienne sous sa domination. En épousant une sœur du comte de Castille, il devint l'héritier de ce prince, et il prépara la réunion du royaume de Léon en faisant épouser à son deuxième fils, Ferdinand, Garcie, héritière du royaume de Léon. Il partagea, avant de mourir, ses États entre ses quatre fils : Garcie III l'aîné eut la Navarre, Ferdinand eut la Castille et bientôt après le royaume de Léon, Ramire eut l'Aragon; un quatrième fils, qui mourut peu après, eut le royaume de Ribargorce, créé exprès pour lui en Aragon, et réuni à celui de Ramire après sa mort. Ainsi les trois couronnes royales de l'Espagne chrétienne appartenaient à la même famille. Garcie III et Ferdinand se firent la guerre; Garcie fut tué dans une bataille, son fils Sanche IV périt assassiné, et Sanche Ramirez (fils de Ramire d'Aragon), réunit à son royaume la Navarre, resserrée alors entre l'Èbre et les Pyrénées. Ramire I^{er} d'Aragon avait aussi été battu par son frère Ferdinand, et s'était glorieusement vengé de ses défaites sur les Sarrasins ou Maures (1), qui possédaient une partie de son royaume. Le roi musulman de Saragosse finit par le vaincre dans une bataille où il perdit la vie. On vient de voir que Sanche Ramirez profita de l'assassinat de Sanche de Navarre pour réunir les deux royaumes; il se distingua aussi contre les Maures, et fut

ou Pierre I^{er} (1094-1104). — Rois d'Aragon : Don Ramire I^{er} (1035-1063), Sanche I^{er}, aussi roi de Navarre (1063-1094), Don Pèdre I^{er}, aussi roi de Navarre (1094-1104). Les rois de Castille seront tous nommés dans le récit.

(1) Les Sarrasins d'Espagne sont habituellement désignés par ce dernier nom.

tué devant Huesca, dont il faisait le siège. Don Pèdre ou Pierre I^{er}, son fils, poursuivit ses exploits, s'empara de Huesca, dont il fit provisoirement la capitale de son royaume (1096), et chassa les Maures de plusieurs autres villes par une série de victoires que rappellent les quatre têtes noires qui figurent dans les armes d'Aragon.

Rois de Castille.

Mais ce sont particulièrement les rois de Castille qui se distinguèrent dans la lutte contre les Maures. FERDINAND I^{er} LE GRAND (1034-1063), après avoir déployé son courage dans des guerres contre ses frères, le tourna heureusement contre les infidèles. C'est alors que commencèrent les exploits du fameux Ruy Dias ou Rodrigue de Bivar, si connu dans l'histoire et dans la poésie sous le nom de Cid, *sidi* ou seigneur, nom que les Maures eux-mêmes lui donnèrent après ses victoires. Ferdinand soumit à un tribut les rois de Saragosse, de Tolède et de Séville; le roi de Séville ne se sauva qu'en livrant au vainqueur le corps de saint Isidore, glorieux trophée qui excitait les chrétiens à reconquérir la ville dont ce grand saint avait été l'évêque.

La mort de Ferdinand ramena les partages. De ses trois fils, ALPHONSE VI le Vaillant eut le royaume de Léon, Sanche le Fort, la Castille, et Garcie, la Galice. Alphonse, devenu maître de la Castille par la mort de Sanche, qui périt assassiné sans qu'il eût trempé dans ce meurtre, du moins il le jura, enleva la Galice à son frère Garcie, qu'il fit enfermer. Celui-ci, libre de quitter ses chaînes, les garda pour faire honte à son persécuteur, et voulut même qu'on gravât sur sa tombe son effigie enchaînée. Il ne resta plus alors que deux royaumes, comme du temps de Ferdinand : la Navarre et l'Aragon étaient réunis, comme la Castille et Léon; la lutte contre les

Maures put recommencer (1072). Alphonse, aidé du Cid, remporta de nombreuses victoires; l'alliance de Mohammed-ben-Abad, roi de Séville, de Cordoue et de Malaga, lui valut la prise de Tolède, dont il fit sa capitale (1085). Un traité d'alliance conclu avec Sanche d'Aragon et le comte de Barcelone, Raymond Bérenger, allait lui permettre d'expulser entièrement les Maures de la Péninsule, lorsque Mohammed, effrayé des progrès des chrétiens, les abandonna, et implora le secours du puissant Youssef-ben-Taxfin. Celui-ci ne voulut secourir les Maures qu'à la condition qu'on lui livrerait la ville d'Algésiras; il fallut bien la lui accorder, après quelques hésitations, et les Almoravides arrivèrent en Espagne.

A cette nouvelle, Alphonse abandonna le siège de Saragosse, qu'il avait entrepris, et vint au-devant de ces nouveaux ennemis avec une armée de plus de cent mille hommes. Les armées se rencontrèrent dans la plaine de Zélaka, entre Badajoz et Mérida. Le choc fut terrible. Les chrétiens furent obligés de plier à la fin, mais Youssef, rappelé en Afrique par la mort d'un de ses enfants, ne put profiter de sa victoire (1086), et les chrétiens reprirent l'avantage. Youssef reparut : son dessein était de se rendre maître de toute l'Espagne et de soumettre à son joug les Maures aussi bien que les chrétiens; les Maures s'en aperçurent trop tard; quelques-uns de leurs émirs se rangèrent du côté d'Alphonse, mais les Almoravides l'emportèrent. Toute l'Espagne musulmane tomba au pouvoir de Youssef, qui devint l'un des plus puissants princes mahométans de ce siècle.

Deux héros luttèrent avec Alphonse et Pierre de Navarre contre ce redoutable ennemi : Henri de Bourgogne, à qui Alphonse donna le Portugal, qu'il avait en partie reconquis sur les infidèles, et le Cid, qui se consola d'une disgrâce par la prise de Valence, qu'il

gouverna en souverain jusqu'à sa mort (1099). Youssef reprit Valence sur la veuve du Cid (1102), et mourut à Maroc à l'âge de plus de cent ans (1106); son fils ALI poursuivit ses desseins sur l'Espagne, et la guerre reprit une nouvelle vivacité. Ali voulait conquérir la Castille : Alphonse, à qui l'âge ne permettait plus de combattre, envoya une armée au secours d'Uclès, que les Almoravides assiégeaient. Afin d'encourager ses troupes, il avait fait partir avec elles Sanche, son fils unique, âgé de onze ans. Sanche fut tué, et ce malheur jeta le désordre dans l'armée chrétienne, qui se débanda (1108). Cependant la prise d'Uclès fut pour les Almoravides le seul résultat de leur victoire; à partir même de ce moment, ils cessèrent d'inquiéter sérieusement les chrétiens, et leur puissance déclina. Alphonse suivit de près son fils dans la tombe (1109). Sa fille *Urraque*, en épousant ALPHONSE VII le *Batailleur*, déjà roi de Navarre et d'Aragon, réunit toute l'Espagne chrétienne sous le même sceptre et prépara de nouveaux triomphes sur les musulmans.

Les Fatimites d'Égypte (1021-1101).

Toute l'Afrique, à l'exception de l'Égypte, reconnaissait l'autorité des Almoravides. En Égypte, les Fatimites continuaient de régner, mais avec moins de puissance que sous le règne du farouche Al-Hakem. DAHER ou TAHER, fils d'Al-Hakem (1021-1036), fit quelques conquêtes en Syrie, mais ne put conserver Alep; il fut assassiné par ordre de sa tante, qui avait déjà fait périr son père. Après lui, *Abou-Tamin-Mostanser-Billah* (1037-1094), son fils, se rendit maître encore une fois de toute la Syrie, et acquit même une grande influence à Bagdad, après une guerre contre le calife abbasside Kaïem-Biamrillah; mais la fin de son règne fut signalée par des calamités de tous genres, par des famines et des révoltes, et il ne lui resta

plus de toutes ses possessions que la Syrie et l'Égypte, où son autorité n'était pas toujours respectée. *Aboul-Casem-Mostali*, son fils, (1094-1101), prince incapable, put profiter des divisions des différents émirs musulmans de la Syrie pour prendre Jérusalem aux Turcomans Ortoïdes (1098), mais il ne sut pas la défendre contre les croisés, qui s'en emparèrent l'année suivante.

Les Gaznévides.

C'était la race turque qui dominait alors tout l'orient musulman : les Gaznévides et les Seldjoucides, qui en étaient les deux dynasties les plus importantes, dominèrent successivement les faibles califes de Bagdad, Kader Billah (994-1031), Kaïem-Biamrillah (1031-1075) et Mochtadi-Biamrillah (1075-1095), incapables de résister à ces dynasties guerrières. Les Gaznévides, maîtres du Khorasân, atteignirent le plus haut degré de prospérité au commencement du siècle, sous le règne de MAHMOUD (999-1030). Ce grand homme se proposa un triple but : l'affranchissement de son pays, la défense contre les Turcs du nord et la conquête du midi. Il commença par se donner comme le défenseur du calife, et reçut de Kader-Billah le titre de protecteur des fidèles ; puis, assuré par une alliance que le khan des Turcs le laisserait faire, il partit de Gazna pour la conquête de l'Inde. Il en revint avec le titre de *ghazi*, conquérant, et de *sultan*, seigneur suprême. Son empire s'étendait depuis la mer Caspienne jusqu'au Gange supérieur. Plusieurs fois ses conquêtes furent interrompues par les incursions des milices turques ; il accourait au nord, les repoussait, et retournait au midi, faisant sans cesse la guerre sainte recommandée par Mahomet, forçant les peuples vaincus à reconnaître le Coran, brisant les idoles sur son passage, et revenant déposer aux pieds du calife de Bagdad les trophées

de ses victoires. Mais sa mort changea tout. Son fils Masoud put à peine retenir dans le devoir les provinces de son empire ; les vassaux se révoltèrent dans le nord ; il perdit le Khorasân pendant qu'il essayait de faire de nouvelles conquêtes dans l'Inde. Les successeurs de Masoud ne purent résister aux Turcs, et l'un d'eux vit sa capitale prise et saccagée par un prince Gouride, qui n'était d'abord qu'un simple gouverneur de province sous les ordres de Gaznévides. Au milieu du douzième siècle, il ne restait plus rien du vaste empire de Mahmoud, et à la fin du siècle la dynastie des Gaznévides était éteinte.

Les Turcs Seldjoucides.

Les anciennes tribus turques, qui s'étaient converties à l'islamisme, avaient fini par adopter les mœurs des Arabes, tout en conservant sur eux une grande supériorité militaire, et elles étaient devenues les plus redoutables ennemies des nouvelles tribus encore barbares qui essayaient de s'établir dans l'ancien empire des califes. Ainsi les Gaznévides repoussaient de toutes leurs forces les tribus guerrières et pastorales du nord. L'une de ces tribus, après avoir longtemps erré dans les pâturages situés entre la mer Caspienne, la mer Noire et le mont Caucase, vint, sous la conduite de SELDJOUK, demander à Mahmoud la permission de s'arrêter en deçà de l'Oxus, sur les frontières du Khorasân. TOGRUL-BEG (1038), petit-fils de Seldjouk, se révolta contre Masoud, conquît une partie du Kharizm et du Khorasân, s'empara d'Hérat et de Nichapour, vainquit Masoud en personne, et prit le titre de sultan (1039). Alors il tourna vers l'Occident, renversa les Bouïdes de la Perse (1051), délivra le calife Kaïem de l'émir al-omrah Bessesiri, et vint se mettre aux pieds du calife, qui reçut gracieusement le nouveau maître que les armes lui imposaient (1057). Assis der-

rière son voile noir, portant sur ses épaules l'habit noir des Abbassides et dans sa main le bâton du prophète, Kaïem-Biamrillah accueillit avec une joie apparente le triomphateur. Togrul s'approcha du trône, baisa deux fois la terre et alla s'asseoir sur un siège magnifique. On lui lut ensuite l'acte qui le reconnaissait maître de l'État et gouverneur de tous les musulmans, on le revêtit de sept robes d'honneur passées l'une sur l'autre, on lui offrit sept esclaves des sept royaumes du califat, on lui couvrit la tête d'un voile d'or rempli de musc, au-dessus de ce voile on plaça deux couronnes, l'une pour l'Arabie, l'autre pour la Perse, et on lui ceignit deux glaives, l'un pour l'orient, l'autre pour l'occident. Le fier Seldjoucide, ainsi déclaré le chef militaire de l'empire, reprit le cours de ses conquêtes, et porta ses armes en Arménie et en Géorgie. Une troupe de Francs et de Warègues, réunie par les soins de l'empereur grec, le força enfin de rebrousser chemin; il revint mourir dans ses États, à l'âge de soixante-dix ans (1064).

Son neveu ALP-ARSLAN (le lion) vengea ses derniers affronts et étendit encore son empire (1064-1072). Il conquiert l'Arménie et la Géorgie, que Togrul-Beg n'avait fait que ravager, continua la guerre contre les dynasties musulmanes de la Syrie, qui reconnaissaient l'autorité religieuse des califes fatimites, et, après avoir subi de sanglants échecs, dans une guerre contre l'empereur grec Romain Diogène, battit ce prince à Manazkert, le fit prisonnier et le traita avec une générosité qu'on n'était pas en droit d'attendre d'un Barbare (1071). Alp-Arslan embrassa l'islamisme, que Togrul-Beg ne professait pas, quoiqu'il fût le défenseur des califes de Bagdad. Il mourut, peu après avoir rendu la liberté à Diogène, assassiné par le gouverneur d'une forteresse qu'il venait de prendre (1072). Son règne fut l'un des plus glorieux des Seldjou-

cides; mais le fier sultan appréciait la gloire à son juste mérite; il fit inscrire sur sa tombe: « Vous tous qui avez vu la splendeur d'Alp-Arslan élevée jusqu'aux cieux, venez à Mérou, vous la verrez ensevelie dans la poussière. »

MALEK ou MÉLIK-CHAH, son fils, qui fut surnommé *Djelal-Eddyn* (Gloire de la religion), porta encore plus loin la gloire de sa race. Son empire embrassa presque toute l'Asie méridionale depuis la Méditerranée jusqu'à la Chine, et depuis le Caucase jusqu'à l'Yémen. Il fixa sa résidence à Ispahan, dans l'ancienne Perse. Le calife, avec le titre d'émir al-omrah, lui donna celui d'émir al-Moumenin ou commandeur des croyants (1). Il enleva aux Fatimites d'Égypte Damas, le Basse-Syrie, la Palestine et Jérusalem, soumit les petits tyrans qui opprimaient la Mésopotamie, s'empara d'Édesse, d'Alep et d'Antioche, et chassa les Grecs de presque toute l'Asie mineure. Mais il prépara lui-même le démembrement de son empire en donnant à plusieurs de ses parents l'investiture de vastes provinces: SOLIMAN ou SULEIMAN, qui lui avait conquis l'Asie mineure, s'établit à Nicée, d'où il menaçait Constantinople, et fonda le royaume ou la sultanie d'Iconium (Konieh), où son fils *Kilidge-Arslan* fixa sa résidence. Malek-Chah songeait à faire de Bagdad sa capitale, lorsqu'il mourut dans cette ville d'une maladie aiguë à l'âge de trente-huit ans, quelques jours après avoir permis l'assassinat de son visir *Nizam el-Molouk* (2), à qui il devait la splendeur de son règne (1092). Malek-Chah avait fondé plusieurs villes et fait

(1) La prononciation de ce titre, altérée par les croisés, le transforma en celui de *Miramolin*, comme on l'a déjà vu.

(2) On dit que ce visir fut massacré par les *Assassins* de la Montagne, dont on parlera plus bas, et quelques historiens disent que Malek-Chah lui-même mourut empoisonné.

construire un grand nombre de palais, de mosquées et de collèges. Il fonda à Bagdad un observatoire (1074), y rassembla des astronomes, et fit réformer par eux le calendrier, en fixant le premier jour du printemps, auquel devait commencer l'année; il donna ainsi son nom à une nouvelle ère, l'ère *djélaléenne*, qui date du 14 mars 1079.

Les trois fils de Malek-Chah, *BARKIAROK*, *Mohammed* et *Sandjar*, et ses frères, parmi lesquels on distingue particulièrement *TOUTOUSCH*, se disputèrent son empire; d'autres compétiteurs parurent, et l'on put dire qu'une « nuée de princes s'était élevée de la poussière des pieds de Malek-Chah. » *Barkiarok* régna sur la Perse et conserva une ombre de suzeraineté sur les autres princes; *Kilidge-Arslan*, fils de *Soliman*, se déclara indépendant à *Iconium*, et prit le titre de sultan de *Roum*; *Sandjar*, renommé pour son savoir et surnommé le *second Alexandre* à cause de sa valeur, régna d'abord sur le *Khoraçan* et plus tard sur la Perse; *Toutousch* s'empara de la Syrie et se fit proclamer sultan à Damas, mais il fut battu par *Barkiarok* et tué (1093). *ORTOK*, à qui Malek-Chah avait donné Jérusalem, conquise par lui, ne put défendre cette ville contre les *Fatimites* d'Égypte. Les croisés arrivèrent au milieu de ces divisions des *Seldjoucides*.

Les Assassins.

Il s'élevait alors une autre puissance qu'il importe de faire connaître. Des *Ismaéliens*, débris des *Karmathes*, s'étaient réunis dans les Montagnes de la Syrie autour d'un chef nommé *HASSAN-SABAH*, qui prit le titre de seigneur ou de Vieux de la montagne, *Scheik-al-Djébal*. Ce fanatique divisa ses compagnons en trois ordres, les *Dais* ou envoyés, les *Rekifs* ou compagnons et les *Feda-*

viés ou dévoués. Il enivrait ces derniers avec des pastilles d'opium, *haschischim*, et leur faisait croire que s'exposant pour lui à la mort ils assuraient la réalisation des rêves délicieux que leur procurait ce poison. Sur un signe du maître, les *Assassins* (*Haschischim*) paraient, et nulle des victimes désignées par le terrible seigneur de la Montagne ne pouvait échapper à leurs coups. Cette redoutable secte devint bientôt la terreur des princes; elle joua un rôle important pendant les croisades. *Hassan* ne mourut qu'en 1124.

CHAPITRE IV.

LA FÉODALITÉ.

A la fin du onzième siècle, l'Europe et l'Asie, dont la civilisation s'était développée sous deux principes bien différents, le christianisme et le mahométisme, allaient se rencontrer encore une fois pour décider du triomphe de l'âme sur le corps ou du corps sur l'âme. Des deux côtés se trouvaient des peuples neufs, qui n'avaient pas encore été amollis par le luxe et le repos; mais, en Asie, le but était la jouissance matérielle et le désir de la domination universelle; en Europe, des récompenses toutes spirituelles et le désir d'étendre le royaume du Christ. Entre ces deux civilisations opposées, on voyait une civilisation autrefois chrétienne, mais qui n'avait jamais entièrement abandonné les idées et les mœurs païennes: c'était celle de l'empire grec, qui achevait de mourir, et qui n'était plus capable de résister ni aux envahissements de l'Occident, ni aux attaques de l'Orient. Les Grecs n'avaient pu conserver la possession du tombeau de Jésus-Christ: les Latins, et c'étaient tous les

peuples de l'Europe soumis à l'Église romaine, rougirent de laisser ce tombeau aux mains des infidèles; en combattant pour le reconquérir, ils donnèrent trois siècles de répit à l'empire grec, ils refoulèrent l'islamisme en Asie, ils usèrent en des luttes utiles la surabondance de vie qui avait jusque-là livré l'Europe à des guerres intestines continuelles, ils donnèrent un élan merveilleux aux plus généreux sentiments, et, quand une nouvelle race turque, plus redoutable encore que celle des Seldjucides, se précipita sur l'Occident, elle le trouva assez fortement constitué pour ne pouvoir être sérieusement entamé : les Turcs Ottomans ne purent guère s'étendre au delà des anciennes limites de l'empire grec; la civilisation chrétienne se montra plus forte que le fanatisme musulman.

Avant d'entrer dans l'histoire de ces grandes luttes, il importe de faire connaître quelle était la constitution de l'Europe chrétienne au onzième siècle. Cette constitution a reçu un nom : c'est le *système féodal* ou la *féodalité*, dont les germes se rencontrent dans la constitution même des peuples germaniques, qui grandit pendant la période mérovingienne, qui s'établit pendant la période carolingienne, et qui était arrivé à son complet développement au onzième siècle. Le caractère distinctif de la féodalité est la fusion de la souveraineté avec la propriété territoriale; les caractères secondaires sont l'hérédité des charges et la hiérarchie des institutions législatives, judiciaires et militaires qui reliaient entre eux les possesseurs des terres ou fiefs (1).

Cinq divisions : Origines de la féodalité; Société féodale; Hiérarchie féodale; Géographie de l'Europe féodale; Mouvement intellectuel.

(1) V. Guizot, *Cours d'histoire moderne et Histoire de la civilisation en France*.

§ I^{er}. — Origines de la féodalité.

Étymologie du mot.

Le mot *féodalité* vient d'un mot d'origine germanique, *feodum*, d'où est venu le mot *fief*; le fief fut appelé aussi *bénéfice*, du mot latin *beneficium*. Le mot *bénéfice* (bienfait) rappelle une donation faite originairement par le souverain; le mot *feodum* a un sens analogue; on le tire de deux racines germaniques, *fee*, salaire, récompense, et *od*, propriété, lien, possession. La même racine se retrouve dans le mot *allodium*, alleu (*all*, tout, *od*, propriété), terre *allodiale*, qui désigne une terre possédée en toute propriété.

Bénéfices ou fiefs.

On n'est pas d'accord sur l'origine de l'institution des fiefs. Quelques-uns veulent la trouver chez les Romains, où il y avait en effet des terres données aux soldats, à la charge de les défendre, et où l'on peut entrevoir, dans les rapports des clients et des patrons, quelque chose d'analogue aux rapports des vassaux avec leurs suzerains. Mais l'opinion commune attribue aux peuples germaniques cette institution, qui finit par couvrir toute l'Europe. Les chefs germaniques avaient l'habitude de s'attacher leurs compagnons ou *leudes* (*leute*, gens) par des présents, armes, chevaux, objets mobiliers, etc.; lorsqu'ils commencèrent à faire la conquête des pays situés dans l'empire romain, au lieu de se contenter de les ravager, ils firent des présents de terres, ils donnèrent des *bénéfices*, et comme les terres à partager, quelque vastes qu'elles fussent, n'étaient pas infinies, on remarqua dès lors, du cinquième au neuvième siècle, un double fait : d'une part, la tendance des donateurs à reprendre les bénéfices

pour s'en faire un moyen d'acquérir d'autres compagnons ; d'autre part, la tendance aussi manifeste des bénéficiers à s'assurer la possession pleine et immuable des terres, et à s'affranchir même de leurs obligations envers le chef dont ils les tenaient. Il paraît probable que les terres furent d'abord données en viager ; à la mort du bénéficiaire, elles revenaient au donateur ; quelquefois celui-ci les reprenait du vivant même du bénéficiaire, mais, hors le cas d'une punition méritée par celui-ci, cette reprise était considérée comme un acte de violence arbitraire. Pendant la période mérovingienne, on distingue quatre sortes de terres : les *alleux*, possédés en toute propriété ; les *benefices* ou *fiefs*, possédés en viager ; les *terres censives*, ou *tribulaires*, que les colons cultivaient sous la condition d'un tribut annuel à payer en argent ou en nature ; et les *précaries*, empruntées à la législation romaine, et qui n'étaient que la succession gratuite d'une propriété pour un temps déterminé.

Confirmation et recommandation.

Les bénéfices n'étaient pas essentiellement héréditaires sous les Mérovingiens, mais ils l'étaient souvent en fait, et ils le devinrent légalement sous les Carolingiens. Le traité d'Andelot (587) montre des traces d'hérédité ; le capitulaire de Quierzy-sur-Oise, reconnaissant l'hérédité des fiefs, l'étendit même aux dignités et offices ou charges publiques. Le bénéfice passa de la condition viagère à l'état d'hérédité par ce qu'on appelait la *confirmation*, c'est-à-dire que, à la mort du donateur, le bénéficiaire demandait à être *confirmé* dans sa possession par un acte du prince, ou que le bénéficiaire, avant de mourir, priait le prince de continuer le bénéfice à ses enfants. Vers le dixième siècle, on ne vit plus guère

que des bénéfices ou fiefs ; les alleux avaient disparu, soit par le morcellement, soit par l'usurpation, soit par la *recommandation* : on appelait ainsi l'acte par lequel un propriétaire de terre cédait ses propriétés à un plus puissant que lui pour en être défendu ; on disait alors qu'il se *recommandait* à lui. La recommandation existait déjà chez les Gaulois.

Les charges données en fiefs.

Les conquérants germains avaient adopté en grande partie la forme et les dénominations de l'administration romaine. Ils eurent des *ducs* et des *comtes* pour administrer la justice et les finances, pour commander les armées, et ces officiers étaient surveillés par des légats, ou *missi dominici*, que les rois envoyaient dans les provinces éloignées pour réformer les abus et maintenir l'ordre public. Ces charges et d'autres semblables, qui étaient un nouveau moyen de récompenser les services, devinrent héréditaires comme le reste, et cette tendance à l'hérédité était si générale, que bientôt il n'y eut plus rien qui ne fût donné en fief et qui ne se transmitt héréditairement : la *gruerie* ou juridiction des forêts, le droit de chasse, le péage, le *conduit* ou escorte des marchands venant aux foires, la justice dans le palais du prince ou du seigneur, les *places du change*, dans les villes où l'on battait monnaie, les étuves publiques, les fours banaux des villes, les essaims même d'abeilles qui pouvaient être trouvés dans les forêts, tout était donné en fief et en fief héréditaire ; l'*inféodation* s'étendait à tout.

On donnait le nom de *suzerain* à celui qui avait concédé un bénéfice ou fief ; le bénéficiaire recevait le nom de *vassal* ou *feudataire*. Un vassal pouvait à son tour faire des concessions de fiefs à ses hommes, et ceux-ci

devenaient ses vassaux; considérés par rapport au suzerain même du vassal, on les appelait *arrière-vassaux* ou *vavasseurs*, et le vassal prenait le nom de *seigneur*. Charlemagne permit aux arrière-vassaux de ne marcher à la guerre qu'à la suite de leur seigneur; cette permission, qui n'avait pas d'inconvénient quand le suzerain était respecté, devint l'une des causes du démembrement de l'empire; les arrière-vassaux n'étant plus obligés d'obéir directement au suzerain, s'accoutumèrent à ne plus connaître d'autre supérieur que leurs seigneurs, et ceux-ci se trouvèrent de véritables souverains. Ainsi s'accomplit peu à peu la fusion de la souveraineté avec la propriété territoriale.

Institutions politiques.

Ce nouvel état de choses modifia profondément les institutions politiques que les Germains avaient trouvées en vigueur dans l'empire romain ou qu'ils avaient eux-mêmes apportées de chez eux. Trois systèmes étaient en présence: les institutions libres, les institutions aristocratiques et les institutions monarchiques.

Les institutions libres tiraient leur origine des assemblées générales des chefs germains, de l'indépendance personnelle des guerriers de la *bande*, et des restes du régime municipal des Romains. Ces institutions se perpétuèrent jusqu'au dixième siècle; on les retrouve dans les assemblées locales, dans les assemblées générales et dans les municipes des cités. Les assemblées locales, appelées *malls* en langue germanique, *conventus* (convention) ou *placita* (plaids) en latin, se composaient de tous les hommes libres établis dans une certaine circonscription territoriale, *canton* ou *comté*; elles tombèrent peu à peu en désuétude; Charlemagne les réduisit à trois par an, et elles ne se composèrent bientôt plus que des *scabins* ou

échevins, véritables magistrats chargés par le prince de rendre la justice au défaut des citoyens qui n'en voulaient plus prendre la peine. Les assemblées générales, *plaids généraux*, *champs de mars* ou *champs de mai*, devinrent de plus en plus rares sous les Mérovingiens; Charlemagne les ressuscita, mais elles tombèrent complètement en désuétude après Charles le Chauve, de sorte que la souveraineté devint purement locale, et que la royauté cessa d'être le centre de l'État. Les cours féodales, réunion des vassaux autour de leurs suzerains respectifs, remplacèrent les assemblées générales. Quant à l'ancien régime municipal romain, il se conserva dans les principales villes, et, après avoir subi de longs siècles de décadence, il se releva tout à coup sous le nom de *communes*; le système communal fut le plus redoutable adversaire du système féodal, qu'il finit par détruire, mais il ne commença à prendre une sérieuse importance qu'à partir du douzième siècle.

Les institutions monarchiques suivirent la décadence des institutions libres. Pépin et Charlemagne, qui avaient rendu à la royauté son prestige, eurent des successeurs incapables de la faire respecter, et les empereurs allemands arrivèrent trop tard pour lutter contre les grands feudataires, devenus à peu près indépendants. En Italie, il n'y avait qu'anarchie; en Espagne, les rois n'étaient que des chefs militaires; en Angleterre, les rois saxons ou danois n'avaient qu'une autorité précaire, et les rois normands, plus puissants d'abord, ne tardèrent pas à se trouver en lutte avec les barons, descendants des anciens compagnons d'armes de Guillaume le Conquérant. Les institutions aristocratiques seules s'étaient fortifiées par l'affaiblissement même des autres. On a vu quelle influence avaient prise les grands feudataires allemands; ce sont les grands feudataires de

France qui renversèrent la dynastie carlovingienne et n'est l'un d'eux qui hérita de l'empire de Charlemagne; mais les rois capétiens, devenus les premiers entre leurs égaux, eurent longtemps à lutter pour faire reconnaître leur suprématie, et ils ne purent vaincre qu'en s'appuyant sur les restes des institutions municipales et sur un nouvel élément, sorti de ces institutions, le tiers-état ou la bourgeoisie.

Telles sont les origines de la féodalité. Arrivé à son complet développement, ce système présente la souveraineté dans un état de fractionnement presque infini. La royauté, trop affaiblie, ne pouvait maintenir l'unité sociale; au lieu de voir les différents petits États féodaux se grouper autour d'elle, elle en était considérée comme une ennemie; elle n'intervenait guère dans leurs querelles que pour son propre compte, et ceux-ci étaient sans cesse obligés de recourir à la force pour faire respecter leurs droits ou pour terminer leurs différends. Ils ne commencèrent à établir entre eux des relations régulières que lorsque la royauté, s'élevant par degré au-dessus d'eux, put s'en faire craindre et devenir leur juge. Une seule chose empêchait l'Europe de tomber en poussière : c'était l'esprit religieux, la communauté d'une même foi, qui maintenait l'unité dans la société européenne. La puissance de cet esprit se manifesta surtout à la fin du onzième siècle, à l'époque des croisades. La voix de l'Église, qui retentit dans les pays les plus éloignés, réunit dans un concile, pendant un hiver rigoureux, la plupart des souverains et des barons de l'Europe, et fit marcher sous la même bannière plus de six cent mille hommes étrangers les uns aux autres, mais unis par le lien d'une croyance commune (1).

(1) *Encyclop. cathol.*, Art. Féodalité.

§ II. — Société féodale.

L'élément fondamental de la féodalité était le *fief*, qui se composait du *château* et de la *terre*; il faut étudier la condition du château et de ses propriétaires, du village féodal et de ses habitants.

Le château.

L'étymologie même de ce mot château, *castellum*, petit camp, forteresse, indique ce qu'était le château féodal. Les grands propriétaires de l'empire romain habitaient généralement les villes, ou de belles et agréables maisons près des villes, au milieu de riches plaines ou sur les bords des fleuves; leurs maisons hors des villes étaient de véritables maisons de campagne (*villas*), ou des centres d'exploitation agricole, des fermes. Les ravages de l'invasion, les guerres qui suivirent, firent songer à les fortifier; les nouvelles maisons que l'on construisit furent généralement placées dans des lieux d'un plus difficile accès, sur des hauteurs, et ce fut là le vrai château féodal, lieu de refuge pour les habitants des fiefs, qui groupèrent tout autour leurs habitations, *villages*, et quelquefois repaire redoutable où les seigneurs mettaient en sûreté les fruits de leurs brigandages. La construction d'un château, dans ces conditions, était un moyen pour les seigneurs d'augmenter leur indépendance; c'est pour cela que l'on vit les suzerains s'opposer autant qu'ils le pouvaient à la construction de ces forteresses; quand la royauté fut devenue plus forte, elle les redouta moins; à partir du treizième siècle, la construction des châteaux ne rencontra plus d'obstacles; la plupart de ceux que l'on rencontre en France, en Angleterre et en Allemagne datent de cette époque.

Les châteaux féodaux élevés jusque vers le milieu du onzième siècle étaient d'une construction lourde, massive et sombre ; ils prirent un aspect plus agréable à mesure que l'architecture gothique ou ogivale fit des progrès. Avant d'y arriver, il fallait traverser un ou plusieurs fossés pleins d'eau, sur lesquels on abattait un pont-levis étroit, et le plus souvent dépourvu de garde-fou. La porte, garnie de fer, était ordinairement chargée de trophées de chasse et flanquée de tourelles. Dans une coulisse pratiquée des deux côtés était suspendue une herse qu'on faisait souvent retomber derrière les assaillants, ce qui leur ôtait tout moyen de retraite. Du milieu de la voûte qui surmontait la porte descendait encore l'assommoir, lourde pièce de bois dont le nom indique assez la destination. Après avoir franchi cette entrée, on se trouvait dans une grande cour carrée, où étaient les citernes, les écuries, les poulaillers, les colombiers, les remises : par-dessous, les caves, les souterrains, les prisons, les oubliettes, où l'on renfermait ceux qui étaient condamnés à une prison perpétuelle ; par-dessus, la chapelle et de vastes salles de réunion ; plus haut encore, les magasins, les garde-manger, et des arsenaux, toujours remplis d'épées, de casques, de boucliers, de masses de fer, de lances, de marteaux, d'arbalètes, de brassards et de toutes les espèces d'armes offensives et défensives alors en usage. Les combles étaient bordés de mâchecoulis ou galeries percées d'ouvertures, de parapets, d'un chemin de ronde, de guérites. Tous les abords étaient garnis d'ouvrages avancés, de palissades, de chausse-trapes, etc. Au milieu de la cour ou dans l'un des angles s'élevait le donjon, grosse tour aux épaisses murailles, qui renfermait les archives et le trésor. Une tour moins grosse, mais plus élevée, avec des fenêtres ouvertes aux quatre vents,

était destinée à la sentinelle qui, de là convoquait les hommes d'armes au combat pour repousser l'ennemi, ou qui annonçait le point du jour aux *vilains* (habitants du village) pour les appeler au travail. L'un et l'autre signal étaient donnés au son du cor ou du beffroi (1).

De pareilles demeures n'étaient guère capables de chasser l'ennui. Les propriétaires de ces forteresses n'échappaient à cette maladie qu'en en sortant le plus souvent possible pour se livrer à leur humeur aventureuse et guerrière. Mais si, d'un côté, cette existence toute militaire conservait des habitudes de violence et de rapine, elle contribuait, de l'autre, à fortifier extraordinairement l'esprit de famille, et venait ainsi en aide à la religion. Le châtelain n'avait d'autre compagnie intime et permanente que celle de sa femme et de ses enfants ; la châtelaine, souvent laissée seule à la garde du château ou assiégée avec son mari, apprenait à déployer une autorité et un courage qui paraissent aujourd'hui au-dessus de son sexe, et cette autorité tournait à l'avantage de l'esprit de famille. Respectée des hommes d'armes, aimée des paysans, dont elle était la providence visible, elle élevait de plus en plus le caractère de la femme, et c'est ainsi que les mœurs domestiques acquirent du dixième au douzième siècle une douceur et une délicatesse inconnues dans l'antiquité païenne.

Peu à peu le château s'anima. Les grands possesseurs de fiefs se formèrent une cour, à l'exemple du suzerain ; on retrouva dans le château non-seulement la plupart des officiers de l'empire, le sénéchal, le comte du palais, l'échanson, le fauconnier, etc., mais encore des officiers nouveaux, pages, varlets, écuyers de corps et de chambre, écuyers tranchants ou servants, etc. Ainsi le mouvement

(1) L'abbé Murry, *Précis de l'hist. polit. et relig. de la France.*

entra dans le château avec la population; bientôt la chevalerie se développa, et ce fut un nouvel élément de vie et de distraction (1).

Le village.

On a vu quelle était la triste situation de la population agricole dans l'empire romain. Quoique supérieurs aux esclaves, les colons ou cultivateurs étaient assujettis, dans certains cas, à des châtimens corporels et privés du droit de plainte contre leurs patrons, à moins que ceux-ci n'eussent commis à leur égard quelque crime ou délit; ils jouissaient du droit de propriété et ne pouvaient aliéner leurs biens sans le consentement de leurs maîtres; enfin ils ne pouvaient sous aucun prétexte quitter le domaine auquel ils appartenaient, c'est-à-dire qu'ils étaient, dans toute la force du terme, attachés à la glèbe. Au reste, cette servitude était en même temps une garantie pour eux, car le propriétaire n'avait pas le droit de les séparer de son domaine, il ne pouvait s'en défaire qu'en vendant les terres qu'ils cultivaient : les colons étaient ainsi assurés de garder leurs maisons et leurs champs. L'invasion aggrava la condition des colons, parce qu'elle réunit la propriété et la souveraineté dans les mêmes mains. Les *vilains*, nom synonyme de colons, n'eurent plus d'autre recours contre la tyrannie que l'Église. Le clergé ne réussit pas toujours à les protéger, et il y eut des révoltes sérieuses à la fin du dixième siècle et au commencement du onzième. A partir de ce moment, leur condition s'améliora sensiblement : le progrès commença dans les domaines de l'Église et du roi en France, mais il y eut un ralentissement considérable dans ce progrès au quatorzième siècle.

(1) On s'occupera de la chevalerie à la fin de la troisième période du moyen âge.

§ III. Hiérarchie féodale.

Idée générale de cette hiérarchie.

La hiérarchie féodale, dans ses grands traits, présente un ordre qui n'exista jamais complètement dans les faits. En tête de toute la société chrétienne se trouvait le pape, représentant de Dieu, et suprême arbitre dans les différends des rois entre eux, en même temps qu'il était souverain direct de Rome, suzerain de plusieurs princes et rois, et qu'il avait juridiction sur l'empire, dont il couronnait le chef. Ensuite venait l'empereur, le premier des souverains de l'Europe, chef temporel de la chrétienté, mais sans action directe sur les rois, qui étaient tout à fait indépendants de lui. Les rois, suzerains des grands vassaux, formaient la tête véritable de la hiérarchie dans chaque État; après eux venaient les grands vassaux, laïques ou ecclésiastiques, puis les arrière-vassaux ou vasseurs, puis les hommes libres des villes, les colons ou vilains, et les serfs, restes des anciens esclaves de l'empire. Mais, sous cet ordre apparent, quelles complications et quel enchevêtrement! Il y avait une infinité d'espèces de fiefs ayant des droits ou des devoirs différents, on en a compté jusqu'à quarante-huit espèces; il y avait des suzerains à l'égard de certains fiefs, qui étaient vassaux à l'égard d'autres, et cette complexité était rendue plus grande encore par l'action plus ou moins puissante, suivant les temps, de la royauté, et par la résistance des communes. Examinons les traits principaux de ce singulier état social.

Rapports de vassal à suzerain.

Dans l'ancienne bande germanique, l'individu n'engageait que sa personne. et non sa famille ni ses des-

cependants; il pouvait d'ailleurs quitter son chef et sa bande quand cela lui plaisait; dans la féodalité, le même principe de liberté existait, il n'y avait société entre le suzerain et le vassal que par le consentement formel de l'un et de l'autre, mais la liberté était restreinte, parce que le lien était moins mobile et moins personnel, la propriété territoriale lui donnant un caractère de stabilité plus grande et plus indépendante de la personne. Un triple lien unissait le vassal au suzerain : l'hommage, la foi et l'investiture ou *saisine*; ce triple lien devait être renouvelé à la mort de chaque vassal. Par l'hommage, l'héritier se déclarait l'homme du suzerain; cette cérémonie s'accomplissait en mettant la main dans la main de son seigneur; par la foi, il prêtait serment de féodalité au suzerain, et cet acte était distinct du précédent. Après la cérémonie de l'hommage et de la foi, le suzerain donnait l'investiture du fief, en remettant au vassal soit une motte de gazon, soit une branche d'arbre, soit une poignée de terre ou tout autre symbole. Alors seulement le vassal était en pleine possession du fief. La propriété se transmet de nos jours sans ces formalités, mais on sait que l'État n'a pas pour cela abandonné les droits des anciens suzerains; si l'on n'a plus de serment à prêter, on a des droits à payer au fisc; les droits d'enregistrement ont remplacé la cérémonie moins coûteuse de l'investiture.

Le vassal contractait à l'égard de son suzerain des obligations morales et matérielles. Parmi ses obligations morales étaient celles de défendre, de respecter et de faire respecter l'honneur du suzerain, de sa femme et de ses filles; quiconque négligeait ces devoirs était déclaré *félon*, sa foi était déclarée *mentie*, et il perdait son fief. Les obligations matérielles ou *services* étaient de différentes sortes. Il y avait d'abord le *service militaire*, dont la durée était plus ou moins longue suivant les temps

et suivant les lieux; ensuite la *fiducia* ou *fiance*, obligation de servir le suzerain dans sa cour, dans ses plaids, toutes les fois qu'il convoquait ses vassaux; puis la *justice* ou service judiciaire, qui consistait à reconnaître la juridiction du suzerain; enfin les *aides* ou secours (*auxilia*). On appelait *aides* certaines subventions ou secours pécuniaires que les vassaux devaient à leur seigneur; on les distinguait en *légales* et *gracieuses*. Les aides légales, imposées par la simple possession du fief, étaient des contributions payées pour le seigneur, lorsqu'il était captif, lorsqu'il armait son fils chevalier et qu'il mariait sa fille aînée; on comptait aussi parmi ces aides celles qui contribuaient aux frais des croisades. Les aides gracieuses ou volontaires n'étaient perçues que du consentement des vassaux. Mais le suzerain acquit successivement le droit de percevoir diverses autres aides: ainsi il y avait le droit de *relief*, perçu à chaque transmission du fief, qui était censé tomber à la mort du vassal et qu'il fallait *relever*; le droit de *rachat* (*placitum*, *reacaptum*, *rachatum*), lorsque le vassal passait son fief à un autre; le droit de *forfaiture* (*foris factura*, mise au dehors, déchéance), lorsque le vassal avait manqué à ses devoirs féodaux et qu'il devait racheter son fief, sous peine de le perdre; le droit de *tutelle* ou *garde-noble*, qui donnait au suzerain l'administration des biens du vassal mineur et la jouissance de ses revenus; le droit de *marriage* ou *mariage* (*maritagium*), par lequel la jeune fille, obligée de choisir l'un des prétendants offerts par le suzerain, ne pouvait en choisir un autre qu'en payant une somme égale à celle qu'avaient offerte ces prétendants; etc.

Une fois que le vassal avait rempli toutes ses obligations, il jouissait dans son fief d'une indépendance entière: il donnait des lois aux habitants, leur rendait la

justice, leur imposait des taxes, et jouissait à son tour de divers droits, comme du droit d'*aubaine*, qui le rendait héritier de tout étranger mort sur ses terres; du droit de *bris*, qui lui permettait de saisir tout vaisseau ou toute personne jetée sur les côtes par la mer; du droit d'*épaves*, qui le faisait propriétaire de toutes les choses trouvées sur ses domaines, ou de la succession de toute personne morte sans testament; enfin du droit de *chasse*, fort recherché dans ces temps où l'on aimait passionnément les exercices violents.

Rapports des vassaux entre eux.

Il n'y avait pas, à proprement parler, d'association entre les vassaux d'un même suzerain, et les rapports étaient rares entre eux et de peu d'importance; ils ne se devaient rien, et n'agissaient en commun que lorsqu'ils se trouvaient avec leur suzerain, soit à la guerre, soit dans les jeux, soit dans les séances judiciaires: c'étaient des égaux ou, comme on disait, des *pairs*. Pour faire reconnaître les droits et pour les faire respecter, il y eut plus tard une classe d'hommes spéciaux voués à l'étude du droit, les *légistes*; mais, dans la pure féodalité, le vassal lésé n'avait de recours que devant son suzerain, qui convoquait les *pairs* de l'accusé et proclamait le jugement en *cour féodale*. Cette manière de rendre la justice subsista même après l'institution des *baillis* ou juges. Quand une contestation s'élevait entre le suzerain et le vassal, on procédait autrement: si le vassal était en faute, le jugement se faisait encore par les pairs; mais si le vassal avait à se plaindre du suzerain, il portait l'affaire devant un suzerain supérieur.

On obtenait ainsi des jugements, mais ces jugements, quand le condamné ne s'y soumettait pas, n'avaient de garantie que la guerre. Ainsi chaque possesseur de fief

se trouvait dans la nécessité de se protéger et de se faire justice lui-même, et telle fut la cause des guerres privées et des combats judiciaires, que l'Église eut tant de peine à faire disparaître. Ces guerres et ces combats devinrent de véritables institutions, ayant leurs règles fixes; mais on comprend combien d'abus pouvaient se glisser dans un état de société où tout le monde avait le droit de se faire justice à lui-même, quand il possédait la force. La *trêve de Dieu* vint mettre un frein au débordement de la violence; les progrès de la royauté finirent par dominer ces petites puissances et par établir solidement la paix publique.

Les institutions féodales, malgré leurs imperfections, étaient un grand progrès fait sur la barbarie; elles limitèrent et continrent la lutte des volontés individuelles, devenues d'ailleurs plus nées et moins désordonnées, par la double influence de la propriété territoriale et héréditaire et du respect accordé à l'autorité religieuse. Avec la féodalité ne pouvait exister un système d'oppression tel que l'avait organisé le sénat romain et que l'organisa plus tard le sénat de Venise; les grandes conquêtes étaient impossibles comme les grandes dominations; l'anarchie était prévenue, et les grandes ambitions se trouvaient arrêtées dans leur développement; il y avait moins d'ordre matériel, moins de sécurité personnelle, mais il y avait plus d'indépendance et le despotisme d'un seul était impossible.

L'organisation féodale ne fut bien complète qu'au onzième siècle; elle se maintint jusqu'au quatorzième siècle, mais dès le douzième elle perdit beaucoup de sa force par l'influence que prirent les communes et la royauté; au quatorzième, la royauté absorba presque toutes les forces sociales. La royauté forma un gouvernement central, les communes constituèrent une na-

tion générale qui se groupa autour de ce gouvernement.

§ IV. — Géographie de l'Europe féodale.

L'organisation féodale régna dans tous les pays compris dans les limites de l'empire de Charlemagne, c'est-à-dire dans la société germanique tout entière, en France, en Allemagne, en Italie, dans le nord de l'Espagne; les Normands la portèrent en Angleterre et dans le sud de l'Italie; les croisades l'introduisirent en Orient; les rois chrétiens d'Espagne la propagèrent avec leurs conquêtes; les États scandinaves l'adoptèrent dans le courant du douzième siècle, la Russie au treizième siècle.

France.

Le roi de France, par son ancien titre de duc, possédait le duché de France (Ile-de-France), devenu *domaine royal*. Faisaient partie de ce domaine, outre l'Ile-de-France, l'Orléanais, le comté de Laon, le Vexin et le comté de Bourges. Ses vassaux immédiats étaient le comte de Flandre, le duc de Normandie, le comte d'Anjou, le duc de Bourgogne, le comte de Champagne, le duc d'Aquitaine, le duc de Gascogne, le comte de Toulouse et le comte de Barcelone. Ces neuf grands feudataires étaient appelés les *pairs du roi*. On y avait ajouté six *pairs* ecclésiastiques, savoir : l'archevêque-duc de Reims, les deux évêques-ducs de Laon et de Langres, et les trois évêques-comtes de Beauvais, de Châlons et de Noyon. Au douzième siècle, le nombre des pairs laïques fut réduit à six, comme celui des ecclésiastiques; c'étaient les ducs de Bourgogne, de Normandie et d'Aquitaine, et les comtes de Flandre, de Champagne et de Toulouse. Il y avait parmi les arrière-fiefs une cen-

taine de comtés, et un grand nombre de vicomtés, seigneuries, évêchés comtaux, abbayes seigneuriales, baronnies, etc.

Chacun de ces fiefs a une histoire particulière, quelquefois brillante, parfois obscure, toujours intéressante. Il serait impossible de les suivre ici chacun en particulier; il faudra se contenter d'une simple énumération, incomplète même dans les détails (1).

L'ancien royaume d'Aquitaine, entre la Loire, le Rhône inférieur, les Pyrénées et l'Océan (sud-ouest de la France), renfermait le comté, puis royaume de Navarre, le duché de Gascogne, les comtés de Comminges, de Bigorre, d'Armagnac, de Toulouse, de Roussillon, de Barcelone, de Foix, de Poitiers, d'Auvergne, d'Angoulême, de Périgord, de la Marche, de Bourges, etc.; les vicomtés de Béarn, de Narbonne, de Turenne, etc.; le Dauphiné d'Auvergne; la baronnie, puis duché de Bourbon; la seigneurie, puis duché d'Albret; la seigneurie de Montpelliér, etc.

Les fiefs du sud-ouest de la France correspondaient à l'ancien royaume de Bourgogne et d'Arles, entre la Méditerranée, les Alpes, le Rhône inférieur, la Loire, le Jura et les frontières de la Champagne et de la Lorraine; pendant longtemps la plupart de ces fiefs relevèrent de l'empire d'Allemagne. Les plus importants étaient le royaume de Bourgogne, de Provence et d'Arles, dans lesquels les archevêques de Lyon, de Besançon, d'Embrun et de Vienne, et les évêques de Bâle, de Genève, de Lausanne, de Belley, de Grenoble, de Valence, de Gap et de Die étaient à peu près indépendants, avec les titres d'exarques, de princes de l'empire, de princes ou de comtes; le duché de Bourgogne; le comté de Bourgogne ou

(1) V. notre *Histoire de France*, tome I^{er}.

Franche-Comté (1); les comtés de Provence, de Valentin, de Mâcon, de Montbéliard, etc.; la principauté d'Orange; la comté et dauphiné de Viennois, la baronnie de Beaujolais, la seigneurie de Salins; etc.

L'ancien royaume de Lorraine, entre la Meuse et le Rhône (Lorraine et Alsace), et formant le nord-est de la France, relevait aussi de l'empire, et comprenait le duché de Lorraine, le comté puis duché de Bar, le comté de Vaudemont, et le duché d'Alsace, divisé en deux comtés ou *landgraviats* de Basse-Alsace (*Nordgau*) et de Haute-Alsace (*Sundgau*).

Le nord de la France, formé des provinces de Flandre, d'Artois et de Picardie, et relevant de la couronne de France, comprenait les comtés de Flandre, de Saint-Pol, de Guines, de Bourgogne, et de Ponthieu.

Le nord-ouest, composé de la Normandie, du Maine, de l'Anjou et de la Bretagne, relevait aussi de la couronne de France, et comprenait les duchés de Normandie et de Bretagne; les comtés d'Alençon, du Perche, d'Eu, d'Évreux, d'Anjou, et du Maine; les comtés, devenus plus tard duchés d'Aumale, de Vendôme et de Penthièvre; la seigneurie, puis comté de Laval.

Au centre (Nivernais, Champagne, Orléanais, Ile-de-France), on trouvait le duché de France, devenu domaine royal; les comtés d'Auxerre, de Nevers (plus tard duché), de Tonnerre (plus tard duché), de Sens, de Joigny, de Champagne, de Blois, de Rethel, de Soissons, de Clermont en Beauvoisis, de Valois, de Vermandois, de Dommartin, du Vexin, de Dreux, de Corbeil, de Meulan, etc.; les baronnies de Donzy, de Coucy, de Monfort-l'Amaury (plus tard comté), d'Étampes (plus tard comté), et de Montmorency, dont les possesseurs portaient le titre de

(1) *Comté* était alors du genre féminin.

premiers barons chrétiens; enfin les seigneuries ou sires de Joinville, de Sedan, de Beaugency et de Montlhéry.

Saint Empire Romain Germanique.

Les grands vassaux du roi de Germanie étaient les ducs des deux Lorraines, les ducs de Franconie, auxquels succédèrent les comtes palatins du Rhin, les ducs de Souabe, de Bavière, de Carinthie, de Bohême, de Saxe, et tous les princes ecclésiastiques rétablis par Othon le Grand. La Frise et le royaume d'Arles dépendaient aussi de ce royaume.

Le royaume d'Italie formait une division particulière, sous la suzeraineté des empereurs germaniques; il se divisait en marches et comtés. Les trois principales marches étaient celles de Trévise ou du Frioul, de Carentino ou de Spolète, et de Toscane; ensuite venaient celles de Trente ou d'Italie, d'Ivrée, de Turin, de Suze, de Monferrat, d'Ancône, de Fermo, de Milan, de Gênes. A partir du onzième siècle, on voit un comte établi dans presque chaque ville; bientôt le régime féodal disparut des villes; les communes lombardes s'affranchirent, et l'on vit se former des républiques qui devinrent plus ou moins puissantes, comme celles de Venise, de Gênes, de Pise, de Florence, etc. Les États de l'Église formaient une division séparée en Italie. A la fin du onzième siècle, les Normands fondèrent quatre États, sous la suzeraineté des papes: la principauté de Capoue et d'Aversa, le duché de Pouille et Calabre, la principauté de Tarente et le grand comté de Sicile.

Iles Britanniques.

Le royaume d'Angleterre comprenait l'Angleterre actuelle, moins le pays de Galles, conquis plus tard; la féodalité s'y était implantée avec la conquête Normande,

et, sous la suzeraineté du roi se trouvaient placés les ducs et les comtes. L'Ecosse formait un royaume séparé; l'Irlande, encore indépendante, était gouvernée par plusieurs rois indigènes.

Féodalité en Espagne.

L'Espagne chrétienne comprenait, au nord, le royaume de Castille et Léon; à l'ouest, le comté de Portugal, relevant de la couronne de Castille; au sud et à l'est, les royaumes de Navarre et d'Aragon. La féodalité espagnole avait un caractère particulier, qui limitait plus qu'ailleurs encore l'autorité royale. Les vassaux portaient le nom de *ricos hombres* (riches hommes, puissants hommes); les droits s'appelaient *fueros* (forum). Or, le *fuero viejo* ou vieux droit castillan, renfermait les dispositions suivantes: « Lorsque le roi exile un *rico home*, son vassal, les vassaux et amis de l'exilé peuvent partir avec lui. Un *rico home* peut changer de maître, si cela lui plaît; pour renoncer ainsi à son souverain naturel, il suffit qu'un des vassaux chevaliers du *rico home* se présente devant le roi et lui dise: « Sire, au nom d'un tel, je vous baise les mains, et dès ce moment il n'est plus votre vassal. » En Aragon, les *ricos hombres*, disaient au roi, le jour de son couronnement: « Nous qui séparément sommes autant que vous, et qui réunis pouvons davantage, nous vous faisons notre roi à condition que vous garderez nos privilèges; sinon, non. » D'ailleurs, tous les Espagnols étaient libres et nobles, *hidalgos*; c'était le baptême qui conférait la noblesse et la liberté; mais on conçoit combien l'indépendance presque absolue des *ricos hombres* ou feudataires devait gêner la puissance royale et entraver la lutte contre les Maures.

Autres pays.

Le reste de l'Europe, pendant la période féodale, comprenait: au nord, les trois royaumes Scandinaves, Danemark, Suède et Norvège; les États slaves, royaume de Slavonie, sur les bords de la Baltique, duché de Pologne, État des Prussiens, duché de Lithuanie, grand-duché de Russie, royaume de Hongrie; au sud, l'empire d'Orient.

§ V. — *Lettres, sciences et arts pendant la deuxième période du moyen âge (9^e, 10^e, 11^e siècle).*

Vue générale de la période.

Deux civilisations étaient en présence à la mort de Charlemagne: la civilisation chrétienne et la civilisation musulmane ou arabe. La première avait deux centres: l'un à Constantinople, l'autre à Rome; la seconde aussi, l'un à Bagdad, l'autre à Cordoue. A Constantinople se conservaient les traditions des arts et du luxe, mais la littérature était en complète décadence, la société grecque se mourait. A Rome et dans tout l'occident latin, la première renaissance, due aux efforts de Charlemagne, fut suivie d'une nouvelle mort, ou plutôt d'un sommeil, pendant lequel les monastères, les écoles épiscopales et les écoles du palais, en France et en Allemagne, préparèrent une nouvelle renaissance qui ne devait plus avoir d'interruption. Chez les Arabes, ce fut Bagdad, sous les califes Haroun-Al-Raschid et Al-Mamoun, qui fut à la tête du mouvement au neuvième siècle; au dixième, Cordoue brilla d'un plus vif éclat sous les califats d'Abdérane III et de son fils Al-Hakem.

Occident ou monde latin.

Le mouvement de renaissance imprimé par Charlemagne se ralentit de plus en plus après lui, malgré les efforts de Louis le Débonnaire et de Charles le Chauve pour le continuer : l'anarchie et les invasions normandes détournèrent les hommes des études qui demandent la paix et la sécurité. Trois hommes résument en Occident le mouvement des esprits au neuvième siècle : HINCMAR, archevêque de Reims (de 843 à 882), qui jouit d'une très-grande influence sur les affaires religieuses et politiques; RABAN MAUR, abbé de Fulde (822) et évêque de Mayence (847-856), l'écrivain le plus fécond de ce siècle et à qui l'on doit l'hymne *Veni Creator*; JEAN SCOT, surnommé ÉRIGÈNE (né en Irlande), qui vécut à la cour de Charles le Chauve, et qui fut l'un des fondateurs de la *scolastique*, nom donné à la philosophie enseignée dans les écoles du moyen âge. Après ces trois hommes, la décadence fut complète, et lorsque Alfred le Grand voulut ouvrir de nouvelles écoles en Angleterre, il manqua à la fois d'hommes et de temps.

Le dixième siècle fut une époque malheureuse pour les lettres. Les Normands et les Hongrois dévastaient les églises et les monastères, l'anarchie était partout, les seigneurs féodaux méprisaient l'étude; le papyrus n'arrivait plus d'Égypte en Europe, et le parchemin était devenu si rare, qu'on grattait les anciens manuscrits pour y tracer de nouveaux caractères, ce qui détruisait des ouvrages précieux (1). Le clergé lui-même avait perdu le goût de l'étude, et c'est à peine si l'on peut nommer, vers le milieu du siècle, *Frodoard*, chroniqueur de

(1) On appelle *palimpsestes* (grattés de nouveau) les manuscrits dont on a fait disparaître l'ancienne écriture pour y écrire de nouveau.

l'église de Reims (mort en 966), et *Abbon*, moine de Saint-Germain des Prés, qui a écrit un poème sur le siège de Paris. Mais le mouvement se ranima dès la seconde moitié de ce siècle, qu'on a jugé avec trop de sévérité : *ABDON*, abbé de Fleury (1004), *Fulbert*, évêque de Chartres (1029), et *GERBERT*, plus connu comme pape sous le nom de *SYLVESTRE II*, marquèrent cette seconde renaissance, qui ne devait plus être suivie d'une décadence aussi complète que dans les siècles précédents. En Allemagne, une femme, *Roswitha*, abbesse de Gandersheim, écrivait en latin élégant des poèmes et des drames chrétiens compris de ses religieuses. Les couvents se multipliaient; c'étaient autant de centres d'études. Les abbayes de Reichenau et de Saint-Gall, en Allemagne, celle de Cluny, en France, rallumèrent le flambeau qui menaçait de s'éteindre, et les trois grands siècles du moyen âge commencèrent. L'influence des Otthons avait en partie restauré l'œuvre de Charlemagne.

L'an mil, objet de tant de terreurs en France et dans une partie de l'Occident, sembla séparer deux mondes différents. Une fois qu'il fut passé, une activité extraordinaire se manifesta, des écoles et des hommes célèbres s'élevèrent de tous côtés. Les Normands eurent la gloire d'imprimer le mouvement aux esprits, en même temps qu'ils portaient leurs armes en Angleterre et en Italie. L'abbaye du Bec, fondée en 1040, en Normandie, brilla parmi toutes les autres; autour d'elle se groupaient pour ainsi dire les abbayes de Jumièges, de Fécamp et de Fontenelle. Paris, Fleury, Cluny, Tours, Reims et Laon étaient autant de foyers lumineux où venaient s'éclairer des hommes de toute nation et de toute langue; l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie suivaient la France et la Normandie; les études se ranimaient partout, et lorsque saint Grégoire VII eut mis la main à la réforme des abus

et reconquis l'indépendance de l'Église, le progrès s'étendit à tous les pays de l'Occident.

La scolastique.

C'est alors que prit tous ses développements cette nouvelle philosophie que l'on désigna sous le nom de *scolastique*, application de la dialectique à la théologie, dont le but était de confirmer par le raisonnement les dogmes du christianisme. Elle empruntait à la philosophie païenne ses formules et ses arguments pour les faire servir à la foi chrétienne. La scolastique soumettait la raison à la foi, c'est-à-dire l'homme à Dieu, et regardait la philosophie comme la servante de la théologie, *ancilla theologiæ*. Les prodigieux travaux des scolastiques, l'activité merveilleuse dont l'esprit humain fit preuve pendant la période où ils dominèrent, montre bien que cette subordination de la raison finie à la raison infinie était loin de rabaisser les intelligences, combien, au contraire, elle leur donnait de force et de lumière. Deux hommes s'élevèrent au-dessus des autres au onzième siècle. LANFRANC (1005-1089), sénateur de Pavie, vint se fixer, déjà célèbre, à l'abbaye du Bec, et y attira de tous les pays des écoliers, dont un devint pape, et plusieurs archevêques, évêques et abbés; devenu lui-même archevêque de Cantorbéry sous le règne de Guillaume le Conquérant, Lanfranc reporta en Angleterre le mouvement de renaissance de la Normandie. Saint ANSELME (1033-1109), né à Aoste, en Piémont, devint à son tour abbé du Bec, puis archevêque de Cantorbéry, et se montra digne de son maître, qu'il surpassa. Dans ses deux principaux ouvrages, le *Monologue* et le *Prosloge*, il s'éleva aux plus hautes considérations sur la science divine, et créa la métaphysique scolastique en déduisant de l'idée même de Dieu son existence nécessaire : « Si

Dieu n'existait pas, dit-il, je n'aurais pas l'idée de son existence. » Lanfranc et saint Anselme combattirent avec beaucoup de vigueur *Bérenger* (998-1088), archidiacre d'Angers, qui avait professé des erreurs sur l'eucharistie, et qui se rétracta.

La renaissance des études philosophiques ranima une querelle qui avait déjà divisé les disciples de Platon et d'Aristote. Les idées générales ou universelles, que les scolastiques appelèrent *universaux*, comme celles d'*espèce*, de *genre*, de *différence*, de *propre*, d'*accident*, etc., ont-elles une existence *réelle*, indépendamment des objets auxquels elles s'appliquent, ou ne sont-elles qu'une création, une *conception* de l'esprit, ou enfin ne se confondent-elles pas avec les mots, les *noms*, qui les expriment? De là les trois opinions des *réalistes*, des *conceptualistes* et des *nominalistes* ou *nominaux*, avec lesquels on confond souvent les seconds. Le breton *Roscelin*, chanoine de Compiègne, fonda la secte des nominaux en soutenant que les universaux n'ont aucune réalité hors de notre esprit et que ce sont de purs *noms* auxquels ne répond aucun être réel; mais, ayant voulu appliquer sa doctrine au mystère de la Trinité, il tomba dans l'hérésie des *trithéistes* (qui admettent trois Dieux). Saint Anselme s'éleva fortement contre cette erreur; il défendit le dogme fondamental du christianisme dans un traité spécial, et se déclara réaliste, soutenant que les idées générales ont un objet réel, séparé à la fois des choses et de notre esprit. Roscelin, condamné au concile de Soissons (1092), se rétracta, et cessa, selon l'énergique expression de saint Anselme, de « réduire la vertu à un simple son de voix. » La querelle se ranima au siècle suivant.

Orient grec.

Pendant que l'Occident grandissait, l'Orient continuait de déchoir. Après avoir fourni au neuvième siècle PHOTIUS, hérésiarque et schismatique, mais érudit du premier ordre, l'empire grec, de plus en plus affaibli par le schisme et l'hérésie, ne produisit plus que des œuvres médiocres et nulles, qui ont à peine suffi à transmettre jusqu'à nous les noms de leurs auteurs. On cite en astronomie Michel Psellus (mort en 1079), et quelques historiens dignes d'estime, comme Zonaras et Nicéas, qui moururent dans les premières années du douzième siècle.

Orient musulman.

La littérature arabe, produit de la littérature grecque et de l'imagination orientale, était plus riche. Les Abbassides Haroun-al-Raschid et Al-Mamoun imitèrent Charlemagne à la fin du huitième siècle et au commencement du neuvième; au dixième, les Ommiades d'Espagne Abdérame III et son fils Al-Hakem II suivirent leur exemple; le Gaznévide Mahmoud ranima en Perse l'ardeur des savants et des poètes : Bagdad, Bassorah, Samarcande, Gazna, Damas, Le Caire, Alexandrie, Kairouan, Fez, Grenade et Cordoue, étaient autant de centres intellectuels où l'on étudiait avec une égale ardeur les mathématiques, l'astronomie, la médecine et la philosophie, pendant que les poètes et les historiens charmaient la foule par leurs chants et leurs récits, et que l'architecture déployait ses richesses dans la mosquée de Cordoue et l'Alhambra ou palais de Grenade. En Orient, Al-Farabi (mort en 950) répandit parmi les Arabes la connaissance d'Aristote et fut appelé le *second instituteur de l'intelligence*; AVICENNE (Abou-Ibn-Sina), étudia à la fois la médecine et la philosophie, et composa des

traités de logique et de métaphysique (1037); Al-Gazel ou Gazali (1111) s'annonça comme le *destructeur* de la philosophie, professa le scepticisme, et finit par demander une croyance aveugle aux miracles de sa religion. En Occident parut, mais seulement au douzième siècle, le plus grand des philosophes Arabes, AVERROÈS (Ibn-Rochd), qui traduisit le premier en arabe et commenta en entier les œuvres d'Aristote. La philosophie d'Averroès est panthéiste. En général, ces philosophes ont eu le mérite de cultiver la science avec ardeur, mais ils ont répandu plus d'erreurs que de vérités.

Une des sciences qui doivent le plus aux Arabes est la géographie, dont les progrès furent favorisés par l'étendue de leur empire. Masoudi cultiva à la fois l'histoire et la géographie au dixième siècle; Edrisi et Aboulféda, historiens et géographes comme lui, ne parurent, le premier qu'au douzième siècle, le second qu'à la fin du treizième. Makrizi, qui mérite d'être cité à côté d'eux, mourut vers le milieu du quinzisième siècle. On a vu que les Arabes se livraient aussi avec ardeur à l'agriculture, à l'industrie et au commerce. Rien n'était plus merveilleux que le système d'irrigation pratiqué près de Valence; la réputation des lames de Tolède, des soies de Grenade, des draps bleus et verts de Cuença, des harnais, des selles et des cuirs de Cordoue (1), était répandue dans toute l'Europe. Ce sont les Arabes qui firent connaître à l'Europe l'algèbre et les chiffres, c'est par eux que vinrent la boussole et la poudre à canon; ils excellaient dans la médecine et firent faire quelques progrès à cette science. Mais, en général, on ne trouve rien chez eux de véritablement original; ils furent imitateurs, vulgari-

(1) C'est du nom de cette ville que vient celui de cordonnier, autrefois cordouannier.

sèrent les connaissances qu'ils avaient reçues d'autres peuples, excitèrent les intelligences sans les éclairer et les élever, et cette brillante civilisation qui ne reposait sur rien de solide, qui donnait presque tout aux sens et rien à l'âme, disparut bientôt, ne laissant guère que des ruines après elle.

TABIE DES MATIÈRES.

	Pages
INTRODUCTION.....	1

PREMIÈRE PÉRIODE.

LES BARBARES.

CHAPITRE PREMIER. — LE MONDE BARBARE.

§ 1 ^{er} . — <i>Les Barbares et particulièrement les Germains.</i> — Les Slaves. — Les Germains.	9
§ II. — <i>Mœurs, coutumes et religion des Germains.</i> — Vices et vertus. — Habitations et occupations. — État des personnes. — Constitution politique. — Ordre judiciaire; pénalité. — Organisation militaire. — Religion.....	14
§ III. — <i>Histoire des Germains jusqu'aux grandes invasions.</i> — Temps incertains. — Les Romains en Germanie. — Transformations intérieures. — Les Germains sur les terres de l'Empire.....	22

CHAPITRE II. — LES INVASIONS.

§ 1 ^{er} . — <i>Fin de l'empire d'Occident.</i> — Honorius et Arcadius. — Stilicon et Rufin. — Invasion d'Alaric en Occident. — Invasion de Radagaise. — Grande invasion de 406. — Nouvelle invasion d'Alaric. — Prise de Rome par Alaric. — Les successeurs d'Alaric. — Règne de Valentinien. — Les Vandales en Afrique. — Attila. — Saint Léon le Grand arrête Attila. — Invasion de Genséric. — Les derniers empereurs d'Occident. — Fin de l'empire d'Occident.....	29
§ II. — <i>Les royaumes barbares.</i> — Situation générale. — Royaume des Vandales. — Royaume des Suèves. — Royaume des Visigoths. — Royaume des Ostrogoths; Théodoric. — Les Anglo-Saxons. — Royaume des Burgondes....	48
§ III. — <i>Clovis et les Francs.</i> — Premiers rois des Francs. — Avènement de Clovis. — Bataille de Soissons. — Bap-tême de Clovis. — Guerre contre les Bourguignons. —	



	Pages.
Guerre contre les Visigoths. — Mort de Clovis.....	57
§ IV. — <i>L'empire d'Orient.</i> — Le Bas-Empire. — Règne d'Arcadius. — Règne de Théodose le Jeune. — Pulchérie et Marcien. — Règne de Léon I ^{er} . — Léon le Jeune et Zénon. — Règne d'Anastase I ^{er} . — La Perse et l'Arménie.....	64
§ V. — <i>L'Église.</i> — Progrès du christianisme. — Les hérésies. — Conciles et docteurs.....	69

CHAPITRE III. — SUPRÉMATIE DE L'EMPIRE GREC.

§ I ^{er} . — <i>Les royaumes barbares.</i> — Les Anglo-Saxons. — Royaume des Visigoths. — Royaume des Ostrogoths. — Royaume des Lombards.....	72
§ II. — <i>Royaume des Francs.</i> — Les fils de Clovis. — Les fils de Clotaire. — Clotaire II, seul roi.....	79
§ III. — <i>L'empire grec.</i> — Justin I ^{er} le Vieux. — Justinien I ^{er} . — Première guerre contre les Perses. — Révolte à Constantinople. — Guerre contre les Vandales. — Première guerre d'Italie. — Deuxième guerre persane. — Deuxième guerre d'Italie. — Troisième guerre persane. — Troisième guerre d'Italie. — Les Barbares d'Orient. — Administration de Justinien. — Justin II le Jeune. — Tibère. — Maurice, — Phocas.....	83
§ IV. — <i>L'Église au sixième siècle.</i> — Les hérésies. — Les saints. — Les papes; saint Grégoire le Grand.....	97

CHAPITRE IV. — L'ISLAMISME.

§ I ^{er} . — <i>Le monde occidental au septième siècle.</i> — Les Anglo-Saxons. — Royaume des Lombards. — Royaume des Visigoths. — Les conciles de Tolède. — Fin du royaume des Visigoths.....	100
§ II. — <i>Royaume des Francs.</i> — Dagobert I ^{er} . — Clovis II. — Lutte entre l'Austrasie et la Neustrie. — Gouvernement de Pépin d'Héristal.....	106
§ III. — <i>L'empire grec au septième siècle.</i> — Héraclius. — Premiers successeurs d'Héraclius. — Constantin Pogonat. — Justinien Rhinotmète. — Avènement de la dynastie isaurienne.....	114
§ IV. — <i>Les Arabes et le mahométisme.</i> — Description de l'Ar-	

	Pages.
bie. — Habitants de l'Arabie. — Les Arabes avant Mahomet. — Le faux prophète Mahomet. — Le Mahométisme. — Les califes électifs. — Les califes Omniades.....	120

CHAPITRE V. — LES CARLOVINGIENS.

§ I ^{er} . — <i>L'empire arabe.</i> — Les califes Omniades. — Les premiers Abbassides. — Les Omniades d'Espagne. — Royaume des Astruries ou d'Oviédo.....	138
§ II. — <i>L'empire grec.</i> — Léon l'Isaurien. — Constantin Copronyme. — Fin de la dynastie isaurienne.....	144
§ III. — <i>Le monde occidental en dehors des Carolingiens.</i> — Les Anglo-Saxons. — Les Germains. — Fin du royaume des Lombards.....	147
§ IV. — <i>Les premiers Carolingiens.</i> — Charles-Martel. — Mairie de Pépin le Bref. — Règne de Pépin le Bref. — Charlemagne. — Guerre contre les Lombards. — Conquête de la Bavière. — Guerres contre les Sarrasins. — Guerre contre les Saxons. — Établissement du Saint-Empire romain. — Administration de l'empire. — Mort de Charlemagne. — Conclusion de la première période du moyen-âge.....	150
§ V. — <i>Lettres, sciences et arts pendant la première période du moyen-âge.</i> — Décadence générale. — Cinquième siècle. — Sixième siècle. — Septième siècle. — Huitième siècle. — Les arts. — Agriculture et commerce.....	171

DEUXIÈME PÉRIODE.

LE SAINT-EMPIRE ROMAIN.

CHAPITRE PREMIER. — LE SAINT-EMPIRE ROMAIN.

§ I ^{er} . — <i>L'empire arabe.</i> — Étendue de cet empire. — Califes de Bagdad. — Décadence du califat d'Orient. — États arabes de l'Afrique. — Califes de Cordoue. — Les rois des Asturies.....	179
§ II. — <i>L'empire grec.</i> — Situation générale. — Nicéphore I ^{er} . — Révolutions de palais. — Michel le Bègue. — Théophile. — Schisme de Photius. — Dynastie macédonienne. — Ba-	

	Pages.
sile le Macédonien. — Léon le Philosophe.....	187
§ III. — <i>Le Saint-Empire romain.</i> — Les nationalités. — Louis le Pieux ou le Débonnaire. — Lothaire I ^{er} . — Le pape saint Léon IV et les Sarrasins. — Louis II. — Charles le Chauve. — Charles le Gros. — Arnoul. — Louis l'Enfant.....	196
§ IV. — <i>Les Normands.</i> — Nouvelles invasions. — L'empire d'Odin. — Religion et mœurs des Scandinaves. — Les invasions normandes. — Les Normands en Russie. — Les Normands en Angleterre. — Les Normands dans l'empire Carlovingien. — Établissement des Normands en France..	214

CHAPITRE II. — LES OTHONS.

§ I ^{er} . — <i>Le monde musulman.</i> — Califat de Cordoue. — Les Fatimites. — Califat de Bagdad. — Dynastie des Bouïdes..	236
§ II. — <i>L'empire grec.</i> — Constantin Porphyrogénète. — Romain II. — Nicéphore Phocas. — Jean Zimiscès. — Basile II et Constantin VIII. — Soumission des Bulgares.....	247
§ III. — <i>Le monde occidental en dehors de l'empire.</i> — Les États scandinaves. — Rois de Suède. — Rois de Norvège. — Rois de Danemark. — Angleterre. — Le premier roi d'Angleterre. — Successeurs d'Athelstan. — Nouvelles invasions danoises.....	254
§ IV. — <i>Royaume de France.</i> — Les derniers Carlovingiens. — Avènement des Capétiens. — Royaume de Bourgogne et d'Arles.....	260
§ V. — <i>L'empire romain germanique.</i> — Arnoul et Louis l'Enfant. — Conrad I ^{er} de Franconie. — Henri I ^{er} l'Oiseleur. — Othon I ^{er} le Grand. — Soumission des Hongrois. — Soumission de la Bohême. — Affaires d'Italie. — Othon II le Roux. — Othon III.....	266

CHAPITRE III. — L'ÉGLISE ET L'EMPIRE.

§ I ^{er} . — <i>L'Église et l'Empire jusqu'au pontificat de saint Grégoire VII.</i> — Saint Henri II. — Conrad II le Salique. — Henri III le Noir. — La trêve de Dieu. — Henri IV...	288
§ II. — <i>Pontificat de saint Grégoire VII.</i> — Prédécesseurs de saint Grégoire VII. — Les Normands en Italie. — Influence	

	Pages.
d'Ildebrand. — Saint Grégoire VII. — Lutte contre Henri IV. — Jugement sur saint Grégoire VII.....	295
§ III. — <i>Fin de la querelle des investitures.</i> — Fin du règne de Henri IV. — Henri V.....	307
§ IV. — <i>Monde occidental en dehors de l'empire.</i> — Royaume de Hongrie. — Royaume de Pologne. — Les Russes. — Royaumes scandinaves. — Royaume d'Angleterre. — Dynastie danoise en Angleterre. — Édouard le Confesseur. — Guillaume le Conquérant. — Les fils de Guillaume le Conquérant. — Royaume de France. — L'an mil. — Henri I ^{er} . — Philippe I ^{er} . — La reine Bertrade.....	310
§ V. — <i>L'empire grec.</i> — Fin de la dynastie macédonienne. — Dynastie des Comnènes. — Alexis Comnène.....	330
VI. — <i>L'empire musulman.</i> — Les musulmans d'Espagne et d'Afrique. — États chrétiens d'Espagne. — Rois de Navarre. — Rois de Castille. — Les Fatimites d'Égypte. — Les Gaznavides. — Les Turcs Seldjoucides. — Les Assassins.....	835

CHAPITRE IV. — LA FÉODALITÉ.

§ I ^{er} . — <i>Origines de la féodalité.</i> — Étymologie du mot. — Bénéfices ou fiefs. — Confirmation et recommandation. — Les charges données en fiefs. — Institutions politiques....	349
§ II. — <i>Société féodale.</i> — Le château. — Le village.....	354
§ III. — <i>Hierarchie féodale.</i> — Idée générale de cette hiérarchie. — Rapports de vassal à suzerain. — Rapports des vassaux entre eux.....	359
§ IV. — <i>Géographie de l'Europe féodale.</i> — France. — Saint-Empire romain germanique. — Îles britanniques. — Féodalité en Espagne. — Autres pays.....	364
§ V. — <i>Lettres, sciences et arts pendant la deuxième période du moyen-âge.</i> — Vue générale de la période. — Occident ou monde latin. — La scolastique. — Orient grec. — Orient musulman.....	369